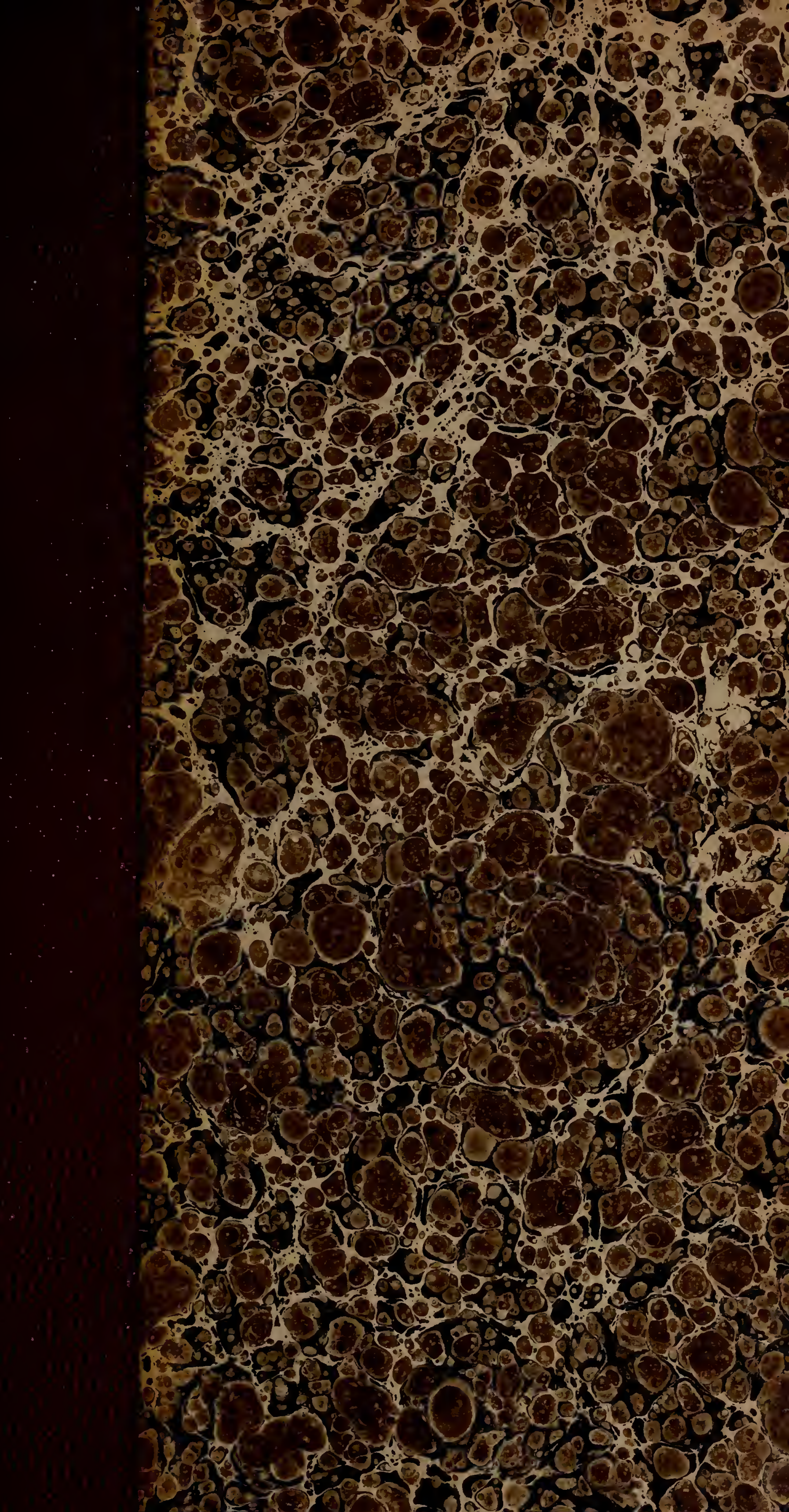
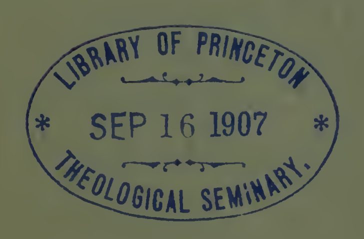



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

ONZIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1836.



SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

INTRODUCTION.

Il y a treize ans que la Société des Missions évangéliques de Paris est fondée; il y a douze ans que la Maison des Missions évangéliques a été ouverte; il y a dix ans que le premier élève missionnaire français a été admis à y faire des études; il y a six ans et demi que les premiers missionnaires, préparés dans l'institut, en sont sortis pour aller annoncer la Bonne-Nouvelle aux tribus errantes du sud de l'Afrique; il y a trois ans et demi que la première Station a été établie par eux dans ce pays, et encore a-t-elle dû être bientôt abandonnée; il n'y a guère que deux ans que la Société des Missions possède des Stations fixes et régulières. Ces Stations sont au nombre de cinq, Wagenmaker's-walley, Motito, Calédon, Morija, Beerséba; elles sont desservies par sept missionnaires, dont quatre sont mariés, et deux aide-missionnaires, en tout treize personnes attachées à la mission; et ce ne sont plus seulement des Stations que la Société des Missions contemple avec joie et avec reconnaissance au sud de l'Afrique, mais dans chacune de ces Stations elle voit une œuvre de grâce commencée,

elle se réjouit d'apprendre que des âmes y sont venues à la lumière de l'Evangile, ou s'y sont affermies dans la grâce qu'elles ont déjà reçue. Les ouvriers des diverses Stations correspondent entre eux, tiennent des conférences, s'abouchent pour se concerter sur les moyens à employer pour l'amélioration de leurs établissemens respectifs. L'œuvre s'accroît et se consolide. C'est dans des circonstances aussi favorables que nous commençons cette nouvelle année. Dieu veuille qu'elle ne se passe point sans que de nouveaux sujets de joie soient venus fortifier notre foi, et augmenter le zèle de notre charité !

Une de nos Stations nous a donné quelques sujets d'inquiétude l'année passée, c'est celle de Motito, que M. et Mme Lemue ont été obligés d'abandonner momentanément pour chercher un refuge au Kourouman (1). Il est naturel que ce soit de cette Station que nous entretenions d'abord nos lecteurs, en leur communiquant les nouvelles que nous venons d'en recevoir.

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue.

A M. le Président et à MM. les Membres du Comité de la Société des Missions Evangéliques, à Paris.

Motito, 15 juillet 1835.

« Messieurs,

« C'est alors que nous sommes abattus et que nous n'avons plus de confiance en nous-mêmes, que le Seigneur se plaît à nous relever. Lorsque je vous écrivais la

(1) 10e année, page 335.

dernière fois, tout militait contre nous. Le frère Rolland venait de nous quitter pour aller fonder un nouvel établissement dans une autre région. Le chef de ce pays nous persécutait; chacun croyait voir approcher les bandes guerrières de Moussélékatsi ; et ce qu'il y avait de plus fâcheux, plusieurs de ceux que nous avions crus nous être dévoués, voyant que tout nous était contraire, et nous regardant déjà comme perdus, se joignaient à nos adversaires pour ajouter un surcroît à nos épreuves. Mais Dieu a daigné abaisser sur nous un regard de miséricorde : *il s'est levé, et ses ennemis ont été dissipés.* Ce n'est pas que j'aie à vous faire part d'aucun succès éclatant, mais vous n'apprendrez sans doute pas sans intérêt que le calme renaît, et que nous avons l'espoir de ne pas rester entièrement stationnaires.

Salutaires effets de l'expédition commandée par le Docteur Smith.

« La visite de M. le Docteur Smith, chef de l'expédition qui est en route pour explorer l'intérieur de l'Afrique, a fait beaucoup de bien dans ce pays. Il a confirmé par son exemple et par ses discours ce que nous n'avons cessé de recommander aux natifs. Mahura, qui l'avait d'abord si mal accueilli, semble avoir enfin reconnu sa faute. Il nous laisse en repos depuis quelque temps. La population de Motito, qui avait souffert de sa conduite, commence à augmenter de nouveau. Les récoltes abondantes que le Seigneur nous a envoyées l'année dernière, en ont engagé quelques-uns à se joindre à nous. Plusieurs familles sont venues me demander des terres à défricher, et dans le courant du mois dernier, il y avait soixante-quatre huttes sur la Station ; petit nombre, il est vrai, comparativement à quelques autres institu-

tions missionnaires, mais qui ne laisse pas d'être considérable, si l'on se souvient que vers la fin de 1832 Motito était désert. Moyennant la grâce de Dieu, cette année ne s'écoulera pas sans que nous n'ayons reçu un renfort considérable. Molala, chef des Barolong, que les menaces de Mahura avaient fait fuir de Motito, y est revenu depuis peu, et se propose d'y ramener sa tribu ce printemps.

Symptômes de progrès moraux chez les membres de la Station.

« Après avoir étudié aussi soigneusement que possible, le caractère de nos sauvages, et suivi leurs progrès sociaux et religieux, je suis convaincu qu'il est préférable d'en instruire un petit nombre dans les commencemens. Lorsqu'un missionnaire arrive au milieu d'une population nombreuse, l'œuvre est si vaste, qu'il ne peut que remuer la superficie du champ. Il n'a sous les yeux qu'un nombre limité d'individus sur lesquels il puisse raisonnablement espérer d'exercer son influence. Il est connu de tout le monde, et ne connaît presque personne. Chacun suit la vieille ornière, sans être remarqué ni averti. Il n'en est pas de même là où il n'y a que peu d'habitans; leur conduite est observée de plus près; ils adoptent plus facilement les mœurs des chrétiens; les aînés donnent l'exemple à ceux qui les suivent, et on ne passe plus pour ridicule quand on veut faire le bien. J'en citerai quelques exemples. Lorsque nous étions à Lattakou, nous parlions souvent de l'observation du jour du dimanche; mais tout le monde n'en travaillait pas moins comme à l'ordinaire, et cela publiquement et sans déguisement. A Motito au contraire, où nous avons commencé avec quelques familles, je ne dis pas qu'on ne travaille plus; c'est malheu-

reusement le cas de quelques-uns des derniers venus, mais c'est secrètement et par exception. A Lattakou, pour rassembler un auditoire, il fallait que le chef donnât ses ordres, et que ses messagers allassent crier dans tous les carrefours : *A la danse de Dieu, les blancs sont venus!* Et lorsque le chef n'y était pas, personne ou presque personne ne se présentait. A Motito, quand la cloche annonce l'heure du service, ils se rendent à l'église, les uns par dévotion, d'autres par la crainte de déplaire à leur missionnaire, et le plus grand nombre par un sentiment de devoir.

Le Dimanche à Motito.

« La prière du soir a lieu, tous les jours de la semaine, excepté lorsque le mauvais temps nous a empêchés de nous réunir. Trente à quarante personnes y assistent régulièrement. Le dimanche nous avons quatre services, mais fort courts. Au lever du soleil, les habitans de l'endroit se rassemblent pour prier et chanter des hymnes. Les membres de l'Eglise font la prière tour à tour. En même temps qu'ils exercent ainsi le don que le Seigneur leur a accordé, nous avons remarqué que c'était un moyen de stimuler ceux qui commencent à goûter l'Evangile. Le service principal a lieu vers les dix heures du matin. Après la lecture des dix Commandemens et d'une portion de l'Ecriture, vient le sermon, qui traite le plus souvent des paraboles et des principaux faits rapportés dans le Nouveau-Testament. Ce service est celui auquel assiste le plus de monde, il n'y a jamais moins de cent personnes. Dans l'après-midi, je leur explique le livre de la Genèse sous une forme homélitique; ils sont transportés, de cette manière, dans des régions qui leur sont entièrement inconnues; la création, la chûte de l'homme,

le déluge, tous ces grands événemens passent tour à tour sous leurs yeux et piquent quelquefois leur curiosité. Une fois bien connus ils pourront servir de base à l'édifice de leur foi. Enfin, nous terminons le jour du Seigneur par un court service d'actions de grâces, dans lequel nous bénissons Dieu et lui demandons de faire fructifier sa parole dans nos âmes.

La première communion.

« Le jour de la Pentecôte nous avons eu la joie de recevoir à la sainte-Cène trois Béchouanas auxquels le baptême avait été administré vers la fin de l'année dernière. Depuis cette époque, ils se sont conduits, en toutes choses, comme de vrais chrétiens, et ont fait des progrès sensibles dans la grâce. Je n'ai donc pas cru devoir les tenir plus long-temps éloignés de la table du Seigneur. J'espère que cette fête chrétienne a été bénie, et que Dieu a répandu son esprit dans le cœur de plusieurs pour les régénérer, les sanctifier et nous préparer tous à jouir dans le ciel du bonheur des élus.

« J'ai différé quelque temps de recevoir Kikelamé et Takaing, parce qu'elles n'ont pas répondu entièrement aux espérances que nous avions conçues d'elles. La conduite de la première nous a beaucoup affligés. Après avoir fait publiquemont profession de renoncer à Satan, au monde et à ses œuvres, il paraît qu'elle s'est laissé persuader par son mari de dévier ces saintes régles que nous prescrit l'Evangile. Le système pernicieux de la polygamie que les Béchouanas ont vu pratiquer dès leur enfance, l'a conduite à commettre cette faute. Kikelamé a une fille qui avait déjà eu un mari; celui-ci l'ayant quittée, sa mère n'a point fait difficulté de la donner en mariage une seconde fois, à un homme marié et ayant des enfans,

De là des plaintes de la part de cette dernière et des reproches adressés par elle aux chrétiens en général. Lorsque je fus convaincu que Kikelamé n'avait pas agi par ignorance, et qu'elle avait été parfaitement libre d'accorder ou de refuser sa fille, puisque selon la coutume des Béchouanas, le père dispose des fils et la mère des filles, je lui conseillai de ne pas approcher de la table du Seigneur, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu sa faute et qu'elle s'en fût sincèrement repentie devant Dieu. Je vous parle au long de cette triste histoire, afin que vous puissiez voir combien la polygamie est nuisible à la conversion des Béchouanas. C'est le plus grand ennemi que nous ayons à combattre ici ; la polygamie est un système de corruption accompagné des résultats les plus déplorables. Il ne se passe pas de jour que nous ne soyons témoins des désordres qu'il enfante. En bannissant la paix du sein des familles, il y introduit les querelles et la jalousie, et pour comble de malheur, c'est un fléau qui atteint la population entière. Sur dix Béchouanas qui ont plusieurs femmes, on en trouve neuf, chez qui la femme légitime a été délaissée, après la naissance de son premier enfant, et n'est plus considérée maintenant dans la famille que comme une esclave et un objet de mépris, condamnée à endurer tous les mauvais traitemens possibles, de la part d'une jeune rivale. Il importe donc de ne pas tolérer dans l'Eglise chrétienne un abus qui flétrirait l'œuvre des missions dans ses commencements. On remarque ici plusieurs personnes sur le cœur desquelles les vérités de l'Evangile ont fait une profonde impression, mais comme elles sont engagées dans des liens illégitimes, quand Jésus-Christ exige d'elles de rompre ces liens pour hériter le royaume de Dieu, elles répondent comme autrefois saint Augustin, *un moment, tout-à-l'heure.* Que les progrès de l'Evangile

seraient plus rapides, s'il ne s'opposait pas aux passions favorites du cœur humain! Fakaing est tombée dans une autre faute, mais beaucoup moins grave. J'ai lieu d'espérer qu'elle s'en est repentie, et qu'elle pourra bientôt participer avec nous au sacrement de la sainte-Cène. Il n'y a pas longtemps que j'ai conféré le baptême à Lesang son nouveau-né.

Prières des membres de l'Eglise.

« Afin que vous puissiez vous faire une idée de l'esprit qui anime les membres de notre Eglise, j'ai cru vous faire plaisir en vous communiquant quelques extraits des prières que mon interprète improvise dans les réunions du dimanche matin. Mais comme j'ai été obligé de m'en rapporter à ma mémoire, je ne prétends pas rendre les pensées dans leur ordre le plus exact. Dans ce qui va suivre, je me suis appliqué à conserver, autant que faire se peut, l'idiome des Béchouanas.

Voici l'extrait d'une prière de Saul. « Créateur du ciel et de la terre, et de tout ce que nous voyons sur cette terre où nous sommes étrangers, c'est toi qui nous a réunis aujourd'hui; nous n'avons aucune puissance pour nous approcher de toi, si ce n'est par le nom de de ton fils, qui intercède pour nous. Nous sommes ténèbres, mais toi éclaireur, qui éclaire toutes choses, éclaire nous; nous sommes pécheurs, mais toi qui es sainteté, sanctifie nos cœurs. Tu es la vie qui vivifie, vivifie-nous; car il n'y a pas d'autre Dieu devant lequel nous puissions nous prosterner que toi seul, ô Tout-Puissant. Nous te rendons grâce de ce que le sang de Jésus-Christ a été répandu dans le monde, non pour détruire le monde, mais pour ôter le péché de nos cœurs. Lave-nous de nos péchés dans le sang précieux qui a coulé sur

la croix. Répands en nous ton Saint-Esprit, pour nous conduire, comme nous le devons, et pour nous guider vers le ciel. Que la chandelle de ta parole nous éclaire. Excite dans nos cœurs la douleur. Créateur de toutes les nations, tu peux entendre les prières que les croyans t'adressent dans tout le monde; que ceux que tu rassembleras aujourd'hui pour entendre ta parole ne s'approchent pas de toi, de la bouche, mais en vérité. Chasse de nos cœurs la folie et la vanité, afin que ta parole puisse y habiter. Aie pitié de nous, car nos péchés nous refoulent comme un fardeau contre terre et nous empêchent d'élever nos cœurs à toi....

Autre prière.... « Notre père qui es dans les cieux, tu nous a donné la nourriture et le vêtement, depuis notre enfance, jusqu'à ce jour, mais il nous manque une nourriture pour nourrir nos âmes, qui sont encore affamées et altérées de justice. D'enfans de ténébres que nous sommes, tu peux faire de nous des enfans de lumière. Donne nous des prières, qui te soient agréables pour sanctifier le soleil d'aujourd'hui. Nous te prions pour ton envoyé, qui doit nous annoncer aujourd'hui ta parole. Devance-le dans ses discours; donne de la connaissance à ceux qui écoutent, afin qu'ils comprennent et qu'ils reçoivent la semence dans une bonne terre. Que chacun soit animé de confiance pour se confier en toi, d'espérance, pour espérer que le sang du Christ a coulé sur Golgotha pour nous sauver. Que la paix soit multipliée sur terre; que ton règne vienne; envoie ta parole à ceux qui habitent dans le désert et au milieu des buissons. Nous te prions aussi de bénir tes envoyés, qui sont dans la terre des Bakuine; garde-les de tout danger; bénis ta parole qu'ils annonceront aujourd'hui et fais-les retourner en paix dans ce pays. Nous te prions de nous exaucer non à

cause de nos longues prières ni à cause de nous mêmes, mais à cause du sang de Jésus-Christ, ton fils. Amen.

Les Ecoles.

« Il me reste encore à vous parler des écoles. Nous regrettons de ne pouvoir y consacrer que deux heures le matin. Celle des enfans qui est sous la direction de ma femme, est fréquentée par quarante écoliers environ. Aussi long-temps que leurs parens n'apprécieront pas davantage l'éducation, il ne sera pas facile de les réunir. Une trentaine y assiste régulièrement. Ces enfans ne sont pas dépourvus de faculté, quelques-uns ont fait des progrès assez satisfaisans dans la lecture. Lorsque l'expédition était ici, M. Bell en a pris une vue. Vingt femmes fréquenteut l'école des adultes dont j'ai la charge. Les hommes n'ont pas fait preuve de persévérance; rebutés par les premières difficultés et souvent obligés de s'absenter, ils donnent fort peu d'espérance sous ce rapport; puis, ils croiraient déroger à leur dignité d'hommes en venant s'asseoir humblement à côté de leurs femmes, pour apprendre à lire. La première classe de cette école lit assez bien pour pouvoir faire usage durant le service divin, du recueil d'hymnes, imprimé dans leur langue.»

Le Docteur Smith et M. Moffat chez Moussélékatsi.

« Je vous disais, en commençant, que la visite du Docteur Smith avait fait du bien dans ce pays. Avant d'aller plus avant, il a passé environ trois mois, soit ici, soit au Kourouman, pour faire des négociations avec Moussélékatsi, et pour donner quelque repos à ses gens. C'est avec beaucoup de difficultés que M. Moffat et lui sont venus à bout de persuader à Mahura de rendre au chef des Zoulas, les bœufs qui lui avaient été enlevés. Enfin,

il leur en remit douze, après leur départ de Lattakou, assurant qu'il n'en avait pas davantage; mais comme tout le monde savait que les Batlapi en avaient dérobé un plus grand nombre à Moussélékatsi, M. Moffat refusa de s'en charger; et Mahura se vit obligé de les donner en garde au Zoula qui les accompagnait, en le priant de les remettre à son maître.

« C'est le 14 mai dernier que ces Messieurs ont quitté Motito pour continuer leurs pénibles, mais intéressantes recherches. M. Moffat a été obligé de quitter sa femme convalescente, et encore assez souffrante. Tout ce qui s'était passé ici durant leur séjour, je veux dire la conduite imprudente de Mahura, nous a rendu cette séparation fort pénible. Ces amis me promirent en partant qu'ils auraient soin de m'informer de la manière dont le chef de l'intérieur les recevrait, et que s'ils croyaient que Motito courût quelque danger à cause de sa proximité de Mahura, ils ne manqueraient pas de m'en informer. Les waggons défilèrent au nombre de douze, ce qui, avec les domestiques et les bœufs de rechange appartenant à la caravane, offrait un spectacle vraiment imposant. Ah! que l'on a peu d'idée, en Europe, où un voyage est chose si facile, des craintes et des espérances qui s'emparent tour-à-tour de l'âme, lorsque l'heure du départ a sonné! Nous les suivîmes des yeux sur la colline voisine, jusqu'à ce que le dernier waggon eût disparu, et nous ne les pouvions plus voir que nous prêtions encore l'oreille aux échos du fouet qui devenaient toujours plus faibles, à mesure que nos amis s'éloignaient.

« Aujourd'hui j'ai la joie de vous apprendre qu'ils sont arrivés heureusement chez Moussélékatsi, et que celui-ci les a reçus avec toutes les marques possibles d'attention. Des lettres de MM. Smith et Moffat nous ont été remises par des messagers qui viennent de Mosika, et comme je

crois qu'elles vous intéresseront, je vais vous donner l'extrait suivant de celle du Docteur :

Extrait de la lettre de M. le Docteur Smith, datée du Kraal de Moussélékatsi, le 10 juin 1835.

« Nous sommes heureusement débarqués chez Moussé-« lékatsi. Il a l'air d'un bon homme, et notre visite « semble lui avoir fait grand plaisir. J'espère qu'il en « résultera du bien. Il envoya au devant de nous, l'un de « ses principaux chefs, accompagné d'un parti de Zoulas, « qui nous rencontrèrent à la Molapo, et nous condui-« sirent à son Kraal, situé à une bonne distance au-delà « de la Mérikoa. Il est très-reconnaissant de ce que nous « lui avons ramené le bétail qui était entre les mains de « Mahura, et se propose de lui envoyer un ambassadeur « pour lui parler de paix et d'amitié. Je pense que Mahura « sera content et renoncera à toute idée d'abandonner « Lattakou. Nous partirons dans deux jours pour visiter « le pays, où la Limpopo prend sa source, et de là nous « reviendrons ici rejoindre MM. Moffat et K. Si tout va « bien, nous nous dirigerons alors directement au nord, « et tâcherons de pénétrer jusqu'au lac. Dans un entre-« tien avec Moussélékatsi, j'ai touché le sujet des captifs « et des waggons (1), et quoiqu'il n'ait point donné de « réponse décisive, j'espère encore que finalement nous « les recevrons. M. Moffat se propose aussi d'en parler, « lorsque nous serons absens. Moussélékatsi nous a « reçus dans un petit Kraal, où il n'y avait pas plus de « cent personnes, encore la plupart venaient-elles des « hameaux environnans. Il faut qu'il ait été parfaitement « convaincu que nous n'avions aucune mauvaise inten-

(1) *Voyez* 10e année, p. 331.

« tion à son égard, sans cela, il n'aurait jamais voulu « visiter nos wagons avec une poignée de gens, comme il « l'a fait aussitôt après notre arrivée. Nous avons vu « votre maison à Mosika; les murs étaient encore debout, « et les poutres à leur place. Moussélékatsi a défendu « expressément d'y toucher, et on n'a pas même permis « à M. Moffat d'en prendre une poutre dont il avait « besoin, sans le consentement de Moussélekatsi. Je crois « que vous serez bien aise d'apprendre qu'il a été si « délicat. »

Arrivée de Missionnaires américains.

« Trois missionnaires américains, MM. Wilson, Lindley et Venable viennent d'arriver à Griqua-Town, avec leurs femmes. Leur but est de se rendre dans quelques mois chez Moussélékatsi. Cette nouvelle a réjoui nos cœurs. Nous envisageons cet événement comme une réponse d'en haut à nos prières. Leur nombre et l'âge mûr de deux d'entre eux, nous font espérer qu'ils sont faits pour une mission si difficile. S'il plaît à Dieu d'accompagner leur projet de sa bénédiction, les Stations de ces quartiers ne seront plus exposées à autant de dangers qu'elles l'ont été durant le cours des deux dernières années.

« Recevez, monsieur le Président, monsieur le Directeur et messieurs, de la part de ma femme et de la mienne, l'assurance de notre amitié sincère et chrétienne.

Votre tout dévoué en Christ.

P. Lemue.

STATION DE MORIJA. — LETTRE DE M. CASALIS.

La lettre qu'on va lire mérite une sérieuse attention. Le démon des combats s'est emparé de l'âme du roi des Bassoutos, et l'a porté à devenir injustement agresseur; sa conduite est de nature à provoquer de tristes représailles. Si le cas avait lieu, Bossiou et Morija seraient exposés à de grands dangers. Que les chrétiens, qui s'intéressent à la prospérité de cette station de nos frères Arbousset, Casalis et Gosselin, tiennent leurs mains élevées, pour supplier le Seigneur, de garder, de protéger et de continuer à bénir ce naissant établissement.

A messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Motito, 20 mai 1835.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Il a plu au Seigneur de faire succéder des jours d'épreuve, aux bénédictions qu'il avait répandues sur nos premiers travaux. Grâces lui soient rendues de ce qu'en nous frappant sa main paternelle a daigné nous prodiguer les consolations dont nous avions besoin, et surtout de ce qu'il n'a pas permis que les événemens fâcheux qui ont troublé notre repos, suspendissent la prédication de l'Évangile. »

Alertes vaines occasionnées par le voisinage des Korannas.

« Dès le commencement du mois de février, j'ai été vivement inquiété par des rapports alarmans qui me venaient de tous côtés. — Les Korannas, disait-on, ne tar-



Lith. de Thierry Frères succ.rs de Engelmann.

deront pas à attaquer Moschesch; on les a vus a Mabela près de Thaba-Unchou. Ces bruits me paraissaient, au fond, peu dignes de foi et je commençais à les oublier, lorsqu'un envoyé de Moschesch vint m'annoncer que les Korannas étaient à une très-petite distance, et que des espions leur avaient même entendu dire qu'ils attaqueraient d'abord Morija. Ce message me parvint vers huit heures du soir et quoiqu'il fût si tard, je crus devoir partir immédiatement pour Bossiou, afin de m'assurer par moi-même de l'exactitude du rapport. J'arrivai chez Moschesch à deux heures du matin; notre chef était consterné et il s'occupait de préparatifs de défense. Mon arrivée lui fit plaisir; je lui demandai des preuves de la bonne foi des espions, et après quelques recherches à ce sujet, il se trouva qu'ils ne pouvaient appuyer leurs assertions sur aucun fait positif. Je revins à Morija tout-à-fait rassuré. Deux jours après, je suis réveillé en sursaut au milieu de la nuit par Matite, l'un des conseillers de Letsié.—Ouvrez la porte, criait-il, allumez vite une chandelle, les Korannas sont sur nous; pour cette fois nous sommes morts, si nous ne nous défendons. J'ouvre et je lui demande où l'on a vu les Korannas. —On ne les a pas vus, mais les *Linohé* ont parlé, et tout ce qu'ils annoncent arrive infailliblement. — Que sont les linohé? —Ce sont nos devins, deux d'entre eux ont déclaré hier, en versant des larmes, que nous allions être massacrés. — Si ce n'est que cela, nous pouvons nous recoucher sans crainte, vos devins se trompent, ou ils cherchent à vous tromper. — Quoi! vous ne croyez pas nos devins, et nous nous croyons tout ce que vous nous dites de *Dieu?* — Cette répartie me surprit, cependant il me fut facile de faire comprendre à mon interlocuteur que notre foi en Dieu avait des fondemens valides, tandis que ses superstitions n'en avaient aucun. Il se retira moins

surpris de mon incrédulité et me dit en s'en allant : « Nous avons déjà nous-mêmes remarqué que les devins se trompent souvent, nous verrons ce qu'il en sera cette fois-ci, en attendant priez Jehova en notre faveur. »

« Jusque là, Messieurs, toutes ces alertes n'ont abouti à rien de sérieux ; les faits précédens n'eussent pas même été mentionnés, s'ils ne m'avaient paru propres à faire connaître les Béchouanas sous certains rapports. Des épreuves réelles devaient suivre de près ces alarmes chimériques ; les Bassontos se préparaient à leur tour à porter la mort et la dévastation chez leurs ennemis.

« Les bestiaux sont le fondement de la puissance des chefs cafes et béchouanas. Le peuple vivant presqu'uniquement du lait des vaches de son chef, la population des villes croît en raison du nombre du bétail dont celui-ci peut disposer. Cette remarque suffit, Messieurs, pour expliquer les guerres dont la malheureuse Afrique est si souvent le théâtre. Les idées de gloire, de liberté, de patrie qui font voler aux armes les nations européennes, sont, j'ose dire, entièrement étrangères au Mochouana, mais l'espoir de se rendre maître d'un nombreux troupeau, lui fera supporter la faim, la soif, la fatigue, et mépriser les plus grands périls.

Expédition avortée des deux fils de Moschesch.

« Les deux fils de Moschesch qui habitent Morija, peu contens d'avoir quelques centaines d'hommes sous leurs ordres, cherchent à s'agrandir. Moschesch leur a donné trois à quatre cents têtes de bétail pour leur premier établissement, mais ils n'en obtiendront pas davantage avant son décès. De là les deux expéditions dont je vais vous rendre compte.

« Le 10 mars dernier les habitans de la Station me dirent qu'ils partaient tous le lendemain, pour faire une

muritsuana ou battue, et quelques-uns me demandèrent la permission d'aiguiser leurs assagaies sur notre meule, afin de percer un plus grand nombre de Quaggas. J'en vis d'autres préparer des souliers et je remarquai qu'ils avaient bariolé leur visage, comme ils le font lorsqu'ils vont combattre. Le lendemain matin vers dix heures, Moschesch arrive avec une troupe de cavaliers (1); il descend de cheval devant ma porte, et sans se donner le temps de me saluer il me demande d'une voix altérée, ce que j'ai fait de ses enfans. Je réponds froidement qu'ils sont allés à la chasse. — Comment à la chasse!!... — Ils marchent contre les Korannas. — Mes enfans m'ont trompé; partons vite à cheval; j'espère que nous pourrons les arrêter. Venez avec moi, vous êtes leur père, ils vous obéiront et vous les ramènerez par la douceur. — Il m'apprend en même temps qu'un corps de trois ou quatre cents hommes arrive et que si Letsié et Molapo ne veulent pas se désister de leur projet, « il les y contraindra par les armes. » — Ces mots seuls me décidèrent à partir; outre qu'il importait de prouver à Moschesch, que je n'avais aucunement trempé dans les desseins ambitieux de ses fils, je pensais que je pourrais remplir dans cette occasion le rôle de pacificateur. Après un jour et demi de marche, nous arrivâmes près d'une colline à environ dix ou douze lieues du village Koranna (2). Letsié, Molapo et leur troupe étaient campés derrière une masse de rochers qui couronnaient le côteau. Ils attendaient la nuit pour se remettre en marche. Leurs espions étaient revenus, tout était prêt, encore quelques heures et les Korannas se voyaient cernés de toute part. Dans ces occasions, les Béchouanas s'approchent doucement du village qu'ils veulent

(1) Un homme de la Station était allé l'avertir en cachette.

(2) Il s'agit ici des Korannas de Saarl, près de Béerséba.

prendre, l'entourent complètement et vers deux heures du matin, lorsque le sommeil est le plus profond, ils se précipitent en avant, en poussant des hurlemens affreux, massacrent tout ce qu'ils rencontrent et remportent une victoire facile sur des malheureux réveillés en sursaut, glacés d'effroi, qui n'ont d'autre alternative que de se laisser brûler dans leurs huttes ou de venir tendre la gorge à l'assagaie. Après le carnage, les vainqueurs rassemblent le bétail et se retirent au pas de course. — Dès que nous fûmes parvenus à deux portées de fusil de la troupe, nous mîmes pied à terre près d'un ruisseau. Deux hommes allèrent intimer à Letsié l'ordre de se rendre immédiatement auprès de nous. Dans le même instant arrivent des éclaireurs pour nous reconnaître. Ils s'asseient tranquillement à nos côtés, avec cet air d'indifférence que le Mochuana sait si bien affecter dans les occasions les plus critiques : Moschesch se désaltérait au ruisseau; il vient aussi d'un air insouciant se reposer sur l'herbe, en demandant à Nau son premier officier ce que ces gens disaient. A peine lui laisse-t-il le temps de répondre, qu'il se lève les yeux enflammés, et lâche un coup de pistolet à bout portant sur l'un des espions. Heureusement l'arme rate, Nau se jette sur Moschesch, le retient dans ses bras en le suppliant de s'apaiser et donne aux espions le temps de s'évader. Moschesch demande les chevaux; ils étaient tous dessellés, à l'exception du mien que je tenais par précaution auprès de moi; il me prie de le lui prêter; je le lui refuse à moins qu'il ne laisse ses armes entre mes mains et qu'il ne me promette de ne faire aucun mal aux malheureux fuyards. J'obtins cette promesse, et pour cette fois la vengeance du chef se borna à quelques coups de cravache. — Sur ces entrefaites, Letsié s'était rendu aux sommations de son père; après de vives altercations, et de longues ré-

sistances, il fut obligé de se soumettre et d'aller donner à ses gens l'ordre de reprendre le chemin de la station. Ils descendirent de la colline, en ordre de bataille, formant une colonne de trois rangs, tous armés d'assagaies, de massues et de boucliers, l'épaule couverte d'une peau de panthère et la tête ornée d'un panache de plumes d'autruches,

Expédition de Moschesch lui-même.

« La conduite de Moschesch, dans cette circonstance, me réjouit vivement, mais je ne tardai pas à découvrir qu'il avait moins désapprouvé l'expédition elle-même que la manière irrévérente pour lui dont elle avait été entreprise. Ces événemens se passaient au moment où la lutte des Cafres contre le gouvernement était la plus vive. « Que penseriez-vous, me dit Moschesch, (comme nous « rentrions à Morija) si j'aidais le roi des blancs à ré- « duire les Cafres; mes enfans désirent s'agrandir et « je ne puis leur donner du bétail sans diminuer ma « propre puissance; il me semble que les circonstances « présentes me fournissent une excellente occasion de « m'assurer l'amitié des blancs, et de satisfaire mes fils. » Je tâchai de le détourner de cette pensée, mais inutilement. Son parti était déjà pris. En arrivant à Bossiou, il reçut une nouvelle qui le décida encore mieux. Mapela, l'un de ses vassaux, qui habite au-delà du fleuve Orange, avait fait une invasion sur les Amapondas et s'était rendu maître d'une grande quantité de bétail, mais les Amapondas l'ayant suivi de près avaient repris leur bétail et enlevé en même temps une partie de celui de Moschesch. Dès-lors je regardai la guerre comme inévitable, et en effet quelques semaines après, notre chef partit avec sept ou huit cents hommes, une centaine de bêtes de somme chargées de provisions, et autant de

bœufs destinés à servir de nourriture. Il ne resta sur la Station que les femmes, les enfans et quatre ou cinq bergers. Pourrais-je vous dépeindre, Messieurs, ma douleur dans ces tristes circonstances? Les voilà donc, me disais-je, ces Bassoutos qui naguère réduits au désespoir par leurs ennemis, ne soupiraient qu'après la paix; les voilà qui rallument le feu de la guerre! les leçons du passé sont oubliées, deux années de prédications n'ont laissé aucune trace dans les cœurs. Plus coupables que dans le temps de leur ignorance, ils vont s'exposer à la mort sans effroi et braver en quelque sorte la justice divine.

« L'expédition est rentrée, il y a quinze jours. Moschesch a reçu un échec qui semble l'humilier. Il a été trahi et les Cafres l'attendaient. Ils l'ont laissé ravager six à huit villages et prendre trois à quatre mille têtes de bétail; mais, dès que les Bassoutos ont commencé à se retirer avec le butin, l'ennemi a fondu sur eux de toutes parts; la mêlée a été furieuse. Moschesch lui-même a dû descendre de cheval et combattre à la tête de ses gens; Ralissauan, son frère, a été tué. Les chevaux devenant embarrassans, Moschesch en a fait percer dix à coups d'assagaies, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des Cafres. Il s'est vu également obligé d'abandonner la plus grande partie du bétail enlevé; huit à neuf cents bêtes à cornes ont été le fruit de cette malheureuse entreprise.

« Les Bassoutos donnent au chef qu'ils ont attaqué le nom de Chobo ou Kubo : son pays est à neuf jours sud-est de Morija. L'état de l'atmosphère a fait juger à nos gens qu'ils n'étaient pas loin de la mer le jour qu'ils ont combattu. Pour parvenir chez les Cafres, ils ont dû traverser les Montagnes-Blanches; ils ont commencé à les gravir assez près de Morija, et n'en sont sortis qu'au

bout de trois jours. Sauf les trois villages de Mapepela, situés sur le fleuve Orange, à deux jours sud-sud-est de la station, ils n'ont rencontré sur leur route aucun lieu habité.

« Voilà, Messieurs, les faits que j'avais à vous communiquer; ils sont d'une nature affligeante. Toutefois, si nous comparons nos épreuves avec celles de nos frères de la Cafrerie, nous les trouverons bien légères. Wesleyville, Chumie, Mount-Coke, Butterworth sont ruinés de fond en comble; les travaux de plus de vingt années ont été détruits, et Morija subsiste encore. L'Evangile y est prêché; et tant que je pourrai annoncer Christ aux Bassoutos égarés, je croirais blasphémer en me plaignant. Le découragement nous serait maintenant plus que jamais pernicieux.

« Recevez, Messieurs, l'expression de mes sentimens d'estime et d'affection chrétienne,

Votre dévoué,

E. CASALIS.

Rapport annuel de la conférence des Missionnaires de Calédon, Morija et Béerséba, tenue le 3 juillet 1835.

Il y a long-temps que le Comité désirait voir les missionnaires des Stations les plus rapprochées, se former en conférence régulière, pour s'occuper ensemble et dans un esprit de prière, de sagesse et d'amour, de l'état de leurs établissemens, et des mesures à prendre pour en accélérer les progrès, ainsi que pour s'exhorter et se fortifier mutuellement dans l'esprit de leur vocation, par les doux et salutaires épanchemens de la commu-

nion fraternelle. Ce vœu, rendu impossible jusqu'à l'année passée, soit par les distances, soit par les travaux multipliés de Stations naissantes, a enfin pu être réalisé. Le 3 juillet 1835, la première conférence de cette sorte a été tenue à Béerséba, qui est à égale distance de Morija et de Calédon. Après l'invocation du saint nom de Dieu, l'élection d'un président et d'un secrétaire, la discussion et la rédaction des statuts destinés à servir de base à la première conférence et à celles qui la suivraient (1), chaque missionnaire a fait son rapport, et ce rapport nous a été transmis, comme suit, signé par les membres de la conférence.

Morija.

« Touchant l'état spirituel de cette Station, l'on peut dire, en général, qu'un certain nombre de personnes ont acquis une bonne connaissance des doctrines et des vérités fondamentales de l'Evangile, quoique leurs cœurs ne soient pas convertis au Dieu vivant. Les habitans de Morija ont assisté pendant quelque temps assez régulièrement au service divin ; mais depuis que Moschesch a porté avec eux la guerre chez les Cafres, ils ne paraissent occupés qu'à jouir du bétail qu'ils ont enlevé. Leurs âmes sont devenues fières et indifférentes aux choses spirituelles ; ils ne viennent plus qu'en petit nombre entendre la prédication de la Parole de Dieu. Cependant la conférence et les frères de Morija espèrent que ce refroidissement des esprits ne sera que momentané, et que lorsque les Bassoutos se seront reposés de leur attaque contre les Cafres, ils reprendront leur assi-

(1) Ces statuts ont été envoyés au Comité et soumis à sa sanction, ainsi que tous les projets jugés utiles au bien des Stations.

(*Rédacteurs*)

duité ordinaire au culte. Malgré leurs efforts, les missionnaires de cette Station n'ont pas encore pu réussir à réunir les femmes avec les hommes pour leur annoncer la voie du salut. La raison en est que parmi les Bassoutos, comme parmi les autres Béchouanas, les femmes ne s'assemblent jamais avec les hommes, parce qu'elles sont considérées comme leur étant inférieures. Cet obstacle, qui est en partie levé chez les Batlapi de Calédon, cessera un jour aussi chez les Bassoutos de Morija, à mesure qu'ils se civiliseront davantage et qu'ils acquéreront des idées nouvelles. Il y a un commencement à tout. Quand on considère l'ignorance des Bassoutos, leur attachement aux mœurs de leurs ancêtres, leurs préjugés, et le peu de temps que les missionnaires ont passé au milieu d'eux, que peut-on attendre de plus réjouissant et de plus satisfaisant que les résultats déjà obtenus ? L'œuvre se fera, mais il faut de la patience et de la persévérance.

« Les frères de Morija ont essayé à plusieurs reprises d'organiser une école régulière ; mais jusqu'à présent leurs efforts n'ont abouti à rien de bien satisfaisant. Ils attribuent en grande partie ce manque de succès à la nature de la population de cette Station. Moschesch a placé auprès de ses fils des jeunes gens non mariés et de jeunes ménages ; de sorte que le nombre des enfans est comparativement très-petit à Morija. Or, des hommes faits, comme chacun le sait, ne sont guère propres à former le noyau d'une école journalière ; ils se lassent et se rebutent bientôt. D'un autre côté, il faut se représenter l'état d'agitation dans lequel les événemens politiques ont placé la Station, pendant les six derniers mois. Ces deux obstacles cesseront probablement bientôt d'exister. Le nombre des enfans s'accroît rapidement, et si la paix se rétablit, les frères pour-

ront bientôt s'occuper de cette branche importante de leurs travaux avec plus de chance de succès. Chez Moschesch, où le nombre des enfans est considérable, ils peuvent tenir des écoles très-intéressantes; Moschesch lui-même paraît en comprendre l'utilité.

« Du reste, Morija prend de jour en jour plus de consistance. La population s'y accroît sensiblement. Cet endroit semble beaucoup promettre pour l'avenir, si le fléau de la guerre ne vient pas entraver les progrès de l'Evangile parmi les Bassoutos. La maison que nos frères ont bâtie est achevée, excepté quelques travaux extérieurs qu'ils se proposent de poursuivre, sans négliger leurs autres devoirs.

« En outre, messieurs, la conférence considérant combien l'instruction de cette génération naissante est importante pour faciliter l'œuvre de la conversion des âmes, a trouvé bon que nos frères s'occupassent, cette année même, à bâtir une école de trente-cinq pieds de longueur, sur seize de largeur. Elle a aussi jugé convenable qu'un des frères de Morija allât se fixer sur la montagne de Moschesch, par les raisons suivantes: 1° Il importe de se maintenir dans l'estime de ce chef, qui paraît devenir jaloux de ce que ses enfans ont des missionnaires, tandis qu'il n'en a pas lui-même. 2° Il n'est pas probable qu'il quitte de long-temps sa montagne, à cause de ses ennemis. 3° Une population aussi nombreuse que l'est celle de Bossiou, ne saurait être laissée sans moyen d'instruction. En raison de quoi le frère qui ira s'établir auprès de Moschesch, est provisoirement autorisé par la conférence à se bâtir une maison de quinze pieds, qui plus tard, en cas de besoin, pourra être agrandie, quoique, comme les frères ont déjà eu occasion de le faire remarquer au Comité, la

situation de l'endroit ne soit nullement favorable à l'industrie et à la civilisation.

Béerséba.

« Le frère Rolland, qui, à cause de l'état politique de l'intérieur, s'est vu obligé de venir chercher dans ce pays un autre champ de travaux, est présentement à Béerséba, avec le consentement des frères. Cet endroit a été choisi, de préférence à tout autre, à cause des avantages qu'il offre. 1° Comme il est situé à moitié chemin de Calédon à Morija, les rapports et les communications seront facilités, et en cas d'alerte, les frères de Morija y trouveront un lieu de refuge. 2° Cette Station est particulièrement favorisée sous le rapport des avantages temporels ; il y a de bons pâturages, du bois en abondance ; le Calédon coule à quinze minutes de là, et il se trouve sur le lieu même une des plus belles fontaines qu'on connaisse au sud de l'Afrique. 3° Les Béchouanas, qui sont encore dispersés dans les environs de Calédon, sont assez nombreux pour peupler Béerséba, si on parvient à les y conduire. D'un autre côté, des Korannas connus par leurs habitudes dévastatrices, sont fixés à quelque distance de cette Station, au-delà du Calédon. Ils sont un grand obstacle pour les Béchouanas qui désirent venir s'établir dans cet endroit. Cependant le frère Rolland, avec le secours du Seigneur, est déjà parvenu à réunir dans sa nouvelle Station une centaine de Béchouanas et trente-six Griquois, qui le réjouissent par leur assiduité au service divin. La conférence considère ce beau commencement comme un sujet d'encouragement et de confiance dans le Seigneur, qui seul peut aplanir toutes les difficultés qu'on rencontre parmi les malheureux enfans de Cam; mais elle espère, en même temps, que l'obstacle qu'apportent

les Korannas serait levé, si le vénérable Comité de Paris pouvait leur envoyer un messager de paix, vu qu'ils nous ont manifesté le désir d'en recevoir un. Dans la foi au Seigneur, la conférence a engagé le frère Rolland à bâtir une maison de trente pieds de longueur sur seize de largeur, à élever une école, en pieux et en roseaux, de quarante pieds de long sur seize de large, et à entreprendre cette année quelques petits voyages dans les environs de la Station du Calédon, pour tâcher de peupler Béerséba. Notre frère Rolland étant seul ici, nous proposons au vénérable Comité de Paris de lui envoyer un aide-missionnaire pour l'assister dans ses travaux.

Calédon.

« Sous le rapport spirituel, cette Station offre un aspect très-réjouissant. La prédication de la Parole de Dieu y est écoutée avec attention. Le local destiné au service divin ne peut pas contenir tous les auditeurs qui s'y rendent ; quelques âmes commencent même à entrer dans la voie du salut. Trois individus ont été reçus comme candidats au baptême ; ils continuent à donner des preuves de la réalité de leur repentance, tant par la régularité de leur vie, que par les sentimens religieux qu'ils expriment journellement. A cet égard, la conférence rend de sincères actions de grâces au Seigneur pour l'œuvre de conversion qu'il opère dans les âmes, et lui adresse des vœux et des supplications, afin qu'il daigne, dans sa miséricorde, se manifester à un plus grand nombre de pécheurs, et faire luire sur eux son soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons. Le plus beau champ de travaux est maintenant ouvert devant le missionnaire qui travaille à Calédon; le Seigneur lui accorde toutes sortes d'encouragemens et de bénédictions propres à le fortifier. La conférence se réjouit

d'apprendre qu'un nouvel ouvrier est en route pour venir seconder le frère de Calédon dans ses divers travaux.

« Le nombre des enfans et des adultes qui fréquentent journellement l'école est assez considérable; quelques-uns des écoliers font des progrès marqués, tant dans la lecture que dans la connaissance des vérités fondamentales de l'Evangile. Ils observent déjà que les mœurs de leurs ancêtres ne sont pas bonnes à suivre. A l'occasion de la circoncision, plusieurs disaient un jour : Lorsque nous serons parvenus à l'âge où nous devrons être circoncis, nous refuserons de nous soumettre à cette cérémonie, car elle ne s'accorde pas avec ce qu'on nous enseigne dans l'école.

« Relativement à l'état temporel de Calédon, l'œuvre marche assez bien. Les Béchouanas s'y réfugient de toutes parts, tellement que la population de cette Station devient pour ainsi dire trop considérable. D'un autre côté, la civilisation s'introduit parmi eux. Ils commencent à se vêtir à l'européenne; ils tanent des peaux pour se faire des vestes et des pantalons, et cela se fait avec tant de soins qu'ils sont très-propres dans ces habillemens. Ceci regarde particulièrement les hommes; quant aux femmes, il est très-difficile de leur faire changer de costume. La Station a des chevaux et des fusils. Le frère de Calédon a communiqué à la conférence un fait propre à donner une idée des progrès des Batlapi dans la civilisation. Dernièrement deux hommes entrèrent en dispute avec un individu et le frappèrent; le chef fit aussitôt saisir et garotter les délinquans, et avant de leur infliger un châtiment corporel, il les employa, pendant plusieurs jours, à des travaux publics, sous la garde de six hommes armés.

« La maison du frère de Calédon sera à peu près achevée dans le courant de ce mois. Si la conférence n'a rien décidé touchant l'érection d'une église, c'est parce que

cette question a déjà été soumise au Comité par le frère de Calédon. Avant d'entreprendre ce bâtiment, il attendra la sanction du Comité de Paris (1).

« Après vous avoir soumis, Messieurs, le procès-verbal de nos séances, il ne nous reste qu'à unir nos vœux et nos prières aux vôtres, pour demander au Seigneur que son règne vienne dans le monde, et qu'il fasse prospérer son œuvre entre nos mains.

« Recevez, Messieurs et très-honorés frères, l'expression de la haute estime et du dévouement de vos très-humbles et très-obéissans serviteurs,

S. ROLLAND, *Président.* TH. ARBOUSSET.
J. P. PELLISSIER, *Secrétaire.* E. CASALIS.

---

(1) Dans des lettres particulières, MM. Casalis et Arbousset ne peuvent assez exprimer leur satisfaction de l'état de prospérité de cette station. Voici ce qu'ils en disent :

« Qu'elle est belle la Station du frère Pellissier! En vérité, j'ai peine à revenir de mon admiration : c'est un vrai champ d'espérance. Les Béchouanas s'y sont affectionnés; ils s'y sont rassemblés en bandes nombreuses. La position géographique de Calédon est l'une des plus favorables et réunit divers avantages inappréciables. Deux à trois milliers d'âmes, qui, il n'y a qu'un an encore, erraient sans pasteurs, malheureux restes de tribus dispersées! réunies aujourd'hui sous la conduite de plusieurs petits chefs, dépendant à leur tour d'un chef supérieur, qui est lui-même bon, docile, peu ambitieux et sans tyrannie, sont journellement nourries et repues de la Parole de Dieu! A Calédon mon esprit se repose et se délasse; je me plais à voir l'industrie, la propreté, l'ordre et la police naissante des Batlapi, leur assiduité croissante au service religieux, leurs progrès sensibles dans la civilisation et le christianisme ». M. ARBOUSSET.

« Calédon marche admirablement. École, culte, bâtisses, tout prospère. Le civil de la Station n'est pas moins bien soigné. Les Batlapi ont eu jusqu'à ce jour la réputation de fins voleurs et de fainéans incorrigibles. Eh bien! il y a aujourd'hui à Calédon une justice sévère, exercée par les natifs eux-mêmes; tout délinquant est saisi, lié de cordes et amené escorté de quatre hommes, pour être employé aux travaux matériels de la station. Bénissons le Seigneur de ces grâces. Quand notre Société n'aurait encore que Calédon, elle pourrait se réjouir vivement. M. CASALIS.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WAGENMAKER'SVALLEY. — Lettre de M. Bisseux.

L'état des choses a bien changé à Wagenmakers'-valley, depuis la publication de notre dernier rapport. Non seulement il n'est plus question que M. Bisseux quitte cette Station (1), mais de fortes raisons ont déterminé le Comité à engager notre frère à y rester. L'opposition, soulevée d'abord contre son ministère, diminue; les préjugés hostiles au baptême des nègres affranchis se dissipent de plus en plus; l'Eglise promet de se recruter de nouveaux membres, et déjà plusieurs personnes demandent le baptême; en un mot, tout porte à espérer l'extension de l'œuvre missionnaire en cet endroit. En outre, le Comité vient de recevoir des colons de Wagenmaker'svalley une lettre dans laquelle ceux-ci le supplient de ne point leur ôter M. Bisseux, dont les prédications et les instructions leur sont si utiles à eux-mêmes ainsi qu'aux païens; ils paraissent très-disposés à seconder son ministère de tous leurs efforts, et à l'aider de

(1) *Voyez* onzième rapport annuel, page 24.

tous leurs moyens, et ils déplorent l'esprit d'hostilité qui s'est manifesté chez quelques-uns d'entre eux, mais qui heureusement s'en va disparaissant peu à peu. Le Comité ne pouvait rester insensible à tant de preuves évidentes de la bénédiction qui repose sur les travaux de notre frère, et il a vu dans ces faits des raisons plus que suffisantes de revenir sur la décision qu'il avait prise de déplacer M. Bisseux. M. Bisseux poursuivra donc, comme par le passé, son ministère à Wagenmaker'svalley, et après avoir lu l'extrait suivant de sa dernière lettre, nos lecteurs ne manqueront pas sans doute de bénir Dieu dans le fond de leur cœur, et d'appeler de nouvelles grâces de foi, de zèle et de persévérance sur ce jeune serviteur de Christ :

Wagenmaker'svalley, 28 juillet 1835.

« Ce que je vous disais, dans ma dernière lettre (1), de l'espérance qui m'était donnée, que plusieurs seraient excités à une sainte jalousie par le baptême des quatre personnes que j'ai admises dans l'Eglise du Seigneur, a eu lieu en effet. Douze de mes auditeurs m'ont instamment demandé de leur administrer le baptême, comme à leurs frères; et j'ai la joie de reconnaître qu'ils sont du nombre de ceux dont la conduite est irréprochable, et qu'ils sont animés des meilleurs sentimens. Ils n'eurent pas plus tôt entendu dire que je devais m'éloigner de ce district, qu'ils vinrent tous ensemble me prier avec larmes de rester avec eux, ou du moins de ne pas les quitter avant de les avoir reçus au nombre des fidèles par le sceau du baptême. Les quatre personnes déjà baptisées étaient inconsolables. Elles espéraient vivement, me di-

(1) 10e année, page 279.

saient-elles, que leur nombre augmenterait de plus en plus ; et au lieu de cela, mon départ allait les laisser toutes comme des brebis errantes et sans pasteur, privées de tout moyen d'édification et de salut. Qui aurait pu voir et entendre avec indifférence ces pauvres gens qui tâchaient de m'émouvoir par leurs larmes et leurs supplications, afin de me décider à continuer au milieu d'eux les saintes fonctions de mon ministère ? D'autres, qui ne venaient que rarement entendre la prédication de l'Évangile, s'unissaient aux précédens pour m'engager à rester ici ; et tout en confessant que le Seigneur les châtiait justement de leur indifférence, en m'enlevant du milieu d'eux pour me placer ailleurs, ils promettaient de se repentir et de se conduire tout différemment à l'avenir. Voilà ce qu'ont fait les nègres. Quant aux colons ou propriétaires, quoique plusieurs désirent mon départ, il en est un grand nombre qui en seraient attristés. Et ce qui est remarquable, c'est que plusieurs de mes adversaires d'autrefois sont tellement changés, qu'ils exhortent les directeurs du culte pour les païens, à faire tous leurs efforts, soit auprès de moi, soit auprès du Comité des missions, pour m'engager à rester. On promet de me seconder davantage dans mes travaux, d'exciter les esclaves à faire un bon usage des secours et des moyens de grâce qui leur sont offerts, et de faire de plus grands sacrifices pécuniaires en faveur de la société. Le Seigneur seul connaît les cœurs ; il sait si ces promesses sont sincères ou si elles ne le sont pas ; mais vous voyez qu'à Wagenmakers'valley, la mission est dans un état plus prospère et plus réjouissant que l'année dernière. Les esprits sont mieux éclairés et les cœurs dans de meilleurs sentimens ; ce que j'attribue après Dieu, en partie aux efforts que leur pasteur, homme tout-à-fait évangélique, a faits pour dissiper les préjugés contre l'œuvre des mis-

sions. Il a prêché ici pour moi, et il a dit la vérité d'une manière si forte, que les adversaires ont senti, que le meilleur parti qu'ils pussent prendre était de se taire. S'il s'en trouve encore qui s'opposent au baptême de leurs esclaves, les exemples, j'en ai l'intime conviction, seront fort rares. Des douze personnes dont j'ai parlé, aucune, très-probablement, n'éprouvera de refus de la part de son maître.

« Lorsque j'aurai admis au baptême les nouveaux catéchumènes, j'aurai une petite Eglise d'une quinzaine de membres. Si je devais recommencer mon travail ailleurs, qui sait combien d'années il me faudrait, pour en venir à ce point là ? » J. BISSEUX.

Extraits du Journal de l'aide-missionnaire Gosselin.

Nous avons appris que les extraits que nous avons publiés (1) du Journal de l'aide-missionnaire Gosselin ont été lus avec intérêt et édification. On a aimé voir l'expression d'une foi simple et d'une piété sincère, se mêler à des travaux matériels, et la pensée de Christ et de l'éternité, sanctifier des occupations qui semblent ne pas s'élever au-dessus de l'horizon de ce monde. C'est ce qui nous a engagés à continuer la publication de quelques fragmens d'un journal où l'on voit le chrétien, tour-à-tour aux champs, dans les forêts, à l'atelier, dans la maison de deuil de ses frères, dans l'épreuve lui-même, variant ainsi sans cesse ses travaux, changeant constamment de position, et pourtant toujours dominé par une grande pensée à laquelle il rapporte toute sa vie.

(1) 10e année, page 46.

La partie du Journal de notre frère, que nous avons sous les yeux, comprend l'espace de huit mois environ, depuis le 6 octobre 1834 au 30 mai 1835. Commencé à Calédon où l'on se rappelle que M. Gosselin était allé, pendant quelque temps, soulager M. Pellissier dans ses travaux, ce journal n'a été terminé qu'à Morija. Nous suivrons pour les extraits suivans, la même marche que nous avons adoptée pour les précédens, c'est-à-dire que cherchant avant tout à éviter les répétitions, nous ne citerons qu'un seul exemple des situations diverses dans lesquelles notre cher aide-missionnaire est successivement appelé à se trouver, par l'effet même de sa vocation.

Le Journal est précédé d'une petite introduction que voici, sous la date du 4 juin 1834.

« Cette lettre contient le récit de mon séjour à Calédon et des occupations auxquelles j'ai été appelé à m'y livrer. Rien n'est plus doux entre missionnaires et aide-missionnaires, que de pouvoir s'entendre ensemble, se supporter et s'aider mutuellement; quelles que soient les circonstances où l'on se trouve, joyeux ou tristes, l'on peut donner essor à son cœur, en l'épanchant dans le sein de son frère. Je ne puis assez exprimer à ce sujet, combien mon séjour à Calédon a été en bénédiction pour moi; nous n'avons été qu'un cœur et qu'une âme, le frère Pellissier, sa femme et moi. Ils sont tous deux vivans dans la foi, actifs en toutes choses, brûlant d'amour pour leur Sauveur, et zèlés pour faire connaître aux païens les richesses de Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. En un mot, les six mois que j'ai passés avec eux, ont été des délices pour mon âme. Cependant, malgré tout le bonheur que j'ai goûté à Calédon, ce n'est point sans reconnaissance envers le Seigneur, que j'ai repris le chemin de Morija, soit attachement pour mes frères Arbousset et Casalis, avec qui j'ai fait le voyage

de France ici, soit attachement pour Morija et les Bassoutos, que je regarde comme mon pays natal.

Calédon.—6 *octobre* 1834.—« Travaillé au jardin à bêcher et à planter.

Mercredi 7 *et jours suivans.* — « Tiré des pierres.

Vendredi 10 *et samedi* 11.— « Charrié les pierres tirées les jours précédens.

Mercredi 15. — « Mes bœufs s'étant égarés, je suis monté à cheval et après quatre heures de marche, je les ai retrouvés.

Lundi 27 *et jours suivans.* — « Fait et cuit des briques.

Novembre.—Jeudi 7.— « Tenu l'école. A cette occasion je vous dirai que chaque jour j'ai aidé au frère Pellissier à la tenir.

Mardi 18 *et jours suivans.*— « Coupé et charrié du bois à brûler.

Décembre, mardi 2 *et mercredi* 3. — « Fait des souliers.

Samedi 6. — « Battu du blé.

Lundi 8. — « Préparé du bois pour faire des bancs pour l'école.

Mercredi 17. — « Arrangé deux croisées, et le 18, mis les cadres des croisées en couleur.

Janvier 1835.—*Vendredi* 2.— « Fait un timon à la voiture du frère Pellissier.

Dimanche 25. — « A une heure et demie du matin, madame Pellissier a mis au monde une petite fille; tout a bien été, grâces en soient rendues à Dieu.

Février. — *Dimanche* 1er. » La petite fille de notre frère Pellissier est morte. Cela a été une grande affliction pour notre cher frère et notre chère sœur. Le Seigneur les a soutenus et consolés ; et nous avons tous pu

rendre grâce ensemble au Seigneur de ce que, dans sa bonté paternelle, il avait retiré cette petite à lui.

Lundi 2. — « Je lui ai fait un cercueil; puis j'ai été lui préparer une fosse dans le jardin.

Vendredi 13.— « Je me suis trouvé indisposé. Cette indisposition a duré depuis le 13 février jusqu'au 1er mars, et je n'ai pu me livrer à aucun travail. J'attribue cette maladie aux travaux que j'ai dû faire en janvier et au commencement de février, pour l'abattis et le charriage du bois nécessaire à la charpente de la maison. Il faisait extrêmement chaud. Le thermomètre de Réaumur marquait 45 dégrés, et comme mon travail était, sans cela, très-échauffant et que j'étais près de l'Orange, j'ai bu beaucoup d'eau, ce qui m'a occasionné une violente diarrhée, accompagnée de fièvre et de vomissemens. Je me suis trouvé ainsi privé de toute force, au point qu'aujourd'hui, 4 juin, je m'en ressens encore. Je ne sais quand cela finira. Toutefois, je ne doute pas que le Seigneur ne le fasse tourner au profit de mon âme et à mon avancement dans la sanctification. Ce n'est que vers le 6 mars que j'ai pu recommencer à travailler un peu.

Mardi 17.— « Préparé les voitures pour aller chercher des joncs, pour faire la couverture de la maison.

Avril 3.— « Reçu un message du frère Casalis, m'annonçant que l'état de Morija n'était pas rassurant, qu'il ne désirait pas y rester plus long-tems seul, et qu'il me suppliait de revenir de suite. (1) Après avoir examiné l'affaire, je dis au frère Pellissier : vous tâcherez de vous en tirer comme vous pourrez; pour moi, je pars. Aus-

---

(1) Ceci a trait aux événemens rapportés dans notre précédente livraison; voir la lettre de M. Casalis. A cette époque, M. Arbousset se trouvait absent, n'étant pas encore de retour de son voyage dans la colonie.

(*Rédacteurs*).

sitôt je fais les réparations nécessaires à ma voiture, et je pars le 10 avril. En trois jours je fus à Béerséba, et j'arrivai à Morija le vendredi 17 à midi. Quelle n'a point été ma joie, quand j'ai aperçu Morija ! Une demi-heure après, j'ai eu le plaisir d'embrasser mon frère Casalis, et ensuite nous avons rendu grâce ensemble à l'auteur de tout bien, de nous avoir réunis, louant et bénissant Dieu de nous avoir gardés dans sa paix.

MORIJA.—*Samedi* 18. « Tout est assez tranquille dans le pays. Le lendemain dimanche, à la prédication, il n'y avait pas moins de 60 hommes, mais pas de femmes ni d'enfans, parce qu'ils étaient occupés à la moisson. »

M. Gosselin rapporte ensuite le départ de Moschesch pour l'expédition contre les Cafres, dont la lettre de M. Casalis a déjà fait mention. Puis il ajoute : « En les voyant partir au nombre de 600 hommes avec 80 bœufs chargés de blé et de farine, pour leur nourriture, mes yeux n'ont point versé de larmes ; mais mon cœur soupirait au-dedans de moi ; l'Esprit du Seigneur me donnait de prier et j'ai été soulagé. Tous ceux de la Station sont venus me dire adieu, les deux chefs en particulier, Molapo fils de Moschesch et son oncle. Je leur ai dit : » Vous abandonnez la Station, et quand vous serez loin, l'ennemi viendra tomber sur nous et nous pillera. Vous allez vous faire tuer après avoir porté la désolation chez vos voisins. C'est un grand péché. Dieu voit vos mauvais cœurs, et vous irez en enfer. » Ils ont répondu : « Nous n'avons pas peur, nous ne mourrons pas. »

« Le mardi 5 mai, le frère Casalis est revenu d'une petite excursion qu'il avait été obligé de faire à Béerséba. Nous nous sommes entretenus sur le sujet de la guerre, et nous nous sommes remis à la grâce de Dieu, soit à la vie soit à la mort. Que tout soit pour sa gloire et le bien de nos âmes ! »

« Ainsi, Messieurs, vous pouvez voir, d'après mon journal et celui du frère Casalis, que notre position est critique. Mais, comme le Seigneur tire souvent le bien du mal, qu'il en soit ainsi de ces circonstances fâcheuses, qu'il augmente notre foi, qu'il nous remplisse de zèle, qu'il nous donne la persévérance et que nous puissions faire l'œuvre de fidèles serviteurs.

« Pour vous, Messieurs et très-honorés frères, assiégez de plus en plus le trône de la grâce. Que le règne de notre Dieu-Sauveur s'étende par toute la terre! Le Seigneur Jésus nous dit : ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

C. GOSSELIN.

Traversée de Londres au Cap, de MM. Daumas et Lauga, missionnaires de la Société.

On se tromperait si l'on pensait que la vie du missionnaire ne commence que quand il a mis le pied sur le sol du paganisme, ou que quand il est entré dans la sphère directe de ses travaux. S'il est véritablement animé de l'esprit du Maître, sa vocation se manifestera dans une foule de circonstances pendant la durée de ses études; elle se montrera pendant le voyage qu'il est appelé à faire pour se rendre au lieu de sa destination ; elle percera dans les rencontres qu'il fera, dans les liaisons qu'il formera, dans les entretiens qu'il engagera : il sera missionnaire en tout et partout. Pour le connaître bien, en Afrique ou ailleurs, il faut donc l'avoir vu à l'œuvre en Europe ou sur l'Océan, car c'est là que, pour lui, commence déjà sa mission.

Cette considération nous a déterminés à faire part à nos lecteurs, d'une petite portion du Journal de nos frères Daumas et Lauga, qui traite surtout de leurs occupations

sur mer, pendant une traversée de trois mois et quatre jours. Nous avons déjà annoncé ailleurs que, partis de Londres le 2 mai, ils avaient débarqué au Cap le 6 août. La traversée a été heureuse : à l'exception des difficultés qu'ils ont éprouvées à sortir de la Manche, d'un vent assez fort qui les a balottés quelque temps dans le golfe de Biscaye, et d'un orage qui les a assaillis au moment où ils touchaient pour ainsi dire au port, ils ont joui, sous la protection du Seigneur, de toutes sortes de grâces et de bénédictions. Ils ont eu un excellent bâtiment, un bon capitaine, des matelots dont ils ont su gagner les bonnes grâces, et pour compagnons de voyage, des passagers pour la plupart fort aimables. Voici maintenant ce que notre frère Daumas nous marque touchant leurs occupations et leurs études pendant la traversée, dans une lettre écrite du Cap, le 12 août 1835 :

« Quoique nous eussions avant tout, considéré les trois mois que nous avions devant nous, comme nous étant accordés par le Seigneur, pour nous préparer à la vocation à laquelle il nous a appelés, nous avons cru cependant devoir consacrer régulièrement plusieurs heures, à l'étude de ce qui devait nous être utile, une fois que nous serions parmi les païens. Sachant combien l'anglais me serait nécessaire, j'y ai consacré une bonne partie de mon temps ; j'ai aussi continué l'étude de l'hollandais.

« Comme je ne m'étais proprement occupé à Paris que de la pratique de l'imprimerie, j'ai cru devoir consacrer quelques momens à l'étude de la théorie de cet art, afin que, si je rencontrais quelques difficultés, je pusse les résoudre au Cap, où M. Watts, pendant mon séjour à Londres, m'a conseillé de visiter un imprimeur qu'il m'a fait connaître.

« Nous avons aussi tâché de cultiver les quelques notions de médecine que nous possédons, et dont nous

sentons plus que jamais toute l'utilité : vous en serez convaincus par le fait suivant. Un de nos matelots se trouva un jour très-malade ; il éprouvait de violentes douleurs dans le côté droit et dans les reins. Le capitaine vint nous prier de le soigner, ce que nous fîmes. Après nous être consultés, mon ami et moi, nous nous décidâmes à lui faire une saignée. Comme mon ami Lauga était plus expert que moi, il fut chargé de l'opération et je lui servis d'aide. Il s'acquitta de son office à la grande satisfaction des spectateurs. Après avoir été pansé, le malade se trouvant faible, le capitaine et moi nous le conduisîmes à son lit, mais non sans peine, à travers caisses et tonneaux. Ses habits étant sales et humides, je priai un des matelots de lui en changer, ce qu'il fit avec empressement. Je le visitai plusieurs fois dans la journée, et je vis avec plaisir qu'il allait de mieux en mieux. Son pouls diminuait, son visage, qui était devenu jaune, reprenait peu à peu ses couleurs naturelles, et les douleurs étaient moins violentes. Le lendemain, il était presque bien ; le jour suivant, le mal avait entièrement disparu, et il se remit bientôt à l'ouvrage. Plus tard, nous avons soigné un autre matelot, et nous avons obtenu le même succès. En visitant le premier, j'eus la joie de lui adresser quelques paroles d'exhortation. Un jour, je lui demandai s'il avait une Bible ; il me répondit qu'il en avait une, à la vérité, mais qu'il ne pouvait s'en servir, parce qu'elle avait été abîmée par une vague. Alors, je lui offris un Nouveau-Testament anglais, qu'il accepta avec reconnaissance. Comme je continuais à lui parler de choses religieuses, il me montra le Voyage du Chrétien, qu'il lisait au moment où j'entrai, ce qui me réjouit. En général, les matelots, si connus par leur grossièreté, ont toujours été polis et respectueux envers nous. Une chose qui nous a réjouis pendant la traversée, a été de voir la vénéra-

tion qu'ils ont pour le saint jour du dimanche. Tout était propre, rangé, tranquille, ce jour-là, sur le navire. Les travaux manuels, proprement dits, étaient suspendus, et les matelots se retiraient à l'écart pour lire la Bible ou quelque livre de religion. Le capitaine est un homme des plus aimables; il a été rempli de bonté pour nous, et n'a rien négligé pour nous rendre la traversée agréable. Je suis persuadé que si j'avais pu m'exprimer avec plus de facilité en anglais, il ne se serait point opposé à la célébration du culte sur le pont. En général, tous les gens de l'équipage avaient des sentimens pieux, excepté un jeune Hollandais, d'une famille très-riche, qui faisait profession d'incrédulité. Un jour, à la suite d'une conversation, je crus de mon devoir de lui écrire une lettre en anglais, pour lui prouver l'absurdité de certains principes qu'il avait avancés avec légèreté, et pour lui faire connaître l'espérance que j'ai en Christ. Cette lettre parut lui avoir fait une bonne impression; il y répondit d'une manière très-polie. Depuis ce moment, il témoigna à mon ami Lauga et à moi, beaucoup de respect et d'affabilité. Toutefois nous avons pu nous convaincre plus tard, que ses démonstrations d'amitié n'étaient guère sincères. Il dit un jour, que par nos chants et nos prières, nous arrêtions le bon vent, et une autre fois, que nous étions de véritables Jonas qu'il faudrait jeter à la mer. Ne pensez pas toutefois, Messieurs et très-honorés frères, que nous nous soyons attiré son inimitié par notre manque d'égards, ou de tout autre manière. Nous nous sommes toujours souvenus, grâces à Dieu, que nous sommes les disciples de Celui qui fut doux et humble de cœur; nous avons prié sincèrement pour ce jeune égaré, et lorsque l'occasion s'en est présentée, nous lui avons prouvé que nous l'aimions véritablement, quoiqu'il ne nous aimât pas. Un jour il fut malade; notre petite phar-

macie fut aussitôt mise à sa disposition, et mon ami Lauga lui prépara plusieurs doses du médicament que nous crûmes propre à le soulager. Ce jeune homme est le petit fils d'un ancien pasteur de la ville du Cap, homme sans doute évangélique, mais de la piété duquel le petit fils n'a malheureusement pas hérité. Ce jeune homme est ennemi acharné du docteur Philip, et de tous ceux qui s'occupent du bonheur des malheureux enfans de Cam. Le croiriez vous cependant, Messieurs? Ce même jeune homme est venu assez souvent nous prier de lui prêter notre Bible hollandaise, surtout le dimanche. Oh, comme les impressions que l'on a reçues dans l'enfance s'effacent difficilement! »

Les lignes qui précèdent nous peignent la vie extérieure des missionnaires sur le Glenalvon; les suivantes, de notre frère Lauga, nous initient à la connaissance de leur vie intérieure, et nous apprennent quelques-uns de leurs combats, et quelques unes de leurs victoires. Il écrivait à un ami, l'un de ses anciens condisciples, sous la date du 10 septembre dernier :

« En réfléchissant à beaucoup d'appréhensions dont je n'ai pu souvent me défendre pendant que j'étais encore à Paris, en considérant la vie périlleuse du missionnaire, et en me rappelant les peinesde cœur que j'ai eues à endurer en quittant des amis que j'aimais tant, je ne puis m'empêcher de penser à toi. N'as-tu pas aussi quelquefois de ces craintes? Je ne sais, mais il me semble que tu ne peux guère t'y soustraire; tu auras aussi à combattre la chair, lorsqu'il te faudra *tout quitter* pour suivre Jésus! Mais, mon fidèle ami, *aie bon courage*, il n'y a point d'ennemis que Christ n'ait vaincus. Nous ne devons point juger de ce que nous serons par ce que nous éprouvons présentement. *La chair est faible*. On y tient encore jusqu'à ce que le

dernier ami nous échappe; mais alors le cœur se brise, tout devient ténébreux; on n'entend que ce murmure qui perce le cœur *pour toujours . . . Tu ne les verras plus jamais ces objets si chers de ton affection. . . .* On n'y tiendrait pas, si la voix consolante de Jésus-Christ ne venait se faire entendre : *Que votre cœur ne se trouble point, je serai toujours avec vous.* Alors l'agitation cesse, et l'on échange bientôt les larmes de la tristesse contre celles de la reconnaissance ; on pleure encore les amis que l'on vient de quitter, mais on ne se repent point de les avoir laissés pour suivre le Seigneur. Je dois te dire pour plus d'encouragement, quoique je dusse peut-être le taire à cause de mon grand orgueil, que j'ai éprouvé ces consolations du Saint-Esprit, comme je viens de t'en parler.

« Ce que j'avais lu de plusieurs missionnaires, qu'ils se réjouissaient, même au milieu de leurs plus grandes épreuves, d'avoir embrassé cette vocation, et qu'ils la trouvaient la plus belle de toutes les carrières, a été pour moi un grand soutien. Ne te réjouiras-tu pas aussi d'apprendre que je commence à faire les mêmes expériences qu'eux ! Non seulement je ne voudrais pas échanger ma vocation contre tout ce qu'un monde de vanité pourrait m'offrir, parce que c'est maintenant pour moi un devoir de conscience d'y persévérer, mais encore et beaucoup plus, parce que je sens qu'il n'y a de bonheur véritable que lorsqu'on est là où le Seigneur nous place lui-même, sans que la chair y entre pour quoique ce soit. Mais voici, j'ai besoin de ne jamais oublier que j'ai un talent à faire valoir, et que le Maître ne tardera point à venir. Bien-aimé, que ce ne soit donc jamais avec peine que tu voies arriver le moment de ton départ; mais obéis tout doucement à la volonté de ton Seigneur. N'aie point de préférence pour aucun champ de travail;

attends patiemment et en paix celui qui te sera assigné. Quelles que soient les privations que tu auras à supporter, c'est-là que tu seras heureux. Christ n'a t-il pas jeûné quarante jours et quarante nuits dans un désert? Allons-y avec lui, et il sera encore là notre pain. N'allons jamais au-devant des épreuves, mais quand le devoir nous appelle, ne reculons pas d'un seul pas. Dans ce sens, nous ne devons pas nous haïr nous-mêmes, mais nous devons toujours nous souvenir de cette parole : *Celui qui aime sa vie plus que moi, n'est pas digne de moi.* Je sais, bien-aimé, que tu n'as point de préférence, mais je te dis cela parce que je sais par expérience combien la chair est faible, et ce que je te dis sera une arme de plus pour la combattre. On est heureux partout quand on sert le Seigneur, et l'on est malheureux partout quand on se sert soi-même.

« J'aurais bien désiré écrire aux élèves, mais je ne le puis; dis-leur bien des choses de ma part, et qu'ils n'oublient jamais qu'il faut au missionnaire trois qualités principales : la première, c'est l'amour de Christ; la seconde, l'amour de Christ, et la troisième, l'amour de Christ. Sans ces qualités bien prononcées, nous ne serons jamais que de pauvres missionnaires. »

MM. Daumas et Lauga ont passé environ six semaines à Wagenmaker'svalley, auprès de M. Bisseux. Le 22 octobre ils étaient encore à la ville du Cap, occupés des préparatifs de leur départ pour l'intérieur du pays; ils devaient mettre à la voile quelques jours après, pour la baie d'Algoa, et de là se rendre au lieu de leur destination. Ils avaient reçu à cette époque une lettre de M. Pellissier, qui ayant appris leur débarquement au Cap, leur écrivait : « Arrivez donc, chers frères, nos « bras sont tendus pour vous recevoir, et les pauvres

« païens vous crient : Venez, messagers de la Bonne-« Nouvelle ; venez nous dire ce que le Sauveur a fait pour « nous. » Si aucun empêchement n'a retardé leur départ, et si aucun événement n'a entravé leur voyage, nos frères doivent, depuis plusieurs semaines, avoir rejoint leurs frères de Calédon, Béerséba et Morija.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILES MARQUISES.

Les Marquises, comme on le sait, sont deux groupes situés dans l'Océan Pacifique, et comprenant ensemble dix îles environ. Depuis l'année 1797, huit fois des missionnaires évangéliques ont essayé d'y faire pénétrer le christianisme, mais toujours ils ont été repoussés par le caractère féroce des indigènes, leur propension pour le vol et le pillage, leurs habitudes guerrières, les hostilités perpétuelles auxquelles ils se livrent entre eux, leur attachement à leurs superstitions, et par-dessus tout, leur goût décidé pour le cannibalisme. Cependant ces difficultés n'ont pas effrayé MM. Rodgerson et Stalworthy, missionnaires de la Société de Londres, qui viennent de faire une nouvelle descente dans ces îles, accompagnés de M. Darling, missionnaire à Tahiti, du fils de ce dernier, et de quatre indigènes convertis de Tahiti. Ils débarquèrent le 6 octobre 1834, à Naitahou, dans la baie de la Résolution (île de Tahouata).

Voici comment M. Rodgerson rapporte lui-même la réception qui leur fut faite par les indigènes au moment du débarquement. Sa lettre est du 11 décembre 1834 :

« Partis de Tahiti le 11 septembre, nous arrivâmes à notre destination le 11 octobre. Comme nous approchions de l'île, quelques sauvages, au regard farouche, vinrent à notre rencontre; ils ne furent pas plus tôt montés à bord de notre bâtiment, qu'ils escaladèrent le pont et tirèrent les cordages de toutes leurs forces. Le roi, ou principal chef, vint aussi nous recevoir. Nous lui fîmes connaître le but de notre voyage, et nous lui demandâmes, s'il approuvait notre projet, de nous établir au milieu de ses gens, pour les instruire dans la connaissance du vrai Dieu, et leur enseigner la voie du salut. Il y consentit, et nous promit sa protection. Il nous donna ensuite la jouissance de la moitié de sa maison, que nous partageâmes en trois appartemens. Nous y sommes fort à l'étroit, et c'est à peine si nous voyons jour, car nous n'avons ni porte, ni fenêtres; la lumière ne nous parvient que par une ouverture que nous avons été obligés de pratiquer à l'extrémité de la maison.

« Au moment où nous abordâmes, le roi Toteté était occupé à faire les préparatifs d'une fête pour sa fille, qui est âgée de dix à douze ans; cette fête a duré quinze jours, pendant lesquels on a dansé, chanté, fait des décharges d'armes à feu, etc., etc. Les principaux de l'île y ont été invités. Pendant tout ce temps, il nous a été impossible de rien entreprendre. La fête une fois terminée, nous nous sommes mis à bâtir une maison pour nous loger; nous y avons employé vingt hommes, à chacun desquels nous avons donné pour salaire neuf brasses de toile, ou six brasses et une hache à leur choix. La maison aura quarante-deux pieds de long, vingt-quatre de large, et quinze de hauteur; elle sera couverte

en feuilles d'arbre à pain et de cocotier; dans quinze jours nous espérons avoir fini. »

« M. Darling prêche deux fois par dimanche, à une congrégation, qui varie de soixante à cent auditeurs. Ils se conduisent en général beaucoup mieux que nous n'aurions pu nous y attendre ; ils sont toutefois fort attachés à leurs pratiques idolâtres. Un jour qu'ils avaient une fête, nous vînmes voir l'idole qu'ils avaient faite. Nous leur dîmes que c'était-là une fausse divinité, incapable de les secourir ou de les sauver, alors même qu'ils crieraient à elle de toutes leurs forces. Ils nous répondirent qu'elle valait bien notre Dieu, et que s'ils avaient besoin de noix de coco, ils pouvaient s'en procurer eux-mêmes. Nous leur fîmes observer que leur Dieu était une œuvre de leurs mains. « Et la Parole du Dieu que vous nous annoncez, répliquèrent-ils, n'est-ce pas vous aussi qui l'avez faite ? » Mais quoiqu'ils soient aveugles quant aux choses spirituelles, nous ne saurions nous plaindre de leur conduite à notre égard. Dans la vallée que nous habitons, il y a cent vingt-sept habitans; dans celle de Hananuai, qui est la plus voisine, il y en a cent dix. »

Dans une lettre plus récente que la précédente, et qui porte la date du 27 février 1835, M. Darling écrit :

« Pendant les trois mois qui se sont écoulés depuis ma dernière lettre, nous avons eu chaque dimanche deux services. J'ai prêché aux indigènes sur les sujets qui m'ont paru le mieux en rapport avec leurs circonstances; tous mes discours ont roulé sur Jésus-Christ et le salut qu'il nous a mérité. Ces vérités-là sont bien nouvelles pour des hommes qui sont accoutumés à croire à l'existence de plusieurs dieux, car tous leurs héros deviennent des dieux au moment de leur mort. La doctrine d'un seul Dieu vivant et vrai, leur paraît fort étrange;

Ils nous ont fait beaucoup de questions à ce sujet; chefs et sujets tous nous écoutent, mais nous ne pouvons pas dire que nous ayons encore aperçu chez eux un changement réel dans leur conduite.

« Chaque jour je m'entretiens avec eux, et je cherche par des conversations à leur enseigner quelque chose.... J'emploie une partie du dimanche à catéchiser ceux d'entre eux qui fréquentent l'école. Nous vivons en paix avec eux; ils ne nous ont encore dérobé que peu d'objets et de peu d'importance.

« Déjà nous avons visité les deux tiers de l'île à peu près. Partout nous avons trouvé les indigènes disposés à écouter la Parole de Dieu : je leur ai prêché dans la plupart des districts, et tous ont dit, les chefs ainsi que le peuple, que tout cela était bon, et qu'ils voulaient embrasser l'Evangile. »

Dans le cours de leurs excursions, les missionnaires ont trouvé six grandes images en bois, à formes humaines, qui tombaient en ruines; ils en demandèrent la raison; on leur répondit que leurs propriétaires étaient morts, et que maintenant personne ne s'occupait plus du soin de ces idoles. C'est surtout au pied des plus hautes montagnes que se trouvent les lieux de culte consacrés aux Dieux; personne n'ose en approcher, s'il n'a reçu l'esprit de la divinité. Le malheureux qui aurait la témérité d'y mettre le pied, tomberait mort sur-le-champ.

Ils croient qu'aucun homme ne meurt de mort naturelle, et que la mort est toujours le châtiment de quelque transgression, ou l'effet de quelque sortilége.

Presque tous leurs ancêtres, qui étaient de grands hommes, sont devenus dieux après leur mort.

Le missionnaire Darling a déjà traduit l'Evangile selon

saint Jean, dans la langue des Marquises, et va se mettre sous peu à celui de saint Luc et aux Actes des Apôtres.

La population totale de l'île de Tahouata est d'environ quinze cents âmes.

Lord William Bentinck, ex-gouverneur général de l'Inde, et les missionnaires de Calcutta.

C'est le 4 juin 1828, que cet homme excellent, l'une des plus hautes notabilités de l'Angleterre, entra dans les importantes et difficiles fonctions de gouverneur-général des Indes; et ce n'est qu'au commencement de 1835, qu'il a résigné une charge honorable, aux devoirs de laquelle sa santé ne lui permettait plus de vaquer, et dont il s'est acquitté avec une habileté et un succès peu communs.

Les progrès, que, dans cet espace de temps, il a fait faire à l'industrie, les mesures prises par lui pour élever et développer le caractère des indigènes, l'établissement du jury composé de natifs, l'accès donné à ceux-ci aux fonctions de la magistrature, dans les départemens secondaires de la justice, la protection accordée aux indigènes convertis au christianisme contre les persécutions et les spoliations de leurs parens, surtout l'abolition de l'impie et meurtrière coutume des suttis, ont illustré et illustreront à toujours, l'administration de ce philanthrope chrétien, et en feront une époque mémorable dans les annales du gouvernement britannique aux Indes.

Parmi tant de titres à la reconnaissance de la nation et d'éminens services rendus au pays, il est un autre trait du caractère et de la conduite de lord William Bentinck, qu'il ne faut point passer sous silence, et qui

rendra sa mémoire chère aux chrétiens; nous voulons parler de la protection constante accordée par lui, et de la bienveillance non feinte, qu'il n'a cessé de témoigner aux missionnaires évangéliques de toutes les dénominations. Sa maison et sa table leur furent constamment ouvertes; il les recevait toujours avec bonté, les traitait avec des égards, et leur montrait, en toutes rencontres, qu'il savait apprécier leurs travaux, et le but de leur œuvre.

Tant de libéralité, de générosité et de sagesse, ne pouvait que lui gagner les cœurs de ces ministres de Christ. Aussi vit-on à son départ, vingt-sept missionnaires, appartenant à six dénominations différentes, et résidant à Calcutta et dans les environs, se réunir pour envoyer à ce digne et respectable gouverneur, une députation chargée de lui témoigner leur reconnaissance pour ses bienfaits, leurs regrets de son éloignement, et leurs vœux bien sincères pour son heureux retour dans sa patrie.

Sa Seigneurie les accueillit avec sa cordialité ordinaire, et leur répondit par un discours, dont nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici quelques passages :

« De retour dans mon pays, et auprès de mes amis, quel témoignage plus impressif pourrais-je leur présenter, que l'adresse que je viens de recevoir de vous (1), pour leur prouver que dans les fonctions importantes que j'ai remplies, je n'ai rien fait qui pût ternir le caractère de la nation anglaise, et me faire perdre leur estime et leur affection. La profession que vous faites du christianisme, la sainteté de votre vie, l'accord de tant de personnes

(1) La députation lui avait adressé un discours écrit, revêtu de la signature de vingt-sept missionnaires, et dans lequel ceux-ci envisageaient sous toutes leurs faces les heureux résultats du gouvernement de lord Bentinck.

(Rédacteurs.)

travaillant toutes dans le même but, quoiqu'ayant quelques divergences dans leurs opinions, donnent à l'approbation que je viens de recevoir de vous, une valeur bien encourageante pour moi. Je dois en même temps ne pas oublier qu'une branche de la charité que vous enseignez et pratiquez, consiste à ne soupçonner point le mal, et à regarder, avec indulgence, les efforts faits dans de bonnes intentions. Toutefois vos éloges ne doivent point affaiblir en moi, la conviction profonde et la confession de mon indignité, et me faire oublier que ce n'est que par une humble confiance dans la miséricorde de l'auteur de tout bien, que je puis espérer, au moyen de ferventes prières, d'obtenir grâce et pardon, pour le peu d'usage que j'ai fait des talens confiés à mes soins. » (Ici Sa Seigneurie, touchée jusqu'aux larmes, a du s'interrompre et son émotion s'est communiqnée instantanément à tous les missionnaires),

Après plusieurs excellens conseils, lord Bentinck a terminé en disant :

« Désirant autant que qui que ce soit, la propagation du christianisme en tout pays, mais aussi connaissant mieux que beaucoup de personnes de notre pays, le terrain sur lequel nous marchons, je me permettrai de leur donner cet humble avertissement : Comptez exclusivement sur les efforts des missionnaires humbles, pieux et instruits. Leurs travaux, libres de tout rapport avec le pouvoir humain, n'inspirent jamais de défiance. Encouragez l'éducation par tous les moyens possibles. Il n'y a aucun inconvénient à proposer les vérités religieuses dans les écoles des missionnaires. Car ou elles seront acceptées, ou elles ne le seront pas. Si elles ne le sont pas, les autres semences de l'instruction prendront racine, et rapporteront plus tard une abondante moisson.... Je leur dirai enfin, qu'ils ne peuvent pas envoyer dans l'Inde trop

de missionnaires, comme ceux auxquels j'ai le plaisir de parler dans ce moment;

« Adieu, Messieurs, que le Dieu Tout-Puissant vous donne santé et force, pour poursuivre vos travaux, et qu'il lui plaise de les couronner de succès. »

VARIÉTÉS.

Cérémonie de la Boyalé, ou circoncision des filles chez les Béchouanas.

Le morceau suivant est extrait de la correspondance de M. Lemue, missionnaire français à Motito. Tout en faisant connaître l'un des usages des indigènes du sud de l'Afrique, nous espérons que cet article aura un autre résultat plus important, celui d'exciter notre compassion envers ces tristes victimes de la superstition et du vice.

« Cette cérémonie a lieu, de même que la circoncision des garçons, un peu avant que les jeunes filles soient parvenues à l'âge de puberté; et comme le climat chaud du pays, accélère beaucoup le développement physique de l'homme, il y a peu de jeunes filles qui aient plus de dix ans, lorsqu'on les fait passer par la *Boyalé.* Cette cérémonie semble avoir eu dans le principe, le double but de les attacher à la reine, et de les préparer à l'état du mariage. De même que le chef prend sur lui de rassembler les jeunes garçons; dans ce cas-ci, c'est la femme du chef qui fait dire à toutes les mères de lui amener leurs filles. La fête commence avec la lune d'avril ou de mai, c'est-à-dire après la moisson, et dure un mois, quelque-

fois six semaines. Les jeunes filles, qui doivent former plus tard, comme la suite de la jeune reine, une fois rassemblées, sont envoyées dans une hutte à l'écart, sous la surveillance d'une femme veuve, et déjà d'un certain âge. La première chose qu'elles font est de se peindre toutes les parties du corps avec de la terre blanche préparée à cet effet; puis, la matrone, avec l'aide de leurs mères, leur préparent des vêtemens assortis à la cérémonie. Le vêtement de la Boyalé consiste en écorces de mimosa ficelées proprement, et attachées autour des reins au moyen d'une ceinture. Ces ficelles descendent presque jusqu'au genou, et afin de les fixer toutes ensemble, elles y entrelacent plusieurs rangées de semences de citrouille, enchassées les unes dans les autres avec beaucoup d'art. Les parens se font alors un point d'honneur de pourvoir avec libéralité à la nourriture de leurs enfans et de la matrone. Les plus riches leur envoient des moutons ou des chèvres, mais nul autre que la jeune troupe ne doit toucher à ces sacrifices de la joie. Lorsque l'une d'elles reçoit, de ses amis, un mouton en présent, elle se pare du coton de l'animal, en le faisant passer en forme de croix sur ses épaules et sur ses bras. Il est très-honorable d'avoir un grand nombre de ces singuliers ornemens. Durant leur noviciat, la matrone leur apprend à conduire un ménage, et va chaque jour avec elles chercher de l'eau et du bois pour préparer les alimens. Elle ne leur épargne pas les coups de bâton dans cette espèce d'apprentissage de leur vocation future, sans doute pour leur apprendre qu'elles doivent s'endurcir au travail, et que bientôt elles seront sous la puissance d'un mari. De leur côté, ces jeunes filles ne sortent jamais sans être pourvues d'une branche d'épine, dont elles frappent à droite et à gauche, tous les enfans qu'elles rencontrent, leur faisant voir par là qu'elles sont

sorties de l'enfance. La loi porte que la matrone doit les empêcher soigneusement de dormir; mais se prive-t-elle elle-même du sommeil, durant toute une lune? j'en doute fort.

« A dater du premier jour de la cérémonie, on les conduit le soir dans le kraal du chef, où elles dansent en présence de tous les hommes. C'est la première fois qu'elles entrent dans ce kraal, dont auparavant l'entrée leur était interdite. Cette danse se répète tous les quatre jours, mais ce qui paraît le plus les amuser, c'est une femme, pauvre, vieille, veuve, inconnue, couverte de paille de la tête aux pieds, et qui vient danser avec elles. La femme de paille devient le jouet de tous les hommes, qui s'en moquent, la bousculent, et lui font souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. Lorsque la dernière danse a lieu, la vieille inconnue produit une espèce de figure en bois, et ornée de grains de verroterie; cette figure qu'elle expose à tous les yeux, se nomme: *Morimo oa Boyalé*, le dieu de la circoncision. Chacun est curieux de voir le fétiche mystérieux, qui devient alors un objet de risée pour les spectateurs. Le lendemain, on conduit les jeunes filles à la rivière, où elles se lavent tant et plus pour se débarrasser de la terre blanche dont elles s'étaient peintes d'abord; puis on les oint d'une composition de graisse et de terre rouge; on leur rase la partie inférieure de la tête, on leur divise les cheveux, qu'on allonge et qu'on tresse en mille petites nattes, on les leur imbibe de *sibilo* (mine de fer d'un noir très-luisant) et la cérémonie est achevée. Dès-lors elles peuvent se marier.

« Quelles sont les instructions que la matrone donne à ces jeunes filles? Je l'ignore. Mais il n'est pas douteux qu'on leur révèle des choses qui révoltent la morale, et si l'on en juge par les fruits, les leçons doivent être pitoyables. Plusieurs, qui avaient fréquenté l'école de ma

femme, n'ont plus voulu y reparaître après la Boyalé, et toutes en reviennent accoutumées à mentir, à dissimuler et ayant perdu pour toujours la simplicité de l'enfance. »

Tradition concernant le déluge, conservée par quelques tribus indiennes du nord de l'Amérique.

Les Indiens Sacs et Renards (Sac and Fox Indians) qui habitent les bords de l'Illinois, dans l'état de ce nom, ont conservé sur le déluge une tradition fort singulière. La voici telle qu'elle se trouve rapportée dans leur Meschaum, espèce de sac, dans lequel ils gardent, au moyen de certains symboles ou hyérogliphes, la mémoire des faits importans qui concernent leur nation. C'est au missionnaire américain Marsh, qui a visité ces tribus en 1834, que nous sommes redevables de ce curieux document.

« Les Ai-yam-woy ou géants, dit le Meschaum, ayant tué le frère de We-sa-kah, celui-ci se prépara à venger sa mort, et s'étant armé de sa longue lance, il fondit sur eux avec la vîtesse de l'aigle, et les tua. Cela occasionna entre les dieux une guerre qui dura long-temps. Les dieux de la mer ayant à leur disposition le grand abîme des eaux, résolurent de détruire We-sa-kah et sa race, même au péril de leur propre vie. En conséquence, tous les dieux furent assemblés pour en délibérer, et les chefs se trouvèrent d'accord pour détruire le monde par un déluge. We-sa-kah, ayant appris cette résolution, jeûna pendant dix jours. A la fin du dixième jour, sa voix parvint au Grand-Esprit; sa prière fut écoutée et exaucée, et il fut arrêté que les hommes, les bêtes, les oiseaux, etc., seraient sauvés. Alors les eaux commen-

cèrent à couvrir la plaine, et We-sa-kah se réfugia avec sa famille sur une haute montagne ; mais bientôt les eaux la couvrirent également, ce qui obligea We-sa-kah à façonner un très-grand radeau, sur lequel il mit des bêtes de toute espèce ; puis il le lâcha, de manière qu'il flottait sur la surface des grandes eaux. Après un long espace de temps, We-sa-kah commença à être fort triste, et il jeûna dix jours ; à la fin du dixième jour, il songea qu'il voyait la terre ferme. S'étant réveillé de son sommeil, il envoya la tortue, mais elle ne rapporta ni terre, ni argile ; puis il envoya le piloris ou rat des Indes, qui revint portant entre ses pattes du limon, dont We-sa-kah forma la terre-ferme. Alors les hommes et toutes les créatures qui avaient été sauvées, se répandirent sur la surface de la terre-ferme, et vécurent paisibles et heureux, parce qu'il n'y avait plus ni Ai-yam-woy, ni esprits de destruction pour les troubler, ceux-ci ayant tous été détruits par le déluge.

« We-sa-kah demeura dès-lors seul maître de la terre, et tous les hommes sont ses enfans. A la longue ils devinrent extrêmement nombreux, et ne pouvaient plus rester ensemble. Alors ils se séparèrent, sous la conduite de leurs pères Sauke, Mask-qua-ke (c'est-à-dire, Renard), et Ash-e-kan. Les deux premiers sont les pères de ceux qu'on nomme encore aujourd'hui les Indiens Sacs et Renards. »

Ce fragment est important, en ce que d'abord il nous fournit une preuve de plus en faveur de la vérité historique du déluge, et l'existence de cette tradition n'est pas difficile à expliquer ; car si, comme la Bible le rapporte, les enfans de Noé se répandirent, peu de temps après le déluge, dans les diverses parties du monde, l'on conçoit comment ils ont porté et propagé partout avec eux, le souvenir d'un événement dont ils avaient

été témoins oculaires, et qui avait dû produire sur leurs esprits, la plus profonde impression; et soit que l'Amérique n'ait formé autrefois avec l'Asie, qu'un seul et même continent, dont les nombreuses îles parsemées dans l'Océanie, semblent indiquer encore la trace, soit qu'elle ait été peuplée par le nord de l'Asie, l'on ne doit pas avoir de peine à comprendre comment les descendans de Sem ont importé en Amérique la tradition du déluge.

Mais en même temps, ce fragment de la théologie des Indiens nous fait voir la supériorité de la parole écrite sur la tradition orale, et par conséquent, doit nous faire sentir la nécessité de la révélation; la tradition orale, en passant de bouche en bouche et en descendant de génération en génération, s'altère, devient fabuleuse et absurde, se dénature, tandis que la tradition écrite demeure invariable, vraie et authentique. Bénissons donc Dieu de ne nous avoir pas abandonnés, ainsi que ces pauvres Indiens, aux erreurs inévitables d'un Meschaum, mais d'avoir choisi et inspiré son serviteur Moïse pour nous transmettre fidèle et authentique la mémoire de ces grands événemens de l'origine du monde, de la création de l'homme, de sa chute, du déluge, de la vocation d'Abraham, etc., qui se lient si intimément aux faits du Nouveau-Testament, et qui servent de base à la révélation chrétienne.

Acte cruel, fruit de la superstition mahométane.

Le missionnaire Dove, stationné dans l'île Macarthy, près de la Gambie, sur la côte occidentale de l'Afrique, a écrit dernièrement ce qui suit :

« Durant les derniers mois, nous avons été fortement inquiétés par Kimmington, roi du Ganney supérieur, despote cruel, qui a déjà fait mourir ses deux frères, et qui a livré leurs corps en proie aux vautours.

« Vous devez savoir qu'un prince mahométan, dans ces contrées, ne va jamais à la guerre, ou n'entreprend jamais quelque affaire importante, sans faire venir le Buscherin ou sorcier, pour lui demander de lui faire, dans ce but, un grigri ou sacrifice. Il doit quelquefois, donner pour ce grigri dix dolars, ou bien le même nombre de chevaux, ou bien encore de l'ivoire et de l'or. Il n'y a que quelques semaines que le chef dont il vient d'être fait mention, envoya des messagers à Woolley, chargés de lui amener le Buscherin, afin qu'il lui fît un grigri, qui éloignât la guerre de son territoire. Le Buscherin lui dit qu'il ne pouvait satisfaire son désir s'il ne lui donnait pour sa peine dix esclaves et cinq chevaux. Ce salaire lui fut aussitôt compté; et quels pensez-vous que furent les moyens mis en œuvre? Je tremble de le dire : Deux trous furent creusés dans la terre, près du fort de Kimmington, ayant deux pieds de profondeur, et à la même distance à peu près l'un de l'autre. Puis on fit choix d'une jeune fille de douze à treize ans; on l'amena sur la place; l'on fixa ses pieds dans les trous, malgré les lamentations de la mère et les cris déchirans de la victime; et tandis que quelques hommes apportaient de la terre glaise, d'autres étaient occupés à en entourer, jusqu'au-dessus de la tête, le corps de la jeune fille, qui fut ainsi enterrée vivante.

« Cet affreux monument de la cruauté et de la superstition mahométane existe encore; M. Grant et d'autres personnes l'ont vu peu de temps après l'horrible scène que nous venons de décrire : puisse le Seigneur des armées détruire bientôt le pouvoir et la domination

du faux prophète, et l'*Ethiopie tendre bientôt ses mains vers Dieu !* »

NOUVELLES RÉCENTES.

Demande d'ouvriers pour le sud de l'Afrique.

Dans un moment où la maladie a sensiblement diminué le nombre des élèves de la Maison des Missions de Paris, il peut ne pas être inutile de publier l'appel suivant, par lequel se termine le *Rapport annuel de la conférence des missionnaires français*, publié dans notre précédente livraison, et dont nous avons été obligé de retrancher un paragraphe, faute de place. La Providence daignera peut-être s'en servir pour manifester quelque vocation.

« La conférence s'est occupée de la question de savoir s'il serait nécessaire de demander au Comité de Paris, de nouveaux ouvriers pour ce pays-ci. Après de mûres réflexions à ce sujet, les frères ont unanimement reconnu que rien ne serait plus avantageux et plus opportun. Il y a une grande œuvre à faire parmi les Bassoutos ; cette œuvre est à la vérité d'une nature difficile et toute particulière; sauf le village de Morija, celui de Bossiou et deux ou trois autres, les kraals des Bassoutos sont peu considérables ; éloignés les uns des autres, et situés sur des montagnes presque inaccessibles. Cependant il y en a un tel nombre, que pris ensemble ils offrent une grande population. Faudra-t-il, parce que ces villages dispersés ne peuvent pas être réunis tous ensemble en

quelques Stations, que tant d'âmes périssent sans secours spirituels? Non, certainement; ce sera donc ici le cas d'adopter le plan des missionnaires de la Cafrerie, qui consiste à s'établir dans un lieu central, et à s'étendre de là, à droite et à gauche, pour prêcher le salut. Les âmes qui goûteront la prédication, viendront d'elles-mêmes se fixer auprès des missionnaires, et ainsi se formeront de petites communautés indépendantes des chefs, où l'on sera libre d'établir une discipline conforme aux instructions de la Parole de Dieu. Si ce plan s'accorde avec les vues du Comité de Paris, la conférence le prie d'envoyer des frères le plus tôt possible; c'est une chose qui nuit aux travaux de notre Société, que les intervalles qu'elle est obligée de mettre entre les divers envois de ses ouvriers. Il arrive de là que les meilleures occasions sont souvent manquées. Si les frères de Morija avaient eu des aides lors de leur arrivée chez Moschesch, notre Société pourrait avoir aujourd'hui quatre ou cinq Stations importantes dans ce pays-là.

Demande d'instituteurs pour l'île Maurice.

Une Société vient de se former en Angleterre pour l'instruction élémentaire et morale des nègres affranchis des colonies britanniques. L'île Maurice, qui a appartenu autrefois à la France, et où l'on compte soixante-dix mille nègres, n'a pas été oubliée par le Comité de cette Société, qui désirerait y envoyer quatre instituteurs chrétiens, et un homme capable de les diriger. Chargés de fonder des écoles pour les deux sexes, ces hommes devraient tous être mariés, et leurs femmes capables de tenir des écoles de filles. On demande,

avant tout, des hommes sincèrement pieux et profondément chrétiens; et comme la langue française est généralement parlée par toute la population nègre de Maurice, c'est sur la France surtout et sur la Suisse française, que le Comité de Londres a jeté les yeux, dans l'espoir d'y trouver les hommes propres pour cette œuvre importante. Le Comité de la Société des Missions de Paris, se fera un plaisir de transmettre à la Société de Londres pour l'éducation chrétienne des nègres des colonies britanniques, les propositions qui pourraient lui être adressées dans ce but.

Réveil dans deux Stations de l'île de Ceylan.

Dans une lettre du 20 avril 1835, le docteur Scudder parle d'un réveil considérable qui s'est manifesté, au commencement de l'année, dans les deux Stations de Oudouville et de Batticotta (île de Ceylan). A la suite de ce réveil, quarante-huit personnes ont été baptisées et admises à la communion de l'Eglise.

Ce ne sont point encore les trois mille personnes ajoutées à l'Eglise, en un seul jour, par la prédication des Apôtres; mais c'est peut-être le commencement et le prélude d'une œuvre pareille. Louons-en Dieu!

La Feuille des Missions de Barmen.

La Feuille des Missions de Barmen, qui compte dix années d'existence, a été placée, pendant l'année dernière, à dix-huit mille soixante-douze exemplaires. Dans la ville de Barmen seulement elle compte mille quarante-trois abonnés; et l'on ne doit point oublier qu'en Allemagne il paraît six ou sept autres journaux de Missions.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Tableau sommaire et statistique générale de toutes les stations missionnaires existant, au commencement de l'année 1836, *dans l'intérieur et au-dehors de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.*

Depuis long-temps nous désirions présenter à nos lecteurs une revue générale des stations missionnaires au sud de l'Afrique, d'abord pour demeurer fidèle au plan que nous nous sommes tracé, de parcourir l'une après l'autre chacune des missions chrétiennes qui existent aujourd'hui dans le monde entier, et que nous avons réalisé jusqu'à l'Afrique occidentale (1); ensuite, pour agrandir à leurs yeux la sphère d'activité dans laquelle travaillent les missionnaires évangéliques dans cette partie du globe. En nous attachant, avec un soin particulier, à raconter les progrès de la mission française au sud de l'Afrique, nous avons pu détourner involontairement les yeux de nos lecteurs de tant de nobles et grands travaux entrepris par d'autres sociétés, et plus riches et plus puissantes que la nôtre. Il importait donc de les mettre à même de saisir l'ensemble des efforts missionnaires tentés dans ce pays, ainsi que celui des résultats

(1) *Voyez* 9e année, p. 321 et suiv.

qui y ont été obtenus. C'est ce que nous allons essayer de faire dans la notice suivante (1) :

La colonie du Cap a maintenant 900 milles anglais d'étendue. Sa population est de 235,000 âmes; elle s'est agrandie, dans le courant de l'année dernière, de 60 à 70,000 âmes environ, par suite de la guerre avec les Cafres, qui vient de se terminer par un traité de paix, tout à l'avantage des Anglais. Ce traité a été conclu par le gouverneur de la colonie, agissant au nom du roi d'Angleterre, entre le gouvernement britannique d'une part, et les fils du chef Gaika, auteur de la guerre, d'autre part. Ceux-ci se reconnaissent sujets de Sa Majesté britannique, et s'engagent à lui obéir et à se soumettre à toutes les lois en vigueur dans la colonie. Ils s'obligent à faire cesser immédiatement la guerre et les rapines dans toute l'étendue de leurs tribus respectives. En cas de violation de l'une ou l'autre des clauses du traité, ils sont prévenus que de sévères punitions, allant jusqu'à la peine de mort, seront infligées à tous ceux qui se rendront coupables de trahison, de rébellion, de meurtre, de vol, etc. Ils promettent, en outre, de remettre, de suite, toutes les armes à feu en leur pouvoir, entre les mains du commandant général des troupes anglaises. Le gouvernement les autorise à demeurer dans le pays qu'ils ont occupé jusqu'à ce jour, mais les limites en seront soigneusement tracées, et il ne leur sera pas permis de les franchir. Il placera chez eux autant de ministres de l'Evangile, de maîtres d'école, de magistrats et d'officiers civils, qu'il le jugera convenable pour le repos et le bien du pays. Les Cafres donneront en échange, chaque année, un bœuf gras à chacun de ces officiers ou magistrats, pour reconnaître que la contrée

---

(1) Comparez la notice qui se trouve 3e année, page 323 et suiv.

qu'ils habitent leur est donnée en jouissance par le roi d'Angleterre, et qu'ils lui doivent foi, fidélité et hommage. Les Cafres s'engagent, en outre, à donner et à livrer au gouvernement tout individu ou toute association qui se disposerait à menacer la sûreté de la colonie, et qui se rendrait coupable de vol de bétail ou de toute autre propriété.

Un pareil traité a été également conclu entre le gouvernement et les fils d'un autre chef cafre, nommé Islambic.

Espérons que ces traités, conclus le 17 septembre de l'année dernière, auront pour effet des relations sûres et amicales entre la colonie et les Cafres, et réjouissons-nous, avec action de grâce envers Dieu, de ce qu'ils permettent aux missionnaires, chassés par la guerre, du pays de ces derniers, de reprendre leurs travaux interrompus, et de relever leurs stations ruinées, avec la douce perspective d'un avenir où ils seront désormais à l'abri de toute espèce de crainte pour eux, leurs établissemens et leur ministère de paix.

Dans la revue que nous allons entreprendre, nous partirons de la ville du Cap, et nous nous dirigerons au nord, pour visiter chaque station de la colonie, jusque chez les Namaquas, hors de ses limites : de là nous redescendrons vers le Cap, et marchant à l'est de cette ville, nous parcourrons successivement toutes les stations de la colonie, jusqu'en Cafrerie; de là, au nord, nous irons contempler l'œuvre de Dieu parmi les Bassoutos, les Griquas, les Korannas et les Béchouanas.

Les établissemens missionnaires dans l'intérieur de la colonie ont tous, en général, pour but l'instruction et la civilisation des Hottentots, indigènes du pays, et des nègres affranchis; ceux qui sont au nord de la ville du Cap, la conversion au christianisme des grands et petits

Namaquas ; ceux à l'est de la colonie, le salut des Cafres ; ceux enfin qui se trouvent au nord-est de la ville du Cap, les nombreuses tribus de Béchouanas. Mais il est temps de commencer notre revue.

Ville du Cap.—Population, 12,760 personnes libres, et près de 6,000 esclaves maintenant émancipés. La Société des Missions de Londres y entretient le docteur Philip, comme surintendant général du culte et des écoles. Celui-ci emploie d'ordinaire les mois d'automne à visiter les stations de l'intérieur, et est d'un grand secours à tous les missionnaires. Il a pour collègue M. Christie, missionnaire de la même Société. La Société Wesleyenne des Missions a aussi dans cette ville plusieurs ouvriers.

Stellenbosch.—Se trouve à quelques milles, au nord de la ville du Cap, et est peuplé de colons chrétiens, de mahométans et d'esclaves émancipés. La Société des missions du Rhin y a d'abord envoyé le missionnaire Daniel Luckhoff, dont le travail a été tellement béni, qu'on a jugé nécessaire de lui adjoindre un collaborateur. Il est entretenu par les colons, qui ont fait bâtir une jolie chapelle destinée surtout à la population noire. C'est dans cette station que devait se rendre le missionnaire Koehler, qui mourut si tristement, en 1832, sous les yeux de sa femme, en se baignant dans la rivière Kopman (1).

Paarl.—Cette station, à 35 milles N.-E. de la ville du Cap, fut fondée en 1819 ; elle a eu d'abord pour ouvrier le missionnaire Kitchingman et a maintenant M. W. Elliott, tous deux de la Société de Londres. Plus de 500 esclaves émancipés, des affranchis et les colons y jouissent des bienfaits de l'Evangile. On y compte 33 communians,

---

(1) 8e année, page 344.

50 adultes auditeurs et plus de 150 élèves dans l'école. Les frais sont, comme à Stellenbosch, supportés par les colons, quoique ceux-ci envisagent les nègres comme une classe d'êtres au-dessous de l'humanité, ou du moins bien inférieurs à eux.

Bosjesvèld.—Cette station, située à 40 milles au nord de la ville du Cap, fut fondée en 1834, par la Société de Londres. Elle a pour missionnaire Corneille Kramer, dont l'œuvre va croissant au milieu de la population de cet endroit, qui peut s'élever à 300 colons et nègres émancipés.

Worcester.—Il y a dans cette localité plus de 2,000 païens, et dans le district entier, au moins 9,000 habitans. Le missionnaire Terlinden, de la Société du Rhin, y travaille depuis 1832 avec zèle et succès, soit par ses prédications publiques, soit par ses visites pastorales. L'école est dans un état prospère. La Société missionnaire du lieu a fait bâtir une chapelle qui peut renfermer 400 auditeurs.

Groenkloof, à 40 milles, au nord de laville du Cap.—Cette station fut fondée, en 1808, par les Frères-Unis ; elle avait, en 1834, 668 habitans, parmi lesquels 222 communians, 73 adultes baptisés, 57 candidats au baptême, et près de 200 enfans dans différentes classes à l'école. Elle a pour missionnaires MM. Clémens, Lehman, Lemmertz et Meyer.

Wagenmaker's-walley. — Station à 30 milles N.-E. de la ville du Cap, fondée en 1830; pasteur-missionnaire, M. Bisseux, de la Société des Missions évangéliques de Paris. Des colons hollandais et français descendant de protestans français réfugiés, et 7 à 800 nègres apprentis, forment le champ d'activité de M. Bisseux, dont le travail est béni et prospère de plus en plus. Il a déjà bap-

tisé cinq personnes, et se propose d'administrer prochainement le baptême à un plus grand nombre encore.

Tulbagh, à 75 milles N.-E., de la ville du Cap. —Le missionnaire Arie Vos, vieux serviteur de la Société de Londres, édifie surtout la station proprement dite, tandis que M. Zahn, missionnaire infatigable de la Société du Rhin, s'étend au dehors. Il a prêché 198 fois dans une année. L'auditoire régulier de la station varie de 2 à 300 personnes. Les deux missionnaires sont entretenus par une Société missionnaire locale.

Nouveau Wupperthal, dans les montagnes des Cèdres, à 6 milles de Clan-William, ou à cinq journées de la ville du Cap.—Cette station fut fondée en 1830, par la Société des Missions du Rhin : le sol est très-fertile; deux petites rivières l'arrosent. Le missionnaire Leipoldt et l'aide-missionnaire Schroëder y travaillent activement dans l'œuvre de l'évangélisation, et donnent même l'exemple des travaux agricoles et de construction. Ce dernier a obtenu gratuitement du gouvernement le terrain nécessaire à un établissement considérable; une vingtaine de naturels sont baptisés; 60 enfans fréquentent l'école.

Eben-Ezer, à 60 milles N.-O. de Clan-William.—Cette station, à l'extrémité de la colonie, doit son origine au baron de Wurmb, ci devant missionnaire de la Société du Rhin, qui la fonda en 1831, à la demande du chef et du peuple des Hottentots Namaquois; il y a été remplacé par les missionnaires Knab et Hahn; le sol y est très-fertile, et produit le centuple de ce qu'on y a semé ou planté. La population de la station est de 172 Hottentots, parmi lesquels 14 ont reçu le baptême.

Nous voici maintenant hors des limites de la colonie au nord. Parmi les Petits-Namaquas, la première station que nous rencontrons, est *Lily Fountain* (source des Lys), près du Khamisberg. Elle fut fondée par la Société

Wesleyenne, en 1807; elle a 500 habitans, et pour missionnaire M. Edouard Edwards. La prédication est fréquentée assidûment; l'Eglise proprement dite compte 120 membres; l'école de la semaine, plus de 100 élèves. On a pu voir par une notice sur cette station (7e année, p. 44), combien il y a de vie chez plusieurs de ses membres.

Komaggas, à 22 journées de la ville du Cap. — Cette station fut fondée en 1829, par la Société de Londres. Sa population est de 670 habitans; l'Église compte 120 membres, 30 communians; l'école 50 à 60 élèves. Elle a pour missionnaire M. John Schmelen (1). La prédication paraît y produire une profonde impression. Madame Schmelen est d'un grand secours à son mari. Le village a une soixantaine d'habitations, et possède 12 waggons et 10 charrues.

Steinkopf, entre les 29° 30" latitude sud et les 17° 35" longitude est. — Cette station, fondée en 1817, par la Société de Londres, possède une population de 3 à 400 âmes, et a pour missionnaire le catéchiste Wimmer, qui visite également quelques localités du voisinage. Madame Wimmer tient une école où se rendent 25 à 30 enfans. 17 personnes ont été baptisées, dont plusieurs sont très-pieuses.

Redescendons maintenant vers la ville du Cap, et visitons les stations qui se trouvent à l'est de cette ville.

Gnadenthal, à 130 milles de la ville du Cap. — Population, 1,383 habitans en janvier 1835. Cette station fut fondée en 1736, et renouvelée en 1792 par les Frères de l'Unité, qui y ont aujourd'hui 8 missionnaires. En 1834, il y avait 37 candidats pour le baptême, 115 personnes baptisées, 40 membres reçus dans l'Eglise, 627

(1) Voir sur ce dévoué missionnaire, 8e année, page 129 et suiv

communians, 104 candidats à la communion, et 390 enfans. C'est probablement le champ d'activité le plus béni et le plus prospère de toute l'Eglise des Frères-Unis, et il a parfaitement répondu au nom qu'il porte, et qui signifie *vallée de la grâce.*

Calédon (station différente de la station française qui porte le même nom), à 120 milles à l'est de la ville du Cap. Elle fut fondée en 1811 par la Société de Londres, et renouvelée en 1827. Elle a pour missionnaire Henri Helm. L'auditoire du dimanche s'élève à 450 personnes, et les jours sur semaine à 150. Il y a 46 communians. On voit des nègres apprentis faire 40 milles de chemin pour assister au service divin. L'école d'adultes du dimanche est fréquentée par 200 d'entre eux, et la jeunesse y fait en général des progrès marqués dans l'instruction.

Hemel en Aarde, station fondée en 1823, à 12 milles de Calédon, près de la mer, par les Frères de l'Unité. Il s'y trouve un hospice pour les lépreux, entretenu par le gouvernement. 87 habitans y étaient dernièrement instruits et consolés par le frère F. C. Tietze, qui est souvent secondé dans son poste de dévouement par les frères de Gnadenthal et d'Elim. A la fin de 1834 il y avait 53 adultes baptisés, dont 23 communians, 3 enfans baptisés et 13 candidats au baptême.

Elim, près le Cap des Aiguilles, station fondée en 1824 par les Frères de l'Unité, et renfermant 258 habitans. Elle a pour missionnaires les frères Teutsch, Lutring, Schopman. Le nouveau temple, bâti par les Hottentots d'Elim et de Gnadenthal, est maintenant terminé; il a coûté 300 livres sterlings (7,500 fr.) En mai dernier, 10 personnes ont été baptisées, et 5 demandaient encore à l'être. L'école prospère généralement, grâce au zèle et à l'activité des frères.

Pacaltsdorp, célèbre station à 245 milles de la ville

du Cap, et fondée en 1813 par la Société de Londres. Nous en avons rapporté ailleurs l'origine et les progrès (1). Elle a aujourd'hui pour missionnaire M. Anderson, et pour aide-missionnaire M. Hood. En mai 1834, on n'y comptait que 516 habitans, mais à la fin de la même année, les craintes causées par l'invasion des Cafres, avaient porté sa population à 1,242 individus qui y avaient cherché un refuge. Le culte et les écoles sont assidûment fréquentés et produisent des fruits visibles. Les missionnaires visitent régulièrement les familles et les individus dans leurs demeures. Deux nouvelles rues sont commencées et l'agriculture prospère. 60 Hottentots de cette station se sont volontairement offerts pour défendre la colonie contre les attaques des Cafres.

Hankey, près de la rivière Chamtoos.—Cette station, fondée en 1825 par la Société de Londres, a vu sa population monter rapidement de 447 à 600 habitans. Elle a pour missionnaire M. Melvil, et pour aide-missionnaire M. W. Kelly. Une nouvelle chapelle a été bâtie; l'Eglise compte environ 300 auditeurs et 63 communians; l'école des petits enfans, 50 à 60 élèves, et celle de la semaine, 110. Le gouvernement a cédé 800 acres de terre aux Hottentots de cette localité, pour lesquels ce don sera une nouvelle source de prospérité.

Béthelsdorp, à 450 milles à l'est de la ville du Cap.—Pendant la durée des troubles causés par l'invasion des Cafres, plus de 1,000 personnes s'y sont réfugiées; et, par suite, le nombre des Hottentots inscrits comme appartenant à la station s'est trouvé porté à 1,200. Cette station fut fondée, en 1802, par la Société de Londres. Elle a deux missionnaires, MM. Kitchingman et Atkinson. Il y a deux services le dimanche, et un chaque jour

(1) 3e année, page 332 et suiv.

de la semaine; on y compte 140 communians, dont 18 admis dans le courant de l'année; 4 candidats au baptême ; 130 enfans et près de 200 adultes à l'école. Deux personnes y sont mortes au Seigneur. Les Hottentots de Béthelsdorp, qui, en général, ne sont pas riches, ont contribué pour 54 livres sterling à la Société des Missions, c'est-à-dire 1,350 francs. Le contingent fourni par la station, pour la guerre contre les Cafres, a été de 100 hommes, qui, par leurs sentimens patriotiques et leur subordination aux règles de la discipline militaire, ont mérité l'approbation de leurs chefs.

Uitenhage, au-delà de Bethelsdorp, station de la Société de Londres, ayant pour missionnaire M. Messer. Une chapelle nouvellement construite, et pouvant contenir 300 auditeurs, y fut inaugurée le 1er décembre 1834, le jour même de l'émancipation des esclaves, par M. le docteur Philip. La collecte produisit 15 liv. sterl. Il y a dans cette station deux services le dimanche, et trois dans la semaine ; la chapelle est toujours pleine le dimanche, et une centaine de personnes la fréquentent assidûment les jours ouvriers. L'œuvre avance, 67 communians, 34 personnes baptisées, 16 candidats au baptême, et 100 élèves y réjouissent le cœur du missionnaire, et le récompensent de ses travaux. Il s'est aussi formé à Uitenhage, une Société de tempérance, de 140 membres.

Port-Elizabeth.—Cette station de la Société de Londres, au-delà de Béthelsdorp, a 1,100 habitans, et pour missionnaire M. Adam Robson. Un service en hollandais réunit, chaque dimanche, 160 à 190 auditeurs, et 60 à 80 les jours ouvriers; un service en anglais est suivi, le dimanche, par 250, et la semaine par 40 ou 60 personnes. Les écoles vont également bien, surtout celle des adultes.

Enon, près de la rivière Blanche et de la Baie

d'Algoa.—Cette station, fondée en 1818, par les Frères de l'Unité, a 450 habitans. Les frères qui y cultivent le champ de l'Evangile sont MM. Genth, Halter et Stoltz. M. et Madame Stoltz se sont retirés au Cap et à Gnadenthal pendant l'invasion des Cafres. A la fin de 1834, on comptait à Enon 132 communians, 88 adultes, 130 enfans baptisés et 22 candidats au baptême. C'est près de là que M. Charles Matthews est tombé entre les mains des Cafres.

Grahams'town (district de l'Albanie).—Cette station de la Société de Londres, dans laquelle travaille aussi la Société Wesleyenne, est composée de 350 à 400 individus, qui suivent assez régulièrement le culte du dimanche et des jours ouvriers. Il y a un service catéchétique sur lequel repose une bénédiction particulière. Elle a pour missionnaire M. John Monro. La Société de tempérance y a eu d'abord de grands succès; mais plus tard ils ont diminué. La Société auxiliaire des Missions de cette localité a recueilli, dans l'année, 73 liv. 17 s. 11 d. (1,825 fr.)

Théopolis, à 550 milles E. de la ville du Cap.—Cette station de la Société de Londres a 382 habitans, dont 23 Européens, et le reste indigènes, et pour ouvriers les missionnaires Barker et Sass, et Thomas Edwards, aide-missionnaire. L'assemblée du dimanche compte ordinairement 350 personnes, et celles de la semaine 25. Il y a 97 communians, ayant généralement une piété vivante. L'école est fréquentée par 95 enfans.

Kat-River, ou *Etablissement de la Rivière du Chat*. Cet établissement de la Société de Londres, est situé sur le territoire neutre, et se compose essentiellement de Hottentots affranchis, au nombre de 3,000. Il fut fondé en 1829, et a pour ouvriers MM. James Read, missionnaire, et James Clark, aide-missionnaire, fixé autrefois à la station de Calédon, occupée aujourd'hui

par les missionnaires français. Un immense local a été disposé pour le culte. Dans le courant de l'année, 100 adultes y ont été baptisés, et 300 communians y ont pris la cène; la plupart d'entre eux donnent des marques évidentes de piété. Nous avons rapporté ailleurs d'intéressans détails sur cet établissement (1).

(*La suite à un prochain numéro.*)

JAMAÏQUE.

Etat prospère de la Mission baptiste dans cette île.

Il y a quatre ans, l'état de la Jamaïque était des plus affligeans. Les nègres s'étaient insurgés; les missionnaires avaient été saisis et jetés en prison, puis obligés de quitter précipitamment l'île; leurs maisons avaient été ruinées, leurs chapelles rasées; il semblait que l'œuvre des missions ne dût plus se relever et qu'elle était détruite pour toujours (2). Tous ces maux étaient le fruit de l'esclavage, et devaient se propager aussi long-temps que l'esclavage durerait. L'esclavage a été aboli, et tout est rentré dans l'ordre. Les missionnaires sont retournés à leur poste. Les chapelles évangéliques se sont relevées de leurs ruines comme par enchantement, et les nègres affranchis se pressent en foule dans les églises et dans les écoles, pour s'instruire dans la voie du salut qui est en Jésus-Christ (3). Que l'on compare ce qui se passe aujourd'hui à la Jamaïque, avec les scènes de désolation que l'on y contemplait avec effroi en 1831, et l'on sera étonné, et l'on bénira Dieu, et l'on espérera beaucoup pour l'avenir.

---

(1) 8e année, page 326.

(2) *Voyez* 7e année, p. 187; et 8e année, p. 58.

(3) 10e année, p. 202

Nous avons sous les yeux une feuille missionnaire, publiée en janvier dernier, par la Société des missions baptistes d'Angleterre. Elle renferme les détails les plus intéressans et les plus réjouissans sur les progrès du christianisme parmi les négres émancipés.

Le missionnaire Gardner, qui occupe Kingston, a eu la joie de baptiser, le premier dimanche d'août 1835, cinquante-trois personnes, qui toutes lui donnent de justes raisons d'espérer qu'elles sont de sincères disciples de Jésus-Christ. Leur conduite antérieure, et les expériences chrétiennes dont elles ont fait preuve, ne lui ont laissé aucun doute sur l'opportunité de leur administrer le baptême.

A Spanish-Town, la Société baptiste ayant fait construire de vastes maisons d'école, le gouvernement, qui sent toute l'importance de pareils établissemens pour l'instruction des nègres, a voulu contribuer à leur érection pour une somme de 12,500 fr.

Le fait suivant prouve combien l'opinion des colons de la Jamaïque est devenue favorable à l'œuvre des missions qu'ils apprécient mieux que par le passé, et à laquelle ils commencent à rendre justice. M. Phillippo, l'un des missionnaires de la Société baptiste, ayant commencé la construction d'une chapelle pour les nègres, à Passage-Fort, l'une des annexes de sa station, a eu la joie de voir les principaux propriétaires du voisinage venir lui offrir d'eux-mêmes, pour cet objet, soit des matériaux, soit des contributions en argent, soit le produit du travail de leurs apprentis pendant quinze jours ou trois semaines, soit le transport gratuit des objets nécessaires à l'érection de cet édifice. Le même empressement s'est manifesté dans plusieurs autres endroits de l'île.

Dans une lettre datée du 24 septembre dernier, M. Taylor annonce qu'il a baptisé en une seule fois soixante personnes à Old-Harbour.

Le missionnaire de Morant-Bay se plaint de ce que le local où il prêche est beaucoup trop petit, pour contenir tous les nègres qui voudraient assister au service.

Une lettre de M. Clark, datée de Jérico, 12 septembre dernier, fournit, entre plusieurs autres, une preuve palpable du zèle que les missionnaires déploient pour l'instruction et l'éducation morale des nègres affranchis : occupé des écoles, de la prédication, et en outre de la construction de plusieurs chapelles et de plusieurs écoles, c'est à peine si M. Clark a le temps de se reposer et de prendre ses repas. Il est loin de s'en plaindre. « Au contraire, dit-il, je m'en réjouis, car cette œuvre est nécessaire à la gloire de mon Dieu. ... Dans les différentes stations que je dessers, l'œuvre de Dieu fait des progrès considérables. Tôt après le dernier baptême que j'ai administré, j'ai reçu en une seule soirée, les noms de 87 personnes qui sont venues pour se faire inscrire, la plupart de cinq lieues de distance dans les montagnes; et il n'y a pas de semaine que nous n'en voyons d'autres se présenter pour recevoir l'instruction préparatoire au saint baptême.

« En juin dernier, je commençai une école du soir dans ma maison, et j'ai la joie de vous apprendre qu'elle réussit au-delà de mes espérances, et qu'elle continue à s'accroître. Elle se compose de 103 hommes et de 60 femmes de tout âge, depuis six jusqu'à soixante ans. Je les tiens à leurs leçons pendant une heure, et après que je leur ai appris des hymnes et des portions de l'Ecriture, en leur donnant à cet égard toutes les explications convenables, nous chantons une hymne ou deux, et nous concluons à 9 heures par la prière. Plusieurs peuvent lire des leçons faciles ; quelques-uns lisent couramment leur Nouveau-Testament. »

M. Hutchins stationné à Savanna-la-Mar, écrit sous la date du 25 août : « Le premier et le second du présent

mois ont été des jours de bénédiction (1) ; les nègres sont accourus en foule dans la maison de Dieu, pour lui rendre grâce de ses bontés. Le dimanche matin, je baptisai vingt-une personnes , qui jointes aux onze autres baptisées un mois auparavant, ont accru assez sensiblement notre petite Eglise. Mille à onze cents personnes assistaient au service ; jamais pareil jour ne s'était vu dans cette ville. La persécution et la tyrannie prévalent, mais, grâce à Dieu, c'est pour la plus grande extension de l'Evangile.

Dans les deux stations desservies par le missionnaire Dendy, savoir, Salter'sHill et Endeavour, l'œuvre de Dieu avance d'une manière remarquable. Dans la 1re de ces deux stations, il y avait, le 13 août dernier, 660 membres admis dans l'Eglise, 490 candidats, et un auditoire habituel de 1500 personnes au service de la chapelle. Dans les mois d'octobre et de septembre, deux baptêmes y ont eu lieu, et le sacrement a été administré à 56 personnes. Dans la seconde de ces stations les 900 individus qui la composent, n'ont pour lieu de culte qu'un petit local, qui peut à peine contenir 50 personnes. Pendant la durée du service, on voit les autres, exposés aux rayons d'un soleil brûlant, ne se garantir de la chaleur excessive qu'au moyen de quelques branches d'arbres, fixées au bout d'un bâton, en guise de parapluie, ou bien en cas d'orage, recevoir la pluie qui les inonde, sans parler des inconvéniens graves résultant d'un sol humide, sous leurs pieds. C'est bien-là la faim et la soif d'ouïr les paroles de l'Eternel. Pauvres nègres, ou plutôt bienheureux nègres, il en est bien peu parmi nous, qui auraient votre zèle, et qui, dans un cas semblable, montreraient votre persévérance !

---

(1) Jours anniversaires de l'émancipation.

(Rédacteurs.)

Mais voici des faits plus réjouissans encore, s'il est possible. Le missionnaire de la baie de Montego, M. Burchell, donne, sous la date du 22 septembre, des détails du plus piquant intérêt sur la manière dont les nègres de sa station ont fêté le premier anniversaire de l'émancipation. « Le dimanche, 2 août, écrit-il, nous avons eu l'auditoire le plus nombreux que l'on ait jamais vu à Montego. A la réunion de prière, qui se tint à 6 heures du matin, nous eûmes déjà *quatre mille* personnes, et je compte qu'au service divin, qui eut lieu dans la matinée, nous en eûmes au moins *sept mille*. Notre maison était aussi pleine que la chapelle; le hangar qui entoure la chapelle, et qui peut avoir 70 pieds sur 35, était complètement couvert de monde; les rues adjacentes et tous les environs de la chapelle étaient également garnis. M. Ward prêcha dans la maison de la chapelle, et moi dans la nouvelle chapelle, en me tenant, tant bien que mal, perché sur l'une des plus grosses poutres. Après le service, l'Église s'assembla pour faire la commémoration de la mort de Christ, et j'eus le plaisir de donner, dans cet acte solennel, la main fraternelle d'association à 170 nouveaux membres qui, le jour précédent (1er août), avaient été baptisés dans la rivière qui est voisine de la ville. Cette scène était des plus impressives et des plus délicieuses. La maison de la chapelle était si pleine de communians, qu'une centaine d'entre eux furent obligés de se tenir dans la cour. 15 à 1,600 membres de l'Église au moins étaient présens à ce repas fraternel. Nous ne fîmes aucune collecte publique, mais je recommandai à ceux qui étaient sensibles à la grâce que Dieu leur avait faite, en leur accordant l'émancipation, de faire à Dieu un sacrifice de prospérité, qui, quelque petit qu'il fût, lui serait agréable, comme témoignage de leur gratitude. J'eus alors la joie de les

voir venir, jeunes et vieux, apporter leur offrande. Dans la foule se trouvaient des mères accompagnées de leurs enfans; quelques-unes d'elles même pressaient sur leur sein de jeunes nourrissons, nés depuis l'époque où le bill d'émancipation a été mis à exécution; elles voulaient, elles aussi, présenter leur pite, et des larmes de joie tombaient dans le tronc du Seigneur, en même temps que la pièce de monnaie qu'elles y déposaient. Quel spectacle! qui eût pu le contempler sans émotion? J'ai la joie d'ajouter, avec un sentiment de profonde gratitude envers Dieu, que cette église continue à déployer la libéralité qu'elle a montrée précédemment, et que, sans que nous ayons été obligés d'avoir recours à des collectes publiques et extraordinaires, elle se trouve avoir le pas sur toutes les autres églises dans les contributions volontaires qui ont été perçues.»

Quatre stations ou annexes dépendent de la station de Montego-bay. Dans l'une d'elles, nommée Shortwood, la congrégation qui se réunit habituellement pour le service divin est de 6 à 1200 personnes. « Je prêche ordinairement dans cet endroit, dit M. Burchell, de la fenêtre de la maison de l'un des membres de notre église. La maison est pleine, et les nègres remplissent en outre la cour, assis sur des bancs établis sur des pieux fichés en terre. C'est un coup d'œil délicieux que celui de cette assemblée réunie au milieu d'un amphithéâtre de montagnes, et rendant au Créateur de toutes choses un culte en esprit et en vérité, sous le pavillon des cieux. Leurs vêtemens sont fort grossiers, mais en échange ils sont d'une fort grande propreté, et la conduite des nègres est des plus décentes. Qu'il est touchant d'en voir un grand nombre d'entre eux tenant sous le bras, soigneusement enveloppé dans leur mouchoir de poche, le Nouveau-Testament dont leur a fait présent la So-

ciété biblique! Toutefois, le plaisir pur que je goûte à repaître mes yeux de ce ravissant spectacle, est souvent altéré, quand j'aperçois ces chers auditeurs cherchant à se garantir des rayons perçans du soleil, en plaçant, soit un livre, soit une large feuille de palmier au-dessus de leurs têtes, et regardant de temps en temps le grand luminaire qui traverse la voûte étendue des cieux, dans la plénitude de sa gloire et la puissance de sa majesté, comme s'ils voulaient le supplier d'avoir compassion d'eux. »

Tant que les nègres demeurèrent esclaves, l'on ne put faire grand chose pour l'instruction de leurs enfans, et, en général, pour l'éducation morale de cette malheureuse race; mais depuis que l'esclavage a cessé, les écoles se multiplient dans toutes les stations. A la tête des généreux efforts entrepris à la Jamaïque pour l'émancipation morale des Africains, l'on voit MM. Burchell et Knibb. Ce dernier est le zélé missionnaire qui, au mois d'août 1832, plaida si éloquemment à Londres la cause de la liberté des esclaves, et dont les discours énergiques concoururent si efficacement à hâter l'époque de leur affranchissement. Il vient de fonder à Falmouth, sa station, une grande et belle école lancastrienne, capable de contenir 200 à 250 enfans. La première pierre en a été posée le 26 septembre. 1,200 enfans étaient présens à cette cérémonie. Ils se rendirent, en ordre, sur le terrain où elle devait avoir lieu, en portant une bannière, sur laquelle étaient inscrites les clauses de la loi qui les a pour toujours affranchis. Après un service religieux et le chant d'un cantique qui faisait allusion à la délivrance des enfans d'Israël, MM. John Kelly et T. R. Vermont, magistrats de la paroisse, posèrent la première pierre de l'édifice, avec l'inscription suivante :

« Cette pierre de l'angle d'un bâtiment destiné à de-

venir une maison d'éducation, d'après le plan libéral adopté par la Société britannique et étrangère des écoles, a été posée par John Kelly et T. R. Vermont, esq., le 26 septembre de l'an de Christ 1835, qui est la seconde année de l'émancipation africaine, la sixième du règne de Guillaume IV, Howe Peter, marquis de Sligo, étant gouverneur de cette colonie, et l'honorable William Frater, custos de cette paroisse.

« Ce bâtiment est élevé sous la surintendance du Rév. William Knibb, missionnaire baptiste, au bénéfice de tous les enfans nègres, quelle que soit la religion de leurs parens. »

Plusieurs personnes prirent ensuite la parole, et le Rév. Knibb ne manqua pas, dans cette occasion, de faire entendre sa voix mâle et chrétienne.

Cette école étant la première de cette nature que l'on avait vu se fonder à Falmouth, il y avait beaucoup à dire sur les pernicieux effets de l'esclavage, sur les priviléges et les fruits de la liberté, sur les devoirs des parens envers les enfans et des enfans envers leurs parens, sur les bienfaits d'une éducation libérale et d'une instruction chrétienne. M. Knibb ne resta pas au-dessous du mandat dont il s'était chargé; il émut profondément toute l'assemblée, surtout lorsqu'il prononça ces paroles : « Le privilége du roi sur son trône est de régner sur des hommes libres. Les prédécesseurs de Guillaume IV, quelque grands et glorieux qu'aient été leurs règnes, sont nés et sont morts rois d'esclaves. Mais notre roi actuel, quoique monté sur le trône comme eux, en ayant des esclaves pour sujets, s'endormira dans son cercueil avec la gloire d'avoir été servi par un peuple tout entier d'hommes libres. Espérons, a-t-il dit en terminant, que la maison dont nous posons aujourd'hui les fondemens, servira à convaincre ceux qui auraient besoin d'être con-

vaincus à cet égard, que les Africains ne sont, par nature, étrangers ni à l'instruction ni à la vertu, et que l'ignorance volontaire à laquelle on les a laissés en proie comme hommes, ne justifie nullement les moyens employés pendant des siècles pour les dégrader comme esclaves. »

Honneur aux hommes généreux dont le zèle et le dévouement à la cause des nègres, qui est celle de l'humanité, est la preuve visible de la puissance de foi et de charité qui les anime. Dieu veuille faire prospérer son œuvre entre leurs mains et les bénir dans toutes leurs entreprises !

BORNÉO.

Alliance d'un missionnaire avec les Dayaks.

Nous avons annoncé, dans le temps (1), le départ de deux missionnaires de la Société du Rhin pour l'île de Bornéo, et leur projet de tenter une mission parmi les terribles Dayaks, qui habitent cette île et qui sont déjà connus de nos lecteurs (2). Nous avons la joie aujourd'hui de leur faire part de l'heureuse arrivée de M. Barnstein au milieu de cette peuplade sauvage, et de pouvoir leur donner quelques détails intéressans à ce sujet.

Après s'être arrêté quelque temps à Batavia, où il eut le bonheur de trouver un jeune Malais converti, nommé Luc Monton, qui s'offrit de l'accompagner dans son voyage, M. Barnstein quitta cette ville, et côtoya l'île de Java sur un vaisseau arabe, cherchant à se procurer, dans les endroits où il s'arrêtait, tous les renseignemens

---

(1) 9e année, p. 348.
(2) 7e année, p. 280.

possibles sur la tribu des Dayaks; et ce fut le 26 juin qu'il arriva dans la possession hollandaise de Banjermassing, au sud de Bornéo. Il était alors malade de la fièvre; mais la réception amicale qu'il trouva chez le gouverneur Goldmann, et l'air pur qu'il respira sur cette côte lui furent si salutaires, qu'il put poursuivre sans retard le but de son voyage. Comme les renseignemens qu'il avait recueillis sur les Dayaks étaient en général encourageans, sans cependant le satisfaire entièrement, il résolut de pénétrer lui-même dans l'intérieur du pays et de visiter cette tribu.

Il s'embarqua donc avec treize naturels pour remonter la rivière qui coule dans la mer près de Banjermassing. Au fort de Ba-kompy, où il arriva dans l'après-midi, il trouva dans le commandant de cette place, un homme religieux et fort aimable qui lui fut d'une grande utilité, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient. A partir de là, ils ne virent plus d'Européens. Le lendemain au soir, après avoir quitté la rivière principale et remonté l'un de ses bras vers l'ouest, ils atteignirent le premier village des petits Dayaks. Le frère Barnstein se souvint que ce jour était précisément celui de l'anniversaire de sa consécration au saint ministère, et il en éprouva une grande joie. Le chef de ce village était un vieillard qui, se trouvant en relation avec Banjermassing, connaissait très-bien le gouverneur Goldmann : aussi reçut-il très-amicalement nos voyageurs et les logea-t-il dans sa maison.

Les Dayaks qui sont établis dans beaucoup de villages des environs, et que l'on nomme les petits Dayaks, parce qu'ils sont inférieurs en nombre à une autre tribu qui porte le même nom, ont une stature assez élevée et sont robustes, agiles et vigoureux. La couleur de leur peau est d'un jaune pâle, à peu près comme celle des Chinois. Ils parlent à haute voix, intelligiblement et avec faci-

lité; mais leur langue, qui se partage en plusieurs dialectes, paraît avoir peu de rapports avec la langue malaise. Les hommes sont peu habillés; les femmes portent des vêtemens de coton; elles ont tout l'avant-bras couvert d'anneaux de cuivre luisans. Hommes et femmes portent tous des colliers de pierres polies autour du cou. Leurs maisons sont bâties sur des pieux fichés en terre, et s'élevent de huit à dix pieds au-dessus du sol, probablement parce qu'il est très-humide en beaucoup d'endroits, et qu'ils cherchent à se garantir de cette manière des serpens et des autres bêtes venimeuses. Leur richesse est l'une des plus fragiles qui se puisse imaginer; elle consiste en vases de fine terre de Chine, qu'ils paient souvent mille et même deux mille florins. Les Dayaks ne manquent pas non plus d'idoles qui, comme eux, portent de grands anneaux de bois à leurs oreilles. Souvent, pour multiplier le nombre de leurs dieux, ils ne font que couper la cîme et les branches d'un arbre au milieu des champs, et à la partie supérieure du tronc ils taillent ou façonnent une figure d'idole qui reste ainsi à l'endroit où la nature l'a fait croître. Ils donnent aussi une attention superstitieuse au vol des oiseaux.

Après avoir visité plusieurs villages des Dayaks et être entré souvent dans leurs maisons aériennes, M. Barnstein profita un jour de l'occasion où un grand nombre d'entre eux étaient réunis pour manger et s'amuser, pour leur dire quelque chose du but de son arrivée parmi eux. Quelques-uns d'entre eux qui comprenaient le malais, traduisirent ses paroles aux autres, qui les reçurent favorablement, et qui se montrèrent très-reconnaissans des présens en sel et en tabac qui leur furent faits.

A deux journées de chemin dans l'intérieur, se trouvent les grands Dayaks, au milieu desquels notre frère fit une excursion. Un homme, nommé Ponko, offrit

aussitôt de recevoir les étrangers dans sa demeure; et, comme il était déjà tard, et que nos voyageurs soupiraient après le repos, dès qu'ils eurent eu un entretien amical et sérieux avec leur hôte, ils allèrent se coucher sans crainte sous la garde du bon Berger, sur les nattes que *les coupeurs de têtes* avaient étendues pour eux. Leur soif du sang et les actes de cruauté qui leur ont mérité ce surnom, paraissent avoir diminué depuis quelque temps, car ils cédèrent assez volontiers au frère Barnstein un des sabres dont ils s'étaient si souvent servis pour le meurtre. Les voyageurs allèrent ensuite de village en village visiter les grands Dayaks, et ils trouvèrent la population plus nombreuse et le sol moins humide. Lorsque le frère Barnstein leur dit en les quittant, que peut-être il reviendrait bientôt pour demeurer au milieu d'eux, ils lui firent connaître qu'ils enverraient volontiers leurs enfans à l'école, et qu'ils viendraient eux-mêmes auprès de lui pour s'instruire.

Les chefs insistèrent en particulier pour que le frère Barnstein et son compagnon fissent avec eux une alliance d'amitié par le sang, ce à quoi ceux-ci consentirent pour le bien de l'œuvre du Seigneur.

On amena d'abord un porc, que M. Barnstein dut acheter à un prix peu élevé. L'animal fut promptement tué, apprêté et servi. Pendant la durée de ces diverses opérations, un grand nombre de chefs et une grande foule de peuple s'étaient rassemblés de toutes parts. Quand le repas fut fini, un des Dayaks se leva et prononça une prière que notre frère ne comprit pas, mais dans laquelle il entendit souvent revenir le nom d'Allah (Dieu). On jeta sept fois du riz sur la terre; puis MM. Barnstein et Lucas durent s'asseoir sur un banc entre les deux principaux chefs ou rois. Alors quatre hommes, tenant des coutelas dans leurs mains, s'appro-

chèrent d'eux, et après avoir fait une légère incision sur l'épaule droite de chacun d'eux, ils prirent le sang qui se trouvait à la pointe de l'instrument, et le mêlèrent avec des liqueurs fortes. Le mélange opéré, les quatre hommes assis le burent. Le traité d'alliance et d'amitié par le sang étant conclu, le peuple, qui assistait à la cérémonie, poussa un immense cri de joie. Et maintenant, MM. Barnstein et Lucas appartiennent à la tribu des Dayaks, comme des frères, selon la chair et le sang, et peuvent, en toute sécurité, habiter au milieu d'eux, aussi loin que s'étend leur tribu.

Les deux principaux chefs accompagnèrent, au moment de leur départ, leurs nouveaux frères, un assez long espace de chemin.

Ainsi, une porte semble s'ouvrir pour la prédication de l'Evangile, chez un peuple long-temps dédaigné et repoussé comme le rebut de l'espèce humaine. Puisse M. Barnstein, qui a dû revenir à Java pour affaires, retourner bientôt chez les Dayaks, et planter au milieu d'eux l'étendard de la Croix!

VARIÉTÉS.

RECETTES DE DIVERSES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES PENDANT L'ANNÉE 1835.

Sociétés bibliques.

	fr.	c.
Américaine	566,978	»
Britannique et étrangère..............	2,698,152	
D'Edimbourg	772,157	
Protestante de Paris...................	26,203	
Française et étrangère................	57,336	50
Irlandaise...........................	130,500	
Pour les marins des vaisseaux marchands.	21,225	
Navale et militaire..................	74,775	
Trinitaire...........................	61,675	
Sociétés pour l'instruction élémentaire.		
Américaine..........................	367,225	
Presbytérienne-Américaine............	258,925	
Américaine des écoles du dimanche.....	517,500	
Britannique et étrangère des écoles.....	66,125	
Pour l'instruction des femmes chinoises et indiennes....................	27,950	
Irlandaise des écoles du dimanche......	80,950	
De Kildare (Kildare-Place)...........	119,800	
Des Dames pour l'instruction des enfans nègres.........................	83,900	
Nationale...........................	49,725	
Newfoundland et Britannique, pour les écoles...........................	62,800	
Des écoles du dimanche...............	6,625	
Des écoles du dimanche, unies........	190,000	
	6,220,526	50

	fr.	c.
D'autre part	6,220,526	50
Sociétés pour les Juifs.		
De Londres	311,450	
De Bâle	4,450	
Sociétés de Missions.		
Conseil-Américain	918,775	
Baptiste-Américaine	290,025	
Épiscopale-Américaine	150,075	
Méthodiste-Américaine	225,000	
Des Missions étrangères, de l'Amérique du Nord	99,425	
Baptiste	897,475	
Générale des Baptistes	38,800	
De l'église nationale	1,739,550	
De l'église d'Irlande	62,500	
Évangélique de Paris	38,973	77
Évangélique de Lausanne	17,027	
De la propagation de l'Évangile	636,875	
De Londres	1,452,275	
Du Rhin	36,000	
De Bâle	129,235	
De Berlin	47,533	
Ecossaise	153,500	
De Serampore	105,300	
Des Frères-Unis	296,150	
Wesleyennes	1,503,250	
Sociétés pour les marins.		
Américaine des Amis pour les marins	69,550	
Britannique et étrangère des matelots	41,575	
De l'Asile pour les matelots renvoyés	17,500	
De la Maison des Matelots	53,000	
	15,675,795	27

	fr.	c.
Ci-contre........	15,675,795	27
Sociétés de Livres et de Traités.		
Américaine des Traités....	519,225	
Des Traités de l'Église Anglicane......	12,175	
Des Traités religieux de Paris..........	25,575	
Irlandaise de Livres et de Traités religieux........................	96,775	
Des Livres de prières et d'Homélies.....	49,000	
Des Traités religieux de Londres......	1,4 0,275	
Sociétés diverses.		
Américaine de colonisation...........	128,825	
De Tempérance, Britannique et étrangère.	32,825	
De l'Instruction chrétienne...........	26,025	
Pour la propagation de la connaissance chrétienne........................	1,795,825	
Évangélique de France...............	22,031	18
Évangélique de Genève...............	50,997	45
Continentale ou des Missions Européennes........................	40,975	
Des visites de district................	5,650	
Irlandaise de Londres.................	226,125	
Irlandaise pour la lecture des Saintes-Écritures........................	46,400	
Irlandaise de Londres et de Dublin.....	133,400	
De l'observation du jour du Seigneur...	9,625	
De la Paix.........................	17,500	
De la Réformation..................	63,750	
De lecture des Frères-Unis d'Irlande...	4,875	
Somme.........	20,392,648	90

Vingt millions et demi, dépensés annuellement par les chrétiens des deux hémisphères, pour l'extension du règne de Christ dans le monde !! Et pourtant cette liste est

loin d'être complète. Il y manque toutes les Sociétés bibliques de l'Allemagne, de la Suisse et de la Hollande, plusieurs Sociétés chrétiennes des Indes et de l'Amérique, dont il a été difficile de se procurer les rapports, et les différentes associations qui, aux Etats-Unis, ont fondé et soutiennent des colléges et des académies évangéliques. Et que l'on nous dise encore que les croyances chrétiennes sont mourantes et touchent à leur fin !!

TABLEAU DES SOCIÉTÉS DE MISSIONS, DE LEURS MISSIONNAIRES, ET DES PAYS OU ILS SONT EMPLOYÉS.

SOCIÉTÉS EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE.

	Nombre des missionnaires.
Société pour la propagation de la connaissance chrétienne, fondée en 1701, au nord et au sud des Indes-Orientales, dix missionnaires.	10
Société des Missions wesleyennes (1786), à l'ouest et au sud de l'Afrique, à Ceylan, au nord et au sud des Indes-Orientales, dans les pays de la Méditerranée, en Australie, au sud de l'Océan-Pacifique et aux Indes-Occidentales.	94
Société des Missions baptistes (1792), à Ceylan, au nord des Indes-Orientales, dans l'Archipel indien et aux Indes-Occidentales	41
Société des Missions de Londres (1795), au sud de l'Afrique et dans les îles de l'Afrique, au sud, au nord et à l'ouest des Indes-Orientales, dans la presqu'île Malaise, sur les bords de la Méditerranée, en Sibérie, en Chine, dans l'Archipel indien, dans l'Océan Pacifique et aux Indes-Orientales	90

	Nombre des missionnaires.
Société des Missions écossaises (1796), dans la Russie d'Asie, et à l'ouest des Indes-Orientales.	7
Société des Missions de l'Eglise épiscopale d'Écosse, (1801), au nord des Indes-Orientales.	1
Société des Missions de Glascow, au sud de l'Afrique.	4
Société des Missions de l'Église épiscopale de Londres, (1800), à l'ouest de l'Afrique, à Ceylan, au sud, à l'ouest et au nord des Indes-Orientales, dans la Méditerranée, dans l'Australie, parmi les Indiens de l'Amérique du nord.	60
Société de Londres pour les Juifs (1818), en Europe et dans la Méditerranée.	20
Société générale des Missions Baptistes (1816), au nord des Indes-Orientales..................	3
Société Biblique Britannique et étrangère (1804), dans la Méditerranée.	2
Société Biblique libre...........................	6

SOCIÉTÉS SUR LE CONTINENT.

Société des Missions des Frères-Unis (1732), au sud de l'Afrique, aux Indes-Occidentales, dans l'Amérique du sud et du nord, au Labrador et au Groënland.	111
Société des Missions de Bâle (1816), à l'ouest de l'Afrique, au sud des Indes-Orientales, dans la Russie d'Asie, en Perse.........................	17
Société des Missions du Rhin (1829), au sud de l'Afrique et dans l'île de Bornéo.	9
Société des Missions de Berlin, au sud de l'Afrique. .	5
Société des Missions des Pays-Bas (1797), dans l'Archipel Indien..............................	7

	Nombre des missionnaires.
Société des Missions évangéliques de Paris (1822), au sud de l'Afrique......................	9
Société Baptiste de Sérampore, au nord des Indes-Orientales............................	16
Société de Berlin, en Afrique..................	9
Société de Lausanne, au Canada...............	2
A quoi il faut joindre 49 missionnaires, partis à la fin de l'année dernière, pour diverses stations, et appartenant aux Sociétés épiscopale, wesleyenne et de Londres..............................	49

MISSIONNAIRES RÉPANDUS DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE.

	Nombre des habitans.	Nombre des missionnaires.
Afrique septentrionale. — Le nombre des habitans n'est pas connu		15
Afrique méridionale.—Total des habitans, également inconnu........		81
Iles d'Afrique.—Nombre approximatif des habitans....................	4,200,000	6
Pays bordant la Méditerranée.—Population approximative............	60,000,000	58
Royaume de Siam...............	2,000,000	4
Presqu'île Malaise, population non connue..........................		5
Chine.—Population...............	367,000,000	6
Ceylan.—Population..............	1,500,000	30
Archipel Indien et Australie.—Population approximative............	25,000,000	18
Océan Pacifique du Sud............		19
Océan Pacifique du Nord.—Population.	200,000	24
Indes-Orientales, sud, nord et ouest.—Population....................	120,000,000	125

	Nombre des habitans.	Nombre des missionnaires.
Sibérie.—Population	3,500,000	3
Empire Birman.—Population	11,000,000	4
Patagonie.— Population inconnue		2
Guinée et Indes-Occidentales.—Population	3,500,000	129
Indiens du nord de l'Amérique.—Population	2,000,000	75
Labrador		17
Groënland		16
En tout		637

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Europe		17
L'Afrique et les îles qui en dépendent.	114,000,000	111
Asie continentale	550,000,000	176
Ceylan, Archipel Indien et Australie.	25,000,000	51
Polynésie	500,000	43
Amérique, Indes-Occidentales, Groënland et Labrador	30,000,000	239
		637

Un journal allemand fait remarquer que sur ce nombre de 637 missionnaires, le petit royaume de Wurtemberg, qui ne compte qu'un million et demi d'habitans, en a fourni *quarante-huit*, sans parler de 17 élèves du même pays, qui se préparent actuellement pour la même carrière dans différens instituts. A ce compte-là, si chaque contrée était appelée à fournir à l'armée missionnaire de notre grand Roi et Seigneur Jésus-Christ, un contingent proportionné à celui de la petite contrée bénie du ciel dont il vient d'être fait mention, la France, avec ses 32 millions d'habitans, devrait donner 1,500 missionnaires.

Départ considérable de missionnaires anglais et américains.

Dans le courant des mois d'octobre et novembre derniers, diverses Sociétés anglaises ont fait partir un grand nombre de missionnaires, soit pour occuper des postes devenus vacans par la mort ou la maladie, soit pour étendre la sphère de plusieurs stations déjà fondées; soit enfin pour en fonder de nouvelles.

Du 13 octobre au 12 novembre, la seule Société des Missions wesleyennes de Londres a vu s'embarquer dix missionnaires mariés et neuf missionnaires non mariés, les uns pour les Antilles, les autres pour la Mer du Sud, et les troisièmes pour l'Afrique occidentale et méridionale. Parmi ces derniers, deux sont destinés pour la mission chez les Mantaëtis, dans le voisinage de notre station française de Morija.

Quelques jours après, trois missionnaires mariés et six missionnaires non mariés appartenant à la Société de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, sont également partis, les uns pour l'Afrique, les autres pour les Indes-Occidentales.

La Société des Missions de Londres a aussi député à la même époque à peu près, neuf missionnaires mariés et deux missionnaires non mariés, en Sibérie, aux îles des Navigateurs et à la Jamaïque.

Enfin, dans différens ports des Etats-Unis, ont mis à la voile, pendant les mois de novembre et de décembre, sept missionnaires mariés et trois non mariés.

Total, soixante et dix-huit personnes ajoutées en peu de semaines à la troupe déjà considérable des ouvriers travaillant dans le champ des Missions évangéliques!!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Tableau sommaire et statistique générale de toutes les stations missionnaires existant au commencement de l'année 1836, *dans l'intérieur et au dehors de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.*

(Fin.)

Nous voici arrivés aux frontières de la Cafrerie; mais avant que de les passer, nous écouterons le jugement, assez impartial, à ce qu'il nous a paru, porté par le missionnaire Casalis, sur les causes de la guerre qui a éclaté dernièrement entre les Cafres et la colonie, et qui vient de se terminer par un traité de paix.

« L'extrême voisinage de la colonie, dit-il, est pour les indigènes une source continuelle de rixes et de mécontentemens. Cafres et Béchouanas, sont toujours sur le qui-vive, et observent avec inquiétude le boer (fermier ou colon), qui s'avance à la recherche de nouveaux pâturages. Quelles que soient la modération et la philanthropie de son gouverneur, toute colonie tend de fait à écraser les indigènes. Le gouvernement anglais s'efforce de maintenir les colons dans les limites, mais il me semble qu'il n'y réussira pas, à moins qu'il ne leur donne une industrie quelconque à la place de leurs troupeaux. Le

pays est si ingrat et les fontaines tellement rares, qu'un immense district suffit à peine à quelques familles. Je ne serais donc pas surpris que dans quelques années, la race cafre ne subît le sort de la race hottentote ; mais avant cela, il y aura une terrible lutte ; car l'amour de l'indépendance est un trait distinctif du caractère des Cafres ; et leur manière de combattre est de nature à déjouer la tactique européenne. Semblables aux Parthes, « ils assiè- « gent une armée plutôt qu'ils ne la combattent ; inutile- « ment poursuivis, parce que chez eux, fuir c'est com- « battre, ils font retirer les peuples à mesure que l'ennemi « approche. » La présente guerre semblerait propre à inspirer des sentimens sérieux aux habitans de la colonie; mais loin de là, il s'est formé entre eux deux partis qui se déchirent mutuellement. L'un, composé d'hommes à idées libérales, mais peut-être un peu partiaux et trop portés à s'arrêter aux théories plutôt qu'aux faits, impute la cause de la guerre aux colons, et s'attache à représenter les Cafres comme un peuple paisible et réduit au désespoir par des vexations continuelles. L'autre, plus nombreux et plus virulent, prend le parti des fermiers ou paysans, et accuse son adversaire d'avoir enhardi les Cafres et porté le gouvernement à laisser les frontières sans défense. La vérité se trouverait peut-être entre deux, car il y a eu des torts de part et d'autre. Rien n'arrête un Cafre, s'il trouve le moyen de s'emparer de bestiaux, quel qu'en soit le propriétaire, et l'appât d'une nouvelle fontaine a paru jusqu'ici irrésistible aux boers. Ce qu'il y a de malheureux pour nous, c'est qu'il est bien difficile de n'entrer pour rien dans de pareilles affaires. Les chefs considèrent les missionnaires comme des conseillers, et le gouvernement attend d'eux des informations sur ce qui se passe dans les contrées qu'ils habitent. »

Nous allons maintenant visiter l'une après l'autre, les

stations de la Cafrerie, mais en avertissant nos lecteurs, que les détails suivans sont antérieurs à l'invasion.

La première station qui se présente à nous sur notre route, est celle de *Chumie*, appartenant à la Société de Glascow: elle a pour missionnaire Guillaume Chalmers, et pour aides-missionnaires, James Weir, et les naturels convertis, Jean Burns et Thomas Brown. L'assemblée du dimanche compte 140 auditeurs, et celles de la semaine 50. L'école de la semaine a 45 élèves; celle du dimanche 65. Pendant les trois derniers mois, 56 jours ont été employés par l'un ou l'autre des ouvriers, à visiter les naturels.

Lovedale, sur le territoire de Gaïka. — Cette station de la Société de Glascow a pour missionnaire Jean Bennie, et Robert Balfour, naturel converti, faisant les fonctions d'aide-missionnaire. Ce dernier a parcouru tous les kraals environnans, en 29 jours, pendant le dernier trimestre.

Rivière des Buffles.—Station de la Société de Londres, fondée en 1826; missionnaire, Jean Brownlee; aide-missionnaire, Jean Tzatzoe, naturel converti. Elle se compose de 91 habitans; 20 hommes, 32 femmes, 21 garçons et 18 filles. A l'assemblée du dimanche, on compte 100 personnes, à celles de la semaine 40. Il s'y trouve 3 communians et 10 catéchumènes. L'école des enfans a 20 élèves; celle des adultes, 30. Chaque semaine les kraals du voisinage sont visités. Les mœurs de la population placée sous l'influence de la mission, s'améliorent généralement, et quoiqu'on ne puisse pas dire qu'il s'y manifeste un grand désir d'instruction religieuse, l'état actuel est plus encourageant qu'à aucune autre époque. A l'époque de l'invasion des Cafres, cette station fut une des premières qui fut détruite; M. Brownlee, après avoir beaucoup souffert, se retira avec sa famille à Wes

leyville. L'aide-missionnaire Tzatzoe fut également obligé de fuir. Les Cafres de l'établissement ont, en général, prouvé par leur conduite, l'utilité des travaux paisibles et persévérans de leur missionnaire. Cependant quelques-uns d'entr'eux l'ont payé d'ingratitude et même de trahison.

Knapp's Hill, ou Colline de Knapp, à l'embouchure de la *Keis Kamma*.—Station fondée en 1833 par Aimé-Frédéric Kayser, missionnaire de la Société de Londres, à la demande du chef Macomo, qui confia au missionnaire deux de ses enfans pour les instruire. Bientôt, un nommé Fingo, déjà baptisé, s'y établit avec sa famille et quelques connaissances, et à la fin de 1834, 15 hommes, 14 femmes et 26 enfans, formaient son champ d'activité.

Wesleyville.—Station de la Société Wesleyenne, à 10 ou 12 milles de l'embouchure de la rivière Kalumna, fondée en 1823, au milieu de la tribu des deux principaux chefs Pato et Kama, dont la population s'élève à 7 ou 8,000 ames. Elle a pour missionnaire W. Schepstone. La station compte environ 300 habitans. On se presse à la chapelle et la parole y agit quelquefois avec puissance. En 1834, l'Église proprement dite, se composait de 47 membres, parmi lesquels des Anglais, des Cafres, des Hottentots, des Fingoes, des Ficanis, tous *un* en Jésus-Christ et s'aimant comme des frères. 18 adultes furent baptisés dans l'année, dont 15 ont soutenu jusqu'au bout l'épreuve du noviciat. L'école est fréquentée par 115 élèves, y compris 20 à 30 catéchumènes, dont quelques-uns se préparent à devenir instituteurs. Plusieurs localités, dont quelques-unes très-éloignées, sont en relation avec la station et sous l'influence plus ou moins directe de l'Évangile.

Mount ou Mont-Coke.—Autre station de la Société Wesleyenne, à 15 milles de Wesleyville, près de la ri-

vière des Buffles, dans la tribu d'Islambie. Elle fut fondée en 1825, et a pour missionnaire, W.-B. Boyce, qui, à l'époque de l'invasion, était remplacé par M. Dugmore. Le culte est suivi par 70 à 80 personnes, dont 15sont membres de l'Église et montrent un attachement solide à la vérité. L'Evangile a été formellement annoncé à plus de cent naturels dans de fréquens voyages entrepris dans ce but. On les voit se retirer dans différentes directions pour prier en secret. L'école se compose de 31 élèves, y compris les adultes. Après avoir été vigoureusement défendu par le chef auquel Islambie mourant en avait confié la garde, Mont-Coke fut pris et brûlé; mais quelques instans auparavant, M. Dugmore avait heureusement été mis en état de se retirer à Wesleyville. Pato et sa tribu sont demeurés fidèles, quoique sommés par les chefs de l'invasion de se joindre à eux, et ils ont donné aux missionnaires de Mont-Coke et de Wesleyville, un sauf-conduit jusque sur le territoire de la colonie.

Butterworth, à 110 milles de Wesleyville, parmi la tribu de Hintza.—Cette station fut fondée en 1827 par la Société Wesleyenne et a pour missionnaire Jean Ayliff. En 1833, un profond réveil se manifesta chez plusieurs, dont huit entrèrent dans la classe des catéchumènes. L'Eglise se compose de 17 membres; 2 personnes y sont mortes dans le Seigneur; 3 adultes ont été baptisés, et 11 mariages ont été bénis. L'école compte 36 élèves. Il y a une œuvre de grâce visible parmi la jeunesse. Lors de l'invasion des Cafres, c'est à Butterworth que Hintza montra d'abord ses mauvaises dispositions et qu'il se conduisit en traître envers la mission. M. Ayliff dut abandonner son poste et se retirer à Clarkbury. La conduite de Hintza eut la plus fâcheuse influence sur toutes les populations voisines.

Tribu de Vossanie.—Station fondée en 1830, par la

Société Wesleyenne; missionnaire, Richard Haddy. L'auditoire du dimanche est de 50 à 80 personnes; celui de la semaine de 15 à 30. L'Eglise compte 11 membres; l'école 15 à 30 élèves, dont 8 ont été poussés à chercher le salut. Les adultes nouvellement convertis donnent des preuves manifestes de leurs progrès dans la grâce.

Morley, sur la rivière Umtata, dans la tribu du chef Dapa.—Station de la Société Wesleyenne, fondée en 1829; missionnaire, Samuel Palmer. Le nombre des habitans s'est augmenté de près de 100. L'auditoire varie de 2 à 300. L'Eglise compte 24 membres; 14 candidats ont été baptisés dans l'année 1833; 9 demandaient et se préparaient à l'être. La conduite des membres et des candidats est très-satisfaisante. L'école a 250 élèves réguliers; 120 à 200 enfans forment un école préparatoire. Un jeune garçon d'environ treize ans, fils d'un chef inférieur, rassemble journellement les enfans du village de son père, pour les faire assister au culte de famille qu'il dirige lui-même. Toute sa conduite est ferme et conséquente.

La station forme un contraste frappant avec les villages et les hameaux qui l'environnent, et où règnent presque sans aucun déguisement tous les vices dont la nature humaine dégradée est capable.

Bunting.—Station fondée en 1830 par la Société Wesleyenne dans la tribu de Faku; missionnaire, W. Satchell, qui y arriva en mars 1833, pour remplacer M. Boyce. L'auditoire varie de 60 à 100 adultes. L'Eglise se compose de 5 membres et de 6 candidats; 4 mariages ont été bénis en 1833. Les principales populations de la nation des Amapondes ont été visitées pendant la même année, et l'Evangile dont on y entendait parler pour la première fois, y a été reçu avec un intérêt visible. L'école qui a lieu le dimanche et le lundi, réunit 2 à 300 élèves

le défaut de maître fait que les progrès de l'instruction sont peu rapides.

Port-Natal.—En 1824, quelques philanthropes résolurent d'établir dans cet endroit une colonie anglaise de civilisation sous la protection des autorités du Cap. On voulait instruire et former les naturels dans les arts et les connaissances utiles seulement, mais sans leur donner un prédicateur de l'Evangile. On espérait, sans le secours de la religion, amener les naturels à travailler et à vivre en paix. Mais le résultat a prouvé qu'on s'était trompé; car bientôt les colons européens se divisèrent et se séparèrent; l'établissement tomba en ruine, et bientôt le petit nombre de ceux qui y restèrent, s'abandonna à tous les excès de l'incrédulité et des vices des indigènes.

Silo, entre le 27° long. E. et 31° lat. S., sur la rivière Klipplaat. — Station fondée en 1828 par la Société des Frères-Unis, renfermant 320 habitans, et ayant pour missionnaires, les frères Fritsch, Hoffman et Bonatz. Déjà en 1831, 8 adultes et 5 enfans, avaient été baptisés, et 13 personnes demandaient à l'être. L'Eglise se composait de 24 adultes baptisés, dont 15 Tambouquis, de 27 communians, de 23 enfans baptisés et de 17 catéchumènes; en tout 91 personnes, qui, avec 229 autres, formaient les 320 membres de la station.

M. Bonatz écrivait en mai 1832 : « Mon étonnement fut grand en arrivant ici, de voir des centaines d'individus appartenant à un peuple habitué dès l'enfance à mener une vie de meurtre et de rapine, vivre paisiblement entre eux sous la direction de nos frères, et se montrer pour la plupart sincèrement désireux d'entendre la parole de Dieu et de marcher selon ses enseignemens. Les enfans des Tambouquis, libres du côté de leurs parens, fréquentent aujourd'hui assidument l'école et y sont instruits dans leur propre langue. »

Silo, comme les autres stations, a couru de grands dangers par suite de l'invasion des Cafres; les missionnaires ainsi que les indigènes, ont été sur le point de quitter la station, quoique tous soient demeurés calmes et confians dans le Seigneur.

M. Bonatz communiquait récemment le fait suivant: « Trois Tambouquis vinrent un jour me demander mon consentement pour faire une danse dans le but de guérir un homme malade : ils soutenaient qu'il était ensorcelé, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de découvrir le sorcier. Je savais que leur magicien ne manquerait pas de nommer une personne de ses ennemis, et que la victime serait cruellement torturée jusqu'à ce qu'elle eût confessé cette faute imaginaire. En pareil cas, dès que la victime trouvée innocente est relâchée, on lui donne quelques instans pour s'échapper; mais à peine elle a pris la fuite, qu'une partie de ses juges et de ses bourreaux se met à la poursuivre comme une bête fauve, jusqu'à ce qu'ils l'aient atteinte et lapidée. Je refusai net mon consentement à une œuvre aussi diabolique, et je m'efforçai, mais en vain, de les convaincre de la cruauté de l'action qu'ils se disposaient à commettre. L'un d'eux paraissait vraiment enragé, et criait de toutes ses forces qu'il s'apercevait bien que je voulais la mort du patient, et que j'étais moi-même un grand magicien qui ensorcelait les gens avec la Bible, pour les rendre malades et les faire mourir. Malgré ces propos, je demeurai ferme, et leur dis qu'ils feraient beaucoup mieux de nous quitter et de s'en retourner dans leur pays, attendu que nous ne permettrions à personne de vivre avec nous, qu'à la condition de servir Dieu et de renoncer à faire les œuvres du diable. Là-dessus, ils s'en allèrent chez eux en grande colère; mais dès le lendemain matin ils revinrent près de moi, et me firent toutes les excuses possibles sur leur

conduite du jour précédent. Au bout de quelques semaines le malade se trouva mieux, et tout le monde est content de rester avec nous. »

En quittant la Cafrerie, nous nous dirigeons au nord, chez les Griquas, les Corannas et les Béchouanas.

Griquatown. — Station de la société de Londres, à 530 milles N.-E. de la ville du Cap, fondée en 1801. C'est un joli village bâti à l'européenne, en briques et en pierres, centre d'un grand nombre de stations, et ayant une population de 2,100 adultes et 960 enfans. Pierre Wright, missionnaire, et Isaac Hughes, aide-missionnaire, y cultivent le champ du Seigneur. Quoique les circonstances extérieures de la station aient été très-défavorables, et malgré une grande sécheresse, il a plu à Dieu de lui accorder l'année dernière une grande prospérité spirituelle. 70 communians sont remarquables par leur conduite et leur fermeté chrétienne. Environ 400 Béchouanas résident dans le district, et prêtent depuis long-temps une attention remarquable à la prédication. Ils sanctifient exactement le dimanche, et viennent au culte de trois et jusqu'à quinze milles de distance. Pendant les derniers dix-huit mois, il y a eu parmi eux un mouvement religieux bien prononcé. En août 1834, dix personnes furent baptisées. — L'école des petits enfans compte 60 élèves; celle des aînés 180; celle de couture 35; et celle des adultes Béchouanas de 30 à 75. Ces Béchouanas sont très-soigneux à s'instruire les uns les autres dans leurs maisons, et plusieurs d'entre eux viennent chaque matin, de trois et de sept milles de distance, pour assister à l'école. Les progrès des écoles de Griquatown sont si supérieurs à tout ce que l'on connaissait auparavant dans ce genre, qu'elles excitent le plus grand intérêt. Cette station a contribué l'an dernier à l'œuvre des Missions pour 157 fr. environ.

Campbell, à 30 milles E. de Griquatown.

Cette station de la Société de Londres, a pour ouvrier le catéchiste J. Bartlett. L'assemblée augmente insensiblement, et se compose de 60 à 70 Corannas, dont la plupart demeurent à Campbell même.

Philippolis, au nord de la rivière Cradock.

Cette station de la Société de Londres, fondée en 1831, compte 357 hommes, 358 femmes et 900 enfans; en tout 1615 habitans, les uns dans la station, les autres aux environs; missionnaire, G. Auguste Kolbe. L'assemblée du dimanche varie de 250 à 500 personnes; celle de la semaine, de 60 à 200. Il y a 37 communians, 8 catéchumènes, 6 personnes baptisées, 13 mariages bénis. L'école a 50 élèves. 400 traités ont été distribués. Le nombre des membres de la société de tempérance s'est élevé de 87 à 203. L'ivrognerie, qui règnait jadis comme une peste dans le pays, a maintenant cessé. La contribution annuelle pour les Missions a été en 1835 de 500 francs.

Le rapport de 1833 sur cette station portait ce qui suit : « Le réveil continue, et l'Evangile prospère visiblement. Le culte domestique est établi dans toutes les maisons de la station. Les Béchouanas des environs sont très-assidus au culte. » A l'époque où la petite-vérole désolait le pays, un jour de jeûne et de prière fut célébré, et le missionnaire écrivait à cette occasion : « L'esprit de prière nous a été tellement accordé, que je n'ai jamais eu un jour aussi béni depuis que je prêche l'Évangile. En quelques semaines, M. Kolbe vaccina 2000 personnes, et le mal diminua. Alors une fête d'action de grâces eut lieu. 29 wagons chargés de monde arrivèrent dès le samedi soir pour le service, et après le sermon, un grand nombre restèrent pour prier encore, en moins grande réunion.

Le dernier rapport du comité renferme encore le pas-

sage suivant sur cette station : « L'œuvre du Seigneur a continué à prospérer à Philippolis, et tous ceux qui confessent publiquement le nom de Jésus-Christ, marchent selon la règle de l'Évangile. Les progrès du christianisme sont tels dans cette partie de l'Afrique du sud, que le missionnaire a pu écrire ces mots : « Nous pouvons vous annoncer que nous vivons maintenant dans un pays chrétien, et que le christianisme est établi et règne au milieu de nous. » Depuis l'établissement de cette station, 118 personnes converties y ont été baptisées.

Un voyageur, sur la fidélité duquel on peut compter, a écrit également au sujet de Philippolis : « J'ai eu l'occasion d'assister au culte le dimanche à Philippolis. 19 wagons y arrivèrent de plusieurs fermes des environs. L'assemblée était de près de 300 personnes, la plupart décemment mises, et toutes très-attentives et très-recueillies pendant le service. » Le missionnaire Kolbe a établi une école qui chemine bien et qui promet d'heureux fruits. Il a l'intention d'établir une école enfantine.

Béthanie.—Station située à quelques journées N.-E. de Philippolis, près la rivière Riet, dans la tribu des Corannas, fondée en septembre 1834 par les missionnaires Gebel et Kraut, de la société de Berlin. A la fin d'octobre de la même année, ils avaient déjà réuni une centaine de personnes autour d'eux, la plupart de la tribu des Corannas.

Boutschnap.—Station fondée en 1828 par la Société Wesleyenne ; missionnaire, Jean Edwards. L'assemblée est d'environ 300 personnes, dont la moitié de Béchouanas. L'Eglise compte 42 membres ; 3 adultes ont été baptisés dans l'année. L'école a 48 garçons et 49 filles. —Le rapport annuel porte : « La sécheresse continue et la petite-vérole afflige le pays, en sorte qu'il a fallu suspendre quelques services. Malgré ces épreuves, la station

s'est accrue de 30 personnes; cinq membres de l'Eglise sont morts dans le Seigneur. Les exhortations du missionnaire ont produit des fruits visibles de repentance et de conversion chez plusieurs de ceux qui n'étaient pas encore membres de l'Eglise, et dont quelques-uns sont morts de la petite-vérole, pleins d'espérance dans le Sauveur.

Plaatberg, près des montagnes Marquasses, au nord de la rivière Jaune. — Cette station fut fondée en 1823 par la Société Wesleyenne. Elle avait alors pour ouvriers les missionnaires James Archbell et Thomas Jenkins; sa prospérité fut rapide. En 1834, l'auditoire était de 500 personnes, et s'élevait souvent à 800 et même à 1000. L'Église comptait 50 membres, l'école des garçons 90 élèves et celle des filles 110; toutes deux marchaient bien. Voici ce que renfermait alors sur cette station le rapport annuel : « La parole est écoutée avec une grande attention, et un grand changement extérieur a eu lieu. Les croyances à la divination et à la magie ont beaucoup diminué. La polygamie est déjà abandonnée par quelques-uns, et la conduite des naturels prouve que l'instruction qu'ils ont reçue n'a pas été vaine. Quatre personnes sont mortes de la petite-vérole, et ont donné tous les témoignages possibles propres à nous laisser l'espoir qu'elles sont maintenant dans les demeures éternelles. D'autres ont mis à profit l'épreuve qui leur a été envoyée, et ont fait preuve de résignation à la volonté de Dieu. L'état temporel de la station est également florissant. L'agriculture prospère et fait des progrès rapides, et jamais l'abondance n'a régné ici comme aujourd'hui.»

Depuis lors, les missionnaires wesleyens ont abandonné Plaatberg, et sont venus s'établir dans le pays des Bassoutos, où ils ont fondé trois stations, Massilé, Taba-ounchou et Umpe-Kani. La plupart des indigènes de

Plaatberg les ont suivis dans leur émigration, occasionnée par le manque d'eau et de pâturages.

Calédon, à 18 lieues S.-E. de Philippolis, entre les 30° 4' de lat. S. et 24° 10' long. E.—Station de la société des Missions évangéliques de Paris, fondée en 1833; missionnaire, M. J.-P. Pellissier. L'aide-missionnaire Gosselin, de la station de Morija, l'a aidé pendant quelque temps. La population s'est rapidement élevée à plus de 2,500 personnes, la plupart Batlapis et le reste Bassoutos. 5 à 600 auditeurs se pressent à la chapelle, et souvent une centaine sont obligés de rester dehors. Un appel a été fait en France pour élever un temple plus vaste, et des dons déjà assez nombreux font espérer que bientôt on pourra mettre la main à l'œuvre. Une partie de la population donne des preuves visibles des heureux effets que produit sur elle la prédication de la parole de Dieu. Le chef, ou roi, se distingue par le sérieux de son caractère et sa bienveillance pour le missionnaire et pour son œuvre. Une école, pouvant contenir 300 enfans, a récemment été fondée. Madame Pellissier tient une école de couture pour les femmes et les jeunes filles. L'expédition du docteur Smith, qui explore l'intérieur de l'Afrique, a passé l'an dernier une semaine à Calédon. Le docteur Smith, chef de cette expédition, exhorta alors chefs et sujets, à apprécier les immenses bienfaits de la Mission et à en profiter.

Voici ce qu'écrit sur cette station un voyageur anglais, M. Tredgold, Esq. « Les Béchouanas paraissent profiter beaucoup des travaux actifs et intelligens de M. Pellissier. L'école est fréquentée avec assiduité et les progrès sont marqués. L'état prospère de cette station fait espérer les plus grands résultats dans un avenir prochain. »

Beerséba, sur la rivière Calédon, à 18 lieues de la station de Calédon, sur la route de Morija, dont elle est éloignée de 20 lieues.—Cette station, de la Société de Paris,

fut fondée en 1835 par M. Rolland, précédemment à Motito. Les indigènes des environs se sont bientôt rassemblés autour du missionnaire. Cent Béchouanas et trente-six Griquas, forment le noyau de cette station naissante, qui ne tardera pas à s'accroître.

Morija, à 54 lieues E. de Calédon, aux 30° 17' lat. S. et 25° 22' long. E.—Station fondée en 1833 parmi les Bassoutos, par MM. Thomas Arbousset et Eugène Casalis, missionnaires, et Constant Gosselin, aide-missionnaire, de la Société de Paris. Ces trois serviteurs de Christ travaillent dans le plus grand accord et avec bénédiction. Ayant reconnu que leur interprète était de mauvaise foi, ils se sont donné la plus grande peine pour apprendre la langue des naturels, et maintenant qu'ils peuvent prêcher et converser dans cette langue, on prête une attention plus sérieuse à leurs paroles et à leurs exhortations. Déjà quelques améliorations se font remarquer. Le jour du Seigneur est observé par le plus grand nombre des naturels. La prédication continue à avoir lieu chez Moschesh, à Bossiou, et dans six villages environnans, chacun de plus de cent habitans; partout elle est écoutée avec attention, surtout à Bossiou, chez Moschesh, chef principal, qui y assiste lui-même, où demeure une grande partie de sa tribu, et où se rendent d'ordinaire pour cela les chefs inférieurs, soit de sa tribu, soit des tribus voisines. Moschesh exerce une grande influence sur toute cette contrée; mais les missionnaires n'ont pas encore pu obtenir de lui qu'il vienne se fixer à Morija. La maison bâtie par les missionnaires suffit aux besoins actuels de la station. Une église et une école sont en construction. Les missionnaires français entretiennent les relations de la plus cordiale fraternité, avec les missionnaires wesleyens qui se sont établis dans leur voisinage depuis les revers de leurs précédentes stations. Les Bassoutos formeront le champ

principal d'activité des missionnaires français de cette station, comme on en est convenu d'un commun accord.

Taba-Ounchou.—Fondée en 1833, par les missionnaires wesleyens de Plaatberg; missionnaire, M. Th. Jenkins; nombre des habitans de la station 120, les uns Barolongs, les autres pauvres Bassoutos. Ecole, 109 garçons et 165 filles.

Massité.—Fondée également en 1833 par les mêmes missionnaires, et destinée aux Griquas.

Umpekani.—Station wesleyenne chez les Mantœtis; missionnaire, M. J. Archbell.

Les mêmes missionnaires ont formé le projet de fonder deux autres stations.

Kourouman, près Lattakou.—Station de la Société de Londres, à 630 milles N.-E. de la ville du Cap, fondée en 1817, et ayant pour ouvriers, MM. Robert Moffat et Jean Baillie, missionnaires, et Robert Hamilton et Roger Edwards, aides-missionnaires. La population s'élève à 800 individus, et fait généralement un bon usage des moyens de grâce qui lui sont offerts. Les missionnaires visitent chaque dimanche les villages moins considérables qui environnent Lattakou, et vont prêcher une fois par mois au vieux Lattakou, où vivent encore et se rassemblent un grand nombre de naturels. Les communians de ces divers troupeaux, se conduisent généralement comme le veut l'Evangile. Les écoles prospèrent et la presse de cette station, est activement employée à étendre les moyens d'instruction.

Motito.—Station située à 3 lieues S.-O. du vieux Lattakou, entre les 27° 15 de lat. S., et 22° 20 long. E., fondée en 1832; missionnaire, M. Lemue, de la Société de Paris. Une maison de 46 pieds sur 20 a été bâtie. De 60 individus, la population s'est, d'après les dernières nouvelles, élevée à près de 300, et assiste généralement

au culte public. Le 18 février dernier, la vallée de Motito retentit pour la première fois des sons de l'airain sacré, appelant les fidèles dans la maison de Dieu pour l'invoquer et le bénir. 5 adultes et 3 enfans ont été baptisés. Les champs et les jardins ont rapporté abondamment, et l'état temporel des habitans s'est déjà considérablement amélioré. Les femmes désirent se vêtir à l'européenne. M. Lemue envisage Lattakou comme aussi avancé en civilisation que beaucoup de villages de France. Le pays a eu de grands dangers à courir par la faute du chef Mâhura; mais aujourd'hui tout est tranquille.

Zoulas. —Tribu considérable établie entre le Port-Natal et la Baie de Delagoa. Depuis long-temps, le conseil américain désirait établir quelques stations au sud de l'Afrique. Enfin, sur des détails par lui demandés à M. le docteur Philip, les premiers missionnaires pour cette destination quittèrent Boston au commencement de décembre 1834, et arrivèrent au Cap le 5 février suivant.

Dans le moment actuel, les missionnaires américains doivent être arrivés chez Mousselékatsi, qu'ils auront sans doute trouvé mieux disposé, à la suite de la visite que lui ont faite M. Moffat et le docteur Smith. On attend avec impatience des détails sur leurs premières opérations.

Total des stations missionnaires au sud de l'Afrique : cinquante quatre.

Total des missionnaires et aides-missionnaires : cent quatre.

Lorsqu'il y a 6 ans la Société des Missions évangéliques de Paris, envoya ses premiers missionnaires dans ce pays, on n'y comptait que 30 stations et 40 missionnaires. En 6 ans, le nombre des unes et des autres a donc augmenté de moitié.

SIBÉRIE.

Il y a quelques mois que nous avons publié dans ce journal un article sur les premiers fruits de la Mission en Sibérie (1). Il était question dans cet article de quelques jeunes chrétiens auxquels nos lecteurs n'auront pas manqué de s'intéresser, et sur le compte desquels ils ne nous sauront pas mauvais gré de leur donner quelques nouveaux détails.

« Nous ne chercherons plus Bardu en Sibérie, ni en aucun lieu de la terre, mais dans le ciel, où il est entré cette année, comme martyr de sa foi. Il avait le premier donné aux missionnaires cette joie à laquelle participent aussi les anges du ciel, — il s'était repenti. Mais cette confession si publique et si franche du nom de Christ, ce courageux refus de rendre un culte aux idoles, qui avaient causé la joie des anges, devinrent une source de haine pour les ennemis de Christ, pour les lamas et les prêtres de sa nation. Vers la fin de l'hiver précédent, un de ces lamas lui donna un coup si fort sur la tête, qu'il s'évanouit aussitôt. Ce coup violent amena des douleurs terribles dans la tête et une fièvre qui résista à tous les remèdes. Il fut dévoré pendant plusieurs semaines par l'ardeur de cette fièvre, et il s'y joignit bientôt des douleurs de poitrine, une toux habituelle et de cruelles insomnies.

« Il dépérissait visiblement sous nos yeux, écrit le missionnaire Swan. Il y a environ deux mois, il désira être porté dans la tente de son oncle qui habitait dans le voisinage. Nous nous conformâmes à ce désir. Un médecin du pays, qui ne manque pas de connaissances,

(1) 10e année, p. 165.

lui donna inutilement plusieurs remèdes. Il allait toujours plus mal. Alors ses parens et ses amis voulurent employer ces moyens magiques auxquels la superstition des païens attribue la puissance de rendre la santé et de conserver la vie; mais il s'y refusa avec fermeté, et, dans la crainte d'y être contraint par la force, il désira se rapprocher de nous. Ils cédèrent enfin, renoncèrent à lui et nous le rapportèrent avec la déclaration qu'il était maintenant à nous de corps et d'âme, qu'ils l'abandonnaient, et qu'il pouvait vivre et mourir comme un disciple du Sauveur que nous prêchons. Il ne se ressentit pas beaucoup de la fatigue du transport; le médecin lui donna l'espoir de la guérison, et notre pauvre malade accepta cette espérance comme tous ceux qui meurent d'une maladie de poitrine. Il déclara pourtant souvent et avec fermeté qu'il ne craignait nullement de mourir; mais que si Dieu le jugeait bon, il vivrait encore volontiers un peu de temps pour honorer ses parens et leur être utile. Le dernier jour de sa vie, voyant sa fin approcher, je lui répétai ce que je lui avais déjà dit, qu'il fallait renoncer à tout espoir de guérison. J'eus alors un doux entretien avec lui. « Si tu mourais maintenant, où irais-tu? » — « Au ciel. » — « Et qui est-ce qui t'y recevrait? » — « Dieu. » — « Et quel est le Sauveur en qui tu mets ton espérance? » Il répondit avec une expression touchante : « Jésus! » — « Mais si tu n'étais pas venu ici et que tu n'eusses pas appris à connaître Dieu, que te serait-il arrivé? » — « J'aurais vécu dans le péché, et en mourant je serais allé dans l'enfer. »

« Des douleurs vives et une toux continuelle l'empêchaient presqu'entièrement de parler pendant les dernières semaines; il prononça cette dernière confession lorsque son pouls baissait déjà, et que ses membres commençaient à se raidir. Ainsi s'endormit en Jésus cet

homme, les prémices des Buriates. Son corps repose à côté de celui de la sœur Stallibrass (femme d'un des missionnaires), et tous les deux attendent le matin de la résurrection.

« Jokschi, un autre de nos jeunes chrétiens, lut sur son tombeau une portion du quinzième chapitre de la première Epître aux Corinthiens, et j'adressai quelques mots au peuple rassemblé. Le témoignage que Jokschi rendit à sa foi sur le tombeau de son frère en Christ, nous fit beaucoup de bien; l'un dans la tombe et l'autre sur le bord de cette tombe, ils étaient tous deux témoins de la puissance de la grâce de Christ. »

Si nos lecteurs s'informent encore du troisième Buriate converti, Shagdur, nous pourrons leur répondre avec joie :

« Il a fait dernièrement une petite tournée missionnaire, où il a annoncé ouvertement et courageusement l'Evangile aux prêtres et aux laïques, et a distribué beaucoup de livres. En partant il avait pris avec lui vingt exemplaires de la Genèse, douze de l'Evangile selon saint Matthieu, selon saint Jean et des Actes des Apôtres; de plus, un Evangile selon saint Luc, environ cinquante exemplaires du Discours de saint Paul à Athènes, plusieurs Traités, etc. Il va nous raconter lui-même quelque chose de son voyage; nos lecteurs écouteront plus volontiers ce jeune Sibérien que nous, et nous ne leur en voulons nullement. Voici ce qu'il écrit : « Ayant fait, sous la protection et avec la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, un voyage vers mes compatriotes qui habitent à l'est du lac Gérona, je dois raconter quelque chose de ce voyage en présence de notre glorieux Sauveur.

« Je n'ai rencontré dans mon voyage que quelques adversaires déclarés de Jésus-Christ et de sa parole, mais j'ai vu un grand nombre de personnes disposées à l'é-

couter. J'étais accompagné d'un jeune garçon qui suit l'école depuis un an. Nous avons été absens vingt-cinq nuits; nous avons distribué bien des livres, et nous avons eu bien des conversations. Ainsi, moi, qui étais jadis mort, mais dont la vie est cachée avec Christ en Dieu à qui appartient toute puissance, j'ai obtenu la permission de parler à mes frères en son nom. »

Il dit plus loin : « Nous avons beaucoup parlé de la rédemption par Christ à un homme qui s'était approché de nous sur le chemin; il nous demanda un livre et le reçut avec beaucoup de joie èt de reconnaissance. Tandis que nous causions avec lui, nous fûmes rejoints par un jeune homme qui avait entendu dire que nous avions des livres à donner, et qui désirait sincèrement en avoir un; il avait couru long-temps à pied après notre chariot pour nous le demander. Nous étions arrivés auprès de quelques tentes; les habitans se rassemblèrent bientôt autour de nous, et pour être plus sûrs d'obtenir des livres, ils allèrent les chercher à notre chariot et nous les apportèrent sans nous demander si cela nous convenait. Quelques personnes se montrèrent opposées aux vérités que nous prêchions; et la dispute qui s'éleva devint presqu'une tempête. Alors mon âme s'éleva à Christ, mon refuge; je m'assis et je priai afin que rien ne vint mettre obstacle à son œuvre.

« Près du lac Gérona, je parlai beaucoup à un vieillard qui était malade. Il se reconnut pécheur et montra un vif désir d'apprendre comment il pouvait être sauvé. Après que je lui eus parlé, il dit enfin : Ainsi je dois donc aussi croire en Christ? En le quittant je lui remis un livre, il le prit et me demanda s'il ne devait pas adorer ce livre, et comment il fallait adorer le seul vrai Dieu dont je lui avais parlé. Je lui dis qu'il ne fallait pas adorer le livre, mais croire en celui qui nous l'a envoyé, se repentir de

ses péchés du fond du cœur, et ensuite marcher dans le chemin de la sanctification.

« Ayant appris qu'il y avait près de là une famille de Tongus, je la visitai. Le mari n'était pas à la maison; sa femme, déjà assez avancée en âge, me répondit lorsque je lui parlai de Dieu : nous n'avons pas de livres, nous n'avons pas de religion, nous croyons qu'il y a un Dieu, mais nous ne savons pas où il est, ni comment il veut être adoré. Je lui expliquai alors la voie du salut. Lorsqu'elle m'entendit dire que l'âme est immortelle, elle fut saisie d'étonnement. Lorsque je lui montrai un livre, elle me dit : Comment ! dois-je adorer cela ? Non, lui répondis-je, tu dois adorer le Seigneur de ce livre, le Sauveur Jésus. Tu dois le prier tous les jours. Je le ferai, me répondit-elle, et elle appuya le livre sur son front en signe de respect. Je lui laissai le livre dans sa tente, pour elle et pour ceux de ses voisins qui savaient lire.

« Dans un endroit où nous devions passer la nuit, je donnai un livre à un jeune homme, et j'oubliai que j'avais laissé dedans un billet de cinq roubles. J'éprouvai une grande joie lorsque le jeune homme me rapporta le billet le lendemain matin. Plusieurs personnes lui avaient dit qu'il était fou de ne pas garder l'argent qu'il avait trouvé. Mais il avait dit : Non, ce serait un péché que de ne pas le rendre. En entendant ces paroles, je rendis grâces à Dieu de cette preuve de la force de la conscience.

« Dans un autre endroit nous trouvâmes une vieille femme malade qui avait été abandonnée de tous ses voisins, qui étaient allés s'établir plus loin et l'avaient laissée là toute seule. Elle m'inspira une grande compassion, et je lui parlai beaucoup. Nous recherchions par dessus tous, ceux qui étaient méprisés et abandonnés de leur amis, et nous nous réjouissions de leur annoncer l'Évangile,

car nous pensions à Jésus-Christ qui, lorsqu'il était sur la terre, allait dans les maisons des pauvres aussi bien que dans celles des riches, et nous espérions qu'il nous bénirait si nous suivions son divin exemple. »

Outre les réjouissantes nouvelles de ces prémices de la moisson de Sibérie, nous apprenons avec joie que l'école que les missionnaires ont commencée, il y a plusieurs années, prospère. Il est vrai qu'ils ajoutent aussi que la précieuse influence qu'exerce cette école sur les élèves, a engagé plusieurs parens païens à retirer leurs enfans.

Nous voulons laisser le missionnaire lui-même faire ses observations sur ce qui s'est passé en Sibérie; il nous semble que c'est avec raison qu'il regarde les expériences qu'on a faites dans ce pays, comme des leçons importantes pour tous les missionnaires et pour toutes les Sociétés de Missions. « Nous devons, dit-il, attirer l'attention sur une particularité de l'histoire de notre mission en Sibérie, c'est que tous les convertis avaient entendu pendant long-temps la prédication de l'Evangile. Nous n'avons vu aucun Buriate recevoir l'Evangile aussitôt qu'il lui a été annoncé. Un des convertis avait enseigné pendant cinq ans dans notre école; un autre avait été presqu'aussi long-temps à mon service. D'autres avaient entendu et appris tous les jours pendant des années dans notre école, les vérités de l'Evangile, avant d'apprendre d'un meilleur maître, à les croire et à y soumettre leur cœur. D'autres sont encore intérieurement païens; mais nous croyons qu'ils ont tous un sentiment plus ou moins fort du peu d'accord qui existe entre leur position et les convictions que le Saint-Esprit a produites en eux par la connaissance de la parole; ces convictions opèrent insensiblement, et comme nous l'espérons elles triompheront à la fin. Il est bien remarquable que dans cette mission, comme dans d'autres missions célèbres, les

premières conversions n'aient eu lieu qu'après quinze ans, ou plus, d'attente et de travaux. Et qu'avait-on fait pendant ces quinze ans ? on avait appris les langues qu'il était nécessaire de connaître, on avait traduit les saintes Ecritures, on avait établi des écoles, on avait instruit un grand nombre de personnes, on avait prêché l'Evangile, et tout cela avait été exécuté non par un nombre d'hommes assez considérable pour qu'ils pussent occuper tous les champs de travaux, mais le plus souvent par deux ou trois missionnaires. Aujourd'hui encore, il y a des milliers de Buriates qui n'ont pas vu nos visages, et comment peuvent-ils croire, s'il n'y a personne qui leur prêche l'Evangile ? »

Discours du chef africain converti Waterboer.

Dans l'assemblée annuelle de la Société des Missions de la ville du Cap, qui a eu lieu le 28 janvier 1834, le chef Waterboer, qui réside dans la station de Griquatown (1) (à 60 milles au nord au-delà des limites de la colonie), a prononcé des paroles qui sont dignes de retentir à nos oreilles et dans nos cœurs.

« C'est une bien grande joie pour moi, a dit cet homme, jadis païen, que de pouvoir prendre part à cette réunion, car je me vois entouré d'hommes qui non-seulement aiment Christ, mais qui éprouvent le besoin de répandre la connaissance de son nom sur la terre, afin que toutes les nations soient bénies en lui. Oui, c'est avec une vive émotion de joie que je me trouve au milieu de ceux qui aiment les hommes de tous les pays, et qui, remplis de zèle, travaillent et prient afin de voir arriver les temps promis, où doivent cesser l'ignorance, l'injustice, l'op-

---

(1) *Voyez* sur cette station, page 105, et 9e année, p. 119 et suiv.

pression et la guerre, et où la connaissance de la religion, la justice, la paix et l'amour doivent régner sur le monde entier. Je me sens placé dans ce moment dans une position toute particulière. Ma vie a été riche en vicissitudes; j'ai traversé bien des heures mémorables de responsabilité et de danger, mais jamais je n'ai senti des impressions aussi puissantes que dans ce jour.

« Dans quelle position suis-je entré dans ce monde? —Comme un païen ignorant et sans instituteur, bien que je sois né sous la domination des Anglais, proscrit par la couleur de ma peau, par mon nom, par ma naissance, ne possédant ni droits civils ni droits chrétiens, et je serais resté dans cet état si la Société des Missions ne m'avait secouru, si un christianisme vivant et vrai n'était venu s'établir au milieu de nous. Oui, si l'Evangile n'avait pas été dans le cœur de ceux qui m'entourent maintenant, mon sort eût été de vivre dans l'ignorance comme les brutes, et de demeurer éternellement éloigné de ce qui est bon. Mais, Dieu soit loué! il m'a visité par son Evangile; j'ai entendu l'instruction et je l'ai accueillie avec joie; j'ai part à ses riches bénédictions, et j'y trouve la source des joies les plus précieuses; je me sens ranimé par les espérances qu'il nous propose; je me réjouis des priviléges qu'il accorde; — et c'est par cette Société que j'ai reçu tout cela.

« Je rends grâces à Dieu de ce que je suis ici devant vous comme chrétien. Je vous ai dit ce que j'ai trouvé, et combien par cela même je me sens obligé à aimer le Seigneur mon Dieu de tout mon cœur et de toute mon âme, et mon prochain comme moi-même. Je me sens obligé, oui, par tout ce qu'il y a de grand, de bon et de précieux dans l'Evangile, je me sens obligé à travailler et à prier pour que ces principes et ces bénédictions, ces priviléges civils et évangéliques dont je jouis, se répandent

toujours davantage, car c'est ainsi seulement que tous les hommes peuvent devenir heureux et que Dieu peut être glorifié. Dans la position que la providence de Dieu m'a assignée, comme chef d'une tribu voisine de la colonie, j'ai plus de moyens que mes sujets chrétiens d'exercer une heureuse influence et de faire du bien; j'espère donc que vous prierez le Seigneur pour moi, afin que je sente toujours plus profondément que j'aurai à lui rendre compte du talent qu'il m'a confié, et pour qu'il me donne d'en faire un bon usage. Je sens que je dois gouverner mon peuple par des principes chrétiens. Le monde sait par l'expérience, et moi je sais par la sainte Ecriture, qu'un gouvernement qui ne repose pas sur ce fondement ne peut prospérer; car dès qu'il perd ces principes de vue, on voit régner aussitôt l'esprit de parti, l'injustice, l'oppression et la cruauté, et elles amènent bientôt le soupçon, la méfiance, la jalousie, le mépris, la désobéissance et la révolte. J'espère donc que la Bible sera toujours ma loi, et alors, mon peuple et moi, nous aurons une bannière sous laquelle nous pourrons nous réunir, une règle claire et parfaite qui nous dirigera vers le jour du dernier jugement.

«Les relations que je soutiens envers mon peuple, comme son chef et son conducteur, m'imposent, au nom de tout ce qui m'est cher et sacré, le devoir de travailler à son bonheur. Et comment pourrai-je en devenir capable? en me tenant fermement attaché aux principes de la sainte Ecriture. Quand les princes et les gouvernemens se conduiront d'après ce simple précepte, que les particuliers se sentent obligés de suivre: « Tout ce que vous voulez que les autres vous fassent, faites-le-leur aussi de même,» tout ira bien. J'espère, en me reposant humblement sur la bénédiction de Dieu, ne rien ôter à la puissance de ces principes par mon exemple, et

alors l'état moral de mon peuple s'améliorera sans cesse. Je sais qu'une éducation solide formera mes sujets, les rendra sages et puissans, et les fera vivre en assurance au milieu de leurs voisins; et mieux ils seront élevés, plus ils sentiront que la sainte Ecriture est le meilleur guide pour les individus, les familles, les tribus et les peuples. Mon influence, mes efforts et mon exemple doivent contribuer à propager une semblable éducation.

« Vous vous attendez sûrement, chers amis, à ce que je vous raconte ce que l'Evangile a fait et ce qu'il fait encore dans notre pays. Il a *beaucoup* fait, et il fera encore beaucoup. Des milliers de païens ont entendu et entendent encore habituellement l'Evangile. Un nombre considérable de personnes ont senti et éprouvé sa puissance pour délivrer et rendre heureux, et leurs travaux, leurs efforts et leurs prières s'unissent aux vôtres.

« L'éducation se répand toujours davantage; l'état du peuple s'améliore, la civilisation grandit. Mais vous ne devez pourtant pas vous imaginer qu'il y a beaucoup de fait et qu'il reste peu à faire; non : après plus de trente années d'efforts, le bien ne fait que commencer parmi nous, et il n'y a pas encore beaucoup de bien d'accompli. Il reste encore beaucoup à faire : il y a encore dans l'intérieur du pays beaucoup de tribus, et de tribus populeuses, qui ne savent rien des choses qui appartiennent à notre paix. Elles étendent les mains vers nous; elles nous appellent à leur secours. N'oubliez pas que vous avez entre vos mains les moyens d'instruction, de conversion, de délivrance et de bonheur.

« Vous l'avez reçu gratuitement, vous devez donc le donner gratuitement. Que chacun des chrétiens d'Afrique fasse son devoir, et la cruauté, la guerre et le carnage cesseront sur vos frontières. Y a-t-il des gens qui pensent arriver à ce but par la force, par l'épée et par les canons?

—je puis leur répondre, d'après l'expérience, cela ne sera point; mais l'influence et la puissance de l'Evangile et d'une éducation chrétienne, unies à une conduite juste et sage envers ceux qui habitent sur vos frontières, en feront pour vous des amis et des alliés, et assureront leur bonheur présent et éternel.

VARIÉTÉS.

Vaste projet d'une Société de Mission.

Le Conseil américain pour les Missions étrangères, vient de publier un projet, d'après lequel il se propose, si Dieu lui en fournit les moyens, d'augmenter de cent quatre-vingt-sept, dans le courant de l'année présente, le nombre des missionnaires qu'il a déjà envoyés dans le monde païen; savoir : 107 missionnaires, 29 médecins, 50 instituteurs, 11 imprimeurs. Ces divers ouvriers sont réclamés par les besoins des stations déjà fondées. 33 personnes se sont déjà présentées, et leurs services ont été agréés par le Conseil.

Quelques faits récens et fort graves concernant l'œuvre des Missions.

L'année dernière a été marquée par trois événemens, sans doute déjà connus de nos lecteurs, et que nous ne rappelons ici à leur mémoire que parce qu'ils nous paraissent dignes de toute leur attention.

Toutes les stations missionnaires de la Cafrerie, au nombre de plus de dix, ont été ruinées ou suspendues par suite de la guerre entre les Cafres et le gouvernement de la colonie du Cap, et ainsi se trouve momentanément perdu le fruit de vingt-cinq années de travail.

Le gouvernement de l'île de Madagascar a interdit la propagation du christianisme dans cette île, et cherche à extirper les semences de vérité et de vie, répandues à grand'peine, par les missionnaires chrétiens, dans le cœur des indigènes.

L'empereur de Russie vient d'ordonner, par un ukase, la suspension de la Mission de la Société de Bâle qui existait depuis près de vingt ans au Caucase, et cela sous prétexte que l'Eglise grecque a seule le droit de propager le christianisme dans les pays soumis à la Russie.

N'est-ce pas ici le cas de dire : *Pourquoi les nations s'assemblent-elles et les peuples projettent-ils des choses vaines? Pourquoi les rois de la terre s'assemblent-ils et les princes consultent-ils ensemble contre l'Eternel et contre son oint? Rompons, disent-ils, leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes. Celui qui habite dans les cieux s'en rira, le Seigneur se moquera d'eux.* Ps. II, 1—4.

NOUVELLES RÉCENTES.

Extrait d'une lettre particulière de M. Lemue. — Accroissement et prospérité de Motito.

Motito, 7 octobre, 1835.

« Nous n'avons pas peu de sujets d'encouragement dans l'œuvre du Seigneur. Jamais peut-être les habitans de la

station n'ont mieux apprécié les bienfaits d'une instruction religieuse; je crois pouvoir dire que la majorité a une réelle affection pour ses bienfaiteurs spirituels. Quelques membres de notre petite Eglise nous sont d'un grand secours, en engageant les autres, par leur bonne conduite, à entrer dans la voie qui mène à la vie; et ce qui est heureux, ce sont les plus influens de l'endroit, ceux qui se distinguent par leur industrie, qui ont embrassé l'Evangile. Au nombre des bénédictions de cette année, nous comptons l'éloignement de Mahura. Depuis qu'il est parti de Lattakou, la population de Motito s'est accrue des deux tiers; de sorte qu'après avoir pendant long-temps demandé au Seigneur de nous donner les moyens de travailler efficacement dans sa vigne, nos prières sont exaucées, puisqu'un grand nombre fréquentent nos instructions. Il existe, il n'en faut pas douter, de la différence entre les nouveaux venus et ceux qui ont été avec nous dès le principe; les premiers ont encore beaucoup d'indifférence pour leurs intérêts les plus chers. Attirés par les avantages temporels que leur offrait la station, ils n'ont pas encore eu le temps d'apprécier l'instruction; mais qui peut douter que le Seigneur n'ait des desseins de miséricorde envers eux, et qu'un jour, si nous ne nous lassons pas, la moisson ne soit grande? D'un autre côté, tout est tranquille présentement. M. Moffat vient de faire un voyage chez Moussélékatsi, qui a, en grande partie, calmé les craintes des habitans de ces quartiers. Si Dieu permet que le tyran nous laisse en repos, il n'est pas douteux que Motito ne s'accroîtra bien davantage; car vous comprenez facilement qu'étant le poste le plus avancé, et par conséquent le plus exposé, cette considération devait intimider les Béchouanas. »

Dans une autre lettre, M. Lemue ajoute :

« Les membres de notre petit troupeau, quoiqu'encore

faibles dans la foi et enfans en connaissance, nous donnent de la satisfaction. Saul, surtout, est un homme intègre et pieux, qui édifie ses compatriotes par ses discours et sa bonne conduite. C'est à lui que je laisse le soin de la station quand je suis obligé de m'absenter. Il réunit les habitans de l'endroit le dimanche, et les instruit de son mieux. Je lui ai même confié la direction de l'école jusqu'à mon retour. Il y a quelqu'apparence qu'une bonne œuvre est commencée parmi quelques Baharoutzi ; mais comme ils ne sont point encore franchement déclarés pour la vérité, je n'ose rien dire présentement. Tout cela vous fait voir combien nous aurions besoin d'un collaborateur. »

Extraits d'une lettre particulière de M. Bisseux. — Première communion de cinq adultes convertis, et baptême d'une négresse avancée en âge.

Wagenmakers-valley, 25 novembre 1835.

« Le séjour des frères (1) à Wagenmakers-valley a été en bénédiction. M. Daumas a prêché plusieurs fois devant un nombreux auditoire. Les prières et les vœux des amis des missions accompagnent ces serviteurs de Christ. On pensera encore long-temps à eux et aux sérieuses exhortations qu'ils ont adressées tant aux blancs qu'aux noirs, pour les porter à la repentance. Les adversaires eux-mêmes admirent leur foi et leur courage, parce qu'ils

---

(1) MM. Daumas et Lauga sont restés sept semaines à Wagenmakers-valley, pour s'exercer à parler la langue hollandaise.

(*Rédacteurs.*)

font avec joie le sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher ici-bas, uniquement par amour pour les âmes des sauvages. Le premier dimanche d'octobre, jour de communion dans l'Eglise hollandaise, nous avons pris la cène avec les cinq personnes que j'ai baptisées. Cette sainte cérémonie a contribué, j'espère, à nous unir encore davantage les uns aux autres, et à fortifier nos cœurs dans l'amour de Jésus. Qu'il était beau de voir couler des larmes de repentance et de joie chrétienne sur les joues de ces gens, naguère sans Christ dans le monde, mais maintenant membres de l'église du Dieu vivant! Leur joie était inexprimable, de ce que nos frères avaient bien voulu s'asseoir auprès d'eux, comme leurs amis et les membres d'une même famille, pour participer à la cène du Seigneur. Cela vous étonnera, et vous aurez peut-être de la peine à le croire, pas un des colons qui ont une peau blanche, ne veut s'asseoir ici à côté d'un homme de couleur, pour communier avec lui; moi et ma femme, nous sommes les seuls qui prenions la cène avec les païens convertis : cela vous explique pourquoi ils estiment que nous leur faisons un grand honneur.

« Le fait le plus important que j'aie à vous communiquer, est le baptême d'un cinquième adulte à la fin de septembre. C'est une vieille femme, convertie depuis long-temps, mais qui s'était toujours tenue si tranquille, qu'il n'y a que quelques mois seulement que je la connais. Sa piété, qui s'était un peu ralentie, est maintenant si vivante, que ceux qui ont assisté à l'examen qui a précédé son admission au baptême, déclarent unanimement qu'ils n'ont jamais rien vu ni entendu de pareil. Ce qui la rend encore plus intéressante, c'est la manière dont elle s'exprime : les muscles de sa mâchoire ayant perdu leur souplesse à la suite d'une paralysie, elle ne parle que fort difficilement. Toutes ses paroles sont accompagnées de

gestes qu'elle fait en mettant ses mains sur son cœur, ou en les élevant vers le ciel. Malgré cela, j'ai été obligé de faire venir une personne qui demeure avec elle, pour interpréter ce qu'elle disait. Entre autres questions que je lui fis, je lui demandai si elle priait souvent : « Oh ! oui, dit-elle en portant la main sur son cœur ; j'aime tant mon Jésus, qui a bien voulu mourir pour moi, que je ne crois pas que je puisse passer plus d'une heure sans élever mon cœur à lui : mon désir d'être avec lui est quelquefois si grand, que je ne pense plus à mon corps, et que j'oublie de manger et de dormir. » — « Mais est-ce que le bonheur que le Seigneur vous promet est bien grand ? » — « Oh ! monsieur, il est si grand ! si grand ! plus grand que le monde entier ! » — « Si quelqu'un vous disait : Tenez, je vous donne ma ferme, mes esclaves et tous mes bestiaux, à condition que vous ne servirez plus le Seigneur et que vous n'irez plus écouter sa parole, que feriez-vous ?... N'aimeriez-vous pas mieux devenir riche ?... » — « Quand même on me donnerait tous les trésors du monde, et qu'on me dirait : Vous jouirez toujours de ces biens, car vous ne mourrez pas, je ne voudrais pas échanger ma condition. » Elle dit encore : « Oh ! que le Seigneur est bon ! que je suis fâchée de ne pouvoir pas mieux parler ! je presserais tous les hommes que je vois de se convertir et de servir Dieu. »



A. Ecole 45 pieds de longueur sur 15 de largeur.
B. Maison du missionnaire 45 pieds de longueur sur 20 de largeur.

BÉTHULIE,
ci-devant CALÉDON.

C. Jardin de 198 pieds carrés
D. Ville des Béchouanas.
E. Village de Bassoutos.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE. — Extraits d'une Lettre de M. Pellissier.

A ce mot de Béthulie, qui n'a point encore figuré en tête de ces articles sur la mission française en Afrique, nos lecteurs supposent peut-être qu'une station nouvelle vient d'être fondée, sous ce nouveau nom, par nos missionnaires; il n'en est rien pourtant. Béthulie n'est autre chose que Calédon. Comme il existait à cent vingt milles à l'est de la ville du Cap, une station du même nom appartenant à la Société des Missions de Londres (1), les directeurs de cette dernière Société nous écrivirent, il y a dix-huit mois environ, pour nous prier d'appeler d'un autre nom la station fondée et dirigée par M. Pellissier, près la rivière Calédon, afin d'éviter la confusion qui résulterait inévitablement dans les rapports des deux Sociétés, et en général dans les journaux missionnaires, soit français, soit anglais, du double emploi du même mot pour désigner deux stations différentes. Nous nous empressâmes d'en écrire à M. Pellissier, qui,

(1) *Voyez* page 72.

ayant reconnu la justesse de cette observation, nous a répondu que, de concert avec ses frères des autres stations, il venait de changer le nom de Calédon en celui de Béthulie. Nos lecteurs sont donc prévenus que désormais la station de Calédon ne paraîtra plus dans nos publications que sous le nom de Béthulie.

Les nouvelles que nous avons reçues de cette station, la veille de l'assemblée générale, sont d'un grand intérêt, et annoncent des progrès toujours croissans. On en jugera par les extraits suivans de la lettre de M. Pellissier, datée de Béthulie, 20 novembre 1835.

Emploi de la journée du missionnaire.

« Le tableau suivant de la distribution de mes heures vous mettra à même de juger de ce que je fais. Le lundi, ainsi que tous les autres jours de la semaine, de cinq et demie à sept heures, j'organise et mets en train le travail manuel de la station. De sept à huit nous avons le déjeûner et le culte domestique. De huit à onze a lieu l'école. De onze à douze, quand je n'administre pas des remèdes aux malades, je surveille les travaux extérieurs. Midi est l'heure du dîner. De une à trois je fais des visites aux malades et à ceux qui sont en santé. De trois à six je me livre à des travaux manuels que personne ne peut faire que moi. De six à huit je traduis dans la langue sichuane ou écris des lettres, excepté le mercredi et le jeudi, où ceux qui cherchent le Seigneur viennent me trouver pour être interrogés. Ceux qui ne sont pas encore baptisés, sont catéchisés le mercredi, et les autres le jeudi. De huit à neuf nous avons le souper et le culte domestique. Le samedi, outre une catéchisation pour les enfans de l'école, j'ai à me pré-

parer plus particulièrement pour les trois prédications du jour suivant.

« Voilà l'ordre, messieurs, que je suis plus ou moins dans mes travaux missionnaires, suivant les circonstances dans lesquelles je me trouve. C'est pourquoi la nouvelle de l'arrivée prochaine d'un compagnon d'œuvre que vous m'avez adjoint dans la personne de M. Lauga, me réjouit au-delà de toute expression; elle est pour moi un grand sujet d'encouragement et d'actions de grâces envers le Seigneur, et j'envisage cet événement comme une marque signalée de sa faveur. Par reconnaissance pour une grâce si précieuse, que ne puis-je être plus dévoué et plus zélé au service de mon Sauveur, qui se plaît à faire descendre sur moi ses bénédictions, comme par torrens! »

Effets salutaires de la prédication évangélique.

« Le Seigneur semble, plus que jamais, faire luire la clarté de sa face sur Béthulie. Pendant les six derniers dimanches qui viennent de s'écouler, c'est au milieu des pleurs que j'ai annoncé l'Evangile du salut, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Des âmes qui jadis dormaient du sommeil de la mort, commencent à se réveiller et à demander ce qu'il faut faire pour avoir la vie. Ce mouvement religieux, opéré par le Saint-Esprit, se fait remarquer plus spécialement parmi les femmes. Sur treize personnes qui se rendent régulièrement chez moi, deux fois par semaine, pour être instruites dans la voie étroite du salut, il ne se trouve que quatre hommes. Les sentimens de plusieurs paraissent être profonds. A mon grand étonnement, ils me donnent des réponses claires et précises, malgré l'ignorance dans laquelle ils étaient enveloppés il n'y a que quelque temps encore.

Toutefois, comme ils n'ont pas encore été mis à l'épreuve, je ne suis pas encore certain de la sincérité de tous; mais ce que je vois de mes yeux me porte à croire qu'ils ne sont pas loin du royaume des cieux, et que Dieu a ouvert leurs cœurs pour recevoir sa parole. Pendant que je suis occupé à vous tracer ces lignes, une femme vient pour me raconter ce qui lui est arrivé ce matin : «Etant en prière, dit-elle, j'ai entendu une voix qui me disait : *Mon nom est Jésus;* mais je n'ai vu personne. » En conversant avec elle, j'ai découvert que tandis qu'elle méditait, comme elle ne pouvait se rappeler le nom de son Sauveur, le nom de Jésus lui est revenu à la mémoire, et qu'elle l'a pris pour une voix qui s'adressait à elle.

« Jusqu'à présent la conduite de ces pécheurs repentans rend témoignage en leur faveur. A mesure qu'ils acquièrent la connaissance de la loi évangélique, ils renoncent à leurs coutumes païennes. Ils doivent s'imposer des sacrifices dont il est difficile de se faire une juste idée; mais cependant, lorsque la grâce de Dieu a pris possession de leurs cœurs, ils n'hésitent point de se soumettre à la parole de Dieu, quoi qu'il puisse leur en coûter. Parmi les personnes qui sont devenues attentives à leur état de misère et de perdition, il se trouve un homme qui avait deux femmes, et qui par un effet du désir qu'il a de servir le Seigneur, en a renvoyé une. On peut considérer cette action comme un bon commencement dans la carrière du salut; car, à supposer que dans son état naturel on lui eût proposé un pareil renoncement à lui-même, il n'aurait pu y consentir, ni même voulu en entendre parler. La polygamie est tellement en honneur dans l'esprit de ce peuple, qu'avoir trois femmes est chose aussi légitime à leurs yeux, qu'il l'est aux yeux d'un européen de n'en

avoir qu'une; de plus, il y a une marque de distinction et de grandeur attachée à cet usage. Quand on demande à un homme s'il est riche, il répond qu'il a tant et tant de femmes. Il n'y a donc que la force de la conviction produite en eux, par la grâce de Dieu, qui puisse les porter à faire un pareil sacrifice et les arracher à cette pratique païenne.

Baptême de trois Béchouanas.

« Les trois personnes que je vous ai annoncées comme ayant été admises comme candidats au baptême, sont toujours animées des mêmes sentimens, et font des progrès marqués dans la connaissance du Seigneur et dans la sanctification. Après avoir été témoin pendant sept mois de leur conduite et de leur foi, je leur ai administré, le 8 de ce mois, le symbole du changement que Dieu a opéré dans leurs cœurs. Ils ont juré, en présence de Dieu et des hommes, de renoncer au diable et à ses œuvres, au monde et à ses convoitises, à leurs coutumes païennes et aux traditions de leurs ancêtres; d'être de fidèles confesseurs de Jésus-Christ; de prendre la parole de Dieu pour règle de leur conduite jusqu'à la fin de leur carrière terrestre; d'élever leurs enfans dans la crainte du Seigneur, et de les envoyer à l'église et à l'école.

« L'attention des auditeurs fut profonde et soutenue pendant tout le temps de cette cérémonie. Ce jour a été solennel, non seulement pour ceux qui furent baptisés, mais aussi pour moi; il fera époque dans leur vie comme chrétiens, et dans la mienne comme missionnaire. C'est dans ce saint jour qu'il a plu à Dieu de toucher le cœur d'une femme. Seigneur, qui suis-je, moi ton faible serviteur, pour que tu daignes couronner ma vie de tant

de bienfaits et faire ainsi prospérer ton œuvre entre mes mains?

«La ligne de démarcation qui vient d'être tracée entre eux et leurs compatriotes, sera désormais un aiguillon puissant dans la conscience d'un grand nombre pour les porter à réfléchir sur leur condition spirituelle. Comme les prémices de l'Eglise de Christ à Béthulie, ils seront maintenant méprisés et persécutés par les pécheurs, pour l'amour de leur Sauveur; mais s'ils sont fidèles à leur divin Maître, ils triompheront de Satan et du monde. Leur vie antécédente me fait espérer qu'ils seront des flambeaux brillans au milieu de leurs concitoyens, pour en éclairer plusieurs. J'ai particulièrement cette opinion à l'égard de deux d'entre eux, à cause de leur rang: l'une est Sani, femme du chef futur, et l'autre est le second fils du chef actuel. Ce dernier, qui se nomme Leina, exerce déjà une grande influence sur les habitans de la station; il est aimé de tous, à cause de son amabilité naturelle, et craint de tous à cause de sa sévérité. Il censure toutes les œuvres de ténèbres dont il est témoin, et saisit toutes les occasions qui lui sont offertes pour montrer la fausseté des traditions et coutumes que leurs ancêtres leur ont transmises. Je suis étonné de voir en cet homme tant de fermeté et de hardiesse, surtout quand je me rappelle qu'avant sa conversion il était faible et timide à l'excès. Il n'y a que quelques jours encore, il arriva que, pendant que les femmes de la station étaient occupées à bêcher la terre, le ciel s'étant couvert de nuages, le faiseur de pluie leur ordonna de suspendre leur travail, afin de ne pas empêcher la pluie de tomber. A cet ordre, toutes les femmes se retirèrent; de ce nombre était la femme de Leina: aussitôt qu'elle fut de retour, celui-ci la renvoya à son ouvrage, afin qu'il ne parût pas favoriser cette

superstition. Voilà un exemple de sa fidélité et de son courage, et je pourrais en multiplier le nombre, s'il le fallait.

« Il y a maintenant une lutte engagée entre la lumière et les ténèbres. L'opprobre, que dans tous les âges de l'Eglise les enfans de Dieu ont eu à souffrir de la part du monde, commence à reposer sur ces trois nouveaux convertis, ainsi que sur ceux qui se préparent à suivre leurs traces. Rien ne les surprend davantage que de se voir méprisés et calomniés par leurs compatriotes, par la seule raison qu'ils font le bien ; mais l'expérience leur apprendra que l'erreur n'a jamais pu s'accorder avec la vérité, et que ceux qui veulent être les disciples du Sauveur, seront en butte aux moqueries et aux railleries des esclaves du péché, comme le divin Rédempteur y fut exposé lui-même. Bien loin d'envisager comme un signe de mauvais augure l'opposition qui se manifeste aujourd'hui contre les partisans de l'Evangile, je la considère, au contraire, comme un acheminement vers le but final que je poursuis. »

Symptômes d'amélioration dans les mœurs des indigènes.

« Pour vous faire maintenant connaître, messieurs, d'une manière plus étendue, les progrès du règne de Dieu à Béthulie, on peut remarquer, en général, que l'intérêt pour la prédication de l'Evangile, au lieu de diminuer, s'accroît de plus en plus. L'assiduité et l'attention qu'ils apportent au service divin sont soutenus ; ceux même qui tournent en ridicule les personnes qui s'enquièrent du royaume des cieux, sont les premiers à se rendre à l'église. Quoique la parole de Dieu ne soit reçue à salut que par un petit nombre d'individus, elle ne laisse pas que d'exercer quelque influence sur la masse en général. La

civilisation est en progrès; les danses païennes sont entièrement abolies. C'est en secret que les faiseurs de pluie sont consultés; le crédit dont ces imposteurs jouissaient jadis s'affaiblit de jour en jour; les opinions sont partagées à leur sujet; les uns croient qu'ils ne peuvent rien, et les autres ne sont pas certains qu'ils puissent quelque chose : de sorte qu'on peut envisager cette superstition comme tombant en décadence dans l'estime de la génération nouvelle. Ils sont encore imbus de bien des préjugés, il est vrai, mais ils n'y attachent plus autant d'importance qu'autrefois. C'est ainsi que l'édifice de Satan croulera insensiblement, car le royaume des cieux ne vient point avec éclat; toute œuvre durable demande du temps pour se consommer. »

Exemple de deux visionnaires.

« Ces quelques avantages, messieurs, obtenus sur l'ennemi du genre-humain, ne sont rien en comparaison de ce qui reste à faire; les ténèbres prévalent encore sur la lumière; l'erreur et l'indifférence règnent toujours dans bien des cœurs; l'ignorance et la superstition retiennent la majorité des individus sous la servitude du prince de ce siècle. A mesure que Dieu répand son esprit régénérateur sur quelques âmes pour les éclairer sur leur état de misère, Satan, de son côté, cherche à en aveugler un plus grand nombre par des apparences de vérité. En voici un exemple : Il se trouve à deux lieues d'ici, dans un petit village de Bassoutos, un homme et une femme qui s'annoncent pour des envoyés de Dieu, disant que Dieu leur est apparu en songe, sous la forme d'un être humain, et qu'il les a revêtus de la charge de prêcher à leurs compatriotes qu'il faut prier et croire en eux pour être sauvé. Chaque jour, couchés

sur leur ventre, ils ont quelque nouvelle révélation à débiter; mais toutes leurs révélations ou plutôt tous leurs mensonges, ont pour but final de satisfaire leurs sens grossiers. Tantôt c'est un bœuf qu'il faut égorger pour faire venir la pluie; tantôt c'est une vache qu'il faut tuer pour se préserver de malheur; tantôt c'est un mouton qu'il faut égorger pour éloigner la mort. Or, de tous ces animaux conduits à la boucherie, ils réclament la poitrine pour eux. Plusieurs personnes n'ayant pas voulu se soumettre à leurs ordres, ces imposteurs leur ont déclaré qu'elles étaient perdues, et que le lendemain elles ne vivraient plus. Le lendemain, leur prédiction ne s'étant pas accomplie, ils furent punis pour avoir dit des mensonges. Ceux qui avaient été les objets de la prédiction, vinrent se plaindre au chef Lepui, et lui raconter ce que je viens de mentionner.

« Après avoir été instruit de cette affaire, pouvant à peine croire à de pareilles absurdités, je manifestai le désir de voir moi-même ces deux individus, pour m'en convaincre. Un jour de la semaine dernière, comme j'étais occupé à instruire les enfans dans l'école, ces deux imposteurs arrivèrent, suivis d'une dixaine de prosélytes. Au premier abord, je m'imaginai que c'étaient deux individus qui venaient de se battre, car ils jetaient des cris de désespoir et paraissaient être dans des convulsions horribles, faisant toutes sortes de grimaces et de mouvemens avec leurs membres. Comme ils apportaient la distraction et le désordre dans l'école, je leur ordonnai de faire silence; mais ils prétendirent ne pas pouvoir rester tranquilles, attendu qu'ils avaient une vision. Leur ayant imposé silence, je leur demandai quelles nouvelles ils avaient à annoncer? Ils me répondirent que Dieu leur était apparu en songe, et qu'il leur avait enjoint de prêcher à tous les hommes de le prier.

Comment faut-il prier, leur dis-je? L'un d'eux me répondit que Dieu ne le leur avait pas encore révélé. Que demandez-vous à Dieu dans vos prières? L'homme me répondit : Je lui demande trois choses, *de la nourriture, du bétail et de l'eau.* Qui sont ceux qui iront au ciel, leur dis-je? Le même, tournant ses yeux vers moi et le fils du chef, dit : Certainement s'il y a quelqu'un qui doive aller au ciel, c'est vous et le fils de Lepui. Quels signes pouvez-vous donner de votre mission, continuai-je? Dieu ne nous les a pas encore révélés; telle fut sa réponse.

« Pour éviter les longueurs, je ne rapporterai pas ici toutes les questions que je leur fis à cette occasion; j'ajouterai seulement que tous ceux qui étaient présens les tournèrent en ridicule, et méprisèrent leur ignorance. »

Obstacles aux progrès du christianisme à Béthulie.

« Si l'ignorance et la superstition sont deux grands obstacles à la conversion de beaucoup de pécheurs, la polygamie en est un autre. Il en est plusieurs, et Lepui, chef de Béthulie, est de ce nombre, qui, quoique encore faibles dans leurs sentimens, se rangeraient cependant volontiers du côté de l'Evangile, si la nécessité de renvoyer une ou deux de leurs femmes ne les retenait pas dans le péché. De plus, cette coutume païenne, outre qu'elle engendre la discorde et met la désunion dans les familles, est la cause qu'une multitude d'enfans restent privés d'instruction, par suite de la coupable négligence des parens; et comment en serait-il autrement, quand il n'y a point d'affection conjugale dans les mariages?

« Une autre cause pour laquelle l'œuvre de Dieu marche encore lentement, c'est qu'il se trouve un grand

nombre de gens qui n'ont pas compris le but de notre venue dans ce pays. Comme ils ne savent faire aucune distinction entre les missionnaires et les colons, ils s'imaginent que c'est l'intérêt et la cupidité qui nous ont amenés au milieu d'eux. Ils pensent que tous les efforts que nous faisons pour les éclairer, n'ont d'autre but que de leur faire adopter les mœurs et les lois des blancs. Toutes les fois que le Seigneur me fournit l'occasion de détruire l'un ou l'autre de ces préjugés, je la saisis avec empressement. Depuis deux mois les médecins de la station étant tombés en discrédit dans l'opinion des indigènes, tout le monde s'est rendu vers moi, et jusqu'aux médecins eux-mêmes, pour avoir des remèdes. La confiance qu'on place en moi, comme médecin, a son origine dans les soins que je prodiguai à Lepui, il y a environ quatre mois. Le chef ayant été empoisonné par quelque malveillant, et se trouvant dans des angoisses terribles, me fit appeler, et je me hâtai de lui porter secours. Après quelques jours de convalescence, il fut rétabli, tandis qu'une petite fille, âgée de douze ans, qui avait avalé du même poison, et auprès de laquelle je n'avais pas été appelé, en mourut le même jour.

« Ces soins ne me mettent pas seulement à même de montrer à ce peuple mon désintéressement, mais ils m'ouvrent aussi une porte pour prêcher l'Evangile aux malades. »

Travaux manuels.

« Pour en venir aux travaux manuels de la station, la maison que je vous annonçai dans mon dernier journal être presque finie, est habitée depuis trois mois; et, en attendant que je reçoive les ordres de votre vénérable Comité pour commencer l'érection d'un sanctuaire au

Dieu vivant, je fais bâtir en briques, non cuites, une maison de trente pieds de long et de quatorze de largeur : elle est divisée en deux parties; l'une est destinée à servir d'abri à deux fourgons, et l'autre à contenir les différentes provisions que nous sommes obligés de faire dans ce pays. Je ferai porter la dépense peu considérable que cette construction occasionera, sur mon salaire, afin de ne pas être à charge à la Société cette année. »

Nouvelles des autres stations.

« Toutes les nouvelles que je viens de recevoir des frères de Morija, de Béerséba et de Motito, sont de nature à réjouir nos cœurs; ces trois stations prospèrent, sous la bénédiction de Dieu. La paix qui règne présentement dans tout le pays est un bienfait inappréciable pour hâter la propagation de l'Evangile parmi le peuple au milieu duquel le Seigneur nous a placés. Nos trois stations, qui sont placées sur la même ligne, à une distance de dix-huit à vingt lieues les unes des autres, ne serviront pas peu à maintenir la paix dans nos environs, et à amener ces temps bienheureux *où l'on ne nuira et ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de la sainteté de l'Eternel, parce que la terre sera remplie de sa connaissance comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.* »

STATION DE MORIJA. — LETTRE DE M. ARBOUSSET.

A Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Morija, 3 décembre 1835.

Le calme rétabli.

« Notre journal du mois de juin dernier vous aura

peut-être fait craindre, messieurs, quelque guerre prochaine pour ces contrées (1). Le pays était alors dans un grand état de fermentation, et nos rapports ont dû naturellement en porter l'empreinte.

« Cependant, grâce à Dieu, ces quartiers n'ont éprouvé jusqu'ici aucune commotion. Tandis que nos frères de Cafrerie sont encore incertains sur le sort final de leur mission, et tous hors du champ de leurs travaux, nous avons le bonheur de poursuivre les nôtres dans une tranquillité parfaite, et comme si, à une centaine de lieues d'ici, il n'eût pas été question de guerre.

« Ce n'est pas à dire pourtant que nous ayons plus lieu, qu'il y a sept mois, d'être rassurés sur l'avenir, car on ne peut pas compter sur une paix durable dans des pays sauvages, où ce n'est jamais qu'agressions continuelles de tribu à tribu, et souvent aussi de famille à famille.

« Et de plus, il ne faut pas se le dissimuler, la conduite de nos chefs à l'égard des Tamboukis, au mois d'avril passé, a été extrêmement cruelle et offensante. Contre la coutume des Béchouanas et des Cafres, ils n'ont épargné ni femmes ni enfans, ils ont tout massacré sur leur passage, jusqu'au bétail qu'ils étaient obligés de laisser derrière eux, dans leur fuite précipitée.

«Tant de cruautés n'ont été commises, nous a dit Moschesch pour s'excuser, que par esprit de vengeance. Il y a quatre ans, les Tamboukis ont fait de semblables dégâts chez lui; mais de quelque manière qu'on l'envisage, cette expédition inconsidérée des Bassoutos semble devoir amener tôt ou tard une guerre dans leur pays.

« Cependant, je le répète, nous jouissons en ce moment d'une paix profonde, Dieu soit béni! Les habitans

---

(1) *Voyez* p. 18 et suiv.

de la station, en particulier, semblent même avoir oublié jusqu'au souvenir de leur conduite passée, ce qui ne laisse pas que de nous affliger. Il y a quelque temps, ils sont tous descendus armés et en ordre à la rivière, avec les chefs à leur tête. Là, ils ont lavé leurs corps, leurs boucliers, toutes leurs armes, et sont revenus au kraal en chantant, comme si cette vieille coutume eût suffi pour les purifier.

« Avant cette cérémonie, ils nous avaient paru plus féroces que jamais. On ne les voyait presque plus au culte; ils nous fréquentaient peu nous-mêmes, et désertaient complètement l'école. Aujourd'hui nous sommes tout réjouis de voir que les choses changent insensiblement en mieux. Ces pauvres païens, que nous aimons tant, quelque grands pécheurs qu'ils soient d'ailleurs, ne nous fuient plus; leur assiduité croissante au service divin, et les progrès que quelques-uns d'entre eux font à l'école, nous encouragent et fortifient l'espérance que nous avons relativement au triomphe final de l'Evangile sur leurs mauvais cœurs.

La prédication de l'Evangile.

« Quant aux effets directs que ce puissant Evangile a pu déjà produire sur eux, il ne nous est pas aisé de les spécifier. Parmi nos auditeurs les plus assidus, un assez grand nombre commence à comprendre la portée de nos instructions religieuses. Quelques-uns, mécontens de la vérité, plutôt que d'eux-mêmes, disent même déjà que ce que nous leur annonçons *n'est plus nouveau;* quelques autres se jettent dans la propre justice, et prétendent *que leur cœur est bon, puisqu'ils prient Dieu;* des troisièmes, moins avancés en apparence que les premiers, mais peut-être plus près du royaume des cieux, écoutent sans beaucoup raisonner, avec une espèce d'étourdissement, qui

tient à la fois de leur stupidité naturelle et de la nouveauté des choses qu'ils entendent. La classe la plus nombreuse ici comme en France, est malheureusement celle des indifférens; de sorte, à proprement parler, que nous ne voyons point encore de fruits positifs de la parole, c'est-à-dire d'indices de ce travail de la conscience qui réjouit tant un prédicateur chrétien. Mais à la croix est promis le triomphe. Nous ne sommes point découragés, messieurs. Quelquefois, il est vrai, fatigués de méditer sur l'éloignement naturel de ce peuple pour la vérité sainte, nous sentons comme une espèce de défaillance de la foi s'emparer de nos âmes; mais bientôt le Sauveur, nous rappelant les promesses qui nous sont faites, ramène en nous le calme et l'espérance, et alors nous nous serrons chaudement la main, avec mes deux bien-aimés compagnons d'œuvre, et nous nous disons : « Du courage, chers frères, et avec de la fidélité et de la persévérance, nous resterons vainqueurs. » Comparés à ceux de Morija, les habitans de Bossiou sont moins avancés en connaissance, et cela est assez naturel. Jusqu'ici nous avons bien fait tous les efforts possibles pour les visiter souvent, mais ils n'ont pas encore reçu d'instruction suivie, c'est-à-dire journalière. Nous nous sommes contentés d'aller leur prêcher le dimanche, et quelquefois seulement nous avons passé un ou deux jours au milieu d'eux. Je dois dire, du reste, qu'ils ont toujours paru se réjouir de notre arrivée, et que nous n'avons jamais eu moins de deux à trois cents auditeurs au culte. Les plus âgés seulement paraissent quelquefois inquiets de nos visites, et ils demandent si nous croyons qu'ils vont de gaîté de cœur abandonner les mœurs de leurs ancêtres pour embrasser les nôtres. Quelques-uns mêmes poussent le dépit jusqu'à reprocher à leur chef de se faire trop européen ou trop *beau*, suivant leur manière de parler; et il faut

bien avouer que, sous ce rapport, Moschesch les laisse tous fort loin derrière lui.

Empressement de Moschesch à adopter toutes les améliorations qu'on lui propose.

« Il n'est point d'idée sur la civilisation, parmi celles que nous lui exposons, qu'il ne comprenne ; pas une de nos vues sur tel ou tel autre sujet d'une importance plus ou moins grande pour lui ou pour son peuple, qu'il n'approuve; aucune chose dans l'intérieur de sa maison qu'il ne veuille avoir comme nous. Le voilà amplement pourvu de chevaux, de selles, de fusils, d'habits européens, d'ustensiles de ménage et de quelques denrées coloniales. Il a compris l'utilité de l'argent comme moyen d'échange, et s'en procure, en disant « que nos écus ce sont des vaches. «Me trouvant dernièrement chez lui, dans une soirée obscure, il était tout glorieux de pouvoir éclairer sa hutte avec une chandelle faite dans sa maison et placée sur un joli chandelier de cuivre; et lorsque l'heure vint d'aller me reposer, il enleva cette lumière et dit gaîment aux gens qu'il laissait dans l'obscurité : «Lona yuale, le tla yeoa ki le fifi; *pour vous maintenant, vous allez être dévorés par les ténèbres.* »

« En religion, le roi des Bassoutos manifeste le même empressement à recevoir tout ce qui lui vient des blancs;. aussi peut-il mieux raisonner sur l'Evangile qu'aucun de ses sujets. Il paraît en avoir compris les principales doctrines, et c'est avec un intérêt très-soutenu, qu'il continue à nous faire des questions sur le christianisme, et à fidèlement résumer à ses gens les prédications que nous faisons chez lui. Quelquefois même il enchérit sur nos discours, et, lorsqu'il a bien compris une idée, il l'exprime souvent avec une originalité frappante, ou lui donne un

tour que nous aurions eu de la peine à trouver nous-mêmes. Ainsi, par exemple, expliquant un jour ce que c'est que la régénération, à la suite d'un sermon du frère Casalis sur ce sujet : « Nous naissons deux fois, dit-il, *rea tsuala goberi*. D'abord nous naissons; c'est pour quelques jours seulement, nous ne faisons que passer.— Nous naissons encore et c'est pour une vie sans fin. » Une autre fois parlant des peines de l'enfer, « Aimeriez-vous, dit-il à ses sujets, que je fisse fondre tout le plomb qui est dans ma maison, et que je vous le fisse avaler tout chaud? Non, répondirent-ils; eh bien, ajouta leur chef, voilà ce que sera le feu éternel. »

« Jusqu'à quel point la connaissance que ce pauvre païen a de la religion opère sur son cœur, c'est ce que nous ne sommes pas encore en état de bien constater. Il paraît néanmoins qu'elle ne demeure pas tout-à-fait infructueuse en lui. La question de son salut l'occupe quelquefois : l'idée du grand nombre de ses femmes le travaille : il en a une trentaine. « Si je garde celles que j'ai déjà, sans en épouser d'autres, me demandait-il un jour, puis-je aller au ciel? » Je répondis indirectement que selon la loi de Dieu, et l'habitude des blancs, un homme ne doit avoir qu'une femme; et il sortit de la maison en poussant un certain *auh!* de mécontentement, que les Béchouanas ont à tout bout de champ à la bouche. Dernièrement encore, il a fait la même question au frère Casalis, qui a répondu décidément : « Non, vous ne pouvez pas être sauvé. » « Et si je renvoie toutes mes femmes excepté une, a poursuivi le roi Mossouto, me baptiserez-vous? » « Oui, si vous aimez véritablement le Seigneur. » « Mais dans ce cas, laquelle garderai-je? Et qui me préparera ma nourriture et celle des étrangers qui viennent me voir? Et comment allier cela avec telle et telle coutume des Béchouanas? etc. » De sorte que voilà un premier

et grand obstacle à la conversion de Moschesch, obstacle que les missionnaires rencontrent tous plus ou moins dans ces contrées, et qui ne peut être levé que par l'esprit duquel il est dit, que *de lui procède toute force.* Du reste, appuyés sur la croyance en l'efficace toute puissante de ce St.-Esprit sur les cœurs, nous aimons à bien espérer de notre chef, et surtout à prier instamment pour lui. Il n'y a pas long-temps qu'il demandait avec anxiété, quel est le terme ordinaire de la vie humaine, (1) et sur la réponse qui lui fut faite, qu'en général on n'arrivait pas au-delà de cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans au plus, il fit cette réflexion naïve et touchante. « Je vois donc que pour moi je commence à vieillir; il faut donc que je me hâte de me convertir. »

« Un serviteur de Christ, vous le voyez, messieurs, se plaît singulièrement à repasser celles des circonstances de son ministère qui font du bien à son âme; quelquefois aussi il se sent obligé de les retracer pour l'édification de ses frères; quant au missionnaire en particulier, c'est pour lui un devoir de le faire. Mais du reste, qui de vous ne le sait mieux que nous, messieurs? Il n'est point ici-bas de joie sans mélange, point de caractère parfaitement égal; toujours quelque anomalie dans les hommes comme dans les choses , des contrastes, des irrégularités. Ainsi Moschesch, ce chef payen, qui tantôt nous a plu par ses paroles naïves et par la chaleur de ses résolutions, va nous affliger, le moment d'après, par sa tyrannie et par son esprit colère. Or, je ne balancerai point à vous le faire connaître aussi sous ces deux rapports; car, si dans l'œuvre sainte que nous poursuivons, nous courons

---

(1) Les Béchouanas ignorant le calcul, ne comptent pas le nombre de leurs années; ils se contentent de dire d'un homme qu'il est mort jeune ou vieux, et c'est tout.

tous risque de tomber dans l'illusion sur bien des points, et de nous former des idées trop brillantes du caractère des païens en particulier, c'est sourtout de loin que l'on est exposé à cette erreur. Sûrement, ces déserts fleuriront un jour comme la rose, mais ils exigent préalablement une vigoureuse et longue culture, comme vous allez en juger.

Tyrannie et violence de Moschesch.

« Le premier dimanche d'octobre, ayant été prêcher à Bossiou, je trouvai Moschesch dans sa hutte la plus reculée, au milieu d'un cercle de ses sujets. Une jeune femme se tenait vis-à-vis de lui, triste, silencieuse, et pourtant ferme et assurée. Le chef lui parlait d'une manière assez animée, et je l'entendis lui dire par deux ou trois fois : «Vous avez mal agi.» Je demandai à quelqu'un, qui était cette femme, on me répondit: « c'est la femme d'un des Batlauka (1) du Roi. » — « Et qu'a-t-elle fait? » poursuivis-je. « Son mari est mort, il a laissé un enfant, et elle veut le garder, mais Moschesch le réclame. » Je prêtai alors l'oreille plus attentivement, et j'entendis le débat suivant. « Mère de Maklobo, disait le Roi Mossouto à la jeune femme, qui est ta mère? » — « Une telle. » — « Et ton père? » — « Letsébélé. — « Qui t'a mariée à un homme? » — « Vous, mon Seigneur. » — « Et à qui appartient l'enfant que t'a donné cet homme? » — « A quelle autre qu'à moi, car vous m'avez mariée à mon mari et non pas à mon enfant, » répartit la pauvre femme, et la conversation cessa pour un moment.

(1) On appelle *Batlauka* parmi les Béchouanas, les pauvres gens qui, étant obligés de dépendre de leurs chefs pour toutes choses, se rattachent à eux, les servent, et tombent ainsi insensiblement dans un demi-esclavage. Je me propose dans peu de vous faire connaître plus en détail les funestes effets de cette coutume.

« Bientôt après, elle recommença. Moschesch sentant que j'étais à côté de lui, se trouvait gêné; il ne désirait pas que je prisse la parole; car il savait bien quel serait mon sentiment sur ce différent. Mais je crus de mon devoir de parler, de sorte qu'élevant la voix, pour me faire entendre. « Vous, femme, taisez-vous, » dis-je à la Mossouto, « et vous, Moschesch, écoutez; je désire aussi ajouter quelques mots. » On se tait. — « Fils de Mokachane, » dis-je alors au chef, « vous avez marié cette femme à l'un de vos Batlauka? » — « Oui. » — « C'est bien. Et ce Batlauka est mort? » — « Oui. » — « Il a laissé un enfant? » — « Oui. » — Selon la loi des Bassoutos, poursuivis-je, cet enfant doit vous appartenir? — « Oui, » — « Mais c'est une coutume dure, très-dure. Selon la loi des blancs, lorsqu'un mari meurt, laissant des enfans, si la mère lui survit, ces enfans lui appartiennent et elle a droit d'en jouir. » — « Mais ce n'est pas là notre coutume. » — « Je le sais, mais votre coutume est très-cruelle. En effet, qui a souffert les douleurs de l'enfantement, pour mettre cet enfant au monde? est-ce Moschesch ou cette femme? Et qui l'a allaité, et qui en a pris soin? « — « Mynheer, répond le roi, c'est moi qui ai nourri et la mère et l'enfant et le père, avec le lait de mes vaches. » — « C'est très bien; vous avez agi comme un bon chef, vous vous êtes montré leur père. Mais maintenant votre Motlauka est mort, vos vaches vous ont été rendues, il ne reste plus à cette femme que son enfant. » — « Il n'est pas à elle, il m'appartient. » — « Mais encore une fois, est-il le fils de votre ventre? » — A l'ouïe de cet argument (1) le roi Mossouto se prit à rire, et je me tus.

« Cependant la chose n'en resta pas là. Bientôt la contestation recommença, mais je n'y pris plus de part. Des

(1) Qu'on me pardonne cette locution, que j'ai voulu conserver dans son originalité.

deux côtés on s'échauffe, on s'anime; un des amis de la veuve prend son parti et parle assez long-temps en sa faveur, quand tout-à-coup Moschesch lui lance violemment une pierre, se précipite sur lui à travers la foule, le meurtrit de coups et veut l'assommer, ce qu'il aurait fait sans quelques amis du misérable qui l'arrachent de ses mains et le traînent dehors; mais leur chef les suit, et je suis laissé seul avec un fils du roi sans savoir que faire. Celui-ci effrayé par les cris me dit : « Sortez, mynheer, retenez mon père, il tuera cet homme. » Je m'ouvre alors un passage à travers la foule, j'arrive jusqu'au chef. « Voyez Moschesch, vous le Roi, le père des Bassoutos, voyez ce que vous faites. » En ce moment, le malheureux est emporté par ses parens; mais le chef les suit encore armé de pierres, (car Moschesch, moins encore que toute autre personne, ne se connaît plus lorsqu'il est en colère); puis pourtant, il revient sur ses pas, agité, les yeux enflammés, tout hors de lui-même. Malheureusement il trouve la jeune veuve qui s'évadait. Il lui lance un regard sévère, et lui montre du doigt l'entrée de la hutte, puis il saisit un bâton pour la frapper. La pauvre femme pour toute défense profère ces quatre mots : *Apaisez-vous, mon père*, et elle se glisse promptement dans la hutte, où deux fois Moschesch lui casse un bâton sur le dos, jusqu'à ce qu'enfin je le lui arrache des mains, en lui criant : « Moschesch, Moschesch, que faites-vous? »

« Etrange caractère que celui des Béchouanas! Cet homme sut, en lâchant le bâton, se contrefaire au point de laisser paraître un demi-sourire, puis il sortit, mais sans oser lever les yeux.

« Alors j'allai m'asseoir dans un lieu à l'écart pour cacher mon émotion, et donner à mes sens le temps de se calmer. Mais quelques personnes me suivirent, qui disaient. « Moschesch est très-méchant aujourd'hui. » Je

leur répondis qu'ils devaient se taire, et parler plus respectueusement de leur chef. Un des fils du Roi me dit aussi : « Mon père est très-méchant, » et je lui dis également « qu'il ne devait pas parler ainsi de son père. » Mais ces pauvres gens étaient fort émus, comme je l'étais moi-même ; il y eut même un jeune homme qui ajouta : « Mynheer, aurons-nous la prière aujourd'hui? Je pense que non, car mon père a tué notre maître par sa conduite. » Je répondis que malgré cela nous aurions la prière ; qu'il fallait seulement attendre un moment, et que j'allais tout à l'heure me rendre au lieu du culte.

La prière à la suite d'une scène douloureuse.

« Demi-heure après, ayant fait convoquer les indigènes, je parus au milieu d'eux, fermement résolu de ne faire aucune allusion à la scène qui venait d'avoir lieu. Seulement je ne changeai pas mon texte, quoiqu'il eût pu paraître choisi exprès; c'était Matthieu xxv, 46. Moschesch s'était placé un peu à l'écart, contre son ordinaire. L'assemblée était nombreuse; la vue d'une si grande foule d'hommes, de femmes et d'enfans, tous plongés dans les ténèbres du paganisme, me saisit plus que de coutume; mon cœur était plein, et je ne pus pas commencer par un chant comme cela a lieu d'ordinaire. Je fis donc signe d'abord de fléchir le genou. Durant la prière, je fus interrompu par les sanglots convulsifs de quelques personnes que je fus obligé de faire conduire hors de l'enceinte. Le chef me disait bien : « C'est Jéhova qui opère ces choses. » Mais je ne tins pas compte de ses représentations, car ce bruit me faisait perdre mes idées.

« L'amen prononcé, on se rassied. « Nous ne chanterons pas, dis-je alors à mes auditeurs, non, nous ne chanterons pas, hommes frères, je ne puis pas chanter aujourd'hui. » Ce début les frappa beaucoup; et durant

une demi-heure, je leur parlai du danger où je les voyais d'aller dans le feu de la géhenne, et de l'urgente nécessité qu'il y avait pour eux de se convertir à Dieu, pour pouvoir entrer dans son ciel. Rarement ils avaient été aussi attentifs que cette fois-là. Moschesch leur fit, comme à son ordinaire, l'analyse fidèle de mon discours, en commençant toutefois par dire : « Ce sont les nouvelles de tous les jours. » Durant toute la journée, on s'entretint de ma prédication.

« Je me suis laissé peut être entraîner au-delà des bornes par le récit de cette histoire. Toutefois, je ne terminerai point sans vous entretenir un instant du matériel de la Station, persuadé que vous daignez toujours vous intéresser paternellement à tout ce qui nous concerne.

Travaux matériels.

« Depuis long-temps, vous le savez, nous sommes dans une bonne et grande maison, où nous avons non-seulement quatre chambres pour nous, mais encore un vaste appartement qui nous sert de chapelle et d'école. Durant les six derniers mois, nous l'avons plâtrée et proprement blanchie en dedans et en dehors. Nous avons aussi fini nos portes, et fait les principales croisées, scié du bois, fabriqué quelques tables, et en général, donné un dernier coup de main à notre travail; en sorte que nous sommes en ce moment très-confortablement logés pour ce pays.

« Nous avons également bâti un meilleur parc en pierres pour notre bétail. Il est entouré de murailles. Une pièce de terrain de trente-six toises carrées sur le devant de la maison, est défrichée et ensemencée des légumes les plus nécessaires. Nous avions aussi semé un vaste champ de blé européen, mais il n'a pas réussi, et nous l'avons abandonné, vu qu'il était la proie journalière de notre bétail.

« A trente pas, sur la gauche de notre maison, nous avons jeté les fondemens d'une école de 35 pieds de long, sur 18 de large; nous en avons posé hier la première pierre, en implorant plus particulièrement que les autres jours la bénédiction du Seigneur sur notre œuvre.

« Les bêtes féroces ne nous troublent plus autant que l'année dernière; cependant elles ont, tout dernièrement encore, dévoré nos deux plus belles jumens.

« Les coups de tonnerre sont terribles dans ces montagnes, aussi avons-nous agité ensemble la question d'un paratonnerre qu'il conviendrait de placer sur la maison. Cette idée nous a été suggérée par la perte que nous avons tout récemment faite de deux bœufs tués par la foudre. Je ne sais pas si nous la réaliserons, car, ne savons-nous pas que Dieu, beaucoup mieux que les meilleures précautions humaines, lorsqu'on se trouve dans une position à ne pouvoir pas les prendre, peut nous protéger et nous garder, « comme la prunelle de son œil, » selon l'expression de sa parole? C'est donc à lui que nous nous en remettons pour toutes choses, et nous sommes assurés qu'aucun mal ne nous arrivera sans sa volonté.

« Conformément à l'arrêté de la conférence (1), qui a jugé convenable de bâtir provisoirement une maison à Bossiou, afin que l'un de nous pût y vaquer plus régulièrement aux fonctions du ministère, nous nous sommes aussi occupés de réaliser ce plan, et nous espérons avoir fini notre travail dans quelques mois. De cette manière, Bossiou devient plus particulièrement encore une vraie succursale de Morija. La petite maison est commencée au pied de la montagne, et non pas au haut, car ce dernier projet eut été impraticable.

---

(1) *Voyez* page 28.

« Recevez maintenant, Messieurs et très-honorés frères, l'assurance réitérée du respectueux attachement de votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère »

Th. Arbousset.

Extraits d'une lettre de M. Daumas sur son arrivée et son séjour à Wagenmaker's-valley.

« N'ayant pas trouvé d'occasion pour nous rendre de la ville du Cap à Wagenmaker's-valley, nous louâmes une petite voiture qui nous y conduisit promptement. Notre frère Bisseux ayant été prévenu de notre arrivée, vint au devant de nous, et nous trouva à une demi-lieue du village. Il serait difficile de vous dépeindre la joie que nous éprouvâmes dans ce moment. Ce n'était pas un étranger que nous rencontrions sur cette terre lointaine, mais un frère bien-aimé, un serviteur de Dieu, un ambassadeur de Christ sorti de notre chère patrie. Et comment n'aurions-nous pas été réjouis ? En nous embrassant, notre ami était si ému qu'à peine pouvait-il trouver des mots pour exprimer les sentimens qui agitaient son âme. Peu de temps après, tout en nous adressant mutuellement des questions, nous arrivâmes à sa maison, où nous avons logé pendant les sept semaines que nous avons passées à Wagenmaker's-valley. Ce cher frère, ainsi que son épouse, a été rempli de bonté envers nous et nous a témoigné une affection toute chrétienne.

« Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes une réunion qui fut assez nombreuse, quoiqu'au milieu de la semaine. Ayant pour interprète mon cher frère Bisseux, je parlai, pour la première fois, aux descendans des réfugiés français. Les détails que je leur donnai sur la si-

tuation religieuse de la patrie de leurs ancêtres, parurent les intéresser vivement. Le dimanche suivant nous nous rendîmes dans un endroit où notre frère M. Bisseux va prêcher tous les quinze jours. Un vaste appartement avait été disposé pour le culte. Comme l'on avait appris que je devais parler dans cette réunion, elle fut encombrée, tant par les colons que par les esclaves. Je pris pour texte ces paroles de St. Paul, que je tâchai d'approprier à la circonstance : « Je me dois aux Grecs et aux « barbares, aux savans et aux igorans ; ainsi autant qu'il « dépend de moi, je suis prêt à vous annoncer l'Evan- « gile. » Je sentis dans cette occasion que le Seigneur était avec moi, pour me donner de parler avec amour à ces pauvres âmes dont la majeure partie est sans Dieu, et sans espérance au monde. Après le service, comme nous nous rendions auprès d'une personne de couleur, hydropique, et qui s'est depuis lors endormie au Seigneur, nous avons lieu de le croire, une femme qui nous suivait chargea mon ami Bisseux de me dire que quoiqu'elle n'eût point compris mon langage, elle avait pourtant été réjouie de ma prédication, et qu'elle espérait que nous serions réunis ensemble dans le séjour où nous n'aurons plus besoin d'interprète pour nous comprendre. Oh ! que cette première prédication devant les pauvres payens, soit abondamment bénie d'en-haut, et rapporte des fruits pour la vie éternelle ! L'après-midi, je parlai encore dans la chapelle aux colons et aux esclaves ; depuis bien long-temps on n'avait pas vu une assemblée aussi nombreuse. C'est ainsi que tout en m'occupant de l'étude de la langue hollandaise, j'ai pu annoncer la bonne nouvelle du salut, une, deux et même trois fois par semaine, et toujours les réunions ont été plus nombreuses que de coutume.

« Parmi les esclaves qui se rendent régulièrement à la

chapelle, sans parler de ceux qui sont baptisés, il y en a plusieurs qui sont très-intéressans et qui paraissent bien profiter des instructions de M. Bisseux; j'ai pu m'en convaincre au catéchisme qui a lieu chaque dimanche. Un jour, l'un d'entr'eux, comme j'étais à me promener dans un verger, pour me préparer à tenir une réunion, vint me trouver, et m'exprima, avec beaucoup de force, les sentimens qui remplissaient son âme. En me quittant, (et ce fut là comme la conclusion de son discours), il me dit : « *Mynheer, deze wereld is moeyelyk, maar de hemel is mooi.* C'est-à-dire : Monsieur, ce monde est difficile ; mais le ciel est beau. » Paroles simples, mais qui disaient beaucoup de choses dans la bouche de ce pauvre esclave. Un autre jour, ce même homme nous accompagna un bout de chemin, et nous raconta plusieurs choses relatives à lui et à sa femme, qui nous réjouirent vivement. Ce qu'il nous dit, dans cette circonstance, nous prouva qu'il a tourné son cœur, ou plutôt, que le Seigneur a tourné son cœur vers les choses qui sont en haut.

« Je ne doute pas que les détails que notre frère Bisseux vous a donnés sur les personnes qu'il a baptisées, ne vous aient vivement intéressés, Messieurs, et qu'ils n'aient aussi encouragé les chrétiens de France à ne point se relâcher, mais à redoubler d'ardeur dans l'œuvre que le Seigneur leur a donnée à faire. Il est visible qu'il y prend plaisir, puisqu'il daigne bénir nos efforts, et exaucer nos prières en éclairant les âmes par son esprit, et en les transportant des ténèbres à la glorieuse lumière de ses enfans. Pendant notre séjour à Wagenmaker's-valley, une femme nommée Rachel a été solennellement consacrée à Dieu par le baptême, et reçue membre de l'église de Christ. Cette personne est très-vivante. On voit que depuis que le Seigneur l'a appelée à sa connaissance, toute sa joie, tout son bonheur, est d'appartenir

à celui qui l'a rachetée au prix de son sang, et qu'elle le préfère à tous les biens de ce monde.

« Après avoir passé environ sept semaines avec notre frère Bisseux, comme nous savions assez de hollandais pour nous mettre en route, nous prîmes congé de nos amis de la vallée, le 5 octobre dernier. Ce jour-là étant un premier lundi du mois, il y eut un service dans la chapelle. Je prêchai sur Apocalypse, XXII. — verset 21 : *La grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous, amen.* Ce que je dis dans cette occasion, parut produire une grande impression sur tous ceux qui étaient présens; beaucoup de personnes pleuraient comme si l'un de leurs parens eût dû se séparer d'elles pour toujours. Pour moi je ne me souviens pas d'avoir jamais été aussi attendri, en prêchant, que dans cette circonstance. Après le service, on ne s'entretenait partout que de ce que j'avais dit dans ma prédication. Aussi, une personne qui m'accompagnait me dit-elle qu'elle croyait que jamais il n'avait été autant question de la grâce de Dieu dans Wagenmaker's-valley, que ce jour-là. Le soir, les nègres vinrent de toute part, pour me remercier de ce que j'étais venu leur annoncer la bonne nouvelle du salut, et pour me déclarer qu'ils désiraient profiter de toutes les instructions que je leur avais données. (1)

---

(1) Nos frères Daumas et Lauga ont mis à la voile de la ville du Cap, le 27 octobre, et sont arrivés à Port-Elisabeth le 10 novembre. Ils y étaient encore le 30 du même mois, retenus par les préparatifs de leur voyage par terre jusqu'à Calédon. Son excellence le gouverneur de la colonie, qui se trouvait à Port-Elisabeth en même temps qu'eux, ayant désiré de les voir, leur a témoigné beaucoup de bonté et leur a donné de sa propre main une lettre de recommandation pour les autorités de la colonie. (*Rédacteurs.*)

Douzième assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Cette assemblée a été, comme les années précédentes, nombreuse et intéressante. Le rapport a constaté des progrès réels ; progrès dans le nombre des Eglises et des Sociétés auxiliaires qui s'associent à l'œuvre des Missions évangéliques, puisque sept Eglises et deux Sociétés nouvelles ont pris rang, pendant l'année dernière, parmi les auxiliaires que la Société compte déjà en France; progrès dans l'intérêt toujours croissant que cette belle et sainte cause excite dans toutes les Eglises où il y a des chrétiens sincères ; témoin la correspondance animée et pleine de vie que les Sociétés des départemens entretiennent avec la Société centrale de Paris; progrès dans les recettes, qui se sont élevées à 45,547 fr. 84 c., et qui ont été de 6574 f. plus considérables que celles de l'année précédente, comme celles de l'année précédente dépassaient déjà de 5,000 francs celles de l'avant-dernière année; progrès dans le nombre des stations missionnaires, qui est aujourd'hui de cinq au lieu de quatre; progrès dans le nombre des missionnaires, qui est de neuf au lieu de sept, et dont quatre sont mariés, formant avec leurs familles un personnel de dix-sept personnes, entretenues par la Société au sud de l'Afrique ; progrès dans les succès accordés aux travaux de ces pieux hérauts du salut, témoin quatorze païens convertis et baptisés, dans trois stations, et plus de trente catéchumènes, instruits et mis à l'épreuve, et qui attendent avec impatience le moment d'entrer dans l'Eglise, d'une manière solennelle et publique; progrès enfin, dans l'œuvre de civilisation qui, compagne inséparable, conséquence nécessaire de la vie chrétienne, commence à se faire re-

marquer, surtout dans les stations de Béthulie et de Motito.

Le Journal des Missions a cessé d'être une dépense pour la caisse de la Société, et malgré qu'il en soit distribué encore deux cents abonnemens gratuits en France et à l'étranger, il rapporte, depuis deux ans, un petit bénéfice pécuniaire, indépendamment du bien spirituel qu'il nous est doux de savoir qu'il produit, soit dans les réunions mensuelles, soit dans les familles où il est lu.

La seule épreuve par laquelle ait eu à passer la Société, pendant l'année qui vient de s'écouler, et elle est grave, il faut en convenir, est celle de la maladie de plusieurs élèves de la maison des Missions qui, au nombre de quatre, ont dû, coup sur coup, quitter l'Institut. Cependant, le secours du Seigneur ne s'est pas long-temps fait attendre. Depuis l'assemblée générale, plusieurs jeunes chrétiens se sont déjà présentés pour être admis, en qualité d'élèves, et le Comité a reçu de meilleures nouvelles de la santé de deux des élèves, qui sont en convalescence chez leurs parens. Ainsi se trouve justifiée, par l'événement, l'espérance que le Comité exprimait à la fin du rapport annuel, lorsqu'il disait : « Le Seigneur qui nous éprouve pour un temps, ne nous a pas abandonnés pour toujours. »

VARIÉTÉS.

Le temple de Kali-Ghaut.

Le temple de Kali-Ghaut, l'un des plus renommés de l'Inde, et sans contredit le plus fréquenté de tous ceux du Bengale, est situé à trois milles environ, au sud de Calcutta, capitale de cette dernière province. Il se com-

pose de plusieurs édifices plus ou moins considérables. Dans le principal temple se trouve la statue de la divinité qu'on y adore; c'est une pierre noire presque informe, ayant quatre bras, dans chacun desquels est placée une arme guerrière; sa figure est hideuse, ses yeux, son nez et sa bouche sont peints en rouge, et une langue dorée d'un demi pied de long sort de sa bouche. Voici l'origine du culte de Kali-Ghaut, telle que la rapportent les Indous :

Un bramin, du nom de Holdar, avait une vache qui ne donnait jamais une goutte de lait, quand on la laissait paître dans la forêt qui couvrait jadis le terrain sur lequel est aujourd'hui construit le temple de Kali-Ghaut. Dans le but de connaître la cause d'un phénomène aussi étrange, Holdar prit la résolution de suivre un jour les pas de sa vache, en lui laissant la liberté d'aller partout où elle voudrait; au bout d'un moment, il la vit pénétrer dans un endroit fort reculé de la forêt et s'arrêter en un lieu qui lui parut éclairé par les rayons d'une resplendissante lumière. Etonné de ce prodige, il tomba par terre, croisa les jambes, ferma les yeux, et se mit à prier les dieux de lui découvrir le mystère de cette étrange vision. Eu égard à sa descendance d'une famille de bramins, la divinité lui apparut en songe, et lui conféra la propriété absolue et exclusive, de lui bâtir un temple en cet endroit et d'en retirer tous les émolumens; elle l'avertit en même temps qu'en creusant la terre, il y trouverait ses orteils ensevelis. Sans perdre de temps, Holdar se mit à bâtir le temple de Kali-Ghaut, en divulguant partout la révélation qui venait de lui être accordée, et en peu de temps, ce temple devint l'un des plus célèbres de l'Inde.

Les descendans de Holdar en sont maintenant les propriétaires; ils se composent de vingt-cinq à trente familles, qui toutes se sont enrichies et s'enrichissent en-

core au moyen des offrandes considérables dont on ne cesse de faire honneur à Kali-Ghaut. Il n'y a pas de jour qu'on ne lui sacrifie un centaine de moutons et de chèvres et de quatre à huit buffles. Les samedis et lundis, jours particulièrement saints, les sacrifices des chèvres et des moutons, s'élèvent de deux à trois cents, et ceux des buffles, de dix à quinze, et à la grande fête de Syama, qui a lieu à la fin d'octobre, il n'est pas rare qu'on immole quatre à cinq cents moutons et cinquante buffles. La chair et la peau de ces nombreuses victimes se vendent au profit des Holdar. Mais il ne faudrait pas croire que ce soit là leur unique ressource; on fait à la divinité des offrandes beaucoup plus lucratives encore, consistant en riz, légumes, fruits, gâteaux, étoffes, ornemens d'or et d'argent, yeux et langues en or, s'élevant par jour à la somme de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers de roupies, sans parler du salaire en monnaie que les adorateurs de Kali-Ghaut donnent, pour les récompenser de leur peine, aux prêtres de cette fausse divinité.

Voici, en outre, les repas servis chaque jour à la déesse; à neuf heures du matin, un déjeûner se composant d'un kidjori ou plat de riz, et de pois assaisonnés de différentes épices; ce premier repas fournit à la nourriture de quarante à cinquante personnes; à deux heures, un dîner fort copieux, consistant en riz bouilli, lait, gâteaux, etc.; cent personnes au moins, trouvent moyen de se rassasier de ce second repas de Kali; après le dîner, la déesse fait un sommeil de deux heures; pendant ce temps, le temple demeure fermé et il n'est permis à personne de venir la troubler dans son repos. Vers le soir, la déesse prend encore un léger souper, et l'on brûle en son honneur, beaucoup d'encens.

Que de tristes réflexions ne fait pas naître le récit qu'on vient de lire!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA. — Extraits d'une Lettre de M. Rolland.

Une grande grâce est véritablement répandue sur notre mission en Afrique. Depuis quelque temps surtout, chaque lettre que nous recevons nous apporte la nouvelle de quelque bénédiction inattendue, de quelque progrès réjouissant. Voici une station toute récente, qui n'a pas encore une année d'existence, où les forces du missionnaire qui la dirige ont dû, pendant plusieurs mois, se concentrer presque exclusivement sur des travaux matériels, et où cependant la grâce divine n'a pas laissé que de commencer une œuvre spirituelle dans plusieurs âmes! Dans quatre des cinq stations que notre Société possède actuellement au sud de l'Afrique, il y a donc ainsi, à l'heure qu'il est, des âmes converties. Que le Seigneur est bon! Tout chrétien qui a suivi avec attention et intérêt l'histoire de la mission française en Afrique, depuis son origine, et qui se souvient des nombreux et pénibles voyages de notre frère Rolland, de ses efforts infructueux à Mosika, de ses travaux soutenus à Motito, doit éprouver une douce joie à la pensée que ce cher frère

est enfin établi à Béerséba d'une manière fixe, et commence, quoique au milieu de grandes et nouvelles fatigues, à recueillir quelques fruits de ses labeurs.

La lettre de M. Rolland, dont nous allons communiquer ici quelques extraits, porte la date du 18 janvier 1836.

Accroissement de la population de Béerséba.

« Vous avez appris par le procès-verbal de notre conférence de juillet dernier (1), qu'outre la bâtisse d'une maison et d'une école, je devais faire quelques voyages ayant pour but l'accroissement de la population de ma station. Dans ce dessein, et tôt après la conférence terminée, j'accompagnai le frère Pellissier à Béthulie, et de là nous allâmes ensemble visiter un parti de Batlaros, fixé sur la rivière Orange, à quatre lieues sud de Béthulie, pour les engager à venir s'établir à Béerséba. Leur chef, nommé Masibé, auquel nous avions déjà parlé de notre projet à Béthulie, paraissait assez disposé à nous suivre, mais ses gens faisaient de grandes objections; ils disaient que nous allions les mener à la mort, que lorsque leurs ennemis viendraient pour leur enlever leur bétail, nous les abandonnerions, et que s'ils devaient quitter ce pays, ils préféraient retourner dans leur patrie, près du Kourouman. Enfin, après quelques jours de débats, j'eus la joie de retourner à Béerséba avec deux voitures remplies de leurs bagages, le chef et cinq autres personnes. La semaine suivante, je renvoyai mes deux voitures pour en chercher d'autres; bientôt elles revinrent, chargées à se briser, de maisons ambulantes, de femmes et d'enfans. Le reste du peuple arriva, dix jours après, avec le

(1) Page 30.

bétail : c'était au commencement d'août dernier, un mardi matin, et dans un moment où nous nous occupions à chercher un emplacement convenable pour y bâtir la ville ; l'ayant fixé le même jour, j'eus la joie de voir, avant le coucher du soleil, quarante-cinq maisons nouvelles dressées et ajoutées aux anciennes».

Construction d'une école destinée à servir de chapelle, et d'une maison.

« Encouragé par ce renfort, je me mis de suite en devoir de bâtir une école qui pût en même temps me servir de chapelle, jusqu'à ce que le temps et le nombre des habitans me permissent de bâtir une église. Il y a plus de deux mois que ma chapelle est achevée ; elle a quarante pieds de longueur sur quinze de largeur; elle est bâtie en pieux et en roseaux. Voici la manière d'établir ces sortes de constructions. L'on enfonce en terre perpendiculairement des pieux, à quatre ou cinq pieds de distance les uns des autres ; on latte ces pieux horizontalement, en ayant soin que la latte fixée au sommet soit assez forte pour supporter les chevrons ; contre les lattes on dresse des roseaux, que l'on attache avec des lanières faites de peaux de bœuf; puis on les plâtre avec de l'argile et de la bouse de vache en dedans et en dehors, et voilà les murs prêts à recevoir un toit très-simple, également en roseaux. Pendant que j'étais occupé à la bâtisse de mon école, arrive le maçon pour commencer la maison dont la conférence vous a parlé. Il me fallut alors laisser le travail de l'école aux bâtards de ma station, pour m'occuper à carrier des pierres, à couper des bois de construction et à faire des briques. Dans le désir d'économiser les fonds de la Société, je m'étais engagé à fournir au maçon tous les matériaux sur

les lieux ; en sorte que je me vis bientôt pressé de toutes parts. Pour me tirer d'affaire, je divisai mon monde en quatre bandes : la première était occupée à bâtir l'école; la seconde, à carrier et à charrier des pierres; la troisième, à faire des briques, et la quatrième à couper des saules et à les refendre à la scie, pour faire des châssis de portes et de fenêtres. Il me fallait moi-même tout diriger : apprendre aux carrieurs à tirer des pierres, aux scieurs de long à manier la scie, et aux briquetiers à former et à façonner les briques. Avec tout cela j'avais des moules de briques à faire, des formes de portes et de fenêtres à préparer, en outre mon jardin à soigner et à préserver des sauterelles. C'est à ce surcroît d'occupations qu'il faut attribuer le retard qu'a éprouvé ma correspondance; mais j'espère qu'une fois ces premiers travaux terminés, je pourrai mettre plus de suite et d'activité dans les communications que j'aurai à vous faire. Ma maison est actuellement à hauteur des poutres et bâtie en pierres : elle a quarante-trois pieds en longueur sur dix-neuf de largeur. Nous pensons cuire environ vingt-six mille briques pour les murs de séparation et le parapet. J'ai cru que je devais faire un toit plat pour garantir plus facilement ma maison contre l'incendie, de quelque manière qu'il pût être occasionné. J'ai, en outre, commencé autour de mon jardin un mur en argile d'environ cinquante toises courantes. Je n'ai eu, cette année, que très-peu de temps à donner à l'agriculture; cependant j'ai récolté en novembre dix muids de blé, et mon jardin potager me promet quelques centaines de citrouilles, des haricots, des melons et quelques autres légumes. J'ai aussi planté des noyaux d'orangers, d'amandiers, de pêchers, quelques figuiers, des pommiers et quelques ceps de vigne. J'ai distribué aux Béchouanas, dans la vallée de Béerséba, environ cent jardins, qui

sont arrosés par les eaux de notre fontaine ; ils promettaient beaucoup, mais les sauterelles y ont fait beaucoup de dégâts ; il y a environ quinze jours qu'elles ont passé ici en si grand nombre qu'elles ont obscurci la lumière du jour et masqué entièrement les montagnes qui entourent notre station. Mais il est temps de passer à la partie spirituelle de mes travaux. »

Les écoles et le service divin.

« Vous avez déjà conclu de ce que je viens de dire, messieurs, que des travaux manuels aussi nombreux ont dû nuire aux travaux du ministère évangélique dont je suis revêtu. En effet, et c'est l'école qui en a surtout souffert. D'abord, dans les commencemens nous n'avions point de local propre pour la tenir, et depuis qu'il y en a un, madame Rolland y tient l'école des petits enfans (infant school). Le nombre des écoliers est de soixante à soixante-dix : ils connaissent à peu près tous les lettres, et plusieurs commencent à épeler. Jusqu'ici nous avons manqué de leçons et de tableaux en sichuan, mais nous espérons de recevoir bientôt quelque chose du Cap pour cet objet. Quelques dames chrétiennes de cette ville se sont cotisées et ont fait 6 liv. sterl. (150 fr.) pour acheter les objets nécessaires à l'infant-school de Béerséba. Madame Philip est à la tête de ces dames bienfaisantes, et en même temps amies de la Société des Missions évangéliques de Paris. Ma femme a, en outre, une école de couture : trente femmes des Béchouanas y assistent régulièrement deux fois par semaine. A cet égard encore nous sommes à court des choses nécessaires pour faire marcher cette école. Les femmes se plaignent qu'on les fait toujours coudre et qu'on ne les récompense jamais. C'est avec une grande joie que nous avons reçu quelques étoffes envoyées par le Comité des dames de Paris,

Comme les frères nous ont dit qu'ils avaient reçu ordre d'en envoyer un tiers à Motito, et d'en laisser les deux tiers à Béthulie, nous avons ainsi fait. Mais comme M. et madame Pellissier savaient que Béerséba avait également besoin d'un pareil don, ils nous ont cédé la moitié de ce qui leur revenait. Si je ne craignais pas d'importuner le Comité des dames de Paris, je le prierais de tâcher de faire un pareil envoi pour Béerséba, en y joignant quelques mouchoirs de tête; je pourrais alors payer de retour madame Pellissier, et rendre aux femmes de Béthulie ce qui au fond leur appartient. En attendant, veuillez présenter au Comité des dames, de la part de ma femme et de la mienne, nos remercîmens sincères pour ce don précieux de leur charité chrétienne. Nous espérons leur apprendre bientôt que quelques femmes béchouanas sont habillées à l'européenne, et que d'autres font de nouvelles demandes d'étoffes pour vêtemens.

« Quant à l'école des adultes, je dois vous dire qu'elle a marché plus lentement. Le nombre des élèves est de soixante environ : je n'ai encore pu leur donner qu'un mois de leçon; plusieurs cependant connaissent les lettres de l'alphabet, et une classe peut épeler les mots de deux syllables. Ils se plaignent beaucoup de ce que l'école est si souvent interrompue; ils me demandent dans combien de temps ils sauront lire la parole de Dieu, quand j'aurai un aide pour m'assister dans mes travaux, et me remplacer quand je dois m'éloigner de la station? Ce sont les Batlaros qui me font ces questions, et qui seuls fréquentent l'école. Quant aux Barolong ou Bakuatling, ils sont aussi apathiques et indifférens que les premiers sont avides d'instruction; ils assistent irrégulièrement au service divin. J'ai eu jusqu'ici quatre services le dimanche; deux en hollandais pour les Bâtards, et deux en sichuan pour les Béchouanas. Comme

je me trouvais trop fatigué en suivant cet ordre, j'ai remis le service de l'après-midi, pour les Bâtards, au mercredi soir. Le nombre des auditeurs parmi ces derniers est de vingt à trente; celui des Béchouanas est de cent à cent cinquante, rarement de deux cents, bien qu'il y ait plus de trois cent cinquante personnes dans la station. Je suis heureux de vous annoncer que les hommes sont très-attentifs à écouter la parole de Dieu. Quant aux femmes, elles sont très-mondaines, et insensibles à tout ce qu'elles entendent; c'est le contraire de ce que j'ai remarqué dans d'autres stations missionnaires. »

Réveil de trois indigènes.

« Vous n'apprendrez pas sans une vive joie que le Seigneur a déjà béni pour quelques personnes la prédication de sa parole à Béerséba; trois personnes, deux hommes et un jeune garçon ont donné de véritables marques de repentance; ils viennent régulièrement quatre fois par semaine pour s'enquérir de la voie du salut, et chercher de la nourriture pour leurs âmes. Je me propose de les recevoir sous peu comme candidats au baptême. Vous serez d'autant plus réjouis de cette nouvelle, messieurs, que l'un de ces hommes est Masibé, chef de mes Batlaros. Le frère Pellissier, qui l'a connu avant moi, m'avait souvent parlé de lui comme d'un homme bien disposé à entendre l'Evangile : il a ce qu'on appelle un bon naturel, et est d'un caractère doux et aimable; ses manières sont nobles et engageantes; il est beaucoup moins parleur que penseur, et ne s'énonce qu'avec timidité. La première fois qu'il vint pour me parler de son âme, il me dit : « N'avez-vous jamais entendu parler de moi et de mon état spirituel ? M. Pellissier ne vous a-t-il pas dit que je prie et que je cherche le Seigneur? » Je lui

répondis que M. Pellissier m'avait parlé avantageusement de lui, mais que je désirais savoir pourquoi il priait et cherchait le Seigneur. Il me répondit « qu'il priait parce qu'il était pécheur; que Dieu lui avait montré depuis si long-temps que son cœur était mauvais et rempli de péchés; qu'il priait le Seigneur de lui pardonner ses fautes, et qu'il le cherchait parce qu'il est le Sauveur. » Du reste il est encore faible et chancelant; le moindre bruit d'une attaque de la part de l'ennemi, jette le trouble dans son âme, et il est toujours prêt à fuir. Il me disait un jour, à cet égard, qu'il désirait vivre en paix, et ne s'occuper qu'à connaître Dieu et à faire ce qu'il ordonne. Je lui dis que ce vœu ne serait rempli qu'après qu'il aurait combattu le bon combat de la foi, et qu'il serait entré victorieux dans le ciel; que là seulement notre seule occupation serait de connaître, d'aimer, d'adorer Dieu, et d'accomplir sa volonté. Une chose qui m'a fait beaucoup de plaisir, est que la semaine dernière il est venu me demander des explications sur un sermon que j'avais prêché à Béthulie, il y a deux ans, à mon retour de la colonie et lorsque je me rendais à Motito: il roulait sur la pécheresse de l'Evangile, Luc 7. Il se rappelait très-bien le fait historique, et désirait d'en entendre de nouveau l'explication. Une autre chose en sa faveur, est qu'il a défendu la danse à son peuple.

« Le second indigène qui me donne de grandes espérances, est un nommé Sébélégé, qui a attiré mon attention dès son arrivée à Béerséba. Chaque fois qu'il assistait au culte, il paraissait extrêmement triste: il me faisait l'effet d'un homme qui gémit sous le poids de quelque grand crime. Le plus souvent il pleurait: d'autres fois il restait seul à l'église après le service; il fallait le relever et le conduire chez lui comme un homme malade. Je le laissai dans cet état pendant trois mois

environ, dans l'espérance qu'il viendrait de lui-même s'ouvrir à moi, si cette émotion était chez lui l'œuvre du Seigneur. En effet, il vint un jour demander à me parler sur l'état de son âme. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, il me donna connaissance du fait suivant, qui en dit plus en sa faveur que tous les entretiens que jai eus depuis avec lui. Il me déclara que depuis qu'il avait entendu l'Evangile, il s'était senti coupable envers Dieu, et qu'il y avait quelque temps que le Seigneur lui avait fait connaître qu'il vivait journellement dans le péché en ayant deux femmes : il ajouta qu'il les aimait toutes deux également, mais que craignant d'aller dans le feu de l'enfer avec ses deux femmes, il venait d'en renvoyer une, et de la donner en mariage à l'un de ses amis. Ce fait est pour moi une preuve évidente que le Saint-Esprit a commencé son œuvre en lui; car faire le sacrifice de ses femmes est pour le polygame le plus grand de tous les sacrifices. Maintenant il est serein et a toujours le sourire sur les lèvres; il est avide d'instruction, et vient souvent me trouver pour me parler de son âme. Voici sa manière ordinaire de s'exprimer : « Re tsile go kopa, » *nous venons mendier. — Nous désirons recevoir notre nourriture journalière.* Quand je lui dis : *Comment donc, avez-vous encore faim? n'avez-vous rien reçu ce matin au service?* Il me répond : *Oui, mais le méchant est venu et a tout enlevé; et maintenant*, en parlant de lui et de ses compagnons, *nos âmes sont vides et sèches.*

« Le troisième est un jeune garçon de dix à onze ans; il est très-intéressant, et a désiré avoir part aux entretiens religieux que j'ai avec les deux autres. Le premier jour où je le questionnai sur l'état de son âme, il me dit que le Seigneur lui avait montré l'enfer durant la nuit, et qu'il avait peur d'y aller; que dès lors il n'avait cessé

de prier Dieu jour et nuit de le sauver ; que maintenant il ne pouvait plus rester dans la compagnie de ses amis ; qu'il n'y entendait parler que des choses de la terre, et qu'il désirait ne s'occuper désormais que de celles du ciel ; enfin, qu'il ne se plaisait que lorsqu'il était seul ou dans la société de ceux qui aiment à parler de Jésus. Son père l'ayant fait berger, il a accepté cet office avec joie pendant les six jours de la semaine ; mais quant au dimanche, il s'y est refusé. Lorsqu'on sort de l'église, il vient s'asseoir près de notre maison, et passe là le reste de sa journée, occupé soit à épeler dans un livre, soit à réciter quelques versets de cantiques.

« Il y a d'autres personnes parmi les Batlaros qui, quoiqu'elles ne viennent pas pour me parler du salut de leurs âmes, sont cependant bien disposées, et se retirent souvent à l'écart pour prier. »

Arrivée de MM. Daumas et Lauga à Béthulie, et projets pour l'avenir.

Le Comité vient de recevoir la nouvelle de l'heureuse arrivée de MM. Daumas et Lauga à Béthulie, où ils sont parvenus, sains et saufs, vers le milieu de janvier. La conférence des missionnaires français en Afrique s'est aussitôt réunie dans cette dernière station, pour serrer la main à ces chers frères, et pour délibérer avec eux sur le champ de travaux qu'il convenait de leur assigner. M. Lauga est devenu le compagnon d'œuvre de M. Pellissier à Béthulie. Quant à M. Daumas, quoique réclamé par M. Lemue à Motito, la conférence a trouvé convenable qu'il ne s'éloignât pas encore, pour plusieurs raisons, dont voici les principales : 1° c'est d'un aide-mis-

sionnaire, plutôt que d'un missionnaire que M. Lemue a besoin, et la conférence engage le Comité à lui en envoyer un le plus tôt possible, attendu qu'il est seul, que sa station s'est accrue, et que s'il tombait malade il n'aurait personne pour le suppléer; 2° l'expérience prouve qu'il suffit d'un missionnaire et d'un aide-missionnaire pour chaque station, surtout dans les commencemens, où la partie spirituelle de l'œuvre est peu considérable; 3° un artisan peut s'occuper tout aussi bien que le missionnaire, si ce n'est mieux que lui, des travaux manuels, et avancer ainsi les progrès de la civilisation parmi les indigènes; 4° dans une station où ne se trouve qu'un missionnaire en titre pour diriger les travaux, il y a toujours plus d'unité dans les plans et d'ensemble dans leur exécution; 5° les missionnaires ministres de l'Evangile sont trop rares pour les tous concentrer dans un même endroit, tandis que, placés à de certaines distances les uns des autres, ils peuvent faire beaucoup plus de bien.

En conséquence, la conférence propose au Comité que M. Daumas demeure dans le pays des Bassoutos, où un vaste champ d'évangélisation s'ouvre devant les missionnaires. Elle a entendu parler dernièrement d'une tribu inconnue (celle des Bagoyas ou Lihoyas), qui réside à quarante lieues environ au nord de Bossiou. Personne ne l'a encore visitée, et il paraît qu'il serait possible de fonder au milieu d'elle une station. MM. Arbousset et Daumas ont été invités à faire de ce côté là un voyage d'exploration, pour déterminer le nombre des indigènes composant cette tribu, visiter le pays qu'elle habite, et apprendre à connaître par eux-mêmes la nature du nouveau champ de travaux qui s'offre à notre Société. A supposer que la mission projetée ne réussisse pas, l'année que le frère Daumas aura passée dans le pays des Bassoutos, en attendant la réponse du Comité, ne lui aura

pas été inutile, puisque dans cet intervalle il aura pu visiter les stations, apprendre à connaître les mœurs et étudier la langue des Béchouanas.

Enfin, un dernier motif qui a déterminé la conférence à garder M. Daumas dans le pays des Bassoutos, c'est que ce frère ayant appris l'art de l'imprimerie et ayant reçu du Comité la commission de s'occuper de la presse missionnaire, ses travaux seraient peu utiles s'ils avaient pour théâtre Motito, qui est à une distance considérable des trois stations de Béthulie, Béerséba et Morija.

On ne lira pas sans émotion les lignes suivantes, dans lesquelles la conférence des missionnaires exprime sa joie de l'arrivée de nos deux amis sur le sol africain :

« Notre rencontre sur cette terre étrangère, que nous avons si souvent arrosée de nos larmes, a été une des plus douces qui se puissent imaginer. Nos cœurs tressaillent de joie à la vue de ce petit renfort qui nous est accordé. Cette circonstance est non seulement pour nous une nouvelle preuve de la fidélité du Seigneur envers nous, mais aussi de l'avancement de son règne dans notre chère patrie. En entendant raconter les choses merveilleuses que Dieu opère en France, nos genoux tremblans se relèvent, nos mains se fortifient pour le combat, notre courage se ranime, et nous anticipons par la foi sur les jours heureux où la connaissance de l'Eternel sera répandue parmi toutes les nations de la terre. »

Cette lettre est signée par MM. S. Rolland, *président*; J. P. Pellissier, *secrétaire*; Th. Arbousset, E. Casalis et F. Daumas.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SIBÉRIE (1).

Lettre de deux jeunes Mongols convertis.

La voix de l'Evangile est douce à entendre en tout pays ; mais elle semble avoir quelque chose de particulièrement aimable, lorsqu'elle retentit du fond des déserts de la froide Sibérie. Malheureusement il est à craindre que les deux jeunes et intéressans chrétiens, dont on va lire la lettre touchante, ne soient bientôt privés de leurs guides spirituels. Un ukase pareil à celui qui a chassé les missionnaires bâlois du Caucase, menace de frapper les missionnaires anglais de la Sibérie. Prions donc pour ces tendres agneaux et recommandons-les aux soins paternels du souverain pasteur et évêque de nos âmes, pour qu'il les paisse, dans ces déserts, même sans le secours des serviteurs qui leur ont servi jusqu'à ce jour d'instituteurs et d'appui.

A M. Brown, pasteur à Pétersbourg.

« Bien-aimé frère aîné en Christ,

» Deux élèves chrétiens de cette contrée, nouvellement nés à la vie spirituelle par la vertu du sang de Christ, vous souhaitent, en abondance, la paix et la bénédiction ! Et maintenant que vous dirons-nous? sinon que nous nous avons aussi trouvé la rédemption qui est en Jésus-Christ. Que nous sommes heureux d'avoir été réveillés

---

(1) *Voyez* page 113.

du profond sommeil de la mort! Car autrefois, nous étions du nombre de ceux qui commettent une multitude de péchés contre le Dieu vivant, et dont la mort seconde est le partage assuré. Et cependant, dans cet état, nous nous glorifiions dans des pensées orgueilleuses, nous nous abandonnions aux joies mondaines, et nous perdions notre âme. Mais Jésus-Christ, dans sa miséricorde, a frappé avec force à la porte de nos cœurs, et nous a appelés à lui; il a entr'ouvert devant nous l'enfer et nous a montré l'abîme dans lequel nous étions en danger de nous précipiter, et maintenant nous avons répondu à son appel et nos pauvres âmes sont venues à lui. Il nous a donné un commandement d'après lequel nous embrassons ses pieds et nous ployons le genou devant lui; et nous désirons désormais marcher dans le chemin étroit où il a marché lui-même. Il nous dit dans sa parole : » Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez celui qui peut précipiter et l'âme et le corps dans la géhenne. Lorsque nous sommes venus à Christ, nos amis d'autrefois nous ont repoussés et nous ont abandonnés; mais combien n'en avons-nous pas trouvé de nouveaux bien dignes de notre affection!... Avec combien de mères et de frères et de sœurs, ne sommes nous pas maintenant unis au Seigneur! Et vous aussi, vous êtes devenu notre frère aîné, et nous sommes persuadés que vous ne méconnaîtrez pas ce parentage selon l'Esprit. Le Seigneur ne nous a-t-il pas fait cette précieuse promesse : » Tout ce que le Père m'a donné vient à moi, et je ne mets point dehors celui qui vient à moi. »

« Et maintenant, cher monsieur, nous avons une prière à vous faire et que vous voudrez bien écouter avec patience. Il y a, dans cette contrée, des milliers d'âmes qui sont près d'être précipitées dans la mort seconde et

qui se trouvent plongées dans l'abîme dont nous avons été tirés. Si elles venaient à sentir leur misère et à voir le danger qu'elles courent, ainsi qu'à connaître la grâce du Seigneur et à marcher dans ses commandemens, combien grande serait notre joie! Qu'ils sont en petit nombre les maîtres qui nous instruisent et nous distribuent le pain de la Parole! Ils ne sont que deux ici, et encore l'un d'entr'eux se trouve-t-il maintenant auprès de vous; et cependant l'œuvre est si grande! Oh! cher monsieur, comment serait-il possible qu'un seul homme pût suffire, seulement à couper le bois, pour préparer la nourriture à tant de monde? Et cependant, il n'y a qu'un seul missionnaire à l'ouest de la rivière Selenka.

« C'est là une œuvre certainement impossible à un seul homme qui, en général, a si peu de moyens d'action, mais nous nous réjouissons de savoir que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Notre cher maître a très-peu de temps à lui, et il ne peut poursuivre la traduction des saintes Ecritures en langue mongole. A peine il s'est assis pour y travailler, qu'une foule de gens entourent sa porte, et viennent chercher auprès de lui des remèdes pour leur âme. Les jeunes gens de l'école viennent aussi souvent lui demander des instructions; et de plus, il a beaucoup à faire avec les âmes qui ont reçu la grâce de Dieu en Christ, et qui ont encore un grand besoin d'instruction. Notre cher Maître est vraiment hors d'état de suffire à tant de travaux. Que de brebis sont errantes dans le désert et qui n'ont pas de berger! Oh! si elles avaient des pasteurs, et si elles entendaient la voix de Dieu combien elles seraient heureuses! Mon frère et moi, nous prions Dieu le Père, au nom de son Fils, et nous lui demandons, si c'est sa volonté, de vous envoyer comme instituteur au milieu de ce peuple, qui est

encore assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

« Cher monsieur, notre frère aîné, venez donc au milieu de nous; priez pour cela le Seigneur, et nous sommes persuadés qu'il vous mettra au cœur de venir nous secourir. Cher frère, montrez-nous ainsi votre charité et venez ici. Nous savons que vous faites partie des vrais serviteurs de Jésus-Christ; si donc vous voulez allez prêcher l'Evangile à un peuple païen, venez chez nous. Nous avons besoin de beaucoup de maîtres, parce que nos villes et nos villages sont éloignés les uns des autres ; et comme la terre ne peut se rassasier de boire la pluie au temps de la sécheresse, de même nous demeurerons affamés et altérés, aussi longtemps qu'il y aura si peu de maîtres pour nous enseigner le chemin qui mène à Christ. Nous sommes véritablement dans une grande famine spirituelle; nos âmes le voient et le sentent, et nous craignons qu'un grand nombre de nos anciens amis et connaissances ne soient déjà mûrs pour l'enfer. Notre Sauveur a dit cette parole : « Je vous dis en vérité, qu'il y en a ici quelques-uns qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venir avec puissance. » Eh bien, ici se trouvent beaucoup d'âmes, et l'une après l'autre elles s'en vont dans l'éternité; c'est pourquoi il faut que des maîtres viennent pour étendre le règne de Dieu au milieu de nous. Chaque homme à un petit doigt à sa main, et quoique ce doigt ait moins de force que les autres il est pourtant d'une certaine utilité à tout le corps. Ainsi nous qui ne sommes que des jeunes gens peu capables, et seulement le petit doigt de la main de notre cher frère, nous espérons cependant, avec la grâce du Seigneur, avoir aussi notre petite part dans cette œuvre sainte. »

NOUVELLE - ZÉLANDE.

STATION DE WAIMATE.

Cette station, qui date de l'année 1830, et qui est actuellement l'une des plus florissantes de la Nouvelle-Zélande, est, entre mille autres, un monument frappant de la puissance régénératrice et civilisatrice propre au christianisme. Bien des difficultés s'opposaient à sa formation, principalement le manque de routes qui pussent servir à transporter de la côte et de Kerikeri, autre station missionnaire à dix milles de là, les provisions et, en général, les objets dont on pourrait avoir besoin dans le nouvel établissement. Après bien des recherches, on parvint à tracer une route serpentant au milieu des collines et des ravins, et au moyen de trois ponts jetés sur des torrens, dont l'un ayant soixante pieds de longueur et quarante de hauteur, et de plusieurs grands abattis de bois, entrepris pour se faire jour à travers d'épaisses forêts, l'on parvint à établir des communications régulières entre la côte et Waimate, praticables en hiver comme en été : ce fut là l'œuvre de trois mois de travail, et le tout fut exécuté par les indigènes eux-mêmes, sous la direction de deux aides-missionnaires, MM. Clarke et Hamlin.

L'établissement est situé au centre d'un district populeux, sur un sol qui présente toutes les facilités pour l'agriculture. La plaine est entourée d'un amphithéâtre de collines, couvertes de bois de construction : au pied de ces collines coulent les limpides eaux de la Waitangi, qui arrosent et fertilisent toute la vallée. A droite de la station l'on voit le *Puke-nui*, ou grande colline, qui paraît être d'origine volcanique.

Jusqu'à trente-cinq milles au sud-ouest de Waimate, les indigènes ont pratiqué des routes pour faciliter aux missionnaires leurs communications avec les nombreux villages où ils vont régulièrement annoncer l'Evangile. Dans la plupart de ces villages, des chapelles ont été bâties et consacrées au service de Dieu. Les unes sont en joncs; les autres en morceaux d'écorce d'arbre proprement liés ensemble; des troisièmes sont faites de ces deux sortes de matériaux réunis. L'une d'elles, plus massive et plus solide que les précédentes, est en planches: elles sont assez spacieuses pour contenir de cent cinquante à deux cents personnes, et quoiqu'on ait pu faire peu de chose pour les décorer intérieurement, cependant quand on réfléchit qu'elles sont le produit du travail d'hommes naguère sauvages et cannibales, et qu'elles sont propres, convenables et suffisantes pour les mettre à l'abri des intempéries de l'air, on a lieu d'en être fort satisfait, et même d'en être surpris. Chaque dimanche le service divin y est célébré par les aides-missionnaires, et occasionnellement par le pasteur de Waimate. Dans ces mêmes villages, l'on a établi, avec l'agrément des chefs, des écoles du dimanche et des écoles sur semaine. Dans l'établissement même, quatre écoles sont en pleine activité; l'une de petits enfans (infant school), fréquentée par vingt-cinq enfans environ; l'autre, pour les jeunes garçons et les adultes, est ouverte depuis six heures jusqu'à huit en été, et depuis sept jusqu'à neuf en hiver; une troisième, qui a lieu l'après-midi, est destinée aux femmes et aux jeunes filles; il s'y trouve toujours une cinquantaine de personnes; et enfin, une école pour les enfans des missionnaires.

A l'exception d'un ouvrier qui a travaillé à construire un moulin, et d'un forgeron qui a préparé le fer nécessaire pour cette construction, aucun européen n'a été

employé dans l'établissement ; les indigènes seuls, sous la direction des aides-missionnaires, ont fait et cuit plus de cinquante mille briques, dont on s'est servi pour faire des cheminées ; plus de sept mille pieds de bois ont été coupés et sciés pour faire des planches, et plus de deux cent mille bardeaux ont été fendus et utilisés. Trois maisons d'habitation, solidement construites en planches, de quarante pieds sur vingt, avec des galeries couvertes derrière et sur les côtés, ont été élevées ; en outre, on a construit des écuries pour douze à quatorze chevaux, des greniers, des ateliers de charpentier, de forgeron, des fermes, huit à dix maisons en bois, et une chapelle spacieuse, capable de contenir trois à quatre cents personnes.

Les maisons de la mission sont entourées d'une palissade en pieux, et possèdent plus de trente acres de terrein : tout ce terrein est défriché et en partie couvert de gazon, en partie planté d'arbres fruitiers et de légumes : l'on en a aussi donné quelques portions aux indigènes mariés, pour former des jardins autour de leurs demeures. Outre les terres cultivées en dedans de l'enclos, il y a au dehors plus de quarante-huit acres de champs semés d'orge, de blé, de maïs, de luzerne, etc. Aucun spectacle ne peut sans doute être plus agréable aux yeux du philantrope chrétien que celui de la charrue européenne brisant le sol de la Nouvelle-Zélande, et que la vue de l'indigène de ce pays conduisant lui-même cette charrue, et dirigeant les travaux de l'agriculture. L'introduction de la charrue et de la herse a fait époque dans l'histoire de cette contrée : jusque-là les indigènes ignoraient ce qu'était capable de produire le sol qu'ils cultivaient ; ils ne le savent que depuis peu d'années. Il est intéressant, en outre, de savoir que tous les objets en fer, nécessaires aux fermes, chars, wagons, char-

rues, herses, etc., ont été forgés dans la station; que trois puits, de cinquante pieds de profondeur, ont été creusés; qu'une écluse a été construite et un conduit d'eau pratiqué pour le moulin; que toutes les briques et les planches dont on a eu besoin ont été travaillées dans le pays et charriées de dix milles de distance, et tout cela par le moyen de quarante à cinquante jeunes gens, qui n'avaient point auparavant l'habitude du travail, et qui ont eu à lutter contre les difficultés nombreuses qui se présentent à tout instant dans un pays non civilisé.

Voici l'ordre des services à Waimate, le jour du dimanche : à huit heures et demie du matin la cloche sonne, et le service commence dans la chapelle à neuf heures. D'abord on chante un cantique; puis on lit la liturgie, traduite dans la langue des indigènes : on chante encore, et après cela le missionnaire prononce un discours. La chapelle est ordinairement remplie d'auditeurs attentifs et pieux. Le service fini, chacun trouve une occupation importante : les uns vont enseigner dans les écoles; les autres se répandent dans les villages voisins pour y annoncer l'Evangile. Le soir encore il y a service, et une exhortation est adressée aux indigènes.

Qu'on se représente les échos d'une cloche de chapelle répétés par les collines de la Nouvelle-Zélande, un pavillon avec le signe de la croix, et ces mots *Rongo Pai, l'Evangile*, flottant au-dessus de l'église, les habitans jadis cannibales de la Nouvelle Zélande se pressant, à ce double signal, dans la maison de Dieu, pour y entendre proclamer la bonne-nouvelle du salut; que l'on saisisse d'un coup-d'œil l'œuvre de civilisation et d'évangélisation commencée à Waimate, et dont nous avons essayé de donner une description, et que l'on dise *si le lieu aride ne s'est pas réjoui, et si le désert n'a pas*

fleuri comme la rose, si au lieu du buisson n'a pas crû le figuier, et au lieu des épines l'olivier et le myrthe, pour servir de monument perpétuel à la louange de la gloire de notre Dieu!!

VARIÉTÉS.

Rapport de M. Moffat sur sa visite à Mousselékatsi.

On sait que M. Robert Moffat, missionnaire de Kourouman, la station la plus voisine de Motito, a accompagné le docteur Smith, dans la visite que celui-ci a faite à Mousselékatsi. Voici le récit qu'il a lui-même tracé de son voyage.

« Le 3 juin (1835), nous atteignîmes la première ville des Métébélés. Ayant pris soin d'envoyer des messagers devant nous, pour annoncer aux indigènes notre arrivée, nous fûmes reçus près de la rivière Molapo, par Kalepe, l'un des plus grands guerriers du tyran, chargé de nous offrir des provisions et des raffraîchissemens, et de nous souhaiter la bienvenue de la part de son roi. Nous ne nous arrêtâmes que quelques jours à Mosika, tout juste le temps qu'il fallait pour recevoir de Mousselékatsi lui-même l'invitation de nous rendre au lieu de sa résidence, qui est à environ quarante milles est de Mosika ou Kurrichane. C'est le neuf que nous arrivâmes auprès de lui; la réception fut amicale, et nous fûmes traités avec beaucoup d'hospitalité. Conformément au désir qu'il m'en avait manifesté, je m'avançai à cheval en tête des waggons; quand je fus à portée de lui, il me prit la main,

me regarda fixement, comme s'il eut eu de la peine à en croire ses yeux; puis, répétant mon nom par deux et trois fois, il ajouta : « Maintenant mes yeux vous voient, et mon cœur est blanc comme le lait. » Nous demeurâmes dans cette position, pendant près d'une demie heure, au centre d'un cercle de ses guerriers, qui nous considéraient dans le plus profond silence.

« Lorsque le docteur Smith arriva ensuite avec les waggons, le tyran parut très-satisfait de sa visite, et promit au docteur tous les secours qui lui seraient nécessaires, pour atteindre le but qu'il se proposait. Après une halte de quelques jours, pendant laquelle elle fut l'objet de beaucoup de bonté de la part de Moussélékatsi, l'expédition continua sa route, dans la direction sud-est. Pour moi, je restai chez Moussélékatsi, jusqu'au trois juillet, époque à laquelle il m'accompagna, dans mon propre waggon, pour visiter quelques villes et postes militaires dans les environs de Kurrichane. A notre retour à Mosika, le chef des Zoulas mit tout en œuvre, pour retarder mon départ, et j'eus bien de la peine à me débarrasser des civilités dont il m'accablait dans ce but. Enfin je me décidai à rester jusqu'au premier août. Il m'accompagna alors, à une distance considérable à l'ouest, suivi de près de 460 guerriers désarmés, me montrant ainsi la confiance et l'affection qu'il avait placées en moi. C'est ainsi que j'arrivai sain et sauf, sous sa sauve-garde à Motito, où j'eus la joie d'embrasser ma chère épouse, qui était venue à cheval à ma rencontre.

« La tentative de faire visite à un chef aussi redoutable, surtout après les querelles qu'il venait d'avoir avec ses voisins du Sud, a pu paraître à quelques uns folle et hasardée. Mais je connaissais l'homme, j'avais confiance en son amitié, et l'événement a prouvé que je ne m'étais pas trompé. Il n'ignore pas ce que l'on pense et dit de

lui ; il connait les bruits étranges et effrayans qui circulent sur son compte, aussi, quelques instans avant que de se séparer de moi, il me dit : « Puisse Morimo (Dieu) vous conduire en paix au Kourouman, auprès de *ma* Marie (madame Moffat). Soyez sûr qu'aucun mal ne vous arrivera en route. » Puis il ajouta, avec l'accent de l'ironie : « Lorsque des gens, qui ne sont pas de mes amis, vous salueront en chemin, dites leur : Moffat a été tué par les guerriers de Moussélékatsi et mangé par eux ; les aigles ont dévoré son corps, qui a été jeté dans le désert. »

« Lorsque j'appris à Moussélékatsi que j'attendais, de jour en jour, des missionnaires qui devaient venir s'établir chez lui (les missionnaires américains), il en parut très-réjoui, et manifesta le désir, que le frère Lemue de Motito les accompagnât, et vint reprendre les travaux interrompus de sa station de Mosika. Je fus très-heureux avant que de quitter son pays, de recevoir de Griquatown, une lettre de nos frères américains, dont le contenu était destiné pour Moussélékatsi ; je lui en fis la traduction, ce qui lui causa une grande joie, et il m'assura qu'il y avait de la place pour vingt missionnaires, dans la contrée qu'il habite. La Mission chez les Métébélés me semble devoir être l'une des plus importantes. Elle exigera une grande prudence, beaucoup de foi et de persévérance ; mais nous pouvons compter sur les plus heureux résultats, car le seigneur a donné à Christ les païens pour héritage.

« Le pays des Métébélés est charmant et couvert de collines. Le climat est bon, le sol profond, riche et fertile ; les fontaines sont nombreuses, abondantes, et jetant, dans toutes les directions, les ruisseaux d'une eau excellente. Les pluies également sont fréquentes et favorisent admirablement la culture du millet (blé indigène),

du blé d'Inde, des melons, etc. La population est considérable ; j'ai vu dans une seule ville, jusqu'à deux mille guerriers réunis. Il y a quatorze villes et villages, seulement dans le voisinage de Mosika, et le pays est cultivé fort avant dans l'intérieur.

Extraits d'une lettre de M. Lemue, relatifs au même sujet.

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'une lettre de M. Lemue, datée de Motito, du 5 novembre 1835, et qui renferme sur la visite de M. Moffat à Moussélékatsi d'autres détails que ceux qu'on vient de lire, ainsi que plusieurs particularités sur les mœurs et superstitions des Zoulas :

« Nous avons eu la joie de revoir aujourd'hui notre frère Moffat ; il est content de la réception que lui a faite le chef des Zoulas ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il le regarde comme un homme de bien. Tout ce qu'il a vu durant quelques semaines qu'il a passées au milieu de cette tribu, était de nature à affliger un chrétien. L'astuce de ces sauvages, leur cruauté, l'oppression incroyable sous laquelle gémissent les nations conquises par le tyran, leurs mœurs guerrières, leurs danses, tout chez eux, en un mot, n'est propre qu'à inspirer le dégoût et l'horreur. On a peine à comprendre comment des hommes ont pu s'abrutir à un tel point. Moussélékatsi a tout fait pour donner à M. Moffat une haute idée de sa puissance. Ayant un jour réuni ses soldats, il se mit à danser à leur tête ; il était visible qu'il y mettait tout son esprit, et il ne différait dans ce moment en rien du plus abject de ses machaka (soldat). M. Moffat m'a dit avoir compté environ deux mille de ces derniers, tous également habiles dans l'art de tuer les hommes,

et prêts à partir au moindre signal pour s'enivrer de carnage.

« Tandis que M. Moffat était là, on a exécuté deux hommes et une femme : ils étaient accusés d'avoir employé quelques procédés magiques pour attenter aux jours du tyran, c'était là tout leur crime. Une assemblée a été convoquée pour les juger. On y voyait les *Tunas*, ou chefs, marcher dans le kraal en long et en large, chargeant les accusés, et donnant toutes les louanges imaginables à Moussélékatsi, qui était présent; celui-ci n'a pas proféré une seule parole. Après que la procédure fut achevée, deux hommes allèrent immoler un taureau noir; c'était le signe certain d'une exécution prochaine. Vers le soir on recommença à interroger les prétendus coupables, et ils furent envoyés au supplice. Humbati et Unkotui, deux des plus considérés de la nation, furent les exécuteurs de cette sentence; ils s'éloignèrent à une petite distance du kraal, l'un d'un côté, l'autre d'un autre; les condamnés s'assirent à terre, la tête penchée sur les genoux, et de sa hache le chef tranchait la tête à sa victime. La femme, si je m'en souviens bien, fut liée et jetée par Moussélékatsi et ses ministres, dans la rivière. M. Moffat tient d'un Zoula, fils de Kalépé, que lorsque ces barbares vont détruire une ville, ils divisent les captifs en trois bandes; d'un côté sont les vieillards, de l'autre les femmes et les petits enfans; ailleurs les jeunes gens de six à quinze ans : ceux-ci sont emmenés captifs; mais quant aux autres on les met en ligne, et on leur donne successivement à chacun le coup de mort, comme à des êtres inutiles. Ils ont même quelquefois pris plaisir à faire un grand feu autour de ces infortunés, pour prendre plaisir à les voir torturés dans les flammes.

« Avec tant de cruauté, ils sont très-superstitieux;

ils croient, comme on vient de le voir, qu'on peut partout faire mourir un homme au moyen de la magie. Par la même raison, ils imaginent se rendre invulnérables et se mettre à l'abri de toutes sortes de sortiléges, en prenant beaucoup de médecines (1). S'ils ont le bonheur de toucher la sueur d'un individu qu'ils redoutent, ils sont persuadés que celui-ci n'aura jamais la puissance de leur nuire. On a vu Moussélékatsi épier le moment qu'un Européen posait sa tabatière, pour la saisir aussitôt, et l'essuyer avec soin, pour s'approprier la sueur qui pouvait y être adhérente. Ils attribuent aussi la dernière épidémie qui a décimé les rangs des Zoulas, à la magie des Bakuin : ils racontent qu'ayant fait une expédition pour exterminer ces pauvres gens, ils trouvèrent en arrivant qu'ils avaient abandonné leurs habitations, et laissé dans un kraal un pot de terre d'une grande dimension, bien fermé. Quelques Métébélé, craignant que ce fût un piège, étaient d'avis de ne pas l'ouvrir, mais l'espérance d'y trouver du butin, engagea les autres à mépriser cet avis ; ils l'ouvrirent donc, et trouvèrent en effet des grains de verroterie, mais ils prétendent qu'il en sortit en même temps une influence maligne qui rendit un grand nombre d'entr'eux malades, et qui leur tua beaucoup de monde.

« Leur passion pour les bœufs les a jetés dans un tel aveuglement, qu'ils prient ces animaux, dans certaines circonstances, en répétant les formules les plus étranges. Il y a parmi eux un certain charlatan qu'ils croient être doué d'une sagesse plus qu'ordinaire : à la suite d'une maladie on le crut mort, et déjà les autres l'avaient assis

---

(1) Moussélékatsi disait dernièrement de Bloem, qu'il devait avoir bu considérablement de médecines, puisque ses gens ne pouvaient pas le tuer.

dans sa fosse, et travaillaient à le recouvrir de terre, quand tout-à-coup celui-ci commença à éternuer et à leur parler rudement. Pour acquérir du crédit, il prétendit qu'il avait été réellement mort, qu'il avait fait un voyage dans l'autre monde, et qu'il y avait vu une immense quantité de bœufs blancs. Les Zoulas, ainsi que les Cafres, en général, ne croient pas à la possibilité de revivre dans une autre économie. Cependant, lorsqu'ils essayaient, il n'y a pas long-temps encore, de faire de la pluie, à cause de la grande sécheresse qui règne maintenant dans tout le sud de l'Afrique, ils ont sacrifié plusieurs bœufs, et prié instamment Machabané, père de Moussélékatsi, décédé depuis long-temps, de leur envoyer de la pluie.

« Malgré tout cela, Moussélékatsi persiste à demander des missionnaires; mais il est bien douteux qu'il soit disposé à leur donner l'assistance qui leur est absolument nécessaire pour travailler à leur œuvre avec quelqu'espoir de succès. Pendant que M. Moffat était chez lui, il lui envoya dire que le lendemain était pour les blancs un grand jour, qu'il comptait, avec ses gens, rendre à Dieu le culte qui lui est dû, et qu'en conséquence, il le priait de ne pas l'interrompre par ses visites. Que fit Moussélékatsi? Il réunit ce jour-là plus de soldats qu'à l'ordinaire, et leur fit signe de danser dans un kraal voisin, où ils furent bruyans à l'excès, exaltant Moussélékatsi jusqu'aux nues. Ce tyran semble avoir le sentiment que tout ce que les blancs disent dans le culte divin, de la grandeur et de la majesté de Dieu, doit s'entendre de leur roi, et cela l'irrite. Toutes les fois qu'il paraît en public, il y a toujours un ou plusieurs de ses sujets qui se tiennent à quelque distance, pour le louer, et lorsque ceux-ci sont fatigués, d'autres prennent leur place. Il aime à être appelé *Cieux* (1), *roi*

(1) Les Zoulas se glorifient de tirer leur origine de *Pézoulo*, le ciel.

des cieux, roi des rois, grosse montagne, lion, éléphant, mangeur d'hommes. Il a mangé trente tribus, répètent-ils; *il fait trembler les rois, il commande à la pluie, et elle lui obéit.*

Incendie de Lattakou.

En quittant Lattakou pour s'éloigner du voisinage de Moussélékatsi, qu'il redoute, Mahura a fait mettre le feu à son ancienne ville. En un moment, celle-ci n'a plus été qu'un monceau de ruines. Quand les Béchouanas ont recours à une pareille extrémité, c'est une preuve qu'ils ne veulent plus habiter jamais dans l'endroit désolé, et un incendie de cette nature équivaut à une sorte d'exécration. Nous avons raconté ailleurs (1) que la retraite de Mahura et de sa tribu sur la rivière Hart, a contribué à l'accroissement rapide de Motito : voici comment; c'est que Mochuara, chef des Barolong, qui n'a pas voulu suivre Mahura dans son émigration, s'est retiré dans l'établissement de M. Lemue, accompagné de tous ses gens.

Retour de l'expédition du docteur Smith.

Le docteur Smith et tous les gens de sa suite étaient de retour, sains et saufs, à Motito, le 24 octobre dernier, à l'exception d'un Hottentot, qui, pour s'être enivré, a eu le malheur d'être déchiré par un lion. Le docteur Smith a pénétré au nord aussi loin que le tropique; il a parcouru en tous sens le pays des Métébélés, découvert plusieurs espèces de quadrupèdes jusqu'ici inconnues, et préparé le chemin à ceux que l'amour des

(1) *Voyez* page. 125

découvertes engagera à marcher sur ses traces. Au-delà de Moussélékatsi il n'a pu trouver aucune tribu dans son entier, ce destructeur les ayant toutes assujetties, mutilées, dispersées ou anéanties. Quant à Moussélékatsi lui-même, M. le docteur Smith croit qu'il n'est pas aussi formidable qu'il veut bien le faire paraître. La dernière épidémie a beaucoup affaibli sa tribu; fort peu de vrais Zoulas existent aujourd'hui. La masse de la nation se composant de captifs affranchis, le moindre revers de fortune suffirait pour les détacher de son parti. M. le docteur Smith, à la prière de Moussélékatsi, emmène avec lui plusieurs Métébélés, qu'il doit présenter de sa part au gouverneur de la colonie. De ce nombre est Humbati, qui occupe un rang éminent parmi les Zoulas.

M. Hamilton, aide-missionnaire du Kourouman, qui était allé couper du bois dans le pays de Moussélékatsi, pour la construction de l'église de Kourouman, est également arrivé à Motito quelques jours après le docteur Smith, bien fatigué et bien dégoûté du tyran; cependant, celui-ci ne l'a pas mal accueilli, et lui a recommandé tout particulièrement de dire à M. Lemue qu'il devait aller habiter de nouveau sa maison de Mosika.

Traité conclu entre le gouverneur de la colonie du Cap et le chef de Griquas Waterboër (1).

Dans le courant de l'année dernière, le gouverneur de la colonie a fait avec Waterboër, chef des Griquas de Griquatown, un traité par lequel il s'engage à lui

(1) *Voyez*, sur ce chef, p. 119.

fournir des secours en munitions, à condition que celui-ci maintienne le bon ordre parmi les tribus des frontières. Dans ce but, Waterboër a entrepris un voyage à Motito, pour prendre connaissance de l'état des affaires dans l'intérieur du pays. M. Lemue l'a vu et a été très-satisfait et très-édifié de sa conversation ; il a fait un excellent discours aux indigènes de la station, sur Mal., II, 6 : *Il a marché avec moi dans la paix et dans la droiture, et il en a détourné plusieurs de l'iniquité.* Voilà donc un chef africain converti au christianisme, par le moyen des missions évangéliques, devenu non-seulement capable d'annoncer l'Evangile, mais encore de servir de boulevard à la colonie contre les fureurs de Moussélékatsi, et des tribus barbares du nord !

Projet de fonder une mission nouvelle parmi les Zoulas.

Le sud de l'Afrique fixe de plus en plus l'attention des Sociétés de Missions des deux hémisphères. Tandis que nos frères d'Amérique envoient des missionnaires à Moussélékatsi, la Société des Missions épiscopales d'Angleterre, sur la proposition du capitaine Gardiner, qui a résidé deux ans à Port-Natal, vient d'arrêter la fondation d'une nouvelle mission parmi les Zoulas. Il s'agirait de placer un missionnaire à Port-Natal même, trois dans une station de l'intérieur, nommée Culula, à quatre-vingt-cinq milles environ de Port-Natal, et deux au milieu de la tribu des Inthlangwain, à quatre journées à l'ouest. La population des Zoulas, aux environs de Port-Natal, est de trois mille âmes environ. La tribu des Inthlangwain est de huit mille individus.

M. Rhenius et ses collègues.

Quatre missionnaires allemands, faisant partie de la mission du district de Tinnevelly (Indes-Orientales), viennent de se séparer de la Société de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, et se proposent, à ce qu'il paraît, de former une mission indépendante. L'un d'eux, M. Rhenius, est l'un des plus anciens missionnaires du pays, et a joué un rôle important dans le grand réveil qui a eu lieu dans cette partie de la presqu'île de l'Inde. La séparation est provenue de ce que le Comité de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale, exigeait des missionnaires qu'ils introduisissent dans le culte des indigènes convertis, la liturgie et en général la forme du culte de l'Eglise épiscopale d'Angleterre.

Emploi des caractères romains dans les langues orientales.

L'on s'occupe, à ce qu'il paraît, avec beaucoup d'activité, dans l'Inde, d'un plan qui aurait pour but de substituer le caractère romain aux différens alphabets en usage dans l'Orient, pour exprimer les innombrables dialectes des Indes-Orientales-Britanniques.

Ce plan aurait l'avantage de faciliter aux indigènes l'étude de la langue anglaise; aux Anglais, l'étude des langues des Hindous; aux Hindous, celle des dialectes des différentes provinces de leur immense pays, en même temps qu'il aurait pour but de faire tomber les ouvrages irréligieux et immoraux de la littérature hindoue et mahométane, et de donner à la littérature anglaise une plus grande extension.

Sous le rapport chrétien, l'on conçoit de quelle importance serait pour les missionnaires l'introduction d'un alphabet qui leur épargnerait la peine d'apprendre tant de caractères différens avant de pouvoir se mettre à l'étude des langues du pays, et qui leur permettrait aussi lorsqu'ils sont en voyage, de lire les saintes Ecritures, dans une multitude de langues, à une foule d'Hindous, qui se réunissent souvent des parties les plus reculées de l'Inde, pour assister aux fêtes du paganisme.

Déjà plusieurs essais ont été faits qui permettent d'espérer que l'adoption de ce système aura lieu graduellement, et que d'école en école, de collége en collége, et de ville en ville, il se propagera, avec le temps, dans toute l'étendue de l'Inde.

Arrivée de six missionnaires berlinois au Cap de Bonne-Espérance.

L'œuvre missionnaire au sud de l'Afrique s'étend et se consolide d'année en année. Six missionnaires de la Société de Berlin sont arrivés au Cap le 3 janvier dernier, après une traversée de onze semaines. Ce sont MM. Jacques-Louis Doehne, Charles-Frédérich Wuras, Théodore Radloff, Charles-Robert Lange, Adolphe Ortlepp, et Louis-Zerwick. Leur destination ultérieure n'est point encore déterminée.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Assemblées annuelles de diverses Sociétés chrétiennes a Londres.

Un ami à qui nous nous étions adressés pour avoir quelques détails sur les anniversaires des Sociétés religieuses de Londres, a eu la bonté de nous envoyer la lettre suivante :

Londres, 18 mai 1836.

« Cher frère ;

« Il sera peut-être agréable aux lecteurs de votre journal d'avoir une courte notice sur les anniversaires religieux qui pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler ont eu lieu dans cette grande cité. Je regrette seulement que mon temps ne me permette pas de donner à cette notice une forme plus parfaite, car il serait presque impossible de traiter un pareil sujet d'une manière un peu convenable sans écrire un gros volume.

« A mon arrivée à Londres, je commençai par m'informer de toutes les assemblées annuelles et de tous les services religieux s'y rattachant, qui devaient se célébrer ; et je suis persuadé que vos lecteurs eux-mêmes seront étonnés et réjouis, quand je leur dirai que le nombre des réunions annuelles seulement, annoncées comme devant avoir lieu depuis le 25 avril au 6 juin, c'est-à-dire dans un espace de six semaines, s'élevait à quarante-quatre, et que celui des sermons

prêchés en faveur de quelques-unes de ces Sociétés était de vingt-un.

« Il y a donc actuellement dans cette île peu considérable, quarante-quatre Sociétés religieuses qui s'assemblent annuellement à cette époque de l'année, pour raconter ce que Dieu a fait par leur moyen, et s'encourager les unes les autres à de plus grands efforts. Et si nous ajoutons à ce nombre celui des Sociétés qui se réunissent à d'autres époques de l'année, nous pourrons dire qu'il y a en Angleterre cinquante Sociétés dont l'unique but est de travailler à l'avancement du règne de Christ et au bonheur de l'humanité. Quant aux diverses contributions en argent recueillies dans le courant de l'année dernière, je ne puis pas en préciser le total avec certitude, mais je suis persuadé qu'il ne monte pas à moins de six cent mille livres sterling, soit quinze millions de francs (1).

« Comme les assemblées des Sociétés les plus importantes sont déjà passées, je vais vous dire quelques mots de celles qui me paraissent devoir le plus intéresser vos lecteurs, c'est-à-dire de celles dont les travaux se rattachent le plus directement à l'œuvre des missions.

Société Wesleyenne des Missions.

« L'assemblée annuelle de cette Société a eu lieu le lundi 2 mai, à Exeter-Hall. Le concours était immense, et des centaines de personnes furent obligées de s'en retourner faute de place. La réunion commença à dix

---

(1) Si à ce chiffre nous ajoutons celui de 10 millions représentant à peu près les recettes des Sociétés américaines et du continent, la somme totale des contributions des Eglises chrétiennes évangéliques dans le monde entier, est chaque année, de 25,000,000 de francs. (*Rédacteurs*).

heures du matin, et dura jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi. Beaucoup de personnes s'y étaient déjà rendues à huit heures du matin, quelques-unes même plus tôt, et restèrent cependant jusqu'à la fin, tant est grand l'intérêt qu'inspire cette Société. On peut en dire autant de toutes les autres Sociétés de Missions, aussi bien que de la Société Biblique, de la Société des Traités, de la Société des Ecoles du dimanche, etc. Il est peut-être utile de dire ici que la salle d'Exeter peut contenir de trois à quatre mille personnes.

«Sir Oswald Mosley, membre du parlement, présidait l'assemblée. Le révérend docteur Bunting lut le rapport qui fut très-long. M. Bunting fit un narré rapide des travaux de la Société en Suède, en Allemagne, en France, en Espagne, dans les Indes, au sud de l'Afrique, dans la Nouvelle-Zélande, aux îles des Amis, aux Indes-Occidentales et dans les possessions anglaises de l'Amérique du nord. Le rapport tout entier était intéressant; mais aucune partie n'intéressa davantage que celle qui retraçait les succès merveilleux de l'Evangile dans la Nouvelle-Zélande et aux îles des Amis. Dans la première de ces îles, un grand nombre de tribus ont embrassé l'Evangile, et quatorze chefs sont devenus eux-mêmes missionnaires ou prédicateurs. Aux îles des Amis, les progrès de l'Evangile ont été encore plus remarquables, car la population presque toute entière paraît en avoir éprouvé l'influence. Le dimanche est strictement observé par la majorité des habitans, et de manière, comme le disait un des missionnaires de ces îles en s'adressant à l'assemblée, à faire honte au peuple anglais lui-même, qui pourtant a conservé, en général, un grand respect pour ce saint jour.

« Dans cette réunion, cinq membres du parlement

ont pris la parole, ainsi qu'un grand nombre de pasteurs et d'autres personnes. Le rapport constate que la Société occupe cent soixante-treize stations, et qu'elle emploie environ deux cent quatre-vingt-dix missionnaires, dont trente sont partis l'année dernière, et dont sept se trouvent momentanément en Angleterre. De ces deux cent quatre-vingt-dix missionnaires, quatre-vingts se trouvent dans les colonies des Indes-Occidentales. Le nombre total des communians, c'est-à-dire des membres de l'Eglise dans les diverses stations de la Société, s'élève à cinquante-quatre mille deux cent vingt-six, ce qui donne une augmentation de cinq mille neuf cent vingt-deux sur l'année précédente. Les écoles dans les stations missionnaires de la Société renferment quarante-trois mille six cent quatre-vingt-douze enfans, ce qui offre un progrès de cinq mille sept cent vingt-sept enfans sur le nombre de l'année dernière. Les recettes totales de l'année qui vient de s'écouler ont été d'environ 65,000 liv. sterl. (1,625,000 francs), et la dépense de 68,000 (1,700,000 fr.), ce qui présente un déficit de 3,000 liv. sterl.; mais il est réjouissant d'ajouter que plus de 1,800 liv. sterl. (45,000 fr.) ont été recueillis le jour même de l'assemblée générale, dont 25,000 ont été donnés par une seule personne, et 12,500 par une autre.

« Cette réunion, quoique un peu longue, a été bonne et édifiante. Que le Seigneur continue à répandre sa bénédiction sur les travaux de cette grande Société!

Société des Missions de l'Eglise Épiscopale.

« Le trente-sixième anniversaire de cette excellente Société eut lieu le jour suivant, 3 mai, également à Exeter-Hall. L'affluence y fut tout aussi grande qu'à celui

de la Société Wesleyenne. Le duc de Chichester occupait le fauteuil. Le rapport, lu par M. Jowett, offrit un tableau réjouissant des travaux de la Société en Egypte, en Abyssinie, dans l'Inde, aux Indes Occidentales, etc. Les recettes de cette Société, pendant l'année dernière, ont été de 69,582 liv. sterl. (1,739,550 fr.), et ses dépenses de 64,213 liv. sterl., (soit 1,605,321 fr.). Le nombre de ses missionnaires n'a pas augmenté de beaucoup pendant l'année qui vient de s'écouler; mais en échange l'institut missionnaire d'Islington, qui est sous la direction de cette Société, compte maintenant vingt-quatre élèves qui s'y préparent pour l'œuvre des missions étrangères. Quinze jeunes gens sont sortis de cette maison l'année dernière, et ont commencé leurs travaux parmi les païens, dix en qualité de ministres, et cinq comme catéchistes. Parmi les nombreux orateurs qui prirent la parole dans cette réunion, nous avons remarqué le Rév. Duff, missionnaire à Calcutta, qui a fait un très intéressant rapport sur l'état religieux et moral de l'Inde, ainsi que sur les cinq cents élèves qui fréquentent le collége que la Société à laquelle il est attaché, a établi à Calcutta.

Société des Missions de Londres.

« Cette ancienne Société a tenu sa quarante-unième assemblée annuelle à Exeter-Hall, le jeudi 12 mai courant, sous la présidence de son trésorier, M. Thomas Wilson, Esq. L'affluence était si grande, qu'on jugea convenable de tenir à la même heure une seconde réunion dans une des chambres basses du même édifice, où le rapport fut également lu et plusieurs discours prononcés.

« Dans la grande salle, le rapport fut lu par le Rév. Ellis, l'un de ses secrétaires.

« Voici le tableau sommaire des stations et des ouvriers de la Société :

	Stations.	Mission-naires.	Aide-mission-naires, naturels, etc.
Mer du Sud	49	22	70
Bords du Gange	5	7	6
Indes-Orientales	163	33	123
Russie	3	4	1
Bords de la Méditerranée	1	1	»
Sud de l'Afrique	28	23	12
Iles de l'Afrique	2	3	3
Indes-Occidentales	21	18	8
	272	111	223

« En ajoutant à ce nombre plus de quatre cent-cinquante maîtres d'école, cela fait près de huit cents personnes attachées à la Société, et plus ou moins dépendantes d'elle, sans compter leurs familles.

« La Société a pu envoyer l'année dernière vingt-huit missionnaires sur différens points du globe. Le nombre des Eglises qu'elle a fondées et organisées jusqu'à présent parmi les païens, est de soixante-quatorze, et le nombre des communians ou des membres de ces Eglises, est de cinq mille deux cent trente-neuf. Elle a établi quatre cent quarante-trois écoles, fréquentées par vingt-neuf mille six cent-un élèves. La somme totale de ses recettes durant l'année dernière, y compris 3,000 liv. sterl. que lui a données le gouvernement anglais pour la construction de maisons d'écoles dans les Indes-Occidentales, a été de 55,865 liv. 2 sch. 11 d., soit 1,396,628 fr., et celle des dépenses de 60,627 liv. 8 sch. 5 d., soit 1,515,687 fr., ce qui offre ainsi un excédant de dépenses de près de 5,000 liv. sterl.

« Dans le grand nombre d'excellens discours prononcés dans cette assemblée, l'on a remarqué entr'autres ceux de MM. Cambell et Williams, missionnaires de la Société, le premier dans l'Inde et le second dans les îles de la mer du Sud. Les discours des Rév. James et Leifchild étaient également fort beaux ; sous tous les rapports cette réunion est une des meilleures auxquelles j'aie assisté à Londres cette année.

« Je viens de vous présenter un résumé succinct des assemblées annuelles des trois grandes Sociétés missionnaires, auxquelles j'ai assisté depuis mon arrivée à Londres. L'assemblée annuelle de la quatrième grande Société missionnaire, celle de la Société Baptiste, n'aura lieu qu'à la fin du mois de juin.

« Je vous dirai maintenant quelque chose de quelques autres Sociétés, dont les travaux s'étendent à d'autres contrées.

Société Biblique Britannique et Etrangère.

« Cette noble et grande Société poursuit sa marche et ses bienfaisans travaux avec un plein succès. Elle a célébré son trente-deuxième anniversaire à Exeter-Hall, le mercredi 4 mai courant : Lord Bexley présidait l'assemblée. Le rapport, lu par MM. Browne et Brandram, secrétaires de la Société, renfermait des faits fort intéressans, concernant les opérations de la Société dans toutes les parties du monde, et en particulier en Italie, dans l'île de Malte, à Bucharest, en Walachie, à Smyrne, à Constantinople, à Calcutta, à Madras, à Canton, à la nouvelle Zélande, à la nouvelle Galles du sud, à l'île Maurice, au sud de l'Afrique, aux Indes occidentales, etc., etc. Les recettes de l'année dernière ont été de 86,819 liv. sterl. 8 sch. 7 d., ce qui fait 2,170,487 fr., et ses dépenses de 107,483 liv. 19 sch. 7 d. (soit

2,687,099 fr.) Le nombre des Bibles, Nouveaux-Testamens et portions des saintes Ecritures sortis de ses magasins pendant la dernière année, est de cinq cent cinquante-huit mille huit cent quarante-deux, qui, ajoutés à ceux que la Société a écoulés depuis sa fondation, forment un total de neuf millions sept cent cinquante-un mille sept cent quatre-vingt-douze exemplaires. Parmi les personnes qui ont parlé dans cette assemblée, on a surtout remarqué les évêques de Chester et de Winchester, lord Glenelg et le révérend docteur Jean Pye Smith.

Société des Traités religieux.

« Elle a célébré son trente-septième anniversaire à Exeter-Hall, le vendredi soir, six courant, sous la présidence de M. Samuel Hoare, Esq. Le rapport, lu par M. Jones, l'un des secrétaires de la Société, renfermait un tableau fort réjouissant des travaux de la Société, et de ceux d'autres Sociétés pareilles qui se sont établies dans toutes les parties du monde. Pendant l'année écoulée, quinze millions neuf cent quatorze mille cent quarante-huit Traités ont été mis en circulation; et, depuis la fondation de la Société, deux cent trente-cinq millions d'exemplaires, en quatre-vingt-trois langues, sont sortis de ses magasins. Les recettes de l'année ont été de 63,034 liv. 13 sch. 8 d. sterl. (soit 1,575,864 fr.): dont 54,686 liv. 18 sch. 11 d. provenant de Traités vendus, et le surplus de dons volontaires. D'excellens discours ont été prononcés dans cette assemblée, entr'autres par les révérends MM. Townley, Stowell, Noël, Jackson de New-York, et d'autres personnes.

Union des écoles du dimanche.

« Cette Société a tenu sa trente-troisième assemblée

annuelle, à Exeter-Hall, le jeudi soir 5 du courant. Il existe en Angleterre et dans le pays de Galles, seize mille huit cent cinquante-huit écoles du dimanche, fréquentées par un million cinq cent quarante-huit mille huit cent quatre-vingt-dix élèves. Un million d'enfans fréquentent les écoles du dimanche des Etats-Unis d'Amérique, et on a calculé que dans le monde entier près de trois millions d'enfans suivent aujourd'hui les écoles du dimanche, dont aucune n'existait il n'y a pas plus de quarante ans. D'excellens discours ont été prononcés dans cette réunion, et en réalité, les meilleures choses que j'aie entendues pendant ces anniversaires, ont été dites à l'assemblée de l'Union des écoles du dimanche.

Société de Londres pour l'avancement du christianisme parmi les Juifs.

« Le vingt-huitième anniversaire de cette Société a eu lieu à Exeter-Hall, le vendredi 6 courant. Sir Thomas Baring M. P. président. Rapporteur, Rév. Davis. Les recettes de cette Société pendant l'année écoulée ont été de 14,395 livres 14 schellings (359,890 francs). La Société a eu de grands succès en Allemagne, en Hollande, en France, en Pologne, à Tunis, en Palestine, à Smyrne, Constantinople, etc. D'après le rapport, on a lieu de croire que pendant les vingt dernières années, le nombre des prosélytes qui ont passé du judaïsme au christianisme, a été plus grand que pendant toute la période qui s'est écoulée depuis le temps des apôtres jusqu'au commencement du siècle dernier.

Société Britannique et Etrangère des Ecoles.

« La trente-unième assemblée annuelle de cette Société a eu lieu à Exeter-Hall, le lundi 9 mai courant, sous la présidence de Lord Morpeth. Cette Société a été fondée

dans le but essentiel de former de bons instituteurs et d'améliorer les méthodes d'enseignement. La Bible est la base de l'instruction religieuse et morale donnée dans les écoles. La société entretient à Londres une école-modèle dans laquelle trente-trois mille, sept cent dix enfans ont déjà été instruits, et dont un grand nombre ont été envoyés comme instituteurs dans les diverses parties de l'empire Britannique. Les recettes pour l'année dernière ont été de 3,144 livres sterling, (78,600 francs), et ses dépenses de 3,631 livres sterling soit 90,775 francs.

Société pour la propagation de la connaissance chrétienne.

« C'est ici une Société ancienne et richement dotée, et qui, dans le principe, a été d'une grande utilité. Elle a repris de l'activité depuis quelques années, mais ce qu'elle fait aujourd'hui est peu de chose en comparaison de ce qu'elle pourrait faire. L'archevêque de Cantorbury était au fauteuil. Il résulte du rapport, que les recettes de la dernière année ont dépassé 80,000 livres sterling, soit 2,000,000 de francs, et que ses dépenses ont été de 91,000 livres sterling (soit 2,275,000 francs). Elle a mis en circulation dans cet espace de temps plus de cent mille bibles, quatre-vingt-six mille nouveaux-testamens, cent quatre-vingt neuf mille livres de prières ou d'église, quatorze mille psaumes, cent vingt-cinq mille autres volumes et un million de traités, en tout deux millions, quatre cent soixante-onze mille, sept cent vingt-deux exemplaires ou volumes.

Société Biblique navale et militaire.

« Cette Société existe depuis cinquante-six ans, c'est la plus ancienne Société biblique du monde. Elle a distribué trois cent mille exemplaires des Livres Saints, complets ou par parties, surtout parmi les marins et les soldats de l'armée britannique. Plusieurs officiers de la

marine royale ont pris la parole dans cette réunion.

« Je regrette de n'avoir pas le temps de vous parler encore de quelques autres Sociétés. Plusieurs de celles qui ont l'Irlande pour champ d'activité sont très intéressantes. *La Société Hibernienne de Londres* à établi en Irlande mille neuf cent soixante-deux écoles, fréquentées par cent quinze mille trois cent vingt-trois élèves, dont près de quarante mille sont des enfans catholiques. *La Société Evangélique d'Irlande* a à son service dans ce pays cinquante ministres, évangélistes et instituteurs bibliques. *La Société de la rue Kildare* (à Dublin), a en Irlande plus de mille écoles et de cent mille élèves. L'instruction religieuse est le grand objet de toutes ces Sociétés ; la Bible préside à l'instruction donnée dans toutes leurs écoles.

« Parmi les Sociétés qui ont pour but l'avancement de la cause de l'Evangile en Angleterre en particulier, on peut mentionner *la Société des Missions domestiques*, qui a employé l'année dernière huit prédicateurs, et dont les recettes sont allées au-delà de 5,000 livres (125,000 francs.)

« Plusieurs Sociétés importantes travaillent à faire le bien dans Londres même, telles sont *la Société chrétienne de l'Instruction; la Société des prédicateurs ambulans de Londres ; la Société des Secours pastoraux, la Société Métropolitaine, et la Mission de la Cité*; cette dernière est nouvelle et très-importante, elle emploie quarante agens à visiter les familles et les individus de maison en maison, et à distribuer des traités et des Bibles. On assure qu'il y a dans Londres et son voisinage un million d'individus qui n'entendent jamais prêcher l'Evangile.

« Mais l'événement le plus important de cette grande époque des anniversaires religieux, est la formation d'une

Société des missions pour les colonies. Son but est l'avancement de l'Evangile dans toutes les colonies britanniques ; elle a eté fondée par les Congrégationalistes ou Indépendans, comme on les appelle ordinairement. Cette Société est en état de faire beaucoup de bien, et l'on sentait vivement depuis long-temps le besoin d'une pareille association ; elle a un champ d'activité aussi vaste qu'important. Que le Seigneur bénisse abondamment ses travaux.

«Voilà, sur nos anniversaires religieux, un tableau rapide, mais assez complet, de ce que j'ai vu de plus intéressant. Je regrette vivement de n'avoir pu faire mieux, mais le temps m'a absolument manqué pour cela. Que le Seigneur continue à bénir abondamment vos propres travaux et ceux de tous ses autres enfans et serviteurs en France !

Votre ami et frère,

R. B.

L'Evangile chez les insulaires de la mer du Sud.

Le Révérend J. Williams, l'un des plus anciens missionnaires des îles de la Société (Océan pacifique), de retour en Angleterre, a prononcé dans la dernière assemblée générale de la Société des missions de Londres (1) qui a eu lieu le 12 mai dernier, un discours dont nous aimons à reproduire ici les passages les plus importans, attendu qu'il présente sous un jour intéressant et nouveau quelques-uns des principaux faits relatifs à l'introduction du christianisme dans ces îles : il s'est exprimé à peu près comme suit :

---

(1) *Voyez* page 199.

« Les voyages des navigateurs français Bougainville et La Pérouse, et ceux des capitaines anglais Byron, Wallis et Cook avaient un caractère purement scientifique, leur but unique était d'enrichir l'histoire naturelle et la géographie de plusieurs découvertes faites dans une partie du globe presque inconnue, et il faut avouer que les entreprises, que ces illustres marins ont dirigées, ont été conduites avec une rare habileté et un singulier courage. Cependant ces hommes, sous tant de rapports dignes de notre admiration, n'ont rien fait, n'ont même rien entrepris pour améliorer la condition des sauvages habitans des parages qu'ils ont explorés, et si les missionnaires n'étaient venus sur leurs traces semer les bienfaits de l'Evangile, les malais des îles de la mer du Sud auraient eu des raisons de maudire plutôt que de bénir le jour où le pied des hommes soi-disant civilisés marqua sa première empreinte sur le sable de leurs rivages.

« La mission chrétienne dans l'Océan Pacifique eut à lutter, à son origine, contre d'incroyables difficultés. Dieu semblait vouloir renverser toutes les espérances de son peuple. La mission aux îles Marquises avait échoué; les missionnaires de Tangatabou avaient été massacrés, et ceux de Tahiti avaient été obligés de se réfugier à la Nouvelle-Galles du sud, pour échapper aux désastres de la guerre, de sorte qu'en peu d'années, tous vestiges de l'ambassade chrétienne envoyée par les églises évangéliques d'Angleterre dans l'Océan Pacifique avaient disparu. Les hostilités ayant cessé, Pomare invita les missionnaires à revenir; ceux-ci se rendirent aussitôt à son désir, recommencèrent avec ardeur leurs travaux, mais sans succès, et sans qu'ils eussent sous les yeux, pour relever et soutenir leurs espérances, un seul fait de nature à les encourager. A Londres le découragement était complet, et plusieurs fois déjà les Directeurs de la Société avaient

sérieusement agité la question d'abandonner cette mission. Ils auraient, sans aucun doute, fini par embrasser ce dernier parti sans les riches et libérales contributions de feu le docteur Haweis, et sans les énergiques représentations de feu le révérend M. Wilks qui, avec la ferveur qui le caractérisait, déclara qu'il vendrait les habits qu'il avait sur le corps plutôt que de consentir à suspendre cette mission, et qui proposa, en même temps, qu'au lieu de rappeler les missionnaires en Europe, l'on adressât à Dieu des prières particulières en leur faveur. De ce moment là, les affaires changèrent complètement d'aspect, car pendant que les chrétiens en Angleterre, assiégeaient par leurs supplications le trône des miséricordes, Dieu répondait merveilleusement à leurs requêtes dans l'Océan Pacifique, et chose étonnante, le bâtiment qui, parti de Londres, était chargé de remettre des lettres d'encouragement aux missionnaires, croisa en route celui qui, ayant mis à la voile à Tahiti, non-seulement apportait en Angleterre la réjouissante nouvelle de la chûte de l'idolâtrie dans les îles de la Société, mais encore avait à bord, comme faisant partie de sa cargaison, les idoles que ce peuple, naguère païen, avait rejetées, et que l'on peut voir maintenant dans le musée missionnaire de la Société. Magnifique exemple du pouvoir de la prière, et de la fidélité de Dieu dans ses promesses!

« Les circonstances qui ont préparé le commencement de cette œuvre glorieuse sont singulièrement remarquables : je n'en citerai qu'un exemple. De même que pour répandre son Esprit sur la primitive Eglise, le Seigneur avait, dans sa sage providence, choisi le jour de la Pentecôte, où des Parthes, des Mèdes, des habitans de la Mésopotamie et d'autres contrées de l'empire romain, se trouvaient rassemblés à Jérusalem, de même, pour faire éclater pour la première fois la puissance de sa grâce dans la

mer du Sud, il attendit une époque où les chefs et la plupart des guerriers des îles adjacentes s'étaient réunis à Tahiti. Ils s'y étoient rendus dans le but de coopérer à la réinstallation de Pomare dans le gouvernement de cette île, et c'est dans cette circonstance mémorable qu'ils éprouvèrent la puissante influence de l'Evangile. On les vit alors retourner chez eux, non plus comme autrefois, chargés des cadavres mutilés des ennemis qu'ils avaient tués dans la bataille, et qu'ils étaient dans l'habitude d'offrir à leurs dieux dans le but de les apaiser, mais porteurs de la bonne nouvelle de l'Evangile de paix auprès de leurs compatriotes, encore païens. Lorsque, de retour de cette expédition, Tamatoa à la tête de ses guerriers aborda dans son île, une foule immense d'indigènes se rassembla sur le rivage pour le féliciter de son heureuse arrivée. Parmi eux se distinguaient les prêtres; ils accouraient de toutes parts, et saluant les vainqueurs au nom de leurs dieux, ils exprimaient tout haut l'espérance de les voir déposer entre leurs mains de nombreuses victimes. Représentez-vous, messieurs, un pareil spectacle. Le roi ordonne à l'un de ses hérauts de se tenir debout sur la partie la plus élevée de l'un des canots de guerre, de rendre d'abord aux prêtres les salutations qu'ils en avaient reçues, puis de répondre à leur demande. Mais quelle fut cette réponse? La voici: « Nous n'avons point apporté de victimes avec nous; nous sommes tous devenus les adorateurs du Dieu vivant et véritable; nous sommes tous des gens qui prient. » Puis élévant en l'air les livres élémentaires que les missionnaires avaient écrits pour eux (car, à cette époque, il n'y avait pas d'imprimerie dans ces îles), le héraut ajouta: « Voici les victimes que nous vous apportons; voici les trophées que nous avons conquis. »

« Aussitôt une assemblée est convoquée, dans laquelle

le chef et ses gens déclarent unanimément aux habitans de l'île qu'ils sont devenus chrétiens et les invitent à suivre leur exemple. Un tiers environ des indigènes présens souscrivirent à cette proposition ; les deux autres tiers manifestèrent le désir de ne pas changer de religion. Peu de temps après, le chef tomba malade, et fut en danger de mourir. A mesure que sa maladie faisait des progrès, à mesure aussi les païens prenaient courage et semblaient triompher. Les chrétiens, de leur côté, ne faisaient que prier ; mais, au lieu de s'améliorer, l'état du chef empirait toujours davantage. Ce fut alors que, dans une réunion de prière, un chrétien, qui avait été auparavant l'un des plus ardens guerriers, leur suggéra l'idée que Dieu n'avait probablement affligé leur chef, en lui envoyant une maladie aussi grave, que parce qu'ils avaient négligé de détruire Oro, la grande idole de leur nation (car chez un peuple qui ne fait que sortir du profond abîme de la barbarie, l'on ne doit pas s'attendre à voir disparaître, en un clin-d'œil, toute trace de superstition), et il leur proposa d'aller de suite renverser Oro et anéantir le grand marae (temple), où était placée cette divinité. Après un moment de délibération, la proposition fut agréée, et aussitôt, rassemblant tout leur courage, ils se rendirent au lieu où était le siége de l'idolâtrie dans cette partie du monde ; ils renversèrent l'idole de dessus son piédestal, mirent le feu à son temple, et abattirent les arbres aux branches desquels on avait coutume de suspendre les victimes. Je ne vous dirai pas si l'on doit attribuer le changement favorable qui s'opéra alors dans la santé du chef au pouvoir de l'imagination qui agit favorablement sur son esprit, ou à la providence divine qui jugea peut-être à propos d'intervenir dans une circonstance aussi critique, ou s'il ne faut voir ici qu'une coïncidence naturelle entre deux événemens indépendans

l'un de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de ce moment là, la santé du chef commença à se remettre, et que quinze jours ou trois semaines après, il était complètement rétabli. Ce résultat d'un événement dont ils étaient loin d'attendre une pareille issue, exaspéra tellement les païens, qu'ils résolurent de déclarer la guerre aux chrétiens et de les mettre tous à mort. Dans ce but, ils dépêchèrent des messagers au chef de l'île voisine de Tahaa, pour le prier de venir avec ses gens armés se mettre à leur tête et leur aider à détruire le parti chrétien. Ils élevèrent aussi une grande maison, qu'ils entourèrent de cocotiers et d'arbres à pain, afin d'y enfermer les chrétiens et de les y brûler tout vivans. Ils prirent aussi avec eux des lances qu'ils voulaient chauffer toutes rouges au feu et avec lesquelles ils étaient décidés à transpercer leurs ennemis. Effrayés par ces préparatifs, les chefs du parti chrétien envoyèrent à plusieurs reprises des députés chargés de demander la paix; mais on leur répondit : « Il n'y a pas de paix pour des hommes qui ont brûlé les dieux; il faut qu'ils ressentent eux-mêmes les effets de ce feu qu'ils ont mis au temple du dieu Oro. » Comme dernière ressource, le roi envoya sa propre fille en ambassade; mais elle ne réussit pas mieux que les autres commissaires, et on lui fit la même réponse.

« La guerre était donc devenue inévitable, et dès le lendemain les Chrétiens devaient être attaqués. De district en district ceux-ci s'étaient retirés dans un lieu où ils ne pouvaient plus reculer; la nuit qui précéda le combat fut pleine d'alarmes pour eux, mais quelle différence dans l'attitude des deux camps! Tandis que les païens n'écoutant que les vociférations de leurs prêtres, se livraient à la débauche et à la danse anticipant ainsi sur le triomphe qu'ils se flattaient de remporter; les chrétiens qui s'étaient fortifiés derrière une tranchée élevée à

la hâte, passèrent la nuit à prier Dieu. A la pointe du jour, l'ennemi s'approcha à enseignes déployées et en poussant des cris horribles, mais, comme il y avait entre le camp des chrétiens et le lieu où il aurait voulu débarquer , un long banc de sable , il ne put mettre pied à terre, qu'à un demi-mille de là. Dès que les chrétiens s'en aperçurent et avant que les païens eussent débarqué, l'un d'eux, guerrier distingué s'adressa au chef en lui disant : « Permettez que je mette à part tous les hommes de guerre et que j'aille avec eux attaquer l'ennemi, avant qu'il ait eu le temps de se rallier après le débarquement; peut-être que la terreur s'emparera d'eux dans ce moment de trouble et de confusion et que Dieu opèrera ainsi notre délivrance! « Après un moment de délibération ce plan fut adopté; » mais, reprit le chef, avant que vous partiez unissons nous en prière. » Sur le champ hommes, femmes et enfans s'agenouillèrent en dehors du rempart de pierres, et le roi lui-même supplia le Dieu de Jacob de couvrir leur tête à l'heure de la bataille; en terminant il dit à la petite bande de ses fidèles sujets : « Allez maintenant et que la présence de Jésus soit avec vous. » Pour arriver au lieu où les païens devaient mettre pied à terre, ils firent un détour pour ne pas être aperçus, et comme les premiers ne s'attendaient pas à les voir les aborder si inopinément et si promptement, ils furent saisis d'une telle terreur panique, que jetant leurs armes et ne songeant qu'à fuir, les uns se mirent à grimper sur les arbres, les autres à fuir dans les montagnes, s'attendant à ce que les chrétiens les massacreraient, comme ils avaient eu eux-mêmes l'intention de le faire à leur égard. Mais quand du fond des cachettes où ils s'étaient retirés ils virent que les chrétiens ne faisaient aucun mal aux prisonniers qui étaient tombés entre leurs mains, ils s'écrièrent du milieu des buissons ou du sommet des

arbres : « Nous sommes ici, épargnez notre vie, pour l'amour de Jésus, votre nouveau Dieu ! « Et toute la journée fut employée à aller à la recherche des prisonniers et à les amener au chef, placé sur l'éminence où quelques heures auparavant, il avait recommandé sa petite troupe à la garde et à la protection de Jéhova. Un héraut se tenait à ses côtés, et à mesure qu'un ou plusieurs fugitifs étaient présentés au roi, il criait à haute voix : « Soyez les bien-venus, soyez les bien-venus, vous êtes sauvés par Jésus, et par l'influence de la religion d'amour que nous avons embrassée » ; et au lieu de les maltraiter comme ils auraient pu s'y attendre, on prépara une fête aux vaincus, on les fit asseoir à table, on leur servit à manger, mais ils pouvaient à peine goûter quelque nourriture, tant ils étaient confondus et absorbés par les événemens de la journée. Pendant qu'ils étaient à table, l'un des païens se leva et prit la parole : « Voici mon discours, dit-il ; que chacun suive son sentiment, pour ma part, je déclare, que de ce jour, jusqu'à ma mort, je suis décidé à ne plus servir des dieux qui n'ont pu nous protéger à l'heure du danger ; nous étions quatre fois plus nombreux que ces gens qui ont prié, et cependant ils nous ont vaincus sans effort. Jéhova est le vrai Dieu. Si nous eussions triomphé, nous les aurions brûlés dans la maison que nous avions construite exprès. Pour eux, ils n'ont fait de mal ni à nous, ni à nos femmes, ni à nos enfans ; au contraire, ils nous ont préparé ce repas magnifique. Leur religion est une religion de miséricorde. Je veux m'unir à eux. » Tous ceux qui étaient présens souscrivirent à cet avis ; et je puis affirmer que ce soir-là, les païens se joignirent aux chrétiens, ployèrent les genoux avec eux devant Jéhova, et rendirent grâce ensemble pour la victoire qu'il venait d'accorder à son peuple. Le lendemain, aussitôt après la prière du matin,

païens et chrétiens, mêlés et confondus ensemble, partirent dans différentes directions, et s'en allèrent effacer jusqu'aux dernières traces tout vestige du culte des idoles dans Tahaa et Raïatéa : trois jours après cette mémorable bataille, il ne restait plus un seul idolâtre dans toute l'étendue de ces deux îles; et les deux chefs avaient formé entre eux une alliance ayant pour but d'user de toute leur influence pour étendre l'empire de la religion chrétienne. On nous a reproché d'avoir eu recours au pouvoir civil pour établir et soutenir le christianisme. Je nie le fait. Jamais nous n'avons profité d'autre chose dans ce but que de l'influence de l'exemple des chefs. On ne saurait trouver dans le code entier des lois des naturels un seul article qui déclare que la religion chrétienne est la religion de l'île; la seule chose que nous ayons cru devoir recommander par des lois, est la cessation de tout travail le jour du repos. Mais ce que nous n'avons pas voulu faire nous, les chefs eux-mêmes l'ont fait. L'un d'eux est mort en recommandant la religion chrétienne, et en s'écriant : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? » Dans toute cette œuvre, le doigt de la Providence divine n'est-il pas marqué par des sillons de lumière ! Et les chrétiens ne doivent-ils pas y voir le plus légitime des sujets d'encouragement à la poursuivre avec une sainte confiance !

» Pour donner une idée des bienfaits que le christianisme a apportés à ce peuple, je ne citerai plus qu'un exemple; c'est celui d'une réunion de missions à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister. C'était par un de ces beaux jours sans nuage, si communs dans l'Océan Pacifique. Le soleil venait à peine de se lever dans sa gloire majestueuse, que déjà des multitudes d'indigènes s'étaient réunies pour implorer la bénédiction divine sur la solennité de la journée. A midi, une assemblée, qui ne le cédait

point en nombre à celle à laquelle j'ai l'honneur de parler à cette heure, s'était formée sans peine, et comme nous n'avions pas d'édifice assez spacieux pour contenir un pareil auditoire, il fut convenu que l'on chercherait un abri à l'ombre d'un petit bois de cocotiers qui se trouvait dans le voisinage. Représentez-vous, Messieurs, une congrégation de cette nature, protégée contre les rayons perçans du soleil par les feuilles à éventail du cocotier, de cet arbre curieux, dont les troncs sveltes et cylindriques lui donnent l'aspect d'une sublime cathédrale rustique, élevée dans ces îles sauvages par la main du tout-puissant architecte. Le roi, entouré de sa famille, des principaux chefs et des nobles de la nation, tous dans leur costume de fête, était placé près de notre bien-aimé frère Nott, qui devait ce jour-là haranguer la multitude. Celui-ci avait parlé pendant une demi-heure environ, quand le roi lui adressant la parole, lui dit dans la langue du pays : « Ativa e Noti, » c'est-à-dire : « M. Nott, finissez, je veux parler moi-même. » M. Nott continua quelques minutes, mais le roi ayant manifesté une seconde fois son désir de parler aussi, notre frère s'assit, et le roi, s'étant levé, fit à son peuple un tableau saisissant de sa condition actuelle comparée avec son état précédent de barbarie et de paganisme; il lui rappela le souvenir des bienfaiteurs auxquels il était redevable de tant d'avantages; il lui parla de la manière dont les chrétiens d'Angleterre recueillaient des fonds pour faire prêcher au loin l'Evangile, et conclut en disant : « Nous n'avons pas d'argent, mais nous avons des porcs, des noix de cocos et de l'arrow-root; avec cela nous pouvons avoir de l'argent, et je propose que nous formions dès aujourd'hui une société qui aura pour titre : *Société tahitienne pour l'extension de la Parole de Dieu.* Que tous ceux qui approuvent cette proposition lèvent leurs mains. » En un

instant une forêt d'armes nues brilla dans les airs, et l'on vit se dresser, pour appuyer une œuvre de charité, des mains qui ne s'étaient guère élevées auparavant pour autre chose que pour donner le coup de mort à quelque ennemi dévoué au trépas. Aussitôt les indigènes retournèrent chez eux pour mettre à exécution le projet qni venait de leur être soumis, et quoique le roi eût répété au moins six fois dans son discours que l'offrande devait être entièrement volontaire, et que nul n'était contraint de la faire, tous se mirent à fabriquer de l'huile de noix de cocos, et en peu de temps l'on en recueillit une cargaison qui fut immédiatement envoyée en Angleterre, et qui, vendue, rapporta, tous frais déduits, 1,400 liv. sterl. (35,000 fr.). Comme c'était la première cargaison de cette nature qui fut importée en Angleterre des îles de la Société, sa majesté fit grâce du droit d'entrée auquel elle était sujette d'après les lois, ce qui accrut de 400 liv. st. le produit de la vente. C'est de cette manière que nous devons désirer que les rois et les reines deviennent les nourriciers de l'Église. Et pourtant ce chef était quelques mois auparavant l'un des plus sauvages despotes de la terre. En mourant, voici comment il exprima ses dernières volontés : « 1. Maintenez les lois. 2. Soyez bons envers les missionnaires. 3. Retenez ferme l'Evangile. »

En terminant son discours, M. Williams fit un appel aux marchands, aux philantropes et aux propriétaires de vaisseaux, pour les engager à soutenir la belle institution des missions évangéliques; puis, présentant au président un exemplaire du Nouveau-Testament traduit et imprimé dans la langue d'une île qu'il avait lui-même découverte, il ajouta : « J'en ai trouvé les indigènes païens; je les ai quittés professant le christianisme. Je les ai trouvés avec des idoles et des maraes; et je les ai quittés avec trois belles chapelles construites sur les ruines des temples de

leurs dieux, et dont l'une est remplie chaque dimanche par trois mille auditeurs. Je les ai trouvés sans livres et sans langue écrite, et je les ai laissés *lisant dans leur propre langue les choses merveilleuses de Dieu.* Je les ai trouvés sans écoles, et d'après une lettre reçue tout récemment de ces îles, il n'y avait pas moins de 1,034 élèves dans l'une de celles que nous avons fondées parmi eux.

Mission chez les Indiens des montagnes Rocheuses.

Depuis que nous avons annoncé le départ de trois missionnaires méthodistes américains (1) pour la mission chez les Indiens Têtes-Plates, nous n'avons fait aucune mention des résultats de leur entreprise ; c'est qu'en effet aucune nouvelle ne nous est parvenue à ce sujet, et nous ne sommes pas les seuls qui soyons demeurés privés de toute communication sur cette intéressante mission, qui promettait de si belles espérances ; car l'année dernière MM. Parker et Whitman, ayant reçu du conseil américain la commission d'explorer les tribus qui habitent dans le voisinage des montagnes Rocheuses, ces deux commissaires n'ont point réussi, malgré leurs recherches, à découvrir la trace des missionnaires qui ont dû les précéder dans ce pays, et l'on est réduit aux plus tristes conjectures sur ce qu'ils sont devenus. Le 17 août, MM. Parker et Whitman avaient atteint le haut pays, au point où les eaux qui sortent en abondance des réservoirs de ces hautes montagnes, se divisent et coulent, les unes à l'ouest, pour aller se jeter dans l'Océan-Pacifique, les autres à l'est, pour se rendre dans l'Atlantique. De la rivière Verte, qui est une branche du Colorado,

---

(1) 8e année, page 316.

et où ils ont fait halte, ils se proposaient de remonter aux sources de l'Orégon, accompagnés d'une escorte d'Indiens Têtes-Plates. Voici quelques extraits du journal de M. Parker : on y verra entr'autres choses, que les Indiens qui envoyèrent des députés il y a quelques années à Saint-Louis, pour obtenir des missionnaires de la Bonne-Nouvelle, n'ont point faibli dans leurs bonnes dispositions, quoique jusqu'ici leurs désirs n'aient nullement été satifaits.

« Avant d'être arrivés aux montagnes Noires, nous fûmes accostés par une bande d'Ogallalah de la tribu des Indiens Sioux, dont le nombre dans ce village mouvant est de plus de deux mille. Ce sont les plus propres et les plus intéressans Indiens que j'aie jamais vus ; ils sont d'une figure agréable, d'un commerce facile, et très-intelligens. Nous eûmes une entrevue avec le chef et les principaux de l'endroit, et nous causâmes avec eux d'une mission à établir dans leur pays. A l'ouïe d'une pareille proposition, ils n'exprimèrent pas seulement leur satisfaction, mais encore le désir que des hommes fussent envoyés le plus tôt possible parmi eux, pour leur enseigner à connaître Dieu et le chemin qui mène à lui, et ils promirent de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour le bon succès de l'entreprise.

« Que dirai-je en faveur de cette intéressante tribu ? Je n'ai ni le temps ni le talent de plaider leur cause, comme l'exigeraient et leur état et les promesses qui leur ont été faites. Un dimanche que j'étais chez eux, me trouvant assis, dans ma tente, occupé à lire les Ecritures, quelques hommes vinrent et s'assirent près de moi ; ils paraissaient curieux de savoir ce que je faisais. Je m'efforçai de leur faire comprendre par des signes (car dans ce moment je n'avais pas d'interprète auprès de moi), que le livre que je lisais était la révélation du

ciel, et qu'il enseignait aux hommes la manière dont il faut adorer Dieu. J'essayai de leur apprendre quelques mots qu'ils prononcèrent distinctement après moi. Je leur chantai ensuite l'hymne : *Sentinelle, dis-nous quelle est l'heure de la nuit? etc.* Ils me répondirent par signe qu'ils avaient compris mes explications, et que le chant leur avait fait grand plaisir. Deux ou trois jours plus tard, le chef dont j'ai parlé revint auprès de moi avec quelques autres, demandant à être instruits, ce que je fis de la même manière qu'auparavant. Ils me firent de nouveau comprendre par signes qu'ils m'avaient compris, et qu'ils désiraient que je leur chantasse l'hymne encore une fois. Quand je l'eus chantée, ils me serrèrent la main l'un après l'autre, pour me prouver leur contentement. Pendant que ces choses se passaient dans ma tente, un assez grand nombre de naturels s'étaient assemblés autour de nous, et il me fallut répéter l'hymne plusieurs fois de suite avant qu'ils fussent satisfaits; et à chaque fois ils me tendaient la main. Oh! si les chrétiens de l'union avaient pu être témoins de pareilles scènes, je suis sûr que leurs cœurs en auraient été profondément touchés. Et maintenant ce récit ne peut-il pas les émouvoir, et quelques jeunes hommes ne se sentiront-ils pas disposés à prendre sur eux la croix du Sauveur, et à venir enseigner aux Ogallalah le chemin du salut?

« Nous quittâmes les montagnes Noires le 1er août, et en forçant notre marche nous arrivâmes le 12 à la rivière Verte. Ici et pendant notre voyage nous avons eu de nombreuses et favorables occasions de remarquer l'intelligence, la candeur et la bienveillance qui caractérisent des hommes qui appartiennent à diverses tribus considérables, et qu'il nous est impossible de visiter. Nous avons rencontré des Utaws et un assez grand

nombre d'Indiens Snakes (ou Serpents) avec quelques-uns de leurs chefs. Il paraît que ces tribus sont très-nombreuses, mais quelque peu dispersées. Comme nous ne pouvions pas leur affirmer avec certitude que des missionnaires leur seraient bientôt envoyés, nous n'avons pas su s'il convenait d'assembler les chefs et de nous entretenir avec eux sur les moyens d'établir une mission au milieu de leurs tribus, dans la crainte de leur donner des espérances qui ne se réaliseraient pas; mais nous pouvons facilement deviner, d'après ce qu'ils nous ont manifesté, ce qu'ils diraient dans le premier cas.

« Il y a ici un grand nombre d'Indiens Têtes-Plates et de Nez-Percés qui se sont montrés au rendez-vous que nous avons donné aux principaux chefs de ces tribus, et il paraît, d'après ce que m'a dit le seul interprète que nous ayons ici, et d'après ce que les chefs eux-mêmes m'ont fait entendre, que les Têtes-Plates et les Nez-Percés n'ont jamais entendu parler des missionnaires envoyés dans ces contrées par nos frères méthodistes. Dans une assemblée composée des chefs et des principaux individus de ces tribus, nous leur fîmes connaître le but de notre voyage, et nous leur adressâmes beaucoup de questions sur leur désir de connaître Dieu et la voie du salut, et sur ce qu'ils seraient disposés à faire pour les missionnaires qui leur seraient envoyés dans ce but. Le chef le plus âgé raconta alors qu'il avait entendu dire que des hommes qui « se tiennent tout près de Dieu » (ce sont ses propres expressions), étaient en route pour leur pays, mais qu'il ne les avait pas vus; que maintenant notre vue rendait son cœur tout joyeux. Tous les autres exprimèrent les mêmes sentimens. Le principal chef ajouta qu'ayant entendu dire qu'il y avait en chemin des hommes de Dieu, il en avait été si joyeux, qu'il s'était mis en route avec quelques autres personnes, et

qu'ils avaient fait trois journées de chemin pour venir à notre rencontre; qu'ils avaient rencontré une société de la tribu des Crows, qui lui avait enlevé un cheval qu'il aimait beaucoup, mais que maintenant il oubliait le cheval, parce qu'il voyait ceux qui peuvent lui parler de Dieu. Il ajouta que des hommes blancs lui avaient dit de Dieu certaines choses qui étaient entrées dans ses oreilles, mais qu'il avait besoin d'être assez instruit pour que les choses de Dieu descendissent jusque dans son cœur. Ils exprimèrent tous des sentimens pareils; et beaucoup d'autres choses que je n'ai pas le temps de raconter. Nous leur dîmes que nous n'étions pas venus pour trafiquer, et encore moins pour piller; que nous devions, au contraire, pouvoir compter sur leur protection et leur assistance pour notre entretien. Ils nous donnèrent aussitôt les plus grandes assurances qu'ils feraient à ces deux égards absolument tout ce qui serait en leur poupouvoir. Alors nous remîmes l'assemblée au lendemain.

« D'après des renseignemens très-étendus et très-détaillés que nous avons obtenus de divers voyageurs et de plusieurs commerçans, et d'après les instantes sollicitations exprimées jadis et maintenant tout de nouveau par les Têtes-Plates aussi bien que par les Nez-Percés, qui sont alliés avec les premiers et qui parlent à peu près la même langue, nous pensons qu'il ne peut pas y y avoir un seul doute sur l'opportunité de fonder parmi eux une station missionnaire, que le champ est suffisamment étendu, et que toutes les apparences sont favorables. Après avoir invoqué le Seigneur et avoir sérieusement examiné si le champ ne devait pas être occupé sans délai, nous avons décidé ensemble, sur le vœu du docteur Whiteman, et dans la persuasion que le Conseil nous approuverait, que le docteur Whiteman retourne-

rait dans sa station pour obtenir des collaborateurs, et qu'il reviendrait ensuite avec eux au milieu de ce peuple, pendant que je continuerais mon excursion en avant pour explorer ces régions-ci plongées encore dans la nuit de l'ignorance et de l'erreur, et qui renferment, je pense, une population beaucoup plus nombreuse qu'on ne le suppose, et vivant d'une vie beaucoup moins errante que les tribus situées à l'est des montagnes Noires. Les chefs des Têtes-Plates et des Nez-Percés m'ont cordialement assuré qu'ils me donneraient dans leur pays tous les secours dont ils pourraient disposer, et qu'ils me fourniraient une escorte suffisante pour me rendre au fort Wallawalla, d'où je n'aurais aucune difficulté à descendre la rivière Orégon jusqu'à l'Océan, dans les bâtimens de la compagnie de la baie d'Hudson. J'espère que le docteur Whitman, avec quelques autres ouvriers, se sera mis en route avec la première caravane, et qu'ainsi la connaissance du Seigneur pourra être apportée de suite à ces hommes intéressans qui demandent avec tant d'instance instruction et lumières sur les choses qui regardent leur paix dans ce monde et dans l'éternité.

« Les montagnes Rocheuses méritent véritablement le nom qu'elles portent; elles se composent presqu'uniquement de granit, seulement ici et là aperçoit-on un petit cèdre rabougri jusqu'à ce qu'enfin l'on arrive à l'endroit où commencent les neiges éternelles. En suivant le chemin ordinaire des voyageurs, nous avons eu constamment des pics de glace à notre droite et à notre gauche. Quant aux montagnes Noires, elles n'ont rien en elles-mêmes ou dans leur sol qui ait pu leur faire donner ce nom; ce surnom leur vient probablement de ce qu'elles sont en grande partie couvertes de petits cèdres, qui de loin leur donnent un teinte noirâtre.

« Nos chevaux ont beaucoup souffert ; pour nous nous nous n'avons éprouvé d'autre privation un peu sensible que celle du pain.

Septième voyage de M. Gutzlaff en Chine.

Dans ses précédens voyages, M. Gutzlaff s'était borné à parcourir les côtes de la Chine, sans pénétrer dans l'intérieur du pays, si ce n'est une fois, où dans un district peu habité il s'avança à une distance de 13 lieues. L'année dernière, s'étant embarqué au mois de mars avec un missionnaire américain, M. Stevens, il était résolu à remonter la rivière Mine jusqu'aux collines Bohi, par une route de plus de 70 lieues, pour s'assurer si maintenant il y avait pour des étrangers possibilité de voyager dans l'intérieur du vaste empire. Pendant quatre jours, les deux voyageurs n'ont éprouvé aucune difficulté; mais le cinquième jour des militaires stationnés sur les deux bords de la rivière firent feu sur eux, et ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Le missionnaire Medhurst, qui remplace le docteur Morrison à Canton, s'est également embarqué, l'automne dernier, pour un voyage le long des côtes de la Chine, accompagné du missionnaire Stevens, et muni d'une pacotille de 17,000 volumes de Bibles et de traités. Dans son cinquième voyage, le missionnaire Gutzlaff a répandu 30,000 exemplaires. Plusieurs de ces exemplaires, dont l'un entre autres renferme la vie du Sauveur, sont parvenus à l'empereur, qui a fait faire des perquisitions pour découvrir l'imprimeur.

VARIÉTÉS.

Recettes des principales Sociétés religieuses des Etats-Unis, pendant l'année 1835.

	Francs.
Conseil américain pour les Missions étrangères.	826,677
Conseil baptiste américain..................	336,000
Société des Missions étrangères de Pittsbourg .	86,912
Société méthodiste des Missions.............	190,400
Société Épiscopale protestante des Missions étrangères et domestiques................	138,704
Société américaine des missions domestiques..	416,058
Assemblée générale du Conseil des Missions presbytériennes..........................	106,666
Conseil des Missions de l'Eglise allemande réformée..............................	29,717
Société américaine d'éducation..............	304,650
Assemblée générale du Conseil presbytérien d'éducation..............................	202,666
Société baptiste d'Education du nord.........	23,405
Conseil d'éducation de l'Eglise réformée allemande...............................	6,773
Société biblique américaine.................	472,533
Union américaine des écoles du dimanche....	728,826
Union protestante épiscopale *dito*...........	8,752
Société baptiste générale des Traités religieux.	32,672
Société américaine des Traités religieux......	345,586
Société américaine de colonisation..........	189,333
Société pour la visite des prisons..........	12,448
Société américaine des amis des marins.......	85,674
Société américaine de tempérance............	1,978
TOTAL............Fr.	4,546,430

Nous pouvons ajouter à la somme ci-dessus environ 850,000 dollars, comme souscriptions volontaires pour

hôpitaux, hospices, maisons de charité, asiles et autres institutions de bienfaisance; ce qui fait plus de 1,700,000 dollars, c'est-à-dire plus de 9,000,000 de francs, recueillis en grande partie par petites sommes, dans une année, aux Etats-Unis, pour diverses intitutions philanthropiques et religieuses.

NOUVELLES RÉCENTES.

Dans une lettre particulière que nous venons de recevoir de notre frère Lauga, et qui porte la date de Béthulie 14 février 1836, nous trouvons deux passages qui intéresseront sans doute nos lecteurs; le premier est relatif à un incident de son voyage :

Heureuse rencontre au milieu du désert.

« Comme nous arrivions au sommet des montagnes de neige, nous rencontrâmes un waggon; c'était le frère Casalis qui se rendait à la ville du Cap. Quelle rencontre inattendue! Quelle journée que celle quele Seigneur nous avait ainsi préparée! La joie que nous éprouvâmes se sent mieux qu'elle ne peut se décrire. Nous sommes restés deux jours ensemble, après quoi chacun de nous a poursuivi sa route, non sans nous être mutuellement recommandés à la grâce de Dieu. J'ai pu m'entretenir beaucoup avec notre frère, et sa conversation m'a fait un grand bien; il m'a été évident qu'il marche en la présence du Seigneur. Une de ses paroles entr'autres m'a bien réjoui : « Mon cher, m'a-t-il dit, ce qu'il faut au missionnaire, c'est la vie intérieure. »

Le second passage de cette lettre a rapport à l'état spirituel de Béthulie.

Prospérité de Béthulie.

« La station de Béthulie continue à être dans l'état le plus prospère. Il s'y trouve plusieurs âmes qui cherchent réellement la vérité. Les trois indigènes baptisés donnent chaque jour de grands sujets de satisfaction ; ils sont fidèles à confesser le nom du Sauveur. Leina, le fils du chef, prit un jour la parole dans une réunion, pour censurer ceux qui, tout en suivant les instructions religieuses, ont la faiblesse de se laisser aller encore aux superstitions et aux coutumes de ces peuples : « Abraham, dit-il, montra sa foi par ses œuvres. Ce n'est pas comme vous, qui faites profession de piété, et qui écoutez en même temps les conseils de ceux qui se font passer pour des divinités ». Il s'agissait d'une femme, qui prétend avoir reçu le don de chasser les oiseaux qui endommagent les blés, en donnant de la médecine aux champs. La plupart avaient ajouté foi à ses sortiléges, et n'avaient plus pris la peine de les chasser. Dimanche passé, nous prîmes la cène avec la petite Eglise de Béthulie. Le frère Pellissier demanda à la femme du premier fils du chef, qui est l'une des personnes baptisées, quelles impressions elle avait reçues dans cette cérémonie; elle répondit que toute la journée elle avait désiré être avec Christ dans le ciel. Leina dit également qu'il avait été réjoui, mais qu'en même temps son cœur avait été navré en voyant tant d'âmes qui périssent dans leur égarement. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY. — Lettre de M. Bisseux.

Wagenmakers-valley, 30 mars 1836.

Messieurs et très-honorés frères,

« Dans votre lettre du 30 septembre, vous m'écrivez que, vu les encouragemens que je reçois maintenant dans mon ministère, je ne pense probablement plus à quitter Wagenmaker's-valley. En effet, après beaucoup de réflexions et de prières, considérant surtout les succès que le Seigneur m'accorde depuis quelque temps, je ne me sens pas libre de quitter un poste où, comme le dit le Sauveur, *les campagnes sont déjà blanches pour la moisson*. Béni soit Dieu! Non seulement il a levé les obstacles qui m'avaient plongé dans le deuil, mais encore il a fait servir l'opposition que j'ai rencontrée, à l'avancement de son règne et au salut des âmes. Saint Paul, prisonnier à Rome, déclare que plusieurs frères ont été encouragés par ses liens. J'ai fait ici la même expérience à peu près. Plusieurs personnes qui n'osaient se déclarer ouvertement pour la vérité, ont senti le besoin,

au milieu des épreuves par lesquelles nous avons passé, de confesser Jésus-Christ devant les hommes, et d'autres, qui étaient demeurées indifférentes jusqu'alors, ont donné des marques d'une sincère conversion. Ainsi, rendons gloire à Dieu, qui nous fait triompher dans toutes nos afflictions, et qui sait tirer le bien du mal !

Heureux effet produit sur la communauté par l'administration du baptême.

« Le baptême a exercé sur plusieurs âmes une heureuse influence ; chaque fois que je l'administre ou que je donne la cène, quelques personnes, excitées par-là à une sainte jalousie, manifestent le désir et forment la résolution de sortir du paganisme pour se joindre au peuple de Dieu. « Pourquoi suis-je resté jusqu'à présent en arrière ? pourquoi ne posséderais-je pas aussi le même privilége ? j'ai cependant à ma portée les mêmes moyens de grâce ? que je suis confus lorsque je vois mes amis s'approcher de la table sainte sans pouvoir les y suivre ? » Telles sont les réflexions que j'entends faire chaque fois que j'administre le baptême ou la sainte cène. Deux personnes entr'autres, dont l'une est le mari, l'autre la femme de personnes baptisées, ont reçu des impressions salutaires le jour que je baptisai leurs époux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux personnes étaient jadis ennemies déclarées de l'Evangile et des enfans de Dieu ; l'une haïssait son mari à cause de ses sentimens religieux, l'autre persécutait sa femme parce qu'elle allait aux réunions. Eh bien, maintenant elles ne manquent pas un dimanche à se rendre à la chapelle avec leurs époux qu'elles persécutaient, et tandis qu'elles ne pouvaient souffrir auparavant qu'ils se fissent baptiser, elles désirent elles-mêmes aujourd'hui

avec ardeur entrer dans la communion de l'Eglise. Plus de divisions entr'eux; on les voit chaque jour de réunion, la joie peinte sur le visage, venir ensemble entendre la parole de la réconciliation.

« La femme dont j'ai parlé est arrivée pour s'entretenir avec moi au moment où je commençais ma lettre; c'est la seconde fois qu'elle me fait part de ses expériences. Je vois avec joie qu'elle a un vif sentiment de ses péchés. La première fois que je la vis, elle ne faisait que pleurer et gémir sur sa misère, et elle craignait que Jésus-Christ ne la rejetât. Aujourd'hui elle a une pleine confiance en son Sauveur, qui s'est manifesté à elle et lui a donné la paix. « Vous ne sauriez croire, me dit-elle, quel changement s'est opéré en moi, c'est comme le jour et la nuit (manière de s'exprimer des noirs); j'étais une méchante femme, toujours de mauvaise humeur contre mon mari parce qu'il craignait Dieu et qu'il m'exhortait à changer de conduite; la moindre chose me faisait murmurer contre la Providence. Mais que mon caractère est différent! Je le dis à la gloire de Dieu, car c'est lui qui m'a fait devenir ce que je suis. On vient de nous voler 20 dollars que mon mari et moi, nous avions épargnés pour nos vieux jours ou pour un cas de maladie; nous avions employé plusieurs années à ramasser cet argent. Quel coup ç'aurait été pour moi; que de chagrins, que de murmures cette épreuve aurait occasionés, si elle m'était arrivée lorsque j'étais encore inconvertie! Eh bien, il me semble que rien ne m'est arrivé; je n'y pense presque pas; nous croyons, mon mari et moi, que cette perte est pour notre bien, et que le Seigneur veut nous faire voir que nous devons nous confier en lui davantage, et moins dans les biens périssables. »

Prédication.

« Quant à la prédication de la Parole, je puis vous apprendre qu'un assez bon nombre de personnes y assistent. Nous avons des réunions le dimanche, le mardi et le jeudi. Une fois tous les quinze jours, le dimanche matin, je me rends dans un quartier de Wagenmaker's-valley, éloigné de trois quarts de lieue de la chapelle, pour y faire une prédication : environ quarante noirs et une vingtaine de blancs s'y réunissent. Deux colons me prêtent tour à tour leur maison pour y tenir la réunion. L'après-midi, je prêche dans la chapelle à un auditoire de quatre-vingts à cent personnes; ce sont presque tous des esclaves émancipés. Le mardi soir, je les interroge sur le sermon qu'ils ont entendu le dimanche; je remarque qu'ils y sont plus attentifs depuis que je leur en fais rendre compte. Le jeudi, mais seulement tous les quinze jours, je tiens un service pour les colons : voilà pour ce qui concerne la prédication. Outre cela, je vais quelquefois visiter les esclaves dans les plantations de ceux des colons qui m'en donnent la permission : les malades, qui sont toujours contens de me voir, réclament aussi mes soins. Je pourrais faire plus, mais les gens me manquent; je soupire après le temps où l'apprentissage des noirs étant expiré, je pourrai, j'espère, avoir une bonne école.

Mort édifiante de deux dames chrétiennes.

« Deux dames de la famille des Le Roux, qui étaient très-dévouées à l'œuvre des missions, nous ont été enlevées par la mort, l'année dernière; la consomption, qui fait de grands ravages dans cette intéressante famille,

nous a déjà privés de plusieurs personnes fort utiles dans l'œuvre du Seigneur; espérons que Dieu en suscitera d'autres à leur place. La plus âgée de ces dames avait demandé à Dieu, comme une grande faveur, de ne pas mourir avant que d'avoir vu se former dans Wagenmaker's-valley une Eglise de païens convertis. Sa prière a été exaucée; elle s'endormit quelques jours après que j'eus baptisé les quatre adultes dont je vous ai parlé précédemment. Le soir de ce même jour, on la vit élever au ciel ses mains défaillantes, en répétant avec ferveur ces paroles qu'on lit dans le 118e cantique hollandais : « Oh! que d'une riche moisson l'on voie bientôt ces premiers suivis, etc. » Tous les esclaves pieux vinrent la voir et prendre congé d'elle. « Adieu, leur dit-elle, en leur serrant la main avec affection, nous nous reverrons bientôt dans un lieu où il n'y aura ni maîtres, ni esclaves, ni blancs, ni noirs, mais où Christ sera tout en tous. » L'autre dame, qui n'était âgée que de vingt-cinq ans, a donné une preuve touchante de l'intérêt qu'elle prenait à l'œuvre des missions, en faisant à la Société un don de 600 fr. Les directeurs ont placé cet argent à intérêt; ils en ajouteront la rente à la subvention annuelle qu'ils fournissent pour l'entretien de leur missionnaire.

Baptême de deux néophytes.

« Je terminerai ma lettre en vous annonçant qu'hier j'ai administré le baptême à deux vieillards qui participeront dimanche prochain, s'il plaît à Dieu, à la sainte cène. Le plus âgé n'est pas loin de sa quatre-vingtième année. Malgré son grand âge, il ne manque pas une réunion, quoiqu'il ait une lieue de chemin à faire pour s'y rendre. Il nous a beaucoup édifiés en nous disant

que son cœur est toujours avec le Seigneur. Soit qu'il soit assis dans sa maison, soit qu'il travaille, soit qu'il voyage, soit qu'il reste chez lui, il éprouve constamment le besoin de s'entretenir avec son Dieu-Sauveur. Il était touchant aussi de l'entendre parler avec des sentimens de reconnaissance envers Dieu, de la manière dont il a été appelé à sa connaissance. « Dieu a permis, disait-il, qu'on m'enlevât de mon pays, qu'on m'amenât dans cette colonie, et qu'on m'y vendît comme esclave, et cela parce qu'il avait des desseins de miséricorde à mon égard, parce qu'il voulait me faire connaître le Sauveur dont je n'aurais probablement jamais entendu prononcer le nom dans mon pays natal. Je me rappelle encore, quoique je ne fusse alors qu'un enfant, comment mes compatriotes s'agenouillaient devant de grandes idoles qu'ils priaient comme nous prions Dieu. Oh! que serait devenue ma pauvre âme, si je fusse resté dans ce pays-là! »

« Vous voyez, Messieurs, que l'œuvre du Seigneur commence à faire des progrès au milieu de nous. J'ai la douce confiance qu'elle avancera de plus en plus, et que je pourrai bientôt vous donner des nouvelles encore plus réjouissantes. Priez pour moi et pour mon ministère; que tous nos frères prient et redoublent de zèle; le Seigneur sera avec nous, et ne manquera pas de bénir nos efforts. »

C'est le vœu, Messieurs,

De votre dévoué serviteur,

I. Bisseux.

STATION DE MORIJA. — *Extraits du journal de M. Arbousset.*

Les détails sur l'histoire naturelle et la géographie que renferment, de temps en temps, les lettres de nos missionnaires, ainsi que les faits qu'on y trouve, concernant les superstitions et les mœurs des indigènes du sud de l'Afrique, ont toujours été accueillis avec faveur, et lus avec intérêt par nos lecteurs. La portion du journal de M. Arbousset, que nous recevons dans ce moment, se compose, en grande partie, d'observations de cette nature. Nous allons en extraire ici quelques passages, qui, quoique peu importans en soi, comme l'auteur le remarque lui-même, ont pourtant cet avantage, qu'ils contribuent à nous initier toujours mieux à la vie missionnaire.

Mécomptes dans l'éducation de quelques animaux sauvages.

« 15 *décembre* (1835).—Nous avions recueilli à Morija une petite famille de différens animaux, mais nous n'avons pas réussi à l'élever. Elle se composait d'un couagga, de deux gazelles et de quelques autruches. Le couagga (*equus guaccha*) avait été pris d'une manière assez singulière, quoique très-commune dans ce pays. Ces animaux paissent ordinairement par bandes nombreuses, dans lesquelles se trouvent aussi des zèbres, des gnous, et plusieurs autres espèces du genre antilope. Lorsque de semblables troupes sont poursuivies par les chasseurs, les mères qui allaitent courent en avant, mais bientôt leurs petits se fatiguent, et elles se trouvent obligées de rester en arrière avec eux. Alors le chasseur tâche de détourner le petit de sa mère, et quand il y a réussi, le faible animal, inquiet, troublé, s'agite, se tourmente,

court un moment de côté et d'autre, et finit par suivre le cheval jusqu'à l'écurie. C'est ainsi que nous avons pris le nôtre. Il a été, pendant un temps, un objet de curiosité pour nous et pour les gens de notre Station. Les naturels disent que le zèbre s'apprivoise bien, mais non pas le couagga. Buffon croit le contraire, et notre expérience a confirmé son opinion concernant le couagga. En effet, nous avions parfaitement réussi à élever le nôtre, au point que ce petit animal commençait à souffrir un licou, et à porter un léger fardeau. Il me suivait partout ; malheureusement il a voulu un jour m'accompagner trop loin, comme je me rendais à Bossiou, et il est tombé mort en route, harassé de fatigue. Le couagga est marqué transversalement comme le zèbre, par de longues raies brunes et régulières, mais beaucoup plus foncées et moins brillantes que celles du premier.

« Quant aux gazelles, elles appartenaient toutes deux à l'espèce springbock (*antilope euchora*). Elles s'étaient également très-bien apprivoisées, et venaient sucer dans nos mains une éponge trempée dans du lait, et fixée au bout d'un court bâton. Nous les nourissions dans l'espérance de les envoyer un jour à Paris ; mais elles ont fini par tomber sous la dent de chiens étrangers, ainsi que nos petites autruches, qui ont péri, en partie, de la même manière. Le springbock a ceci de commun avec la gazelle ordinaire et la corine, qu'il est vif, svelte et très-alerte. Sa taille est élégante et sa stature de la grandeur de celle du chevreuil ; ses jambes sont longues, fines et déliées ; son œil vif, brillant et son regard doux ; son flanc est décoré par une jolie bande de poils rouges que n'ont pas toutes les espèces ; mais ce qui le distingue surtout des autres gazelles, ce sont deux raies de poils qui se trouvent à l'extrémité du dos, et qui s'ouvrent et se referment comme une bourse, ce qui l'a aussi fait appeler par les

naturalistes, *gazelle à bourse.* Il déploie ordinairement ces deux bandes lorsqu'il court dans les champs, et laisse entrevoir aux rayons du soleil une riche toison ou touffe de poils semblables à du duvet, et blancs comme la neige. On ne se lasse pas de l'admirer.

Superstitions des Bassoutos pour conjurer l'orage.

« 28 *décembre.* — La foudre éclate fréquemment à Morija. Il y a un an qu'elle tomba dans la hutte même d'un de nos Bassoutos; aujourd'hui, elle a tué deux têtes de bétail dans notre troupeau à cornes. C'est pourquoi nous avons senti le besoin d'avoir une heure de prière, toutes les fois que l'orage approche. Il nous est doux, dans une pareille circonstance, de pouvoir nous recommander, nous et tous les gens qui nous entourent, à la protection paternelle de notre Dieu. Mais tandis que nous prions, voici quelles sont les superstitions auxquelles se livrent les indigènes.

« Les Bassoutos appellent le tonnerre letulu (*letoulou*) nom qu'ils donnent à l'aigle, et ils disent que c'est un oiseau qui tonne. Si la foudre éclate dans leur kraal, ou tue un de leurs bœufs dans les champs, leur frayeur est extrême, quoiqu'ils cherchent à la dissimuler. Leur premier soin alors est de rassembler tout le bétail dans le parc; ensuite ils font appeler le Ngaka, (espèce de médecin empirique). Celui-ci arrive chargé d'un faisceau d'herbes de toute espèce, surtout de labiées. Il en prend une poignée qu'il trempe dans un pot d'eau fraîche, et dont il asperge hommes, femmes, enfans, troupeaux, maisons, tout le village sans exception. Pendant cette opération, un individu lui tient, avec la main gauche, le vase élevé au-dessus de l'épaule.

« Ce premier devoir accompli, le Ngaka prend une grande quantité des mêmes plantes, les jette dans une

marmitte qu'il place sur le feu, et les calcine sans eau. Alors prêtre, hommes, femmes et enfans s'empressent de respirer le parfum qui sort de ce vase, au moyen d'un roseau percé qu'ils y introduisent. Quelques-uns avalent cette fumée, mais d'autres se contentent de couvrir leur visage de leurs vêtemens pour la mieux faire pénétrer dans les yeux et dans le nez, en ayant bien soin de ne pas reprendre haleine de peur de la perdre. Après cela le magicien broie entre deux grès le résidu de la marmitte, prend la cendre noire qu'il en obtient, la jette dans une corne de bœuf consacrée à cet usage, et se transporte à l'endroit où la foudre est tombée, accompagné d'un nombre plus ou moins grand de ces pauvres gens. Arrivé sur les lieux, il met dans sa bouche une portion de la poudre contenue dans sa corne, la mâche avec les dents, et la jette sur l'animal mort et tout autour sur la surface du champ. La même opération se répéte jusqu'à ce que la corne soit vide. Alors, disent nos Bassoutos, le ciel est apaisé; leur bétail peut multiplier et s'accroître; le champ est purifié, on ne court pas risque de se brûler les pieds en passant par là; la viande du bœuf enfin est bonne à manger. Aussi se met-on en devoir de le dépécer, et après qu'on l'a porté à la ville, les amis des environs arrivent, et il y a banquet général. Après quoi chacun va se coucher tranquillement comme à l'ordinaire.

« Le lendemain, de très-bonne heure, avant l'aube du jour, tous les habitans du kraal descendent à la rivière ou à la fontaine. Les femmes avec leurs tout petits enfans choisissent un endroit à part; les jeunes gens se placent dans un autre lieu écarté, et les garçons de six à douze ans ont également leur lieu de bain particulier. Là on se lave bien proprement tout le corps, et l'on rentre ensuite chez soi au moment où le soleil se lève. Vous pensez

peut-être que la purification est achevée ; il n'en est rien cependant. Il faut encore qu'armés d'un petit morceau de fer tranchant destiné au tatouage, ils se fassent en certaines parties du corps, comme l'avant bras, le sternum, le front, les jambes, etc., etc., de légères incisions, qui ne vont guère plus avant que l'épiderme, et qu'ils y introduisent une certaine quantité de cette même composition noire dont le Ngaka a aspergé le bœuf le jour auparavant. Enfin, commencent les danses qui durent jusqu'au soir : *re gubele re tabe*, dit ce peuple, *dansons*, *réjouissons-nous ; Morenna*, *le Seigneur* (proprement le chef, mais le chef du ciel) *o nietse*, *s'est marié*, pour dire, a fait la fête ; *o bolaile korne*, *il a tué un bœuf*.

« Je rapporte ces faits sans commentaires, car nos Béchouanas eux-mêmes ne savent pas pourquoi ils pratiquent toutes ces cérémonies ; ils répètent sans cesse qu'ils les ont vu pratiquer à leurs ancêtres, et cela leur suffit.

« Quant au Ngaka, il y en a plusieurs dans le pays. Ce sont le plus souvent des chefs de ville ou de village, réputés plus savans que leurs sujets, connaissant surtout mieux les plantes, sans pourtant s'être beaucoup appliqués à étudier leurs propriétés médicales. On les consulte dans les maladies graves, et on ne leur accorde de paiement que dans les cas de guérison. S'il s'agit de cérémonies *mi-religieuses*, comme celle décrite ci-dessus, leurs fonctions sont gratuites. A leur mort, ils laissent ordinairement leur profession à un de leurs enfans.»

« 8 *janvier* (1836). Le pays offre, en ce moment, un aspect enchanteur : il y a de l'herbe partout, et elle atteint jusqu'aux genoux du bétail. Notre jardin en particulier est magnifique ; nous y avons des plantes de maïs qui n'ont pas moins de sept pieds de hauteur. Quelle végétation vigoureuse ! mais il faut dire aussi que

les pluies ont été abondantes pendant les deux derniers mois.

Les joies du missionnaire.

« 9 *janvier.* Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai entendu un de nos Bassoutos prier en son particulier. J'en croyais à peine mes oreilles ; j'ai couru à la fenêtre où j'ai trouvé frère Gosselin qui écoutait déjà. « C'est Sakésa (l'un des bergers de la maison), m'a-t-il dit ; il prie derrière le parc des bœufs. » Notre joie à tous deux a été l'une des plus vives que nous ayons goûtées depuis long-temps.

« 17 *janvier, samedi.* Demain jour de repos ; le Seigneur soit béni ! Nos corps ont besoin de rafraîchissement aussi bien que nos âmes. Nous nous sommes trop opiniâtrement obstinés ces deux dernières semaines, à finir un travail pénible en lui-même, et auquel il aurait mieux valu mettre huit jours de plus.

Description de la contrée qui s'étend de Morija à Béerséba.

« 21 *janvier.* Nous nous sommes bien entendus frère Gosselin et moi sur toutes choses, et particulièrement sur la manière dont il devra diriger les services religieux pendant mon absence. Nous avons recommandé la station et nos propres personnes au Seigneur, après quoi je suis parti à cheval avec un guide pour Béthulie, où doit avoir lieu notre prochaine conférence (1). Vers deux heures de l'après-midi, nous avons entendu le tonnerre gronder au loin ; un vent assez fort soufflait du sud,

(1) Celle qui a eu lieu à l'occasion de l'arrivée de MM. Daumas et Lauga. *Voy.* page 170.

(*Rédacteurs.*)

du côté de la Caffrerie, et amassait insensiblement de sombres nuages sur nos têtes. Bientôt la foudre a éclaté tout près de nous; la pluie et la grêle sont tombées par torrens. Nous avons été forcés alors de mettre pied à terre pour tenir par la bride nos chevaux qui avaient peine à se contenir. Un quart-d'heure après, tout le pays était blanc comme s'il eut été couvert de neige. L'orage ayant cessé, nous avons remis le pied dans l'étrier et continué notre route. Jamais, ni en Afrique, ni en Europe, je n'avais vu une grêle aussi épaisse et aussi forte; les grains étaient comme de petits cailloux; ils perçaient nos chapeaux, nos souliers, et peu s'en est fallu que nous n'ayons été dangereusement blessés. Après sept heures de marche, nous sommes enfin arrivés à Jammerberg, petit village situé à trois lieues environ au-delà de Kryboem, ouest. Là, après m'être un peu réchauffé et avoir pris quelque nourriture, j'ai rassemblé les gens qui habitent cette localité, et leur ai prêché sur la grandeur de Dieu, en prenant pour thème de mon discours, la scène imposante dont je venais d'être témoin. Ensuite, j'ai été chercher le repos sous un mauvais abri, mais sans pouvoir le trouver de toute la nuit, mes habits et mon manteau étant encore tout mouillés, et n'ayant pas autre chose pour me préserver du froid qu'il faisait.

« 22 *janvier*. Aussi, dès le lendemain au point du jour, étais-je déjà à cheval. Nous avons marché ce jour-là une heure et demie ou deux heures de plus que la veille, en longeant la rive droite du Calédon, et nous sommes arrivés à Béerséba. Le fleuve est bordé, de ce côté, par des groupes de montagnes à pentes rapides et escarpées. Ces groupes se terminent presque tous en crêtes dentelées ou en plateaux, et sont séparés les uns des autres par des gorges très-étroites. Plus loin, toujours sur la gauche, ce ne sont que vallons, collines et

montagnes très-rapprochés et de toutes les formes ; il y en a à pic, d'autres s'élèvent comme des tours, des troisièmes s'élancent comme une flèche; il y en a qui sont dentelées, d'autres qui ressemblent à une table longue et étroite ; tandis que de l'autre côté de la rivière, sur la rive droite, la vue se perd dans des plaines immenses, qu'entre-coupent seulement de loin en loin quelques monts isolés à pic ou en dôme. Et sur toute cette vaste étendue de terrain, tant à droite qu'à gauche, l'œil n'aperçoit aucune créature humaine, si ce n'est ici et là quelques Buschmen dispersés, et de loin en loin, un ou deux petits kraals de pauvres Bassoutos cachés sous les rochers menaçans d'une montagne escarpée. Aussi le gibier et les bêtes féroces, qui ne multiplient jamais mieux que lorsqu'on les laisse tranquilles, s'y rencontrent-ils en bandes nombreuses. Ils semblent dire : « Nous sommes dans notre domaine : ici l'homme n'a pas le droit de venir nous troubler. » On y trouve des lions, des panthères, des léopards, des tigres, des hyènes, le chakal, le porc-épic, l'élan, le gnou, le zèbre, le couagga, toutes les espèces de gazelles connues dans ces contrées, des lièvres, etc., etc. Les aigles, les vautours, le corbeau, le milan, et beaucoup d'autres oiseaux de proie y établissent aussi leur aire, et plusieurs espèces de petits oiseaux y font leurs nids. Du reste, le pays n'est pas inhabitable, tant s'en faut, surtout la rive gauche; les eaux n'y manquent pas; il y a aussi de bons pâturages pour le bétail, des bois de chauffage et de construction sur les flancs des montagnes; l'air y est aussi sain qu'ailleurs. Quoiqu'ingrate en beaucoup d'endroits, comme on ne peut en disconvenir, l'Afrique semble dire aux hommes : « Pourquoi me désertez-vous, ne suis-je pas prête à vous nourrir ? » Faites disparaître le fléau de la guerre du milieu d'elle, et vous la verrez peuplée et heureuse.

Or, c'est ce que nous pouvons heureusement espérer de l'avenir, quand l'Evangile aura apporté dans ce vaste continent la paix sur la terre avec la paix du ciel.

Le berger mossouto qui commence à prier.

« 13 *février.*—(De retour à Morija). J'ai eu cette semaine quelques joies particulières dont je dois rendre grâces à Dieu. Sakésa entr'autres, est venu passer toutes les soirées avec moi excepté celle d'hier seulement. Ce jeune homme nous donne plus de satisfaction qu'aucun autre habitant de la station. Il me plaît beaucoup par son naturel doux et confiant. Il n'y a pas long-temps, je l'ai entendu faire en son particulier, cette courte prière : « Seigneur Jéhova, tu as créé le ciel et la terre ; tu as fait le soleil, la lune et les étoiles ; tu as fait les nuages, et c'est toi qui envoies la pluie qui fait pousser l'herbe, toi Père de nous, Seigneur de nous, c'est toi. » « J'aime à prier Jéhova, » me disait-il avec une grande simplicité, il y a une quinzaine de jours, « un jour j'avais mal aux pieds, (il faut savoir que les Béchouanas portent rarement des souliers) je ne pouvais plus marcher, et je le priai de me guérir. » Voici encore un fait qui prouve que ce pauvre païen a compris la vraie nature de la prière. Il a un maître un peu dur, comme il me le racontait un de ces jours ; lorsque ce jeune homme a gagné quelque pièce de bétail, son maître la lui prend. « Cela n'est pas juste, me disait-il, vous m'aviez donné une génisse et je ne l'ai plus ; vous m'en avez promis une autre pour l'année prochaine, je prierai Jéhova de rendre doux le cœur de N. afin qu'il me la laisse. » Enfin lui ayant lu dernièrement un cantique en sichuan, concernant l'avénement du règne pacifique du Sauveur, ce pauvre nègre s'est mis à sourire en disant : *qu'il soit béni*, et il a de-

mandé aussitôt à apprendre ce cantique dont voici le commencement :

« *Khosi e musa a tla laula*
« *Khosi e Morisa.* »

« Un Roi débonnaire régnera,
« Un Roi Pasteur, etc. »

« C'est ainsi, Messieurs, que pour adoucir les peines de notre ministère parmi ce pauvre peuple, Dieu daigne dans sa miséricorde, nous donner aussi quelques joies particulières, afin, sans doute, de ranimer notre courage, qui s'abat quelquefois, et de nous aider ainsi à marcher en avant avec foi et avec persévérance, en achevant fidèlement la course. »

Journal du voyage de MM. Daumas et Lauga, de Port-Elisabeth à Béthulie.

Nous venons de recevoir de M. Daumas une lettre datée de Béthulie, 1er février 1836, dans laquelle il nous donne plusieurs détails sur son voyage et celui de son ami, de Port-Elizabeth à Béthulie : nous en insérons ici quelques passages. Voici d'abord le début de sa lettre :

« J'ai la joie de vous annoncer que le Seigneur a enfin accompli nos désirs. Le pays que nos yeux avaient depuis si long-temps désiré de voir s'est enfin présenté à notre vue, et les peuples que nous nous réjouissions tant d'instruire dans la voie du salut, se sont enfin offerts à nos regards. Délicieux momens ! Nos cœurs, touchés d'une faveur aussi signalée, ont éclaté en actions de grâce, et ont célébré le nom de Celui qui a si miséricordieusement guidé nos pas à travers le désert, et nous a conduits sains et saufs au terme de notre voyage.

Combien nous nous sommes trouvés heureux d'avoir été envoyés dans ces contrées lointaines, pour y dépenser notre vie au service du Seigneur ! Que nous avons été encouragés en nous rappelant les glorieuses promesses de notre Dieu, et en pensant que les peuples les plus sauvages verront un jour briller sur leurs têtes le soleil de justice, qui porte la santé dans ses rayons, et qui dissipe les plus épaisses ténèbres !

« Notre émotion n'a pas été moins vive et notre reconnaissance envers le Seigneur moins profonde, lorsque nous avons eu la joie d'embrasser des frères bien-aimés, qui ont déjà donné tant de preuves de dévouement à la sainte œuvre à laquelle ils ont consacré leur vie. Nous les avons écoutés avec attendrissement. A l'ouïe des délivrances que le Seigneur leur a accordées et des grâces qu'il leur a dispensées, notre cœur a brûlé du désir de publier la bonne-nouvelle du salut parmi les païens qui nous entourent, et nous avons été convaincus plus que jamais, que puisque Dieu a été avec ses serviteurs, pour les soutenir dans leurs épreuves et pour remplir leur âme d'une sainte espérance, il serait de même avec nous pour nous bénir dans notre ministère, et donner d'heureux succès à nos faibles efforts. »

Notre frère nous donne d'abord de tristes détails sur l'abrutissement des Hottentots de Port-Elisabeth, dans la baie d'Algoa, où ils ont été obligés de séjourner un mois :

« Quoique cette ville soit peu favorisée sous le rapport de l'agriculture, elle devient cependant par sa situation d'une importance toujours plus grande. C'est dans ce port que les vaisseaux chargés de marchandises pour les districts de l'est de la colonie, viennent relâcher, et l'on va bientôt y construire un fanal et une jetée en

pierre. Mais malheureusement, sous le rapport moral et religieux, cet endroit est dans l'état le plus propre à navrer le cœur du voyageur chrétien. Il n'y a peut-être pas dans toute la colonie un endroit où l'on trouve autant d'ivrognes : les trois ou quatre cents Hottentots qui y sont occupés à décharger les navires, sont tombés par la boisson au-dessous des brutes; à peine ont-ils gagné quelques sous, qu'ils s'empressent de se rendre à la cantine, pour les dépenser en eau-de-vie. Un fait qui s'est passé il y a très-peu de temps, vous mettra à même de vous faire une idée de la dépravation de ces misérables créatures. Un jour, un Hottentot, tenant par la main un enfant d'une douzaine d'années, se rendit chez une personne de la ville, et lui dit : « Monsieur, il y a huit jours que je n'ai point bu d'eau-de-vie, et comme je ne puis plus m'en passer, je vous amène mon enfant, pour que vous me l'achetiez un dollar (36 s. de France). «Comment, malheureux, lui dit la personne à qui il faisait une pareille proposition, vous voudriez vendre votre enfant pour un dollar ?» « Oui, répondit-il, plutôt que de supporter plus long-temps d'être privé d'eau-de-vie. » — Voyant cet enfant dans le plus piteux état, la personne qui m'a raconté le fait, s'empressa de le recevoir dans sa maison, dans le but de lui donner une éducation chrétienne, et de le soustraire à l'influence d'un père aussi abruti, et donna à celui-ci un dollar, avec lequel il s'en alla bien vite et bien content. Ce qui m'a le plus réjoui à Port-Elisabeth, c'est une école fondée par le missionnaire Robson, et qui est fréquentée par quatre-vingts à cent enfans Hottentots et autres. Ne doutons pas que la semence vivifiante de l'Evangile qu'on jette dans leurs jeunes cœurs ne produise un jour ses fruits, et que cette nouvelle génération, qui grandit

dans les principes du christianisme, ne soit meilleure que celle qui va passer. »

De Port-Elisabeth nos voyageurs se dirigèrent sur Béthelsdorp, où ils arrivèrent le 9 décembre, et de Béthelsdorp sur Uitenhague, où ils se trouvèrent le 15. La société du pasteur Schmidt et celle du missionnaire Messer leur fut très-précieuse en cet endroit.

De Uitenhague à Graaff-Reinet l'on est obligé de traverser pendant huit jours des plaines brûlées par l'ardeur du soleil, et des montagnes de l'aspect le plus sauvage. C'est dans les trous des rochers de ces montagnes inaccessibles, que des milliers de singes babouins, appelés aussi grand-papions par les naturalistes, ont établi leurs demeures. Leurs cris sont si perçans, qu'on les entend à une distance considérable.

C'est le 24 décembre, veille de Noël, que nos frères arrivèrent à Graaff-Reinet. Ils y jouirent, ainsi que leurs prédécesseurs, de l'aimable et fraternelle hospitalité de M. le pasteur Murray et de son épouse, et purent le lendemain s'unir en esprit à leurs chers frères de France pour célébrer la mémoire de la naissance du Sauveur, et se rappeler l'amour infini qui l'a porté à quitter le palais de sa gloire, pour naître dans la crèche de Bethléhem. Graaff-Reinet, situé sur la rivière du Dimanche (Sunday river) est une ville des plus agréables; les rues sont très-larges et parfaitement alignées; presque toutes sont bordées de magnifiques allées d'orangers, qui, lorsqu'ils sont en fleur, répandent dans l'atmosphère un parfum délicieux; l'eau, distribuée dans de petits canaux, court dans toutes les directions pour arroser les jardins des habitans. C'est un véritable oasis au milieu du désert de l'Afrique.

C'est à une journée au-delà de Graaff-Reynet que, le

31 décembre, MM. Daumas et Lauga, rencontrèrent M. Casalis, qui se rendait à la ville du Cap, et ils purent ainsi passer avec lui, au sommet des montagnes de neige, dans les entretiens les plus doux et après trois années de séparation, le dernier jour de l'année 1835 et le premier jour de l'année 1836 (1). Le 2 janvier l'on se sépara en chantant le verset de cantique : *Puisse ton règne de paix*, etc., et de là jusqu'à Colsberg nos voyageurs traversèrent le pays le plus sec et le plus aride qu'il soit possible d'imaginer. Le 9, qui était un samedi, ils arrivèrent sur les bords de l'Orange, qu'ils passèrent le lundi 11, à l'aide de plusieurs *bastards*, et le 12 ils étaient à Béthulie.

On ne lira pas sans intérêt le récit que notre frère nous trace de leur arrivée dans cette station, et les détails qu'il ajoute à ceux que nous avons déjà reçus sur cet établissement prospère :

« Notre frère Pellissier ayant appris que nous étions sur le point d'arriver, s'empressa de venir à notre rencontre, et nous eûmes la joie de nous embrasser non loin de l'endroit où nous avions campé la veille. A une petite distance de la station, nous découvrîmes à gauche, la plus grande partie de la ville, qui se compose de six cent onze huttes; et à droite une magnifique plaine, bordée au sud par le grand fleuve Orange, se déroula à nos regards. Nous avions devant nous une chaîne de montagnes, qui se prolongeant en amphithéâtre tout autour du pays, présentait l'aspect le plus pittoresque. Tout en admirant la beauté du site de la station, nous arrivâmes à l'habitation missionnaire où nous eûmes le plaisir de serrer une main fraternelle à Madame Pellissier. La maison que notre

(1) Voyez page 223.

frère a fait bâtir est commode et bien distribuée. Vis-à-vis se trouve le jardin, qui est bien soigné et qui produit toutes sortes de légumes. A côté sont ceux des natifs qui s'étendent au sud jusqu'au fleuve Orange, et au nord, jusqu'au haut d'une charmante vallée à l'extrémité de laquelle il y a un bassin naturel de deux cent cinquante pas de circonférence. L'eau de ce bassin, qui se perdait toute auparavant, a été soigneusement détournée sur l'un des côtés de la vallée et sert maintenant à arroser les jardins de la station, qui sont en très-bon état.

«Mais quelque joie que nous ait causée l'aspect extérieur de la station, nous avons été bien plus heureux encore en apprenant que, sous le rapport religieux, elle est dans un état plus réjouissant encore. Trois âmes ont été arrachées au funeste empire du paganisme, et transportées des ténèbres à la glorieuse lumière des enfans de Dieu; et une quinzaine d'autres, qui cherchent à fuir la colère à venir, se rendent régulièrement à une réunion établie spécialement pour elles et qui se tient tous les mercredis dans la maison de notre frère. Les trois nouveaux chrétiens, parmi lesquels le fils du chef, persévèrent, et font des progrès visibles. Lepui lui-même (1), chef de la tribu, quoique attaché encore à quelques pratiques superstitieuses, est très-assidu au culte et très-attentif. Il a adopté le costume européen, ainsi que sa première femme et ses enfans. Un grand nombre de Béchouanas portent le pantalon et, si les étoffes n'étaient pas si chères dans ce pays, beaucoup de femmes abandonneraient bien vite leurs peaux de mouton pour prendre la robe: ce qui le prouve, c'est l'assiduité avec laquelle quelques-unes d'entre elles suivent l'école de couture que madame Pel-

---

(1) Lepui (prononcez Lepouï) est un mot sichuan, qui signifie *tourterelle*.

lissier a établie depuis qu'elle est ici. L'école est dans un état prospère ; quatre-vingts enfans et adultes y assistent journellement : quelques écoliers commencent à lire couramment et beaucoup d'autres savent épeler.

« Qu'il est encourageant de penser, messieurs et très-honorés frères, que dans un endroit, où naguère l'on ne comptait que quelques misérables huttes de Buschmen, des centaines d'âmes se pressent aujourd'hui autour de votre missionnaire pour entendre la *grande parole de Dieu* ! L'église provisoire qui a été bâtie, il y a quelque temps, est insuffisante pour contenir tous ceux qui désirent entendre la bonne nouvelle du salut ; il arrive souvent qu'il y a autant de monde dehors que dedans. Le premier dimanche de mon arrivée ici, j'eus la joie de publier les immenses richesses de Christ ; l'église était si pleine que j'eus de la peine à arriver jusqu'à la chaire. Pendant la durée du service divin, l'attention avec laquelle ces pauvres païens écoutèrent la prédication fut si grande, que j'aurais presque oublié que je me trouvais au milieu d'un peuple sauvage, si le costume et la physionomie de mes auditeurs ne me l'avaient pas rappelé. Oh ! si les chrétiens de France pouvaient contempler de leurs propres yeux ces campagnes toutes blanches et prêtes à être moissonnées, qu'ils seraient réjouis ! L'œuvre des missions leur deviendrait plus chère, et ils feraient avec plus de joie de plus grands sacrifices encore pour la soutenir. Continuons, très-honorés messieurs, à prier pour cette intéressante station, et le Seigneur nous fera voir de grandes choses. »

Dans la première quinzaine de mars, M. Daumas a dû partir de Morija avec M. Arbousset pour aller explorer la tribu des Bagoyas. (1)

---

(1) *Voyez* page 171.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Une Pentecôte nouvelle aux îles des Amis.

Une opinion assez généralement répandue parmi les chrétiens, est qu'il n'y a jamais eu depuis les temps apostoliques, et qu'il n'y aura jamais jusqu'à la fin des siècles, une époque dans l'Eglise que l'on puisse comparer à celle de la première Pentecôte. L'on pense que jamais l'effusion du Saint-Esprit ne fut plus abondante, son action plus puissante, ses opérations plus extraordinaires, que le jour où descendant du ciel, le Consolateur promis vint reposer sur les premiers disciples. Sans vouloir nous inscrire en faux contre cette opinion et juger sa valeur intrinsèque, nous allons citer des faits qui contribueront peut-être à la modifier. Ce qui se passe depuis quelques années dans les îles des Amis, à l'ouest de l'Océan-Pacifique, est de nature à nous fortifier dans la pensée que les sources de la grâce ne sont point taries, et à nous faire supposer que des conversions aussi nombreuses que celles qui eurent lieu à Jérusalem à la première Pentecôte, peuvent se renouveler encore de nos jours.

Les îles des Amis se composent de plusieurs groupes, plus ou moins considérables. Dans celui des Navou un réveil extraordinaire commença vers le milieu de l'année 1834; c'était le 23 juillet. Un prédicateur indigène avait prêché sur ce texte de la Parole sainte où Christ nous est représenté versant des larmes sur l'endurcissement des Juifs. Cette exhortation simple, mais forte, produisit une telle impression sur l'assemblée, que la

conscience de plusieurs fut réveillée, et qu'un grand nombre commença à manifester un désir ardent d'être sauvé. Telle était la profondeur de leurs sentimens, qu'ils passèrent en prières une partie de la nuit. C'est dans le village Utui qu'avait eu lieu la scène dont nous venons de parler. Le dimanche suivant le même phénomène se répéta à Féléton, autre village de l'île, où cinq cents personnes environ furent vivement impressionnées par la grâce divine, et décidées à s'occuper sérieusement de leur salut. C'est ainsi que de lieu en lieu le réveil se propagea, si bien que, huit jours après, l'on comptait mille personnes réveillées du sommeil de la mort et converties à Dieu. Il y avait eu, il est vrai, précédemment dans l'île une œuvre de conversion, mais toute extérieure, et qui n'avait consisté que dans le passage du paganisme à un christianisme de forme. Depuis long-temps les missionnaires gémissaient de ne pas découvrir chez les prosélytes des marques d'une piété réelle; ils avaient prié pour obtenir cette grâce, et maintenant ils étaient témoins des larmes de repentance que versaient, et des manifestations de paix et de joie que donnaient des hommes naguère étrangers aux expériences de la vie chrétienne. « *Dieu soit béni* ! entendaient-ils répéter de toute part, *jusqu'ici nous ne connaissions pas Jésus, aujourd'hui nous le connaissons, il nous a délivrés de nos péchés, nous l'aimons.* » Ou bien : « *Oh, que n'avons-nous des cœurs assez larges pour aimer comme il faut et louer dignement le Seigneur.* »

L'île entière est maintenant soumise au sceptre de Jéhovah; trois mille soixante-six personnes se sont fait admettre membres de l'Eglise, et dans ce nombre deux mille environ ont été converties dans l'espace de six semaines. Il y a actuellement dans l'île vingt lieux de culte, vingt écoles pour les adultes, autant pour les

femmes, et quarante prédicateurs indigènes, sans compter les missionnaires européens.

Une action toute aussi puissante de la parole de vie s'est fait sentir, dans le groupe des *Habai*. Sous la date du 10 septembre 1834, le missionnaire Tuker annonce que des torrens de la grâce ont été versés sur la population de Lifuka et des environs, que des milliers de genoux se sont pliés devant Jehovah et que des milliers de bouches ont confessé que Christ était le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. L'aiguillon de la parole est resté enfoncé dans beaucoup d'âmes, et pendant la durée de la prédication, plusieurs étaient contraints de sécrier, ainsi que le péager: *ô Dieu aie pitié de moi, qui suis un grand pécheur.* Parmi les pénitens l'on a vu le roi et la reine, d'abord humiliés dans le sentiment de leurs péchés, se relever ensuite avec l'assurance de leur réconciliation. Chaque jour était un dimanche où quatre à cinq services devenaient nécessaires pour répondre aux besoins de toutes ces âmes affamées et altérées de la justice. De Lifuka le réveil s'est étendu à presque toutes les îles de ce groupe, et le missonnaire termine son rapport en disant, qu'il estime, qu'en quinze jours, deux mille personnes ont été réveillées.

Le groupe des Tonga n'est pas non plus demeuré inaccessible à ce remarquable réveil. Un prédicateur indigène, nommé Joel Mapples, venu des îles Habai, à Nukualofa, en fut l'occasion et l'instrument. Il raconta, dans la chapelle et devant une nombreuse assemblée, les choses merveilleuses dont il avait été témoin, dans le voisinage, et excités à une sainte jalousie, plusieurs des habitans de cet endroit tournèrent leurs cœurs vers Dieu. Pendant plusieurs jours, ce ne fût que réunions, prières, chants de cantiques, expressions de joie et de reconnaissance. Mais aussi ce spectacle digne du regard des anges,

réveilla l'inimitié des païens. Ennuyés de ces continuelles réunions de prières, ils prirent la résolution d'y mettre fin. Ayant à leur tête quelques-uns des chefs, ils profitèrent d'un jour de fête pour mettre à exécution leurs perfides desseins. Les chrétiens furent assaillis, battus, menacés de la mort, et une hache fut même levée sur la tête d'un chef pieux nommé Tubou : la providence heureusement détourna le coup qui devait le frapper. Mais le feu fut mis à la chapelle et la station de Talafour fut ruinée de fond en comble. De Talafour la persécution se propagea dans trois autres stations; les chrétiens en furent chassés, leurs maisons pillées, l'Eglise incendiée. Mais cette épreuve n'a point ébranlé la foi des chrétiens, qui sont demeurés fidèles et qui ont préféré la croix de Christ et son opprobre à tous les biens dont l'esprit de persécution les a dépouillés.

A Tonga les missionnaires travaillent sous la protection et avec l'assentiment du chef principal ou roi, nommé Tubou. Les îles Habai et Wavou, sont aujourd'hui réunies sous le gouvernement d'un prince et d'une princesse pieux. Le roi George et la reine Charlotte sont tous deux chrétiens sincères actifs et zélés. Ils font des tournées fréquentes dans les îles qui leur appartiennent, accompagnés de l'un ou l'autre des missionnaires, dans le but avoué de s'assurer des progrès du christianisme parmi les insulaires. Partout où ils passent, on les accueille avec des chants de cantiques, qui ont remplacé les salves de mousqueterie. Il arrive quelquefois que le roi préside lui-même les réunions religieuses où on explique le catéchisme aux indigènes. Heureux le pays qui possède de pareils princes! Il n'y a peut-être pas une contrée au monde qui soit aussi sagement et aussi paternellement gouvernée.

Depuis que l'Evangile a été introduit dans les îles des Amis, la polygamie et les guerres y ont cessé; les

Indigènes ont fait des progrès dans l'art de construire les maisons; ils ont eux-mêmes élevé les chapelles où ils prient et écoutent la parole de Dieu, et le bonheur domestique règne partout au milieu d'eux.

De Wavou, Habai et Tonga le christianisme a pénétré dans les îles voisines de Fidji, Keppel et Nivafou ou Boscawen, par le moyen d'insulaires convertis. La manière dont il s'est établi dans la dernière de ces îles, qui est très-peuplée et aussi considérable que Wavou, est surtout fort remarquable et coïncide avec plusieurs autres faits de l'histoire des missions dans l'Océan pacifique (1). Voici le récit qu'a tracé de cet événement tout providentiel, le missionnaire Watkin de Lifuka dans Habai.

« Un assez grand nombre des habitans de l'île Wavou avait été conduire leur vieux roi Finau à Niva, et s'étaient remis en mer pour retourner dans leur île; mais la petite flotte, composée de quatre grands canots, en fut empêchée par bien des accidens. Un des canots, ayant soixante à soixante-dix personnes à bord, fut submergé; ses débris, que le vent poussa vers notre rivage, nous en apportèrent bientôt la triste nouvelle. Deux autres canots, après une navigation longue et pénible, à la suite de grands dangers et avec des avaries considérables, arrivèrent enfin ici. Le quatrième, dont je veux surtout vous entretenir, fut d'abord long-temps poussé de côté et d'autre, et aborda enfin à Nivafou. Sans doute qu'après tant de périls et d'agoisses, la vue de la terre ferme était une chose réjouissante; mais nos navigateurs savaient qu'ils devaient s'attendre à recevoir peu de témoignages d'amitié de la part de ces insulaires, car cette île était renommée entre toutes les autres, pour sa cruauté et sa soif de sang humain. Au bout d'un moment ils s'aper-

(1) *Voyez* entr'autres, p. 206 et suiv.

çurent bientôt que leurs craintes à cet égard n'étaient pas sans fondement, car dès qu'ils approchèrent du rivage pour débarquer, ils virent les habitans accourir en armes pour les empêcher de mettre pied à terre et les forcer à regagner la haute mer. Alors on tint conseil sur le canot, pour savoir ce qu'il y avait à faire. Se remettre en mer après les fatigues qu'ils venaient d'éprouver, c'eût été aller au-devant d'une mort certaine; c'est pourquoi, après avoir examiné leur position sous ses différentes faces, ils résolurent de braver tous les dangers et de débarquer. Comme ils avaient à bord des fusils et de la poudre en assez grande quantité, ils pouvaient pendant quelque-temps au moins se mesurer avec leurs ennemis. Ils chargèrent donc leurs armes, mais à poudre seulement, et ils ramèrent courageusement vers la terre. A la première décharge, ils demeurèrent maîtres du champ de bataille, car tous les habitans de l'île effrayés par les éclairs et le tonnerre de leurs armes à feu, s'enfuirent rapidement. Mais nos insulaires navigateurs ne firent aucun mauvais usage de leur facile et innocente victoire. — Quoique tout nouvellement éclairés de la lumière de l'Evangile, non-seulement ils ne firent aucun mal à ces hommes inhospitaliers, mais au contraire, ils s'occupèrent tout d'abord, des moyens de leur être utiles selon leur pouvoir et leur position. Aussitôt que les ennemis furent revenus au rivage, pour demander pardon à leurs vainqueurs et leur apporter des dons et des gages de paix, nos nouveaux chrétiens leur pardonnèrent volontiers, et commencèrent aussitôt à leur parler de leur mieux, de la religion du Dieu de l'Evangile. Ils leur racontèrent tout ce qu'ils savaient de Jéhovah et de Jésus-Christ. Leurs discours et leurs exhortations firent impression. Le chef supérieur de l'île se déclara pour l'Evangile; beaucoup d'autres l'imitèrent, et en peu de temps le

plus grand nombre des habitans de l'île prit parti pour la vérité. Pendant tout le temps que les nôtres demeurèrent à Nivafou, leur principale occupation fut de prier, de chanter des cantiques, et de profiter de toutes les occasions et de tous les moyens d'éclairer et de fortifier les habitans de l'île ; et lorsqu'ils partirent, le plus avancé en connaissance et en instruction, leur fut laissé avec les livres dont ils pouvaient strictement se passer. L'instituteur devait rester au milieu d'eux jusqu'à ce qu'on pût leur en envoyer d'autres ou même leur procurer un missionnaire. Je suis peiné de devoir dire que jusqu'aujourd'hui, cela n'a pu encore avoir lieu, car notre nombre présent ne répond pas même aux besoins des stations actuellement existantes ; et quoique j'aie beaucoup et long-temps désiré de visiter cette île, cela m'a été impossible jusqu'à présent. »

Le même missionnaire ajoute sous une date plus récente : (la lettre précédente est de février 1835.)

« Aujourd'hui 1er mars, j'ai reçu de Samuël, l'instituteur indigène que j'ai envoyé à Niva, une lettre bien réjouissante. Tout le peuple de l'île fait maintenant profession ouverte de christianisme.

« Un missionnaire, quelqu'isolé et éloigné qu'il doive se trouver là, y est absolument nécessaire. Samuël m'annonce qu'il est déjà bien pauvre en livres et m'en demande avec instances et il termine par appeler sur son œuvre le secours de mes prières. Il avait d'abord résolu de venir ici avec le bâtiment qui a apporté sa lettre ; mais les besoins spirituels des habitans ne le lui ont pas permis ; la manière dont il s'est décidé à rester avec eux, est si intéressante que je ne puis m'empêcher de vous la rapporter. Il était déjà sur le vaisseau, prêt à partir, quand une telle multitude des habitans de l'île y

vint pour l'en empêcher, que le vaisseau commençait à enfoncer. « *Qu'est ce que ceci ?* » s'écria Samuël étonné : « Tu veux t'en aller, lui répondirent-ils aussitôt, toi, notre seul instituteur ? dans ce cas nous voulons aussi partir avec toi ; car qui nous instruira, quand tu seras loin de nous ? sont-ce les arbres qui nous instruiront ? Est-ce la maison où nous nous assemblons qui pourra nous enseigner ? Non, eh bien ! nous partons avec toi. » — Vaincu par des instances aussi énergiques, Samuël leur dit : Eh bien ! qu'il en soit ainsi, je reste avec vous et je vous instruirai aussi bien que je le pourrai. » Là-dessus il retourna avec eux dans l'île et le vaisseau partit, sans nous l'amener.

» Je dois ajouter encore quelque chose au sujet de Samuël. Il est chef et d'un rang assez élevé ; et aujourd'hui il est non-seulement l'instituteur, mais encore le gouverneur de Niva, car le chef précédent l'a reconnu et nommé son successeur.

» Depuis qu'il est en charge un bâtiment Anglais qui fait la pêche de la baleine, jeta l'ancre près de l'île. Aussitôt le capitaine vint au rivage avec des désirs impurs et une proposision scandaleuse. Mais Samuël lui donna pour réponse ce peu de mots : *Ikai Ambito : Non, jamais.* Cependant l'impudent capitaine réitéra sa demande en lui offrant de le récompenser largement, s'il y consentait, et en lui montrant pour le séduire une quantité de choses très-utiles dont il lui ferait présent. Mais Samuël répondit par un *non* encore plus prononcé que la première fois ; et ajouta : « La grâce de Dieu m'est plus précieuse que toute cette vile récompense du péché, et même que tous les trésors du monde entier ». Vaincu par une si noble fermeté, le pauvre capitaine, dont je pourrais dire le nom si cela était nécessaire, fut

obligé de se retirer sans avoir accompli ses mauvais desseins, et il dut la bonne leçon qu'il reçut dans cette circonstance, à la consciencieuse énergie d'un jeune chef païen, devenu chrétien. — Il est probable qu'à l'exemple de Kotzebue et de tant d'autres, ce capitaine s'en ira dire aussi que le christianisme fait un tort incroyable dans la mer du Sud. Soit : le blâme de tels hommes est un titre d'honneur. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Admission de plusieurs élèves missionnaires.

Le dernier Rapport annuel a fait part à nos amis des épreuves de notre maison des missions ; il est juste que nous leur communiquions maintenant nos sujets de consolation. Si l'affliction a été subite et sensible, la délivrance a été prompte et magnifique. Nous n'avons pas plutôt eu crié que le Seigneur nous a répondu. Depuis l'assemblée générale, le nombre des jeunes chrétiens qui se sont présentés pour entrer dans l'institut et pour occuper les places laissées vacantes, par la maladie de plusieurs de nos jeunes amis, s'est élevé à quinze : sur ces quinze, cinq sont déjà admis, et parmi les sept candidats qu'il reste encore à examiner, le comité espère pouvoir en recevoir au mons deux. De sorte qu'ayant commencé l'année missionnaire en mai dernier, avec un élève, nous nous trouverons, s'il plaît à Dieu, à la rentrée des va-

cances, avec huit étudians dans notre collége missionnaire. Depuis la fondation de l'institut, nous n'avons pas vu se présenter, en une année, ni même en dix-huit mois un aussi grand nombre de candidats, que celui que nous avons eu à enregistrer dans l'espace des trois derniers mois, qui viennent de s'écouler; et si les huit élèves, dont nous venons de parler, nous arrivent effectivement au mois d'octobre, nous n'aurons jamais eu plus d'élèves à la fois dans notre maison des missions. Amis de notre société, frères en Christ, qui vous êtes affligés, lorsque nous étions dans la peine, réjouissez-vous aujourd'hui avec nous, et avec nous rendez grâce à Dieu!

Toutefois aucun des quatre élèves malades, à l'époque de l'assemblée générale, n'a pu encore reprendre ses études. Deux d'entre eux, dont l'état s'est aggravé, depuis qu'ils nous ont quittés, ont dû renoncer définitivement à la carrière des missions; un troisième nous demande à rentrer dans l'institut et le quatrième dont la santé est toujours chancelante ne nous laisse guère l'espoir de le voir venir nous rejoindre. Tout en nous réjouissant nous avons donc sujet de nous affliger encore et de nous souvenir des frères bien-aimés dont l'épreuve est notre épreuve et dont les souffrances sont nos propres souffrances.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue.

A Monsieur le président et à Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Motito, ce 26 décembre 1835.

Messieurs,

« En terminant cette année, il est juste que nous rendions de sincères actions de grâces au chef de l'Eglise, l'auteur et le consommateur de notre foi, pour la prospérité dont jouit notre Société au sein de nos églises, et pour la protection de ses membres disséminés en Afrique. Si durant l'année qui vient de s'écouler, quelque bien a été opéré; si les consolations de l'Evangile ont trouvé accès dans quelques âmes, si nous avons fait un pas de plus vers l'heureuse époque où toutes les nations adoreront le Rédempteur du monde, si seulement notre perspective est plus encourageante, rendons-en gloire et hommage à Celui qui nous a mis au cœur d'entreprendre cette bonne œuvre, et qui seul peut la couronner en nous accordant le secours de son Saint-Esprit.

Augmentation considérable dans le nombre des habitans de Motito, et état de cette station.

« La station de Motito commence à devenir plus considérable. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, nous nous sommes enrichis des dépouilles de Lattakou. Il serait difficile de déterminer au juste le nombre des habitans de la station, à cause des migrations perpétuelles qui ont eu lieu dans les tribus de ce pays depuis quelques mois : mais vous pourrez vous en faire une idée approximative au moyen des habitations. On y en compte à l'heure qu'il est, cent quarante ; et à supposer que chacune contienne quatre personnes, calcul qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, il y a donc environ cinq cent soixante âmes à Motito (1). Sous ce rapport la station a prospéré. Mais je me hâte de le dire, on aurait tort de mesurer les progrès de l'Evangile à la population d'un endroit. Combien Lattakou ne contenait-il pas d'habitans l'année dernière ? Où sont-ils aujourd'hui ? S'ils ont mal tourné, la raison en est facile à apercevoir, c'est qu'ils écoutaient la prédication de l'Evangile, moins dans le désir de s'instruire, que par crainte de déplaire à leur missionnaire, delà la vie errante et vagabonde qu'ils mènent aujourd'hui. Parmi ceux qui se sont joints à nous dernièrement, il y en a à peu près la moitié que je regarde comme une acquisition précieuse pour la station. Quand il leur arrive de tomber par ignorance dans quelque faute légère, je suis presque certain d'avance qu'ils s'en corrigeront, si je

(1) Lorsqu'en janvier 1833 nos frères nous annonçaient la fondation de Motito, ils ne comptaient à cette époque dans la station, que quarante-cinq habitans.

(*Rédacteurs.*)

leur représente que ce qu'ils font n'est pas bien. Les autres, au contraire, je veux parler des Barolông, ne sont pas aussi dociles. Ils ont bien fait certaines concessions, telles que d'observer le jour du repos, de fréquenter le culte une fois le dimanche; mais ils s'en tiennent à ce qui est strictement nécessaire; et comme ils croient pouvoir servir deux maîtres en même temps, ils craignent toujours de donner trop à l'un et trop peu à l'autre. On ne découvre chez eux aucun désir sincère d'amélioration, et ce qui m'afflige, c'est que nonobstant mes remontrances continuelles, je n'ai pas encore pu obtenir des parens qu'ils envoient leurs enfans à l'école. Ce sont là des épreuves journalières qui font beaucoup de peine, mais il faut s'armer de patience et de persévérance pour faire goûter l'instruction à des gens qui ont passé toute leur vie à chasser devant eux des troupeaux de chèvres et de moutons.

« Le 19 novembre dernier, nous avons pris possession de notre nouvelle maison. Celle que nous occupions précédemment étant demeurée vacante, nous l'avons convertie en église et en école, à la grande joie des habitans de Motito; mais comme elle ne peut contenir que cent trente personnes environ, et que le nombre des auditeurs croît pour ainsi dire tous les jours, je serai bientôt dans la nécessité de l'agrandir. Malgré l'assiduité et la régularité d'un bon nombre au service divin, et les connaissances qu'ils ont pu acquérir, je n'ai baptisé dans le courant de l'année dernière, qu'un enfant nommé Lesang, appartenant à Hendrick, l'un des membres de notre petit troupeau. Mais à Dieu ne plaise que je sois découragé. Le vent souffle où il veut, et un jour il soufflera sur ces contrées pour en ranimer les ossemens desséchés. Il ne faut pas perdre de vue l'état de barbarie où sont les tribus au milieu desquelles nous travaillons; nous

ne sommes pas ici dans l'Inde, où l'on rencontre des esprits cultivés. Nous avons à faire à de vrais enfans auxquels il faut apprendre à marcher; mais quoique lentement, ils finissent par marcher cependant. Il n'y a point de voyageur visitant de temps en temps les naturels de ces quartiers qui, au bout de six mois d'absence, ne soit frappé en les revoyant, de quelque progrès qu'ils ont fait, soit dans leur extérieur, soit au moral. En dépit de quelques-uns qui restent stationnaires, le levain est dans la masse, et il ne manquera pas d'opérer. Mais avant qu'il ait opéré salutairement, avant que les églises de France moissonnent le fruit de leur labeur, que d'efforts et de sacrifices ne nous reste-t-il pas à faire! Nous ne sommes que sur le seuil de ce vaste continent: il reste des tribus sans nombre à évangéliser, à civiliser. Ainsi la perspective qui s'ouvre devant nous est immense et elle appelle d'immenses efforts. Voilà la belle tâche qui nous est dévolue. Grâces au Seigneur, nos compatriotes et frères en la foi l'ont comprise. Au lieu de se ralentir, leur zèle croit en proportion de l'œuvre. Nous en avons une nouvelle preuve dans l'envoi des deux frères qui viennent de débarquer au Cap. Cette nouvelle nous a remplis de joie, dans l'espoir que l'un deux viendra partager nos travaux dans ces parages reculés. »

Quelques renseignemens sur la contrée Nord-Est de Motito (1).

« Un natif de cet endroit, qui voyage une partie de l'année dans le pays des Kalliharri pour s'y procurer

(1) Nous n'avons pas hésité à insérer ces détails sur un pays tout-à-fait inconnu, pour l'instruction de ceux de nos lecteurs qui s'occupent de géographie.

(*Rédacteurs*).

des peaux de chacals, m'ayant donné de bouche l'itinéraire suivant, j'ai crû devoir vous le communiquer. En partant de Motito, il s'est dirigé au Nord, tant soit peu Est, entre le lever et le coucher du soleil d'hiver. Les endroits indiqués sont les stations les plus importantes. Il dit avoir marché trente-cinq jours, avant d'arriver au terme de son voyage; mais comme il n'a mis que seize jours à revenir, en supposant qu'il y ait quatre heures de distance d'une station à l'autre, il aurait, suivant ce calcul, pénétré à soixante quatre lieues au-delà de Motito. Lorsque le nom d'un endroit a une signification, je l'ai mise entre parenthèse. De Motito il s'est rendu à

Moshaua (sable), nom du lit de la rivière de Takoun, à 3 lieues de Motito; population cent cinquante personnes environ.

Loloaning (pierre plate), trouvé de l'eau en creusant; habité.

Kuang, bu au moyen d'un roseau; habité.

Botobotobo (bourbeux), point d'eau; beaucoup d'habitans.

Morokoing (calcaire), passablement d'eau; habité.

Kongké, passablement d'eau; habité.

Setsabing, très-peu d'eau; habité.

Kibetloane, puits; habité.

Maretloé (petit fruit sauvage); habité.

Molapo (rivière), autant de monde qu'il y en avait autrefois à Lattakou.

Mélachuané (vallées), eau de pluie; beaucoup de monde.

Lémuno (fontaine très-faible); habité.

Lotsening, plaine sans eau; habité.

Sérochoane, plaine sans eau; habité.

Lécha-eo Pakale (mare des Pakale); beaucoup d'habitans.

Makoung, plaine sans eau; habité.

Mahohaketloa, plaine sans eau; habité.

Nangnane, ce nom a un claquement; le dialecte des habitans commence à différer beaucoup du Sichuan.

Kopung (souche ou racine de roseaux), plaine sans eau; inhabité.

Seyaseyakayane, puits; habité.

Kuane, salpêtre, sans eau, habité.

Ganaine (sans nom), salpêtre, sans eau; habité.

Ochuo, salpêtre, sans eau; habité.

Machualoé, puits; habité.

Makopu, plaine sans eau; habité.

Tiriri, point d'eau; habité.

Lotlou-loa-Tutlua (fontaine des girafes), grande fosse; habité.

Loschu-loa-gue (la mort de celui-là), salpêtre; habité.

Mabu-a-schube (poitrine tuée), salpêtre, sans eau; habité.

Manani (buissons), fosse; habité.

Chauchaue, salpêtre; habité.

Moabore, mare; habité.

Tsane (puits creusés); habité.

Kaung, plaine sans eau; habité.

Limpu (Salpêtre), point d'eau; inhabité.

Terme du voyage.

De *Limpu*, il est revenu par

Putukue, point d'eau; inhabité.

Onguabora (fils du Buschman), point d'eau; inhabité.

Matesséme, puits; habité.

Motuane (petit homme), puits; habité.

Maleshe, puits; habité.

Lottakane (roseaux), point d'eau.

Mohupépé (terrain nettoyé), puits; habité.

Choé (mare d'eau salée), habité.

Yaning, point d'eau.

Molapo, la même rivière que celle mentionnée plus haut; point d'eau dans l'endroit où il l'a traversée en revenant.

Loshung (mort), beaucoup de buissons.

Pépané (point du jour), puits ; habité.

Libilo (terre noire et luisante), vallée; habité.

Kaang (quel ?), puits; habité.

Moschaua, mentionné en tête.

Motito.

Dès qu'un collaborateur sera arrivé, nous pourrons, (*Deo volente*), visiter régulièrement les Barolong qui demeurent près d'ici, sur les bords de la rivière de Takoun ou Maschaua.

Recevez, Monsieur le Président, Monsieur le Directeur et Messieurs, l'assurance de notre attachement sincère et chrétien.

Votre tout dévoué frère en Christ.

PROSPER LEMUE.

P. S. Depuis que j'ai envoyé mon dernier journal, nous avons eu de la pluie en assez grande abondance, de sorte que la récolte promet passablement.

Séjour de M. Casalis au Cap.

M. Eugène Casalis ayant quitté momentanément Morija, pour se rendre à la ville du Cap, où il a fait un séjour de trois mois environ, y a épousé Mlle Sara Dyke, fille d'un médecin anglais, jeune personne d'une solide piété et qui a reçu une éducation distinguée. C'est le 13 avril que ce mariage a été béni, par le Dr. Adamson, pasteur de l'Eglise presbytérienne du Cap. Le séjour de

M. Casalis dans cette dernière ville, d'où il a dû repartir avec sa jeune épouse, pour sa station, au commencement de mai dernier, n'a pas été perdu pour la cause de l'Evangile, comme on en jugera par le passage suivant, d'une lettre que nous venons de recevoir de lui.

« Depuis que je suis ici, j'ai eu plusieurs occasions de m'employer à l'œuvre du Seigneur. Je suis souvent invité à prêcher en hollandais, tant pour les personnes de couleur que pour la population hollandaise du Cap. Une circonstance toute particulière m'a également mis en contact avec les mahométans de cette ville. Les chrétiens du Cap désiraient depuis long-temps que quelqu'un se chargeât d'amener les malais musulmans à quelques conférences religieuses, qui pussent servir à donner une idée exacte de leur état religieux et des meilleurs moyens à employer pour leur faire du bien. Comme j'avais quelque loisir, je me suis volontiers chargé de cette tâche, et après avoir visité trois des principaux Imans (prêtres), et un certain Hussein Hadgi, dernièrement revenu de la Mecque, j'ai eu la joie de disputer avec eux, en présence d'un grand nombre de leurs gens, chaque vendredi, pendant les six dernières semaines qui viennent de s'écouler.

« M. Nesbit, missionnaire, revenu dernièrement de l'Inde pour le rétablissement de sa santé, s'est joint à moi, et s'est chargé de la plus grande partie de la polémique. Ces discussions ont été conduites de part et d'autre, sur un pied très-amical. Quant à leur résultat direct, il est assez difficile à constater, mais nous avons eu au moins l'avantage précieux, d'exposer à ces malheureux sectaires, tout le plan de la rédemption et toute l'œuvre du salut opéré par Christ, et de réfuter avec toute la force que donne la vérité, les argumens chimériques sur lesquels s'appuie la religion du faux prophète. Le nombre des

mahométans au Cap est très-considérable, et malheureusement il s'accroît tous les jours. Une foule d'esclaves affranchis se joignent à eux, et si le Seigneur ne suscite quelque moyen d'arrêter ce mal, je crains que le moment où la loi d'affranchissement s'exécutera, ne soit le signal pour plusieurs milliers de nègres de se jeter dans l'islamisme. Le Cap aurait besoin dans ce moment, de deux missionnaires zélés, l'un pour les mahométans, l'autre pour les esclaves et les personnes de couleur indistinctement.—J'ai vu le frère Bisseux à Wagenmakers'-valley, et j'ai même passé quatre ou cinq jours avec lui. Ce cher frère a eu à lutter contre la mauvaise volonté des fermiers (boers), mais les choses vont mieux dans ce moment. Il a une bonne congrégation, et ceux des esclaves qu'il a baptisés, m'ont paru se conduire d'une manière vraiment chrétienne. »

Un portrait à Béthulie.

Les derniers missionnaires Français partis pour l'Afrique, avaient été chargés par M. l'amiral Ver-Huell, de remettre, en signe d'amitié, une copie de son portrait à chacun de leurs frères établis dans ce pays. On aimera savoir comment ce précieux souvenir a été reçu par eux. Le missionnaire de Béthulie répond à ce sujet au président de la Société :

« Les naturels admirent tant votre portrait, qu'ils viennent tous les jours pour le contempler. En le voyant pour la première fois, le chef Lepui n'a pu s'empêcher de tirer son chapeau pour vous saluer, s'imaginant vous voir ici en personne, tant votre portrait lui imposait. Pour moi, vous le dirai-je, en recevant ce gage nouveau de votre tendre affection, les larmes me sont venues aux yeux ; les émotions que j'éprouvai, en vous faisant mes

adieux, se renouvelèrent. Il me semblait entendre encore la voix de notre digne président m'exhortant à être un bon soldat de Jésus-Christ, et me donnant tous les encouragemens dont un missionnaire a besoin, au moment où il quitte une patrie et des amis qu'il ne reverra peut-être jamais. O jour désiré, où nous nous retrouverons tous dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, quand viendras-tu! »

Appel en faveur des femmes Béchouanas.

Le Comité de la société auxiliaire de femmes de Paris, nous prie d'insérer dans notre journal, la lettre suivante adressée par ce Comité à toutes les Sociétés auxiliaires de femmes des départemens ;

Paris, le 1er septembre 1836.

Mesdames et chères sœurs,

« Il nous est doux de témoigner aux femmes de nos missionnaires l'intérêt que nous prenons à leurs travaux. Nous connaissons leur vie active et dévouée, les difficultés qu'elles rencontrent auprès des femmes et des enfans sauvages au milieu desquels elles vivent, les peines qu'elles se donnent pour leur faire quelque bien; et il est peu de chrétiennes en France, nous osons l'espérer, qui ne se soient senti le besoin de s'associer à leurs épreuves et à leur travail de chaque jour, par la prière. Les noms de Mesdames Rolland, Lemue et Pellissier nous sont chers. Ils nous rappellent ce que nous sommes, hélas! si promptes à oublier; c'est que la vie sans le dévouement est peu de chose, et que la foi sans les œuvres est morte. Elles croient et elles agissent, tandis que nous, trop souvent, nous voudrions nous borner à croire, bien que les occasions d'exercer l'activité chrétienne semblent se multiplier autour de nous. Soyons reconnaissantes de

l'exemple qu'elles nous donnent, et voyons si nous ne pouvons pas leur faciliter de quelque manière la tâche quelquefois si ingrate qu'elles ont acceptée, et dont elles cherchent à s'acquitter avec fidélité.

« Nous avons déjà fait un appel à nos sœurs de France pour les engager à pourvoir de vêtemens, quelques unes des femmes et des jeunes filles Béchouanas qui fréquentent le culte ou les écoles. Notre premier envoi d'étoffes de coton a été reçu avec le plus grand plaisir, et on a pu observer quel prix, les pauvres femmes qui ont eu part à la distribution qui en a été faite, ont mis à être vêtues par nos soins. Mais nos sœurs nous ont fait savoir que cet envoi est loin d'être suffisant, et elles nous prient de voir s'il nous est possible de leur en faire bientôt un plus considérable. Nous désirons de tout notre cœur répondre à cette demande, et nous nous adressons à vous, Mesdames, afin que vous nous aidiez à vêtir les femmes Béchouanas auxquelles il est si difficile à nos sœurs missionnaires, de donner des habitudes décentes et modestes, tant qu'elles ne les élévent pas un peu à leurs propres yeux, en les couvrant d'un vêtement semblable au leur. Il n'est sans doute aucune de nous, qui ne ferait avec joie le sacrifice de quelque ornement superflu, et qui ne renoncerait volontiers à quelqu'objet dont elle avait envie et qu'elle croyait peut-être indispensable, pour en consacrer le prix à vêtir des femmes pour lesquelles le nécessaire a été jusqu'à présent un luxe. A la vue de semblables besoins, nos besoins sont bien peu de chose. Cette pensée nous sera utile en plus d'une occasion. Elle nous rendra plus chère la pratique de la simplicité qui convient à des chrétiennes, et nous enseignera à être plus industrieuses pour nous-mêmes et plus économes, afin de pouvoir être plus libérales envers nos pauvres sœurs d'Afrique.

« Nous désirerions faire parvenir nos dons à Mesdames Pellissier, Rolland et Lemue par la première occasion qui ne peut guère tarder à se présenter. Nous vous prions donc, Mesdames et chères sœurs, de vous occuper dès à présent à rassembler quelques souscriptions pour cet objet. Nous demandons à Dieu de bénir vos efforts, et de nous accorder à toutes quelques bonnes et sérieuses pensées, tandis que nous nous emploierons à cette œuvre.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN-DEÇA DU GANGE.

Dans un précédent article (1), nous avons essayé de donner à nos lecteurs une idée des obstacles qui s'opposent à l'introduction de la vérité dans les Indes orientales, et nous leur avons indiqué en même temps quelques signes favorables, qui semblent présager à l'Evangile un meilleur avenir dans ce pays. Nous nous proposons, dans les lignes qui vont suivre, de leur offrir une revue des principales stations qui existent dans l'Inde, et une statistique des travaux des missionnaires évangéliques; mais avant que d'entreprendre cette tâche, il ne sera pas hors de propos de rappeler en peu de mots que l'Inde britannique, qui est divisée en trois présidences, sous le rapport de l'administration, l'est aussi en trois diocèses, sous le rapport ecclésiastique : savoir, celui de Calcutta et d'Agra, celui de Madras et celui de Bombay. Chacun d'eux a un évêque. L'évêché de Calcutta, le plus considérable de tous, compte en

(1) 10e année, page 357 et suiv.

outre, un archidiacre et trente-sept chapelains; celui de Madras, vingt-huit chapelains, et celui de Bombay quatorze. Le nombre des chrétiens anglais, dans ces trois présidences, est de quarante mille environ.

En outre, il y a dans l'Inde, plusieurs colléges dont voici les principaux :

Le collége mahométan, autrement appelé *la Madrissa*, qui compte deux cents élèves, et où l'on enseigne les sciences naturelles, le droit, la grammaire, la littérature orientale et la théologie mahométane. Ce collége est entretenu par le gouvernement.

Le collége anglais indou ou la *Vidyala*, fondé en 1816, au moyen de souscriptions. Il a pour but de faire connaître aux Indous, les langues, la littérature et les sciences européennes. En 1828, il comptait déjà quatre-cent-trente-sept écoliers.

Le plus important de tous est le *collége épiscopal* ouvert en 1820, par l'évêque, et dépendant de la mission anglaise de Calcutta. Toutes les sociétés religieuses en relation avec la société épiscopale ont le droit d'y faire admettre soit des étudians en théologie, soit des laïques, pour leur faire donner une éducation chrétienne.

Dix-sept sociétés, dont onze missionnaires, travaillent à répandre la connaissance de l'Evangile dans l'Inde. Nous allons chercher à présenter un aperçu de leurs travaux, dans le cours des dernières années, en nous arrêtant aux stations les plus importantes et en donnant un aperçu général de la plupart des autres (1).

1°. *Présidence de Calcutta et d'Agra.*

A Calcutta, le collége épiscopal qui est dirigé par

(1) Cet aperçu est emprunté à la feuille missionnaire publiée par la Société de Berlin, sous le titre de *Berliner Missions-Berichte*. 1836.

le docteur Mill, et qui a pour professeurs MM. Withers et Holmes est dans un état très-satisfaisant, bien qu'il ne s'y trouve en ce moment que huit étudians; les missionnaires Morton, Troeddle et de Mello instruisent douze-cent cinquante-sept enfans distribués dans quatorze écoles; ils ont baptisé trente-trois adultes indous, et en préparent encore vingt pour le baptême. Le docteur Mill a traduit l'histoire de notre Rédempteur (*christa sangita*) en vers sanscrits; cet ouvrage jouit de la plus grande faveur parmi les indigènes. Dans le temple de Kalighat, le plus célèbre de cette contrée, le docteur Mill a vu plusieurs pieux bramins venus de différentes provinces de l'Inde qui auraient rejeté avec mépris tous les traités, recevoir ce livre avec empressement et trouver un grand plaisir à le lire et à le chanter.

La Société des Missions de l'Eglise anglicane a à Calcutta trois missionnaires, MM. Sandys, Jean Hœberlin et J.-C. Thompson, quatre catéchistes et trois aides missionnaires qui parcourent aussi les environs. Ils dirigent dix-sept écoles qui contiennent douze cents élèves garçons ou filles : l'église des Indous, qui se réunit dans la chapelle de la mission, se compose de deux à trois cents indigènes; cent vingt-trois ont été baptisés dans l'année 1833. Outre cela, la société entretient une école particulière pour les mahométans. L'église qui s'y rattache se compose de quarante à cinquante personnes : on pense que la moitié de ces personnes sont converties. En 1835, on a baptisé cinquante deux mahométans. Le missionnaire Hœberlin écrit à ce sujet : « Ces réveils, joints aux prédications des catéchistes indigènes qui annoncent dans toutes les places publiques le vrai Dieu, le Rédempteur et la voie qui conduit au bonheur éternel, ont déjà excité des persécutions de la part de plusieurs zemindars (propriétaires). »

La Société de Londres a fait une grande perte par la mort de l'excellent missionnaire Adam et par le départ du missionnaire Christie. MM. Hill, Gogerly et Boaz, aidés d'un prédicateur indigène, prêchent sans se lasser dans les rues et dans les plaines : leur église compte vingt-quatre communians; ils ont quatre écoles de garçons et une école de filles où il y en a quarante. Les missionnaires Piffard, Lacroix et Campbell, dirigent les stations de Kidderpore, Ramakalchoke et Gungree, qui sont situées au midi de Calcutta. Dans le district de Gungree, chaque village forme une île; ces villages communiquent entre eux au moyen de petits bateaux faits d'un seul arbre. L'air est si malsain dans ces contrées marécageuses qu'aucun européen n'ose y demeurer. Le grand village de Ramakalchoke, qui est à deux milles de Calcutta, au centre de plusieurs villages, dont la population réunie s'élève à vingt mille âmes, s'est montré empressé de recevoir l'Evangile. Dès l'année 1826, une idole a été jetée hors de son temple, qui a été plus tard transformé en chapelle. En 1830, on a réuni les convertis en église régulière. En 1831, on comptait cinquante-cinq communians; outre cela, il y avait alors quarante personnes qui avaient renoncé à leur caste, et avaient montré un grand désir de recevoir l'instruction chrétienne et d'être baptisées. A Gungree, il y avait vingt-huit communians et en tout cinquante convertis; huit avaient reçu le baptême et quarante-un Indous se préparaient à le recevoir. Les missionnaires rassemblent souvent de très-nombreux auditoires dans ces contrées et dans d'autres encore, et ils sont écoutés avec beaucoup d'attention.

Tous les ans, au mois de janvier, il y a près des îles de Sangor une grande fête de purification, où les Indous viennent laver leurs péchés dans l'eau du Gange. Les mis-

sionnaires Gorgerly et Lacroix se rendirent en janvier 183:, à cette grande fête, à l'occasion de laquelle plusieurs Indous s'offrent ordinairement en sacrifice au Gange. Voici ce qu'ils racontent : « Nous jetâmes l'ancre à l'embouchure du Gange à l'orient de la pointe de Sangor, et un spectacle frappant s'offrit à nos regards : nous avions devant nous la mer, couverte de barques pleines de pélerins, qui se dirigeaient vers le lieu de réunion ; à notre gauche étaient le domaine et les salines d'une maison de commerce anglaise ; à notre droite on voyait plus de 500 bateaux de toutes les formes et de toutes les grandeurs, chargés de signes de toute espèce et d'un grand nombre de pavillons ; sur la côte on apercevait des milliers de personnes dans toutes sortes d'attitudes, les unes étaient dans des huttes, les autres formaient des grouppes en plein air, d'autres encore se rassemblaient autour d'idoles, qui avaient été apportées par des troupes de Faquirs, nus, couverts de fange et affamés. Plus de cent mille individus se pressaient sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de long et d'une demi-lieue de large. Le jeudi 13 janvier, nous nous rendîmes à l'extrémité occidentale de la Mela; et nous fûmes bientôt environnés d'une grande multitude. Nos chrétiens Indous chantèrent avec nous un cantique en bengalais, qui attira la foule, et nous parlâmes aussitôt de l'insuffisance des bains dans le Gange et des autres usages indous, pour effacer les péchés et appaiser la colère de Dieu. Nous leur exposâmes aussi la voie de la réconciliation par Jésus-Christ ; et nous les invitâmes à prendre part aux mérites de son sacrifice expiatoire. Après le discours qu'ils écoutèrent avec la plus grande attention, nous distribuâmes des traités à ceux qui parurent les plus touchés. De ce lieu nous nous avançâmes un peu vers l'orient, et lorsque nous fûmes arrivés à un lieu un peu élevé, nous nous ar-

rêtâmes entre les huttes des Sanyasis et des Faquirs, (moines pénitens et mendians) les plus corrompus de tous ceux qui se martyrisent sous prétexte de sainteté, mais dont le but est ordinairement de tromper, et qui, tandis que le peuple les adore comme des dieux, manifestent l'esprit de Satan, et se distinguent par toutes sortes d'abominations. Un certain nombre de ces hommes, couverts de fange et ceints de cordes, nous écoutèrent parler de la corruption générale des hommes, et de la voie de la régénération par Christ. Maintenant que l'on connaissait notre intention, ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que nous parvînmes à distribuer nos traités; une grande foule nous suivit pour en obtenir, lorsque nous nous remîmes en marche, et plusieurs se jetèrent à nos pieds pour solliciter ces livres. Nous nous dirigeâmes vers le nord de la Mela, où nous avions derrière nous un ois épais, et il se rassembla aussitôt un nouvel auditoire extrêmement nombreux de sorte que nous prêchâmes sur ce texte: «Le salaire du péché c'est la mort.» Sur ce point éloigné tout se passa plus tranquillement; les Indous s'assirent autour de nous, écoutèrent très-attentivement, et reçurent nos écrits avec ordre et avec reconnaissance. De là nous retournâmes vers le centre de la place, et une multitude innombrable nous entoura. Nous dirigeâmes leur attention sur la folie, qu'il y a à attribuer une influence salutaire aux pélerinages, à des lieux sacrés, etc., et nous les engageâmes à s'adresser à l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Là on montra un si ardent désir d'obtenir nos livres que nous courûmes le danger d'être foulés aux pieds. Des centaines de mains étaient tendues vers nous, et on se disputa les traités avec un tel acharnement que nous craignîmes de les voir mettre en pièces. Nous retournâmes vers notre bateau; mais une troupe d'Indous nous

suivit, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, pour obtenir un livre quelque petit qu'il fût. Après avoir pris un peu de repos, nous retournâmes sur la place et nous nous établîmes sur la proue d'une barque qui était à sec sur le rivage; on nous découvrit bientôt et environ quatre cents personnes nous entourèrent, et écoutèrent attentivement le message de la réconciliation. Notre position élevée nous permit de distribuer nos livres avec plus d'ordre et de discernement. Nous allâmes un peu plus loin et nous prîmes position sur un autre bateau; ici nous parlâmes à cinq ou six cents personnes. Nous distribuâmes encore beaucoup de traités parmi les bateliers qui étaient sur le rivage, et le soir étant venu, nous nous retirâmes extrêmement fatigués dans notre bateau. Le lendemain nous débarquâmes près d'une pagode qui tombe en ruine, et que la mer entraîne peu à peu. Lorsque nous fûmes entrés dans une cour par une misérable voûte, divers objets attirèrent nos regards : à gauche était un temple consacré au sage Copil-Moni, dont l'image de pierre est adorée par des multitudes de gens. A droite était une hutte élevée pour l'idole Jaggernaut (proprement Djaganatha, le maître des mondes, un des surnoms de Krischna) et au milieu une statue en pierre du cheval Pand, retiré des Patal (le monde souterrain) par Copil-Moni. Auprès de cette statue était assis sur un beau tapis et dans une tente décorée, le principal pundit du lieu, entouré de Sanyasis. Devant lui étaient ses livres, et le peuple lui rendait un culte qui n'appartient qu'à Dieu. Nous élevâmes notre voix devant cet auditoire si peu encourageant, nous rendîmes témoignage contre leur impiété, et nous leur parlâmes de l'adoration due au Dieu du ciel et de la terre. Le prêtre chercha à nous interrompre et nous présenta une assiette pleine d'oranges et de sucreries, mais nous la refusâmes et nous le quittâmes,

après lui avoir déclaré que Dieu supporte les pécheurs avec une grande patience, mais qu'il vient pourtant un jour de châtiment et de juste rétribution. Nous distribuâmes plusieurs traités à des bramins bengalais. » Les missionnaires prêchèrent encore pendant une journée à différens auditoires, et ne se laissèrent entraîner dans aucune dispute, avec ceux qui se montrèrent amateurs de querelles, et ils retournèrent à Calcutta remplis de joie de ce qu'il leur avait été accordé d'annoncer l'Evangile à un si grand nombre d'Indous.

Les huit missionnaires baptistes et plusieurs catéchistes indous travaillent de la même manière à Calcutta et dans les environs. Leurs écoles, dans la ville et dans la campagne, contiennent huit cent quarante enfans ; l'église est composée de quarante-quatre membres : un des missionnaires, M. Yates, aura bientôt fini la traduction de l'Ancien-Testament en bengalais moderne. La prédication de l'Evangile a eu le plus grand succès à Khari, à dix milles au sud de Calcutta. C'est sur les limites de ce pays empesté qui était abandonné il y a quelques années aux tigres, aux sangliers et aux crocodiles, et dont les habitans sont séparés de toute société civilisée, que s'est levée d'abord la lumière, de même qu'elle avait paru jadis dans la Galilée des gentils, la portion la plus méprisée de la Palestine. Plusieurs aides indigènes y travaillent avec un grand succès, entre autres Sudschatalli, mahométan converti. En juin 1831, s'annonça pour la première fois une attention extraordinaire pour la prédication de l'Evangile ; dix neuf Indous manifestèrent un grand désir d'être baptisés. Les missionnaires Pearce et Yates s'y rendirent au mois d'août pour les examiner. Ils arrivèrent trempés de pluie, et leurs frères indous les accueillirent avec une grande joie. La plupart des chrétiens indigènes du voisinage vinrent aussi, et

témoignèrent beaucoup de satisfaction. Le petit village qui est composé de quinze maisons et qui entoure la chapelle, est habité par environ soixante-dix personnes qui ont abandonné l'idolâtrie depuis quatre ans, et ont embrassé le christianisme. Il vint aussi des païens, et l'on vit qu'il y avait dans les villages voisins beaucoup d'Indous qui, bien qu'ils n'eussent pas encore embrassé le christianisme, étaient parfaitement convaincus que l'idolâtrie n'était que néant et que péché, et qu'on ne pouvait être sauvé que par Christ; il se manifesta aussi alors, parmi les anciens chrétiens, un désir profond et ardent de faire des progrès dans la vraie piété. Après avoir examiné attentivement le degré de connaissance et d'expérience chrétienne, et la conduite de ceux qui sollicitaient le baptême, on admit quinze personnes dans l'église par le baptême et la communion : cent vingt personnes avaient secoué le joug de l'idolâtrie, et un nombre encore plus grand d'idolâtres se préparaient à suivre cet exemple. Un païen d'un village éloigné déclara son intention de devenir aussi chrétien. On lui rappela qu'il perdrait ainsi tout son travail et s'exposerait à des persécutions. Il répondit qu'il le savait bien. Comme les missionnaires lui dirent qu'il s'attendait peut-être à être soutenu par eux, il répondit : « Pas du tout; mais je reconnais que les idoles, les dieux et les déesses ne peuvent me faire aucun bien, je n'ai aucune espérance d'arriver ainsi au bonheur éternel; mais je sais et je crois que la religion de Christ est vraie, et que je puis obtenir le salut par lui. » D'après son désir et selon l'usage des missionnaires, un des frères indous l'accompagna ensuite dans son village auprès du maire; et il déclara en sa présence qu'il avait l'intention de devenir chrétien. Ils allèrent ensuite dans sa maison, où se rassemblèrent trente ou quarante personnes, devant les-

quelles il fit solennellement la même déclaration avec sa femme, sa mère et son frère. Le catéchiste leur adressa une exhortation que tous écoutèrent attentivement. D'après les dernières nouvelles, l'église chrétienne était composée de deux cents personnes, sur lesquelles soixante avaient renoncé à la distinction de caste. Au commencement, ces derniers furent persécutés et on leur refusa de l'ouvrage; mais leur bonne conduite a réconcilié avec eux les propriétaires voisins. A Howrah, Chitpore et Lukyantipore, il s'est formé des écoles et de petites églises d'Indous convertis.

L'église écossaise entretient un collége de mission à Calcutta; un des professeurs, M. Duff, fait des leçons publiques sur le christianisme qui sont suivies par des Indous instruits, et plusieurs chefs de famille ont fondé à Takée, à quarante-cinq milles anglais de Calcutta, un établissement d'éducation où ils ont appelé comme directeur M. Duff, qui a malheureusement été obligé de revenir en Europe à cause de sa santé; il y a dans l'école quatre cents garçons.

La Société des missions wesleyennes avait depuis 1830 deux missionnaires et deux aides à Calcutta, mais dans leur conférence de 1833, ils ont décidé de renoncer à cette mission et d'envoyer les missionnaires dans des endroits de l'Orient qui répondissent mieux à leurs vues.

A cinq lieues au nord de Calcutta et sur le même fleuve Hooghly, se trouve l'établissement danois de Serampore, où les baptistes ont fondé la première mission de ces contrées en 1799, parce que le gouvernement anglais était alors opposé aux missions. La séparation de cette station de la Société mère et sa complète indépendance ont été déclarées en 1827. De Serampore sont sorties dix-huit stations de missions et onze stations secondaires, dirigées

par cinquante missionnaires et leur nombre augmente toujours. Sur ces cinquante personnes il en y a quarante-deux qui ont été converties dans les Indes même, et trente-huit qui y sont nées. Les plus importantes de ces missions sont : Dum-dum, Say, Calcutta, Sahebgunj dans le Jessore, Burishol en Bakerjuni, Dacca, Chirraponja, Rungpore, Goahatty, Benarès, Allahabad et la grande ville de Delhi. L'espace sur lequel s'étendent ces stations est très-grand, car Delhi est aussi loin de Serampore que Stockholm de Londres, et le plus grand éloignement des stations entre elles, surpasse la distance de Pétersbourg à Londres.

Il y a, dans le collége, cinquante-deux étudians en théologie indigènes, et dans les classes anglaises soixante-sept étudians, dont vingt-cinq protestans, six catholiques romains et trente-six indous. Il y a un grand nombre d'enfans dans les écoles gratuites et dans celles du dimanche, et la presse qui est continuellement et principalement occupée à publier des traductions de la Bible en quarante langages différens, a aussi publié plusieurs ouvrages savans. Le collége dont le seul but n'est pas d'être un séminaire de missions, mais bien plutôt de répandre la lumière de la vérité dans les Indes, a fait dernièrement une grande perte par la mort du père de cet établissement qui avait été un de ses fondateurs, le savant et infatigable docteur Carey, qui est mort avec la résignation et la foi d'un chrétien.

Dans la station secondaire de Dum-Dum, à dix milles anglais au sud de Serampore, l'évangile est prêché à quarante-six chrétiens indous. Dans une des autres stations qui se rattachent à celle de Serampore, à Barripore, à trente et un milles anglais au sud-est, il se manifesta en 1828, comme dans toute cette contrée, un ardent désir de connaître la vérité. La prédication de

l'évangile eut un succès tel qu'elle n'en avait pas encore eu dans les Indes ni même peut être dans aucun pays païen. Mais on vit aussi bientôt se manifester l'esprit de celui qui est meurtrier dès le commencement. Les baptistes y avaient envoyé l'aide indigène Ram-Kischora, âgé d'une cinquantaine d'années. Sa douceur et sa bienveillance lui attirèrent bientot l'affection de ceux qui cherchaient le salut. Le 13 septembre 1829 il prêcha encore deux fois à Sulkra et se rendit le jour suivant au village de Garda. Il rassembla le soir les frères indous pour leur adresser une exhortation et alla coucher dans la maison de l'un d'eux. Après minuit une foule de gens assaillirent la maison et assommèrent l'aide missionnaire d'un coup de massue. C'est le premier exemple d'un prédicateur mis à mort dans les Indes pour la cause de l'évangile. Ce peuple est généralement mou : mais si le Seigneur n'envoie pas une abondante effusion de son esprit sur cette terre de ténèbres, il est probable que d'autres évangélistes mourront de la mort des martyrs. Cet événement hâta les progrès de l'évangile au lieu de les ralentir. Le missionnaire Rabeholm, né à Serampore, est maintenant dans cette station, dont le climat est dangereux pour les Européens, car tout le pays reste plusieurs mois sous l'eau. Huit hommes du village de Garda furent baptisés peu de temps après la mort de Ram-Kischora et trois autres l'ont été depuis. La perspective est très-encourageante. Dans toute la contrée on est disposé à écouter l'Evangile. Le Raja lui-même se montre favorable aux missionnaires ainsi que sa famille, et il soutient l'école de tout son pouvoir. Dans un village, deux jeunes bramins furent touchés jusqu'aux larmes de l'amour de Christ pour les pécheurs et s'écrièrent en se frappant le front: O malheureux peuple que nous sommes de n'avoir jamais entendu de telles choses! ils s'in-

formèrent ensuite de la demeure du missionnaire et demandèrent combien il y avait de temps que l'évangile était prêché dans les Indes. Le peuple montre une telle avidité pour les traités, que l'aide missionnaire fut une fois obligé de monter sur un arbre pour distribuer ses livres en sûreté, parce qu'autrement on les lui aurait arrachés des mains. Dans plusieurs endroits les gens se mirent dans l'eau jusqu'au cou pour obtenir des traités à l'arrivée du missionnaire.

A Chinsurah, à 5 milles au Nord de Calcutta, le missionnaire Mundi, de la Société de Londres, prêche tous les soirs à des auditeurs généralement attentifs. Il y avait deux cent vingt enfans dans l'école des garçons, et dans celle des filles trente-six filles indigènes et quarante-six portugaises. A Sahebgunj, à treize milles au nord-est de Serampore, le missionnaire Buckingham, qui est maintenant entré dans son repos, avait rassemblé une église de trente communians. Les aides hindous Ram-Sundra et Shurun, prêchaient principalement dans les villages situés au sud, et avaient de grandes espérances. Dans quatre écoles ils avaient cent soixante-seize garçons.

Sur l'une des branches de l'Hoogly, et à dix milles nord ouest de Calcutta est situé Burdwan, ville qui renferme, y compris ses environs, quarante mille habitans, dont deux tiers mahométans, et un tiers indous. Les premiers y possédent vingt à vingt-cinq mosquées, et les seconds cinquante pagodes, dans la ville seulement, sans compter les nombreux temples de Schiva, qu'ils ont dans chaque village.

Le missionnaire Durr, allemand d'origine, qui travaillait depuis plusieurs années dans ce pays, et qui en même temps dirigeait la mission de Culna, grande ville de commerce à six lieues ouest de Burdwan, mais qui a dû momentanément revenir en Europe pour cause de

santé, a tracé la caractéristique suivante des habitans de cette contrée. Le principal trait du caractère des Indous est le mépris pour les autres nations, et l'ingratitude pour les bienfaits qu'ils en reçoivent, tandis que le trait distinctif des mahométans est la haine. Les premiers sont mieux disposés en faveur des Européens que les seconds, car ils nous considèrent comme leurs libérateurs du joug musulman; mais les seconds nous haïssent, parce que nous leur avons enlevé la domination. L'influence que la doctrine du faux prophète exerce sur ses sectateurs, est la même ici que partout. Il est facile même à un étranger de distinguer un Musulman d'un Indou, à son air rébarbatif. Un vieux kadi ou juge déclarait dernièrement, avec une grande naïveté, qu'il n'y avait rien de plus juste que de trancher la tête à tout homme qui se refusait à devenir musulman. Au contraire, presque tous les Indous ont de la douceur dans le regard et dans l'expression; mais malheureusement cette disposition est plus apparente que réelle, car l'on peut presque dire qu'ils sont plus humains envers la nature morte, qu'envers leurs semblables. Un trait saillant de leur caractère est la duplicité. Ils ne se font point de scrupule de se vanter de leur ruse, et disent ouvertement: « ce que nous ne pouvons obtenir par la force, nous cherchons à nous le procurer par la tromperie. » Ce n'est pas sans raison que l'on attribue la cause de la plupart de leurs vices à leurs Schasters, ou livres sacrés, qui peignent sous les plus belles couleurs, les rancunes de leurs dieux. Au mois de juin 1831 le frère Weitbrecht arriva pour aider M. Durr dans ses travaux. Il écrivait à cette époque : « Mon collègue a à Burdwan un petit troupeau de quarante-six chrétiens indous, et à Culna une petite Eglise de trente membres, dont la plupart honorent par une vie sainte la profession qu'ils font du christianisme.

Toutefois l'on pourrait leur souhaiter plus d'amour et plus de zèle pour le salut de leurs compatriotes. Les Indous sont naturellement très-apathiques, et si nous voulions juger de leur christianisme, d'après les idées que nous apportons avec nous d'Europe, nous nous trouverions singulièrement trompés dans notre attente. Il ne faut jamais oublier ce qu'étaient ces gens avant qu'ils devinssent chrétiens. En comparant leur état actuel, ou avec ce qu'ils étaient auparavant, ou avec ce que sont encore leurs voisins demeurés païens, on sera frappé du changement qui s'est opéré en eux. Il y a parmi eux quelques jeunes gens qui sont de véritables lumières pour leurs frères et qui nous causent beaucoup de joie; ils se préparent à devenir catéchistes. » Le 2 janvier 1832, il écrivait encore : « Il y a peu de temps que frère Durr a baptisé à Culna, trois personnes, parmi lesquelles un jeune bramin de dix-neuf ans, fils d'un gourou ou docteur, d'une caste distinguée. Il a, dans la réalité, quitté père, mère, et amis pour l'amour de Christ, car la profession qu'il fait du nom de Jésus l'a pour toujours dépouillé de tout droit à l'héritage paternel; c'est depuis deux ans le troisième bramin, qui a embrassé le christianisme. Enfin le 24 mai 1832 M. Weitbrecht écrivait : « Le mauvais état de la santé de frère Durr l'a obligé de quitter Burdwan; il s'embarquera l'hiver prochain pour l'Europe. L'œuvre du Seigneur poursuit ici sa marche bénie, et chaque mois, quelqu'âme est ajoutée à l'Eglise. Depuis un an, nous avons baptisé vingt-quatre Indous, et plusieurs candidats qui n'ont pas terminé leur instruction, attendent le baptême. Notre Eglise de Burdwan et de Culna compte au-delà de cent âmes, parmi lesquelles il y en a certainement qui deviendront une bénédiction pour leurs compatriotes païens. Il y a quelques semaines, je baptisai publiquement une

famille dans un village à quatre lieues d'ici. J'avais pris avec moi quelques fidèles de mon troupeau, et je commençai la cérémonie par le chant et la prière; après une allocution à l'assemblée, j'administrai le baptême et je terminai comme j'avais commencé. Tout cela se passa à la porte d'un temple de Schiwa, sans que les bramins nous troublassent le moins du monde, au grand étonnement de tous les assistans.

« Deux heures environ après mon retour chez moi, deux de mes gens accoururent tout essoufflés, pour m'apprendre qu'une troupe d'Indous les avaient attaqués et que six d'entre eux avaient été singulièrement maltraités. L'attaque avait eu lieu dans un village que les chrétiens avaient traversé au nombre de douze. Comme il faisait très-chaud, ils s'étaient assis sous un arbre pour se reposer et s'étaient mis à chanter un cantique bengalais, lorsque les habitans du village leur étaient tombés dessus et avaient battu cruellement ceux d'entre eux qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite. Puis on les avait mis en prison, et fait garder ainsi que des malfaiteurs. Mais bientôt le juge envoya des agens de police, qui, à l'heure de minuit, entourèrent le village, délivrèrent les innocens prisonniers et saisirent trente-huit coupables qu'ils amenèrent à Burdwan. Six d'entre eux furent condamnés à deux ans de travaux, sur les routes publiques, mais à ma requête, ils furent relâchés, au bout de huit jours. Un esprit de persécution semblable s'est manifesté en d'autres lieux encore, et l'on emploie mille menaces pour détourner mes catéchistes de l'œuvre de la prédication. »

Par contre, la famille du Rajah de Burdwan, l'une des plus considérées et des plus puissantes de l'Inde, est favorable à la mission. Non-seulement le vieux Rajah a fait à M. Weitbrecht un don de 1500 roupies, pour être em-

ployé à la construction d'une école, mais encore il l'a prié de donner tous les jours au jeune Rajah une heure de leçon d'anglais. Weitbrecht écrit à ce sujet : « De cette manière, j'ai une bonne occasion d'entrer en rapport avec cette puissante famille, et, si telle est la volonté de Dieu, de l'amener à la connaissance de la vérité. Je me réjouis de me trouver à cet égard dans une position pareille à celle de feu mon illustre compatriote Schwartz à Tanjore (1). Puissé-je seulement posséder le même zèle, avoir la même fidélité et obtenir les mêmes succès que lui ! »

Dans vingt-quatre écoles établies à Burdwan, Culna, Krischnagor, et Bancoorah, l'on compte quinze cent trente-cinq garçons et deux cent cinquante et une filles. Un passage du rapport du missionnaire Weitbrecht sur l'une des écoles de Culna, servira à nous donner une idée des résultats que l'on y obtient : « J'y ai trouvé quatre-vingts garçons, qui, pour la plupart, ont répondu avec facilité à mes questions, et qui paraissent connaître assez bien leur Nouveau-Testament. A l'occasion de la lecture de l'histoire du possédé que notre Seigneur délivra de la puissance du démon, je demandai à l'un des écoliers, s'il croyait que Christ pût aussi guérir les maladies spirituelles des hommes. — « Certainement, » répondit l'enfant — « Et de quelle manière ? » — « Par la rémission des péchés. » — « Et que faut-il faire pour obtenir la rémission des péchés ? — « Croire. » — « Puisque tu sais que la foi est nécessaire pour obtenir la rémission des péchés, pourquoi ne crois-tu pas ? » — Je fus tout étonné quand j'entendis cette réponse de l'enfant : — « Parce que Satan m'en empêche » — « Si tu sais cela, lui dis-je, il te faut prier Dieu de chasser Satan de ton cœur. » Un vieux bramin écoutait cet entretien et

---

(1) 3e année, p. 20.

voulant sans doute me mettre dans l'embarras, il s'avança et me dit : « Dites moi donc , ce que c'est que le diable et combien il existe de pareils êtres ? » Nous lui répondîmes que le diable avait empire sur tous ceux qui ne croyaient pas au vrai Dieu et qui étaient esclaves du péché. « Par conséquent, ajoutai-je, il habite dans ton propre cœur. » « Cela peut être, reprit-il, mais enfin, combien y a-t-il de diables ? « Nous lui répondîmes qu'il devait y en avoir un grand nombre , puisque le monde était rempli d'incrédules et de vicieux. En terminant nous l'exhortâmes sérieusement à se convertir au Sauveur, qui lui offrait à lui aussi la rémission de ses péchés et la vie éternelle. »

(La suite à un prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Voyage de M. Medhurst le long des côtes nord-est de la Chine.

Le 1er novembre 1835 , M. Medhurst, écrivait de Lintin , en Chine, qu'il était de retour de son voyage d'exploration le long des côtes du vaste empire. Les provinces qu'il a visitées sont le promontoire de Schantong, le Kiangsi, le Tschekiang et le Fokien. Nulle part il n'a reçu d'insultes , et partout les Chinois lui ont paru désireux d'obtenir des livres et des traités. Le résultat de ce voyage est que les côtes de la Chine sont accessibles, sur tous les points , depuis les limites de la Cochinchine jusqu'à la Tartarie-Manchouique, si l'on se borne à une simple visite, sans pénétrer dans les terres, et si l'on se contente de répandre des ouvrages religieux

et de converser avec le peuple. Partout l'on est accueilli avec civilité et traité avec politesse. Les mandarins ont reçu l'ordre de se montrer prévenans envers les étrangers, et de leur fournir aux frais du gouvernement, tout ce dont ils pourraient avoir besoin, mais en même temps de ne pas leur permettre de se fixer, ni même de faire un trop long séjour, où que ce soit. De cette manière, des milliers de Bibles et de traités peuvent être distribués en Chine, pourvu que la personne chargée de cet office ne séjourne nulle part et soit très-discrète dans ses entretiens avec les habitans du pays. Il est évident pour M. Medhurst, qu'il y a, pour le moment, impossibilité absolue à ce qu'un missionnaire établisse sa résidence en Chine, si ce n'est à Canton, et à ce qu'il pénètre dans l'intérieur du pays par le moyen des routes et des rivières. Il met en doute qu'un étranger puisse sur les côtes, s'arrêter seulement quelques jours, sans éprouver des difficultés et peut-être sans être molesté. Les tentatives d'évangélisation en Chine doivent donc se borner, pour le moment, à de courtes apparitions sur les côtes et à de rapides distributions d'ouvrages religieux; et ce n'est pas peu que cette voie ouverte aujourd'hui au zèle des chrétiens des deux hémisphères; car si l'on réfléchit à l'action puissante et étendue qu'exercèrent en Europe à l'époque de la réformation, les nombreux écrits mis alors en circulation, que ne peut-on pas espérer pour le peuple essentiellement lecteur de la Chine, d'une large et libérale distribution de livres instructifs, intéressans, adaptés au degré de culture et aux habitudes des indigènes de ce pays, et judicieusement répandus?

Confession d'un vieux Griqua.

On lit dans l'ouvrage du docteur Philip sur le sud de l'Afrique, la confession suivante qui lui fut faite par un vieux Griqua se trouvant à l'article de la mort :

« Lorsque les missionnaires vinrent s'établir chez nous, nous étions plongés dans un triste état de dégradation. Il y avait ici assez de choses propres à les choquer, mais nous fîmes efforts pour leur cacher ce qu'il y avait de plus mauvais en nous, comme nos projets de meurtre et les actes criminels de notre conduite. Quand il fut question pour la première fois du projet de M. Anderson, de venir se fixer parmi nous, et qu'on me demanda mon avis à ce sujet, je dis : Laissez-le venir. Mais mes véritables motifs pour consentir à cette proposition, étaient qu'il avait un waggon et beaucoup de choses que je convoitais, et je pensais par devers moi : Nous le tuerons un jour et tu auras ta part de sa propriété. Ce projet m'a roulé longtemps dans l'esprit, et je n'ai jamais compris jusqu'à ce que j'eus cru et reçu la parole de Dieu, ce qui avait pu m'empêcher de mettre à exécution mon mauvais dessein. Après qu'il eut séjourné quelque temps parmi nous, et que j'eus commencé à comprendre quelque chose de la nature de l'Evangile, je me moquais de l'idée d'essayer d'amener les hommes à l'embrasser, car j'étais assuré que rien ne pourrait me décider à abandonner la vie que je menais et à me séparer de quelqu'une de mes femmes. Mais après cinq ou six ans de séjour de M. Anderson au milieu de nous, il plut à Dieu d'entendre ses prières et de bénir ses travaux ; plusieurs d'entre nous devinrent sérieux à cette époque, et commencèrent à s'enquérir de la voie du salut. Nous reconnûmes alors la

nécessité d'abandonner notre vie de vagabondage, et de nous fixer quelque part, où nous pussions cultiver la terre, faire instruire nos enfans et renoncer aux mauvaises habitudes, qui se lient à une vie errante comme était la nôtre.

« A l'époque où le changement dont je viens de parler eut lieu, nous commencâmes à reconnaître la nécessité pour chacun de nous, de n'avoir qu'une femme, et nous fûmes très-embarrassés sur ce point. Ce n'est pas que M. Anderson eût donné à cet égard des règles particulières, mais il se bornait à nous traiter avec beaucoup de bonté et à avoir avec nous des entretiens amicals sur une question qui nous agitait beaucoup. J'avais alors deux femmes, une jeune et une vieille; j'étais dans une grande perplexité, car j'aimais la première et je ne voyais pas qu'il fût de mon devoir de renvoyer la seconde. Enfin, après bien des réflexions, je m'ouvris à elles sur ce sujet, je leur exposai mes vues, et je pris le parti de me séparer de toutes deux, jusqu'à ce que j'eusse acquis plus de lumières sur un point aussi difficile.

« Pendant tout le temps de notre séparation, j'ai pourvu à leur entretien; et quelque temps après, la jeune ayant trouvé à se marier, je repris la vieille; la voilà (dit-il en se soulevant sur son lit et en s'essuyant le front); c'est elle qui m'assiste dans mes derniers momens, et qui oublie ses propres besoins pour fournir aux miens. Il m'est pénible de la quitter, mais bientôt le combat aura cessé, et nous nous retrouverons dans le sein de notre Père pour ne plus nous séparer. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN-DEÇA DU GANGE.

(Suite. — *Voy.* page 285.)

Bancoorah est une station fondée par le missionnaire Weitbrecht, à douze milles ouest de Burdwan. Les Anglais qui résident dans cet endroit sont très-désireux de pouvoir profiter de la prédication régulière de la Parole de Dieu, et se montrent disposés à y contribuer de tout leur pouvoir. Les Indous eux-mêmes sont ici moins superstitieux que ceux qui habitent les bords du Gange. Les missionnaires font différentes excursions dans le voisinage, et parviennent souvent dans des lieux où personne n'a encore prêché l'Evangile. A l'ouest l'on trouve une contrée, couverte de collines et de buissons, qui est habitée par un peuple actif et intelligent. Si l'on en croit le rapport d'un officier, il doit y avoir parmi les indigènes de ces montagnes une tribu qui se dit chrétienne, et qui a aboli la distinction des castes.

Les missionnaires baptistes de *Cutwa*, à quinze milles au nord de Calcutta, ne remarquent encore aucun changement dans la conduite des indigènes, tandis qu'à Loory, au contraire, où travaille le missionnaire Williamson, de la même Société, une amélioration sensible s'est fait sentir dans ces derniers temps. En 1834, sept naturels, qui donnaient de grandes espérances, furent

baptisés, et, depuis, plusieurs d'entr'eux sont devenus des aides-missionnaires précieux. Les écoles, qui sont soutenues par les Anglais établis dans le pays, sont fréquentées par un grand nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Dernièrement cependant une jeune fille bengalaise, étant parvenue à une connaissance vivante de la vérité, et ayant renoncé à sa caste, la plupart de ses compagnes furent retirées de l'école par leurs parents. Les missionnaires visitent fréquemment les lieux environnans, et y prêchent l'Evangile; ils profitent aussi pour cela de trois grandes foires annuelles où se rassemblent beaucoup d'indigènes.

La Société des Missions de Londres a aussi, dans cette contrée, deux stations, savoir, à *Bérampore* et à *Morschdabad*. Les missionnaires *Hill*, *Paterson* et *Cussons*, y poursuivent avec courage leur œuvre de foi au milieu des moqueries et du mépris; ils parcourent cette populeuse contrée dans tous les sens, mais ne voient encore aucun fruit de leur travail.

Avant de remonter le Gange, plus loin vers le nord, nous voulons au moins nommer les stations de la mission de Sérampore, située près des bouches orientales de ce puissant fleuve. Au sud, est *Burrischol*, près du Sunderbund oriental, capitale du district Backergunj. La prédication de l'Evangile y excite un vif intérêt, et les livres et traités religieux y sont reçus avec reconnaissance, surtout parce que l'institution des castes y exerce beaucoup moins de pouvoir que dans le reste du Bengale. Il semble même que le temps n'est pas éloigné où tous les habitans de cette contrée se tourneront en masse vers Christ pour avoir la vie.

Dakka était, au dix-septième siècle, l'ancienne capitale des Mahométans. Cette ville est située entre le Gange et

le Brahmapoutra, et quoiqu'elle ne soit plus guère qu'un amas de ruines, elle compte encore aujourd'hui quatre-vingt-dix mille maisons; les missionnaires y ont commencé une mission. Huit écoles y sont fréquentées par huit cent soixante cinq jeunes garçons, et six autres par cent quatre-vingt-dix jeunes filles. A quarante six milles au nord de Sérampore se trouve *Dinagpore;* nous ne savons autre chose de cette Eglise, sinon qu'elle se compose de cent quatre-vingt cinq personnes. C'est à Dinagpore qu'Ignace Fernandez, prémices de la mission du Bengale, remplissait les fonctions d'ambassadeur de Christ, et qu'il mourut en 1831. A *Sudamahl,* à quatre milles nord-ouest de Dinagpore, les écoles des missionnaires sont dans un état de prospérité et donnent de l'espérance pour l'avenir.

Les stations des agens si actifs de la mission de Sérampore dans les provinces d'Assam, d'Jynthia et d'Arracan, telles que Goahatty, Cherraponja, Akyab, Chittagong, promettent de devenir de plus en plus considérables. De 1821 à 1824, ce pays tomba presqu'en entier sous le pouvoir tyrannique des Birmans, mais en 1825 le succès des armes anglaises l'en délivra. Quoique le brahminisme domine à Assam, et que la plupart des Rajahs professent cette religion, l'on peut dire que le système des castes y a beaucoup moins d'influence qu'au Bengale, ce qui fait espérer que l'Evangile y pénétrera plus tôt et plus rapidement que dans ce dernier pays.

A *Goahatty*, capitale du Bas-Assam, qui relève immédiatement du gouvernement anglais, se trouve le missionnaire Rae, assisté par deux indigènes convertis; tous trois travaillent avec zèle et bénédiction dans le champ du Seigneur. Le missionnaire écrit que la prédication de la Parole est suivie avec beaucoup d'attention et d'in-

térêt ; que beaucoup de païens demandent souvent : *Que faut-il faire pour être sauvé?* que la plupart d'entr'eux assurent que les livres sacrés des chrétiens doivent un jour être seuls reconnus pour tels ; que le peuple presqu'en masse déclare qu'il embrasserait l'Evangile si ce changement de religion ne devait pas le ruiner complétement ; mais que malgré toutes ces protestations, aucun fruit réel de son ministère, aucune conviction durable ne sont encore parvenus à sa connaissance. Il ajoute que le peuple aime la lecture, qu'il achète volontiers des traités et d'autres livres chrétiens, mais qu'il a une peine extrême à se pénétrer des sentimens sérieux que doit inspirer la Parole de Dieu. Ils vont même quelquefois jusqu'à plaisanter sur les sermons les plus propres à les faire rentrer en eux-mêmes et à leur inculquer une crainte salutaire des jugemens de Dieu, et déclarent qu'ils ne craignent ni l'enfer ni la colère de Dieu ; mais, grâces au Seigneur, cette disposition va en diminuant, et même un grand nombre d'entr'eux en sont déjà venus à se reprocher les uns aux autres leur légèreté, et à s'exhorter à chercher sincèrement la vérité.

Cherraponja, district militaire de Jynthia, est située dans les montagnes du Khassée. Ses habitans forment un peuple tout-à-fait à part ; ils sont grossiers et sans culture ; ils ont une langue particulière qui n'est que parlée et non écrite ; ils vivent de chasse et de rapines, n'ayant ni charrue, ni autres instrumens aratoires, ne connaissant pas le système des castes, et n'ayant aucune doctrine religieuse, quoiqu'ils reconnaissent l'existence d'esprits bons et mauvais. Ils sont gouvernés, ou plutôt opprimés, par des chefs dépendant du gouvernement britannique, qui a établi récemment parmi eux un hôpital pour les soldats. Le missionnaire Lisch, européen, né

dans l'Inde, y prêche l'Evangile avec beaucoup de zèle et de force, mais sans voir encore aucun fruit de son travail. Il visite tous les lieux environnans, et distribue le Nouveau-Testament qu'il a lui-même traduit dans la langue de cette tribu sauvage. Il est même parvenu, avec le secours de ses co-religionnaires européens, à établir quatre écoles qui vont bien, et dans l'une desquelles le fils de l'un des chefs participe à l'instruction qui y est donnée.

On peut espérer que cette station, qui n'est pas très-éloignée des frontières de la Chine, deviendra aussi, avec le temps, une porte par laquelle l'Evangile pourra pénétrer dans ce vaste empire, qui commence à éprouver le besoin de communiquer avec les autres peuples, et de jouir des mêmes avantages qu'eux.

A *Akyab*, dans l'Arrakan, travaille le missionnaire Fink; il a pour aides cinq naturels convertis, et voit devant lui une perspective réjouissante, tandis qu'à *Chittagong* le missionnaire John, qui se trouve placé au milieu d'une population nombreuse, n'aperçoit pas encore que son ministère exerce une grande influence; mahométans et païens, quoique convaincus des avantages réels et de la supériorité du christianisme, continuent à vivre selon les coutumes de leurs pères. Cependant les écoles fondées par les missionnaires sont dans un état prospère et sont fréquentées même par la jeunesse catholique romaine de cette ville.

De ces postes missionnaires avancés, revenons sur les bords du Gange. A *Monghyr*, les missionnaires baptistes, Leslie et Moore, ont ranimé la vie religieuse parmi la population anglaise, mais les Indous membres de l'Eglise sont encore en très petit nombre, et cependant la foule qui assiste à la prédication est si nombreuse, que la chapelle est deux fois trop petite pour la contenir. Une

école, fréquentée par trente jeunes garçons, est tenue par un indigène converti. « Du reste, écrit le missionnaire Leslie, ce peuple dort tranquillement dans les bras de la mort, et le Seigneur seul peut le réveiller. » Les missionnaires ont fait traduire les Evangiles dans la langue de la tribu des Hill, par un individu converti de cette nation. Quant aux impressions que la prédication de l'Evangile a pu produire à Monghyr sur les étrangers qui n'y séjournent que peu de temps, les missionnaires ne sont pas sans encouragement. Un voyageur du Punjab, près de l'Indus, a rendu ce témoignage : « Je fus ici l'année dernière, et j'entendis la prédication de Christ. Je trouvai en lui le Sauveur des pécheurs, et je crus en lui. Il faut que je retourne dans mon pays, mais je n'oublierai jamais le Seigneur Jésus. » Il partit en effet; mais tout ce qu'il a dit de la vie et de la mort du Sauveur, et de ses propres expériences, a paru aux missionnaires si vrai et si conforme à l'Ecriture, que ceux-ci sont demeurés persuadés que cet homme avait été converti et véritablement éclairé de la lumière d'en haut.

La cause de Dieu est encore dans un état bien triste à *Digah* et à *Patna*. Un bramin de ce dernier endroit demanda un jour au catéchiste Francis : « Quel est donc le fond de la doctrine que tu prêches? Dans quel but annonces-tu Jésus-Christ ? Quels résultats as-tu obtenus jusqu'à présent, et jusqu'où penses-tu que cette doctrine pourra s'étendre? » Celui-ci lui répondit : « La doctrine que je prêche est celle de la réconciliation de l'homme avec Dieu par la mort de Christ; mes raisons pour la prêcher sont toutes renfermées dans un seul mot : l'amour ; environ quinze cents personnes ont embrassé le christianisme à Calcutta et dans d'autres lieux de l'Inde occidentale, et avec le temps toute la terre sera remplie de la connaissance glorieuse du Seigneur. »

Plusieurs passages du journal de M. Francis nous ayant paru intéressans, nous en transcrirons ici quelques-uns :

« 25 *juin* 1831. Je suis sorti de bon matin, et me suis entretenu avec une soixantaine d'Indous. La croyance au destin fait beaucoup de mal parmi eux. Satan n'a pas encore pu, il est vrai, détruire entièrement en eux le sentiment de la conscience, mais il paraît l'avoir grandement obscurci par l'idée de la fatalité comme cause de tout ce qui existe. Quand on leur parle de la nécessité de la régénération et de la sincérité du cœur, leur réponse habituelle est celle-ci : « Qu'y puis-je faire ? Ce qui doit arriver, arrivera infailliblement », et ils se tranquillisent là-dessus.

« 2 *juillet.* Ce soir, après la prédication, un homme plein de mépris pour l'Evangile, m'a dit en sortant : *Donne-moi cinq roupies et je t'amène cinq chrétiens;* et il disait vrai : nous pourrions faire journellement des centaines de chrétiens de cette espèce. L'Indou est tellement vénal de son naturel, qu'il nous serait facile, avec de l'argent, de faire des progrès aussi rapides et aussi grands que Mahomet avec le fer et le feu. »

Quittons le Gange pour aller visiter d'abord, au nord-est de Patna, à *Gorruikpore*, ville de soixante-dix mille habitans, une station de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, qui, quoiqu'elle ne date que de 1824, a déjà obtenu des résultats supérieurs à ceux de presque toutes les autres stations missionnaires. Le missionnaire Wilkinson commença par fonder une école; plus tard, au moyen des jeunes garçons les plus intelligens de l'école, il forma un séminaire, et de ce séminaire sont déjà sortis douze aides-missionnaires indous. Cent vingt-six Indous ont déjà renoncé au culte des idoles, et un grand nombre d'autres sont disposés à les imiter. Le missionnaire Wil-

kinson fait là pour les Indous ce que le gouvernement fait en beaucoup d'endroits pour les Européens qui arrivent; il accorde, pour cinquante ans, à chaque individu qui vient s'établir à Gorruikpore, une étendue de terrain à défricher, cherchant ainsi à procurer à sa petite communauté les moyens de vivre honorablement; car l'on ne doit pas oublier que les Indous qui se convertissent perdent absolument tout, du côté des avantages temporels, en sortant de leur caste, et en passant des idoles au service du Dieu vivant. Les cinq écoles aujourd'hui existantes sont fréquentées par deux cents jeunes garçons, et le séminaire compte quinze élèves.

En 1823, une prétendue manifestation du faux dieu Krischna fit beaucoup de bruit dans les environs de Gorruikpore. En remuant la terre d'un monticule, un barbier découvrit une statue en bois de ce dieu, et se mit aussitôt en devoir de la déterrer. Les bramins ayant été appelés, arrivèrent promptement, consacrèrent ou sanctifièrent la statue, et bientôt il se trouva des gens pour l'adorer et lui faire des présens. Le muhut ou gardien de l'idole, offrit au missionnaire Wilkinson quelques-uns des présents que le dieu avait reçus, et le pria de les accepter de sa part; mais le missionnaire lui répondit qu'il ne les accepterait que lorsque le dieu lui-même les lui offrirait, ce qui mit le gardien dans un assez grand embarras. En même temps, il lui dénonça que les jugemens de Dieu tomberaient sur lui tôt ou tard, pour avoir sciemment fait tomber son prochain dans l'idolâtrie. Le muhut lui dit alors avec effronterie : *Je suis maintenant dans une position prospère, et j'aime mieux aller dans l'enfer après ma mort, que de renoncer à mon emploi actuel.* Le bruit avait aussi couru que la découverte de la statue avait guéri le barbier de la lèpre dont il était atteint auparavant; mais le missionnaire

Wilkinson, qui alla le visiter, le trouva aussi lépreux que jamais. — Voilà comment ce pauvre peuple est encore aujourd'hui crédule et inconstant ! —Nous passons à *Buxar* sur le Gange, où se trouve un catéchiste, et nous nous hâtons d'arriver à *Benarès*, la ville sainte des Indous, dans laquelle trois Sociétés missionnaires ont envoyé des messagers de la Bonne-Nouvelle.

On a souvent exagéré la population de Benarès; il paraît qu'elle ne s'élève pas maintenant à plus de deux cent mille âmes, parmi lesquelles on compte trente-cinq mille bramins. On peut envisager cette ville comme le siége de l'érudition indoue. Non-seulement elle renferme les plus remarquables monumens de la superstition populaire, mais elle passe elle-même pour sainte; la contrée aux environs, jusqu'à un mille de distance, est regardée comme la porte du ciel, et l'on ne met point en doute que tous ceux qui meurent sur ce sol sacré n'aillent directement au ciel. Les temples de cette ville, ses ghats (espèces d'escaliers pour descendre dans le Gange) et l'eau du Gange qui coule dans le voisinage, ont, au dire des Indous, une vertu particulière pour expier les péchés, et même pour faciliter à l'homme son union avec la Divinité : aussi les pélerins et les saints de toutes les classes et de toutes les catégories affluent-ils de toutes parts à Benarès, pour participer à sa sainteté, et l'Indou qui est sur le point d'expirer, s'estime-t-il heureux s'il a pu mettre le pied sur son territoire, ou seulement apercevoir de loin sa chère Kaschi (l'un des surnoms donnés à la cité sainte). A l'époque des solennités nombreuses qui ont lieu à Benarès, il se rassemble dans cette ville une multitude innombrable de pélerins de toutes les parties de l'Inde, et c'est dans ces occasions-là, surtout aux fêtes qui ont lieu aux éclipses de lune et de soleil, que se révèle dans toute sa nudité, l'influence

démoralisante de la religion des Indous. Des masses d'individus sont campés autour du fleuve, et dès que l'éclipse commence, ils se précipitent dans ses eaux prétendues purifiantes, persuadés qu'il suffit de ce bain pour effacer tous leurs péchés passés; puis ils recommencent, le moment d'après, leur train de vie habituel.

On comprend, d'après ce qui précède, l'importance d'une station dans cette ville, et l'on ne doit pas être surpris d'y trouver à l'œuvre des missionnaires appartenant à plusieurs Sociétés. La chapelle de la Société des Missions de Londres, où le service divin se célèbre trois fois par semaine, est ordinairement remplie d'auditeurs attentifs, car les habitans de Benarès sont beaucoup plus développés, sous le rapport intellectuel, que ceux de plusieurs autres parties de l'Inde, et cela s'explique par le nombre de la population et l'affluence des étrangers. Il y a quatre ans à peu près que les missionnaires baptisèrent dans cette chapelle un riche banquier indou, nommé Bhyra Parshad, appartenant à l'une des castes les plus distinguées (1), et qui est devenu dès lors l'un des membres les plus fidèles de leur Eglise.

Le missionnaire Buyers, l'un des prédicateurs de cette chapelle, écrivait, sous la date du 30 mars 1834: « Il y a un véritable bonheur à annoncer l'Evangile à Benarès, car, dussions-nous ne voir pour le moment aucun fruit de nos travaux, il est impossible que l'attention que l'on prête à notre enseignement demeure sans résultat. Il est rare, lorsque la Parole est publiquement et hardiment annoncée, que quelqu'un élève la voix pour nous contredire; et quand cela arrive, il se trouve toujours quelque

---

(1) Sur la conversion de ce banquier et sur quelques particularités relatives à Benarès, *voyez*, 8e année, p. 334, 338 et suiv.

assistant pour tancer l'interlocuteur. Dernièrement je prêchais à une nombreuse assemblée, et j'expliquais les dix commandemens dans le but de convaincre mes auditeurs qu'aucun homme n'est capable de les accomplir dans leur sens spirituel, et que par conséquent nous avons tous besoin de la rédemption opérée par le Fils de Dieu, pour être délivrés de nos péchés. Quand j'eus fini, je fis une pause, à la suite de laquelle un bramin, qui m'avait écouté avec une grande attention, s'écria à haute voix : « Honneur, honneur, honneur à toi Sahib (maître ou docteur) qui nous annonces de pareilles doctrines. » Et aussitôt un grand nombre de voix répétèrent jusqu'à cinq et six fois la même exclamation. En même temps un homme, levant les deux mains en haut, cria : « Malédiction, malédiction à tous les Pirvanas ! » Quoiqu'il ne faille pas tirer de ce fait une conclusion trop favorable, attendu que les Indous sont si légers, qu'il n'est pas rare de les entendre louer le christianisme et maudire leur religion ; toutefois il est remarquable qu'au centre d'une ville, qui depuis des siècles est la métropole de la superstition indoue, un bramin ait osé élever la voix pour bénir l'Evangile, et qu'un autre individu ait eu la hardiesse de maudire publiquement, sans trouver d'opposition, des livres entourés, de toute ancienneté, du respect de la nation entière. C'est une preuve, ce me semble, que le système de l'indouisme commence à chanceler sur sa base, et que si nous ne cherchons pas à implanter l'Evangile dans ce pays, ses habitans ne tarderont pas à se jeter dans un système effrayant de scepticisme et d'incrédulité. »

Les missionnaires de Sérampore avaient à Benarès, dès l'année 1833, une petite Église de seize communians. A cette époque ils avaient pour candidat au baptême, un païen, dont le métier avait été d'habiller les pélerins

qui se rendaient au temple de Juggernaut, à Orissa. Mais un jour qu'il entendit prêcher le missionnaire Smith, il s'écria devant tous les assistans : « Je crois au Seigneur Jésus; nos dieux ne sont que des destructeurs; le Seigneur Jésus seul est venu sauver les pécheurs. » Depuis ce moment il a suivi les instructions du missionnaire et a sondé fidèlement les Ecritures.

La Société des Missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre avait envoyé à Benarès le missionnaire allemand Kruckeberg, qui est actuellement stationné à Culna. Voici, d'après ses observations, les principales objections des Indous et des Mahométans contre le christianisme, et d'abord celles des Indous : « Dieu est répandu dans la nature entière. — Il y a en lui deux natures, une bonne et une mauvaise. — Vos livres ne peuvent pas avoir Dieu pour auteur, attendu que Dieu est esprit, comme vous en convenez vous-mêmes; or, un esprit n'a point de bouche et n'est par conséquent pas capable de parler. — Nous sommes Dieu nous-mêmes et Dieu est nous. — Dieu est partout, et ce qui est partout, est Dieu. — Où est notre âme, quand nous dormons ? — Vos livres ne sont autre chose qu'une copie contrefaite des nôtres. — Dieu doit prendre plaisir en vous, puisqu'il vous a donné notre pays. — Qui a créé le péché ? — Qui a fait le diable ? — Comment pourrais-je être puni, au jour du jugement, quand j'ignore ce qui est bien et ce qui est mal ? » — Les objections des mahométans sont, en général, les suivantes : « C'est au moyen de l'aumône, du jeûne et de la prière, que l'on obtient le salut. — Christ a été exécuté ainsi qu'un malfaiteur. Aucun bienfait réel ne peut découler d'un individu, qui a été puni du dernier supplice. — Dieu est un, comment dites-vous qu'il est triple? — Vous ne pouvez qu'errer, quand vous admettez qu'il y a trois dieux; car la chose est impossible. — Nous confes-

sons que nous sommes pécheurs; mais nous croyons que Dieu nous pardonnera nos péchés, pour l'amour de Mahomet.—Dieu est bon et miséricordieux; c'est pourquoi, si nous nous repentons et si nous nous convertissons à lui, de tout notre cœur, il ne manquera pas de nous pardonner.—Dieu a dit à Mahomet : O Mahomet, avant que je créasse les cieux et la terre, tu étais !—Vos livres ne sont que d'hier, mais les nôtres remontent à la plus haute antiquité: c'est pourquoi les nôtres renferment la vérité, mais les vôtres sont remplis d'erreurs.—Dieu est saint; et vous, vous mangez des choses souillées, et vous buvez du vin; cela est même ordonné dans vos livres; qu'avez-vous à répondre à cela? — Il n'est pas difficile d'expliquer, comment vous savez donner à votre cause, l'apparence de la vérité; vous êtes instruits, vous avez étudié; tandis que nous, nous sommes sans instruction. »

Les dernières nouvelles reçues de Benarès sont des plus réjouissantes; tous les missionnaires s'accordent à dire que la connaissance des choses de Dieu se répand dans la population de cette immense cité. Les missionnaires prêchent dans les rues, distribuent des bibles et des traités, lient conversation avec des bramins, des pundits, des dévôts, et partout on les accueille avec intérêt et avec bienveillance. Deux courts extraits des journaux des missionnaires serviront à prouver ce que nous venons d'avancer.

M. Knorpp, de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale, écrit ce qui suit, sous la date du 28 février 1835: « J'ai prêché tous les jours de cette semaine, dans différens quartiers de la ville. Nulle part je n'ai trouvé d'opposition. J'ai surtout été frappé, dans les quartiers de la ville particulièrement habités par les musulmans, de ne voir personne s'avancer pour disputer avec moi; tous au

contraire ont prêté la plus sérieuse attention aux portions de l'Ecriture qui leur ont été lues et expliquées. Un soir, un riche Indou, qui était près de moi, me parut très-touché et dit : « Je suis surpris que si peu de gens se déterminent à croire et à professer votre religion, qui renferme de si précieuses instructions. Vous prêchez tous les jours, mais sans beaucoup de fruits ; toutefois, ne vous relâchez pas, vous réussirez un jour. Votre religion est encore nouvelle pour nous, mais à la fin nous ne manquerons pas de l'embrasser. » Il était ému ; il me demanda le sermon sur la montagne, je lui donnai l'Evangile selon saint Matthieu et les Psaumes. »

Le révérend Buyers de la Société de Londres, parle dans le même sens : « Un vieux bramin, écrivait-il dernièrement, m'a dit l'autre jour, que la plupart des gens, avec lesquels il est en relation, expriment hautement leur adhésion à l'Evangile, et qu'il ne met point en doute que plusieurs d'entr'eux finiront par faire profession de leur foi à la parole de Dieu. Il m'a assuré également, que dans sa ville natale, qui est à cinquante milles d'ici, et où il a été dernièrement en visite, il a trouvé, dans beaucoup de maisons, plusieurs de nos traités, auxquels on attache beaucoup de prix. En général, nos doctrines deviennent de plus en plus le sujet des conversations dans Benarès. On admire la morale de l'Evangile ; la doctrine de l'expiation seule, est la grande pierre de scandale. »

OCÉANIE.

ISLES HARWEY.

Rarotogna.

Les missionnaires, qui travaillent dans les îles de la mer du Sud, sont de plus en plus encouragés dans l'exercice de leur glorieux ministère. Ils voient prospérer les Eglises et les écoles qu'ils ont fondées et espèrent n'être pas très-éloignés de l'époque où les troupeaux rassemblés dans ces parages sous la houlette du bon berger, et enrichis d'une plus abondante mesure de grâces spirituelles, se suffiront à eux-mêmes et n'auront plus besoin d'appeler à leur aide des prédicateurs européens. C'est dire que les services que rendent déjà à la cause missionnaire les aides indigènes sont considérables et promettent pour l'avenir de plus vastes résultats encore.

Parmi les îles de l'Océanie, celle de Rarotogna, appartenant au groupe des Harvey, n'est pas une de celles où l'œuvre de la grâce divine soit le moins avancée. Quelques extraits des journaux des missionnaires résidant dans cette île, vont servir à le démontrer.

Le 17 juillet 1835, le missionnaire C. Pitman s'était rendu à la station de Titikaveka, dans le but d'organiser parmi les indigènes une Société auxiliaire des Missions. Ceux-ci, prévenus de sa visite, s'étaient empressés de mettre leurs plus beaux habits et de préparer une collation à leur pasteur et à sa femme qui l'accompagnait. Après une harangue du missionnaire, un indigène se leva et dit : « Maître, j'ai quelque chose à dire, à la fin de

cette réunion, où mon cœur a ressenti une grande joie. C'est mon désir et j'espère que vous ne me contredirez pas; permettez que Iro (prédicateur indigène) vienne se fixer parmi nous, pour nous instruire dans la parole de Dieu et nous apprendre à lire. Ce pauvre Iro me fait pitié; tous les matins, avant le lever du soleil, il quitte l'établissement pour venir ici et s'en retourne le soir. Qu'il vienne avec sa famille habiter parmi nous : c'est tout ce que j'ai à dire. » — Un autre homme succéda au précédent et parla en ces termes : «Ce qui vient d'être dit, est bien. Permettez, Maître, permettez qu'Iro vienne. Cette maison lui appartiendra; nous l'avons bâtie pour y avoir des entretiens religieux sur l'Evangile; qu'il vienne, et cette maison sera à lui. » — Quelques autres indigènes parlèrent dans le même sens. La personne, qui la première avait fait la proposition, était l'un des plus grands chefs de ce district. Le missionnaire n'hésita pas à accéder à la demande de ces bonnes gens. Puis on entra à la chapelle, Iro fit la prière et lut les saintes Ecritures; M. Pitman prêcha ensuite sur Esdras VI, 21, et quand le service fut fini, il se vit entouré d'une foule d'enfans, lui présentant leurs ardoises, où ils avaient noté le texte, la division et les principales idées de son discours. Il ne put qu'être étonné de leurs progrès dans l'écriture et dans la connaissance de la Parole de Dieu.

Le 19 août, M. Pitman visita les écoles et présida ensuite une réunion des instituteurs, tous indigènes. « Quelques-uns d'entr'eux, dit-il, prirent la parole dans cette occasion, et leurs discours me firent un grand plaisir. L'un de ces jeunes gens, après avoir parlé de la bonté que Dieu avait manifestée envers eux et établi un contraste entre leur conduite précédente et leur condition actuelle, se tourna vivement vers quelques enfans qui étaient près de lui et leur dit avec beaucoup d'expression et d'un ton

qui me toucha profondément : « Et vous, à qui êtes-vous ? De qui voulez-vous être les serviteurs ? Pour moi, mon désir est de servir le Seigneur. Je veux être au Seigneur. Le désir de mon cœur est d'être instruit dans sa Parole, d'être à Lui. » Un enfant de douze ans environ se leva ensuite et dit : « Amis et frères, il est écrit : *Je ne repousserai point celui qui vient à moi.* Ces paroles me réjouissent, parce qu'elles sont adressées par Christ aux pécheurs. » Il exhorta ensuite ses camarades à aller à Christ, à abandonner leurs mauvaises pratiques, et à tourner toutes leurs pensées vers le Sauveur. Pour conclure, Tangna, l'un des instituteurs de Gnatagniia, qui leur enseigne à lire et à écrire, fit quelques remarques très-appropriées à la circonstance, sur III Jean, 4. *Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfans marchent dans la vérité.* » « Cette joie, dit-il, est celle de notre bon Pasteur ; car de qui sommes-nous les enfans ? n'est-ce pas de lui, qui nous a instruits, qui nous a exhortés, et qui nous a appris à marcher dans le bon chemin ? Oh ! que personne de nous ne l'afflige par sa mauvaise conduite ! » Je leur adressai ensuite quelques encouragemens ; puis je m'en retournai chez moi, plein de reconnaissance envers Dieu de tout ce qu'il m'avait donné de voir et d'entendre.

La station d'Aroragni était, il y a quelques années, un vrai désert ; maintenant les natifs devenus chrétiens y cultivent la terre, y émondent leurs champs, y sèment et y récoltent du blé, etc. Ils ont construit un grand mur en pierre pour garantir leurs jardins des ravages des pourceaux, et se sont bâti plusieurs maisons très-convenables. Des hommes, des femmes et des enfans, qui vivaient autrefois comme les bêtes sauvages, sont aujourd'hui décemment vêtus, et ont un air de propreté dans toute leur personne. « Qui a produit un pareil

changement chez ces indigènes, » demande M. Pitman? « L'Evangile de Christ, et l'Evangile de Christ seul, répond-il. A mon arrivée dans cet endroit (25 août), le premier objet qui attira mon attention, fut une charmante petite chaumière construite récemment par les natifs, afin que ma femme et moi nous trouvions un abri lorsque nous venons en visite chez eux. Je fus étonné de leurs progrès dans les arts et la civilisation. J'entrai à l'école ; filles et garçons y étaient silencieusement assis. On me présenta une trentaine d'ardoises, sur chacune desquelles se trouvaient tracées quelques lignes, où l'on m'exprimait la joie de me revoir, et le bonheur que l'on éprouvait de posséder l'Evangile et de jouir des avantages d'une instruction chrétienne. Iro et Tangna sont très-actifs et très-consciencieux dans l'acquit de leur charge.

« Le soir, à l'issue de la prière, nous admîmes membres de l'Eglise quatre personnes qui étaient candidats depuis quelques mois. Leurs expériences, fort variées, m'ont beaucoup plu. Un homme nous exposa que, quoiqu'il n'eût pas cessé de fréquenter la maison de Dieu, toutes les fois que les portes lui en avaient été ouvertes, il avait eu, malgré cela, pendant long-temps, beaucoup d'indifférence pour le salut de son âme; mais qu'à une époque de détresse dans le pays, m'ayant entendu prêcher sur ce passage de l'Ecriture : *Jusques à quand clocherez-vous des deux pieds?* il avait été conduit par-là à faire de sérieuses réflexions et à prendre la résolution de suivre le Seigneur. Il exprima sa ferme confiance dans les mérites de Christ, et déclara qu'il ne se fondait que sur lui pour obtenir la vie éternelle. Le second, qui lit bien et qui a toujours été moral dans sa conduite depuis notre arrivée dans le pays, paraît avoir reçu, il y a deux ans, les premières impressions religieuses qu'il ait res-

senties, en lisant le troisième chapitre de saint Jean; et plus particulièrement encore, il y a un an, en lisant Jean VIII, 24. Il fut d'abord angoissé dans son âme; mais les discours qu'il entendit plus tard et les conversations que j'eus avec lui, servirent, avec la bénédiction d'en haut, à lui procurer la paix. « Christ, dit-il, est mon espérance; je n'attends que de lui pardon et rédemption. » Les deux autres personnes sont des femmes; l'une d'elles, qui a été notre domestique pendant quelque temps, a été persécutée par son mari, à cause de son attachement à l'Evangile : elles attribuent l'une et l'autre leurs premières convictions religieuses à la lecture de la Parole de Dieu, accompagnée de l'efficace du Saint-Esprit. Ces quatre prosélytes ont été reçus avec joie par les membres de l'Eglise, qui leur ont donné la main fraternelle d'association, en leur adressant une courte parole d'exhortation. Il paraît que les fréquens entretiens d'Iro avec toutes ces personnes, ne sont pas demeurés sans résultats, soit pour les faire réfléchir sur leur âme, soit pour les affermir dans la grâce. »

Le journal de M. Buzacott contient, ainsi que celui de M. Pitman, des détails intéressans sur les progrès du christianisme à Rarotogna. Il fait mention de six personnes admises, dans le commencement de l'année 1835, comme candidats pour entrer dans l'Eglise. Dans la réunion qui eut lieu à cette occasion, plusieurs chrétiens indigènes prirent la parole.

Tuata exhorta les assistans à vivre en paix les uns avec les autres, et à s'aimer non de bouche seulement, mais en vérité.

Abela dit : « Nous ne pensions pas, il y a quelque temps, que nous verrions un jour comme celui-ci. Voyez l'amour que Dieu nous a témoigné en nous envoyant son messager pour nous instruire! Il n'est pas

venu ici pour lui, mais pour nous ; il a eu pitié de nos âmes. Il n'y a que la puissance et la miséricorde de Dieu qui aient pu lui inspirer le désir de quitter son pays et ses amis pour venir nous trouver. Ce n'est pas que nous méritassions un tel instituteur ou que nous en ayons demandé un, car nous ne connaissions pas alors le prix du salut ; mais c'est Dieu qui nous a aimés et qui a eu pitié de nous : aussi nos yeux sont-ils heureux de voir ce qu'ils voient, et nos oreilles d'entendre ce qu'elles entendent.

Marau : Soyons comme des enfans qui ne se lassent jamais de recourir à leurs parens ; implorons sans cesse notre Père céleste ; ayons cette foi qui opère par l'amour, et qui nous convainc de notre état de perdition et du besoin que nous avons d'un Sauveur. Que nos œuvres soient comme l'échafaud que l'on ôte quand la maison est construite ; faisons tout pour trouver accès auprès de Christ, qui est la maison, et qui nous protégera quand l'échafaudage sera tombé.

Uriarau : Tenons-nous fermes à Christ et cultivons la religion du cœur, afin que nous puissions boire *de l'eau qui jaillit en vie éternelle.* »

Le soir du même jour eut lieu une réunion dans laquelle deux hommes se présentèrent pour être reçus candidats de l'Église. L'un d'eux manifesta les sentimens d'une profonde repentance. Sa vie antérieure avait été fort mauvaise. Dans une circonstance en particulier, il avait, de concert avec quatre autres mauvais sujets, volé un bateau appartenant aux missionnaires, et l'avait lancé à la mer ; mais depuis quelque temps il avait changé de conduite, professé l'Evangile et rendu des services à l'école. Le dimanche suivant, la sainte Cène fut administrée à vingt-quatre personnes.

Du reste, il y a des progrès marqués sous d'autres

rapports. La presse de Rarotogna, dirigée par M. Barff, continue à mettre au jour diverses publications, telles que catéchismes, recueils d'hymnes et de prières, etc.

La culture du coton continue à prospérer. Les natifs le filent, et tissent de la toile. On évalue à trois cent trente aunes les étoffes qu'ils ont déjà fabriquées. Un aide-missionnaire, M. Armitage, leur a enseigné à faire des rouets et des métiers de tisserands, et les enfans apprennent de lui à filer. Le chef ne porte pas d'autres habits que ceux qui sont faits avec les étoffes tissées dans l'île, et qui sont, en général, plus fortes et plus durables que celles que les indigènes obtiennent des bâtimens étrangers qui abordent dans leur île.

Cinquante maisons ont été construites, dans le courant de l'année 1834, dans chacune des stations de Avarua et de Aroragni. L'école de la première de ces stations compte mille enfans; celle de la seconde, cinq cents.

En janvier 1835, l'on a commencé la construction d'une nouvelle chapelle; chefs et sujets se sont montrés empressés à abattre et à préparer les bois nécessaires pour cette construction.

Les missionnaires terminent leur rapport en disant: « Venez à notre secours; un vaste champ d'âmes immortelles est mûr pour la moisson; aidez-nous à les rassembler dans les greniers de notre Père céleste! »

INDES-OCCIDENTALES.

BERBICE.

Le prédicateur nègre.

Vers la fin de l'année dernière, le missionnaire Howe, de Berbice (Indes occidentales), ayant été appelé à s'absenter un dimanche pour aller desservir les chapelles de Fearn et de Brunswick, dans le voisinage de sa sta-

tion, et ne sachant comment se faire remplacer à la chapelle de Hanovre, où il prêche ordinairement, prit le parti de s'adresser pour cela à Thomas Lewis, nègre converti, membre de son troupeau, homme remarquable par sa piété et sa connaissance des Ecritures. Thomas Lewis monta donc en chaire, et madame Howe, femme du missionnaire, touchée de ce qu'elle entendait, a eu la bonne idée de prendre quelques notes, et de nous conserver de cette manière la substance de la prière et du sermon de l'orateur africain. Les voici l'un et l'autre :

La prière.

« O Seigneur Dieu tout-puissant ! tu es notre créateur et notre conservateur. Nous te supplions de nous exaucer, quoique nous en soyons indignes, car c'est au nom de Christ que nous te prions. Tu es bon envers nous. O Seigneur ! c'est toi qui nous donnes tout ce dont nous avons besoin, la nourriture, le vêtement et toutes choses. Donne-nous ta grâce en nos cœurs, afin que nous puissions t'aimer et te craindre. Aide-nous à ne pas placer notre confiance en nos propres justices. Aide-nous à garder tes commandemens. Aie pitié de nous, pauvres pécheurs. Nous ne valons rien, nous péchons tous les jours. Bénis-nous aujourd'hui. Sois avec nous. Envoie-nous ton Esprit pour nous instruire. Quand même nous lirions ta Parole d'année en année, elle ne nous serait d'aucun profit, si ton Esprit ne nous communique la vraie intelligence de ce que nous lisons. Donne-nous la force de faire ta volonté et de nous détourner du péché. Bénis tous les hommes. Fais la grâce à ceux qui sont mariés de garder fidèlement les promesses qu'ils ont faites en se mariant. Apprends aux maris à aimer leurs femmes et aux femmes à respecter leurs maris. Que nous tous nous menions une vie sainte, et que nous marchions

dans le droit chemin. O Seigneur! je ne suis pas digne de parler à ce peuple; je suis un pauvre pécheur; je ne sais rien : je te demande ton Saint-Esprit pour m'éclairer, pour me faire sentir ce que je vais lire, afin que je puisse instruire ceux qui sont venus ici chercher instruction. Nous te rendons grâce, ô Seigneur! de ce que tu nous a envoyé ton Saint-Esprit et donné l'un de tes ministres pour nous instruire. O Seigneur! nous te prions pour lui. Bénis-le; donne-lui d'avoir patience avec nous. Donne-lui chaque jour plus de connaissance; envoie-lui ton Saint-Esprit pour l'aider dans sa grande tâche. Bénis-le, ô Père! car lorsqu'il était dans sa patrie, il a eu pitié des pauvres pécheurs, et il a quitté sa famille pour venir nous apprendre ta grande Parole. Seigneur! fais prospérer ton œuvre entre ses mains. Nous te prions pour notre bon roi et notre bon gouverneur. Aide leur dans la grande œuvre qu'ils ont à faire; bénis-les et rends-les sages : bénis aussi tous les chrétiens d'Angleterre, afin qu'ils prient pour nous, et qu'ils ne cessent de nous envoyer l'Evangile; enfin, Seigneur, bénis notre vieux pasteur qui le premier est venu nous apprendre l'A, B, C. Il est âgé maintenant : fortifie-le, encourage-le, console-le. Prolonge sa vie, afin qu'il puisse travailler long-temps parmi nous; bénis toute sa famille. Pardonne-nous nos péchés, et fais que nous ne vivions que pour ta gloire, pour l'amour de Christ notre Rédempteur. Amen! »

Après cette prière, le nègre lut le sixième chapitre de l'Epître aux Romains, et s'arrêta au vingt-deuxième verset, sur lequel il parla pendant près d'une heure avec une abondance et une onction qui produisirent la plus profonde impression sur l'assemblée; voici les principales idées de cette méditation :

Le sermon.

Texte : *Maintenant ayant été affranchis du péché, et étant devenus esclaves de Dieu, vous avez pour votre fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle.* Rom., VI, 22.

« Mes frères et mes sœurs, notre ministre n'est pas ici aujourd'hui, il est allé à Fearn. Nous n'aimons guère à être privés de lui un seul dimanche ; cependant il ne nous faut pas être trop égoïstes. Ces pauvres gens de Fearn n'entendent l'Evangile qu'un dimanche sur quatre ; il était bien juste qu'il allât leur prêcher. Pour moi, je ne suis pas capable de vous dire beaucoup de choses ; ma langue est pesante et embarrassée en anglais : je ne connais pas non plus grand chose ; mais je vais vous dire ce que Dieu m'enseignera, et je le prie d'ouvrir vos cœurs pour comprendre sa sainte Parole.

« Ce vingt-deuxième verset du sixième chapitre des Romains nous parle *d'être affranchis*. Plusieurs d'entre vous soupirent après la liberté que dans six ans notre bon roi veut nous accorder ; mais ce n'est pas de cette liberté-là dont il est question ici. Non, c'est d'une liberté bien meilleure qu'il s'agit, c'est de l'affranchissement du péché. Quand on vous a rendus libres pour ce monde, vous avez encore à vous occuper du soin de votre nourriture, de votre vêtement, de votre logement : il n'en est pas ainsi de la liberté que Dieu donne. Quand Dieu nous affranchit du péché, il change nos cœurs, il nous fait devenir ses serviteurs, il pourvoit à tout ce qui est nécessaire pour notre salut, et quand nous mourrons, Jésus-Christ nous dit : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.* Jésus Christ lui-même est allé nous préparer une demeure dans le ciel. Cet affran-

chissement du péché est une liberté éternelle; je ne puis vous exprimer tout ce que je sens au sujet de cette liberté. Vous savez que la liberté de ce monde aura une fin, mais la liberté de Dieu est sans fin. Vous savez ce qu'éternel signifie; éternel, c'est quelque chose qui ne finira jamais, jamais, jamais. J'ai l'espérance que Dieu aura pitié de nous, changera nos cœurs et nous affranchira du péché, afin que nous puissions hériter de la vie éternelle.

« Nous lisons aussi dans le vingt-deuxième verset quelque chose sur *porter des fruits de sanctification.* Que pensez-vous que signifient ces mots : Porter des fruits? Je pense que cela veut dire : Se détourner du péché, le quitter réellement et non pas à moitié, renoncer au mal et faire le bien; alors seulement on porte des fruits de sainteté. S'il en est ainsi de vous, vous vous aimerez les uns les autres; vous n'aimerez pas seulement vos voisins ou vos compatriotes, mais tous les hommes, et même vos ennemis; vous userez de patience les uns à l'égard des autres, et vous serez fidèles à Dieu et à vos maîtres. Vous vous efforcerez de faire votre ouvrage le mieux possible, comme si les yeux de votre maître étaient continuellement fixés sur vous. Votre cœur sera humble, la douceur et la charité y habiteront; vous aurez la foi en Jésus-Christ : voilà ce que c'est que porter des fruits de sanctification. Plusieurs d'entre vous disent peut-être : Il faut nous faire baptiser; mais ce n'est point encore là porter des fruits; à quoi sert d'être baptisé, si l'on n'a pas la foi? Quand même vous vous plongeriez à dix pieds de profondeur dans le fleuve Berbice, où pourtant il y a tant d'eau, si vous ne renoncez pas à vos péchés, cela ne vous servira de rien; l'eau toute seule ne lave pas les péchés, il faut prier Dieu de changer notre cœur, afin que nous puissions garder ses com-

mandemens et porter du fruit. Je crains que plusieurs d'entre vous désirent le baptême sans vouloir porter de bons fruits. Tout arbre porte des fruits bons ou mauvais. Lorsqu'on vous donne un coin de terre, vous cherchez aussitôt à y planter un arbre. Vous prenez un oranger, vous béchez la terre, vous arrachez l'herbe, vous faites une fosse, vous plantez l'arbre, vous y mettez du fumier, et vous dites : C'est bien. Mais, si, allant plus tard cueillir des oranges, vous les trouvez amères, que faites-vous ? Vous dites : il porte des fruits, mais qui ne sont pas bons, et alors vous le coupez, vous le brûlez, vous en arrachez même la racine, car vous ne voulez pas en laisser subsister le moindre reste. Ainsi Dieu en agira-t-il envers tous ceux qui laissent de côté l'œuvre du salut et qui portent des fruits, mais de mauvais. Je prie Dieu chaque jour de nous assister dans ce travail. J'espère que vous êtes maintenant effrayés de l'idée de ne pas porter de bons fruits, car c'est une terrible chose. Dieu veuille avoir pitié de nous, pauvres pécheurs, et nous donner son Saint-Esprit pour éclairer et purifier nos cœurs, et nous apprendre à garder ses commandemens !»

Les travaux de ce nègre pieux et dévoué, sont, depuis long-temps, une source de bénédiction parmi ses compatriotes ; son influence est grande et son exemple est une leçon pour tous ceux qui sont à portée de le voir.

Voilà ce que la grâce a fait d'un pauvre esclave ! Qu'on le dise, comme homme et comme chrétien, n'est-il pas digne de la liberté ?

VARIÉTÉS.

Deux legs considérables.

Feu mademoiselle Sophie Vansittart a légué dernièrement, en Angleterre, 10,000 liv. sterl. (250,000 fr.) à la Société des Missions de l'Unité des Frères. Lord Bexley, qui présidait en juin dernier le Comité de la Société biblique britannique et étrangère, a annoncé qu'une somme pareille de 10,000 liv. sterl. venait d'être léguée par sa sœur à la Société biblique. Le noble lord était très-affecté en faisant cette communication, et a ajouté que ce legs, ainsi que d'autres de feu sa sœur, avaient été arrêtés avec le plein consentement de toutes les parties intéressées dans sa succession.

Traduction de la Bible dans les langues du sud de l'Afrique.

Les quatre Evangiles sont traduits depuis long-temps dans la langue des Namaquas.

Les missionnaires de la Société de Londres au Kourouman, ont imprimé l'Evangile selon saint Luc en sichuan, ainsi qu'un catéchisme et un recueil de cantiques.

Les missionnaires wesleyens ont traduit, dans la langue cafre, les livres historiques de l'Ancien-Testament, une partie du livre de Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, Esaïe, une partie d'Ezéchiel, de Joël et de Malachie, et tout le Nouveau-Testament; il n'y a

d'imprimé que l'Evangile selon saint Luc, Esaïe, Joël et une partie des Psaumes.

Les missionnaires J. Brownlee et Kayser (1), de la Société de Londres, ont également rendu de grands services dans l'œuvre des traductions de la Parole de Dieu en langue cafre, et poursuivent leurs travaux avec ardeur.

Enfin, le missionnaire E. Casalis, de la Société des Missions de Paris, vient d'annoncer au Président de la Société, dans une lettre particulière, qu'il a composé à Morija, et fait imprimer pendant son dernier séjour à la ville du Cap, un catéchisme dans la langue sessouto (celle des Bassoutos).

Mort d'un dévot indou.

Le 14 juin de l'année dernière, est mort dans l'Inde un malheureux fanatique qui par ses jeûnes et ses mortifications s'était fait la réputation d'un saint et avait rassemblé autour de lui une foule d'adorateurs. Mais ni sa sainteté prétendue, ni ses œuvres dites méritoires n'ont pu lui procurer la paix de la conscience, et malgré le culte dont il était devenu l'objet, il était tourmenté et misérable. Peu de temps avant de mourir, il dit : « Mon existence touche à sa fin, et j'ignore ce que je deviendrai après ma mort. On m'a témoigné, sans cause, une sorte de vénération; je ne suis qu'un pauvre pécheur, destitué de tout pouvoir et de toute sagesse. » De temps à autre il priait les assistans, l'un après l'autre, de lui pardonner; puis ramassant la poussière qui s'était attachée à leurs pieds, il s'en couvrait la tête. Ces faits sont empruntés à un journal indigène publié dans le pays.

(1) *Voyez* 7e année, p. 288.

Telle a été la mort de Mahapooroosh. Ainsi mourront tous ceux qui placent leur confiance en eux-mêmes, au lieu de la faire reposer tout entière sur Christ.

Aggrandissement extraordinaire de la sphère d'activité de la Société des missions d'Amérique.

Dans l'un des derniers numéros du *Héraut missionnaire*, publié à Boston, le Conseil américain pour les missions étrangères prévient les amis de cette Société qu'il pourrait placer cette année, s'il les avait à sa disposition, sept cent trente ouvriers; savoir, quatre cent cinquante-trois missionnaires, quatre-vingt-deux médecins, cent cinquante-deux instituteurs et quarante-trois imprimeurs. Tous ces ouvriers sont demandés, et le Conseil indique les pays et les stations où ils pourraient être envoyés.

NOUVELLES RÉCENTES.

Nouvelles de la santé du missionnaire Gobat.

Nous avons la joie d'annoncer à ceux de nos lecteurs qui connaissent particulièrement le missionnaire Gobat, dont la santé avait donné pendant long-temps de vives inquiétudes, que cet excellent missionnaire est convalescent, et que l'on a tout lieu d'espérer qu'il sera bientôt rendu à ses travaux. Deux missionnaires de l'Institut de Bâle sont partis dernièrement pour l'Egypte, dans le but de renforcer la mission abyssinienne.

Le Cafre et le Hottentot chrétiens à Londres.

Le vendredi, 10 août dernier, a eu lieu à Londres, dans la grande salle de Exeter-Hall, l'une des plus intéressantes réunions auxquelles les amis des Missions de cette grande métropole aient jamais assisté. Le but de cette réunion extraordinairement convoquée était d'entendre le docteur Philip, récemment arrivé d'Afrique, avec le chef cafre Jean Tzatzoe et le Hottentot André Stoflles, sur l'état des Missions de la Société de Londres au sud de l'Afrique. La présence sur l'estrade de deux Africains convertis à l'Evangile, et que l'on pouvait considérer dans cette occasion comme les annonciateurs d'une ère nouvelle pour la malheureuse Afrique, remplissait tous les cœurs d'une sainte joie et d'une douce reconnaissance envers Dieu; et lorsque l'on vit le président de l'assemblée se lever, et au nom de tous les assistans, représentans, à cette heure solennelle, du public chrétien de la Grande-Bretagne et de l'Eglise évangélique du monde entier, tendre la main fraternelle à ces hommes nés sauvages, mais aujourd'hui régénérés par la foi vivante en Jésus-Christ, et leur souhaiter la bienvenue avec une touchante effusion de cœur, une émotion difficile à décrire se communiqua instantanément à toute l'assemblée, et produisit une scène dont on n'avait point eu auparavant d'exemples.

Jean Tzatzoe est un chef cafre de la tribu des Teenda, forte d'environ deux mille individus. A l'âge de vingt-quatre ans, il embrassa le christianisme. En 1816, il accompagna le missionnaire Williams en Cafrerie, et depuis lors il n'a cessé de prendre la part la plus active aux négociations importantes qui ont eu pour objet la nation de ses compatriotes. Dans le courant des dix dernières années, Tzatzoe n'a pas cessé de travailler comme

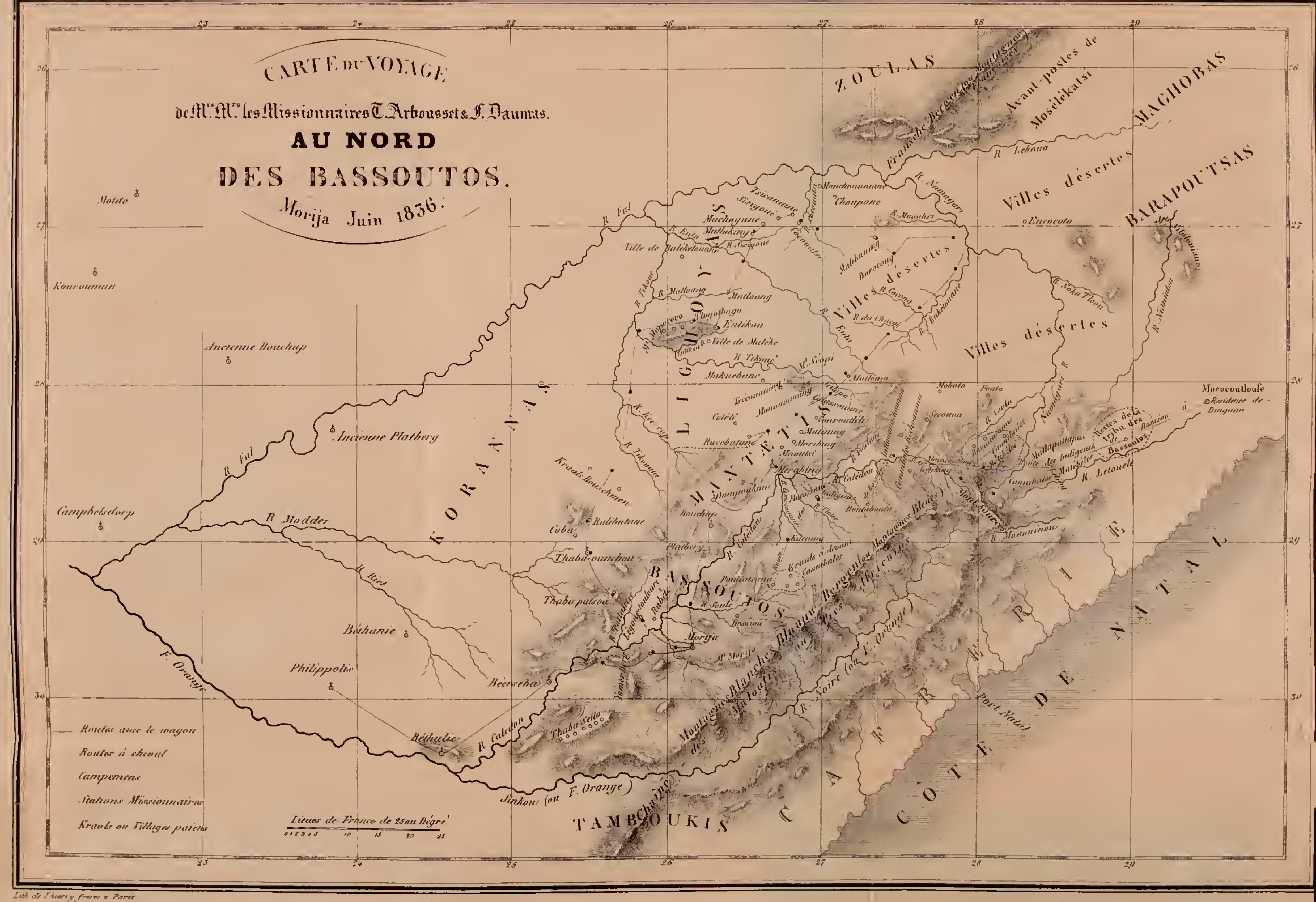
compagnon d'œuvre du missionnaire Brownlee dans la station de la rivière des Buffles, fondée au milieu de sa tribu. Il s'est toujours montré un aide-missionnaire précieux, et en cette qualité il a rendu de grands services à la cause de l'Evangile.

André Stoffles est âgé de soixante ans : il est Hottentot d'origine, et fut admis, en 1815, membre de l'Eglise chrétienne. Il a rempli avec honneur plusieurs charges importantes dans la colonie, et est regardé par tous les missionnaires comme un serviteur de Christ, intelligent, actif, fidèle et dévoué. Il fut l'un des premiers fermiers qui allèrent se fixer dans l'établissement de la rivière du Chat, où il a exercé pendant six ans les fonctions de diacre de l'Eglise, au grand avantage de tous les habitans de l'endroit.

L'un et l'autre ont parlé à Exeter-Hall avec cette éloquence naturelle et cette profondeur de conviction qui commandent l'attention et gagnent le cœur. Après eux, le docteur Philip a pris la parole et a fait un long discours sur les progrès de l'œuvre missionnaire au sud de l'Afrique et la nécessité de la soutenir et de l'étendre. Il nous serait difficile de donner aujourd'hui l'analyse de ces divers discours, qui viennent seulement de nous parvenir, ou même d'en communiquer à nos lecteurs des extraits suffisans. Peut être y reviendrons-nous dans une prochaine livraison. Nous nous bornerons, pour le moment, à transcrire ici un passage de l'allocution de Jean Tzatzoe, qui, comme son compagnon hottentot, s'est exprimé en hollandais, et a eu pour interprète M. Read jeune, fils d'un ancien missionnaire au sud de l'Afrique :

« Quand la Parole de Dieu nous fut apportée pour la première fois, dit-il, nous étions comme des bêtes sauvages, nous ne savions rien; il n'y avait chez nous que

guerre et effusion de sang. Chacun était opposé à son voisin; il n'y avait pas de confiance d'homme à homme, et l'on ne pensait qu'à détruire son prochain. La Parole de Dieu nous a convertis, la Parole de Dieu nous a apporté la paix, nous a réconciliés les uns les autres, et en nous s'est accomplie cette promesse de l'Ecriture : « Le loup habitera avec l'agneau. » Je remercie la nation anglaise pour ce que nous avons reçu d'elle. Vous êtes nos amis, nous sommes vos enfans. Je me considère vraiment comme l'un de vos enfans. J'ai grandi sous la protection des lois anglaises, et j'ai profité des avantages de vos missions. Lorsque nous signâmes le traité avec le gouvernement anglais, à la rivière des Buffles, on nous lut un papier où il était dit que dès cette heure nous étions devenus les enfans du roi d'Angleterre et les sujets de la Grande-Bretagne. Si donc nous sommes enfans de l'Angleterre, faites-nous jouir de tous les priviléges des Anglais. Plusieurs des Anglais qui vivent dans les colonies sont de mauvaises gens : je crois à peine qu'ils appartiennent à votre nation. Vous êtes, vous, une race d'hommes toute différente : pour eux, ils sont indigènes du sud de l'Afrique, ils ne sont pas Anglais. J'ai maintenant vu la nation anglaise : j'ai un peu voyagé dans ce pays : j'ai été amicalement reçu partout où j'ai été : je puis dire maintenant que vous êtes mes amis; je connais mes amis. Ne nous oubliez pas. Nos yeux sont fixés sur vous. Vous êtes nos parens. C'est vous qui nous avez envoyé la Parole de Dieu. Continuez à vous souvenir de nous. »



Lith. de Thierry frères à Paris

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Voyage d'exploration de MM. T. Arbousset et F. Daumas, dans le pays des Lighoyas, au nord des Bassoutos.

Morija, 16 juin 1836.

A monsieur le président et messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Monsieur le président et messieurs,

Le procès-verbal de notre dernière conférence, tenue à Béthulie, le 27 janvier passé (1), vous informait de la mission qui nous a été confiée par nos collègues, d'entreprendre un voyage d'exploration au nord des Bassoutos, dans le but de reconnaître la contrée qui s'étend de chez ceux-ci à la rivière Fal, et de visiter, en particulier, une nouvelle tribu qui y habite, la tribu des *Lighoyas*. Cette décision, nous aimons à l'espérer, aura reçu votre approbation, que nous sommes jaloux d'ob-

(1) *Voyez* page 171.

(*Rédacteurs.*)

tenir en toutes choses, et nous avons même l'assurance que, non-seulement vous approuverez les vues de vos missionnaires, mais que vous aurez déjà supplié Dieu en notre faveur, pour qu'il daignât guider tous nos pas, et couronner de succès nos faibles efforts dans cette tentative.

Aujourd'hui, messieurs et très-honorés frères, nous sommes heureux de pouvoir vous annoncer que vos prières et les nôtres ont été exaucées. Nous voici depuis cinq semaines au terme de notre voyage; il a plu au Seigneur de le rendre heureux et prospère, et sans doute il convient bien à des chrétiens, et à des chrétiens ministres du saint Evangile, de commencer par lui rendre leurs humbles mais fidèles actions de grâces pour ses nombreux bienfaits, et c'est ce que nous nous sentons vivement pressés de faire tout d'abord.

Notre voyage a duré deux mois moins deux jours, temps pendant lequel nous avons régulièrement tenu un journal détaillé de notre marche, ainsi que de nos observations, soit géographiques, soit religieuses ou autres. Ce journal doit vous être envoyé, par extraits, au fur et à mesure qu'il sera rédigé, et nous l'accompagnerons de quelques dessins, et de six à sept portraits de sauvages, dont a bien voulu se charger un de nos amis. En attendant, messieurs, nous venons vous présenter une carte du voyage, dressée avec toute l'exactitude et tout le soin dont nous sommes capables (1). Nous y joignons un aperçu général de notre petite expédition à la fois missionnaire et géographique, dont nous vous prions de vouloir bien vous contenter, jusqu'à ce que nos importantes et nombreuses occupations pastorales nous permettent de faire mieux.

---

(1) Voir la carte ci-jointe.

(*Rédacteurs.*)

Stations wesleyennes.

Sur notre route de Morija chez les Mantaetis, nous avons visité trois établissemens, appartenant à la Société des Missions wesleyennes, *Platberg*, *Oumpoumkani* et *Mérabing* (1). Les pieux ouvriers de la première de ces stations étaient absens, de sorte que nous nous sommes vus privés du plaisir de les voir; mais ceux des deux autres occupaient leur poste, et nous avons passé dans leur société quelques jours à la fois bénis pour notre âme et pour notre œuvre.

Voyage d'exploration dans les montagnes Bleues.

Le missionnaire de Mérabing, en particulier, s'est empressé d'ajouter aux nombreuses marques d'affection chrétienne que nous avions déjà reçues de lui en maintes occasions, plusieurs nouvelles preuves de son amour. Il nous a généreusement fait part de ses lumières, sur l'origine, l'histoire et le caractère de la tribu à la tête de laquelle il est placé; et même sa grande bonté l'a déterminé à nous accompagner, pendant la première partie d'une excursion pleine d'intérêt, mais très-fatigante, que nous avons faite à cheval dans les montagnes Bleues. Là, nous voyagions de jour, avec la curiosité naturelle à des Européens, à travers les hauteurs et les enfoncemens des superbes *Maloutis*, et le soir nous redescendions dans la vallée, où nous venions chercher, dans quelque kraal voisin, le repos de nos corps. C'est alors que l'esprit, ébranlé par la grandeur des scènes imposantes et variées dont nous avions été frappés pendant la journée, et entourés de sauvages auxquels nous étions

(1) Voir pour ces trois points, ainsi que pour tous les autres dont il sera fait mention par la suite, la carte de ce voyage.

étrangers, et que nous ne pouvions nous empêcher de considérer sans une espèce d'émotion, nous nous sentions bien autrement disposés qu'à notre ordinaire, à proclamer aux oreilles des païens, et sous la voûte étoilée des cieux, le Dieu de la nature et de l'Evangile.

Cannibales Béchouanas et Métébélés.

Une demi-semaine s'était ainsi écoulée en courses d'explorations dans les premiers escarpemens des montagnes Bleues, quand deux à trois considérations particulières ont obligé notre petite troupe à se diviser. La plus grande partie est revenue à Mérabing, tandis que l'un de nous, accompagné d'un guide seulement, a été engagé par ses compagnons de voyage à pousser jusqu'au haut des Maloutis, en remontant le Calédon. — Il a d'abord visité aux environs d'*Intlouanachouana*, quelques villages béchouanas, dont les habitans étaient naguère, ou sont en partie actuellement encore *cannibales;* puis, gravissant le sommet de la chaîne, il est arrivé chez les *Bamacacamas*, ou cannibales métébélés, plus terribles que les premiers encore. Des cannibales au sud de l'Afrique!.... Ce fait ne nous était pas entièrement inconnu; cependant, la vue de pareilles créatures n'en produisit pas moins sur nous une inexprimable sensation. Mais il faut renvoyer à un autre temps, et le récit d'une telle impression, et l'histoire de cette race d'hommes sur le continent africain. Considéré sous le rapport géographique seulement, combien n'est-il pas intéressant, le point qu'occupent les cannibales métébélés!...

Mont aux Sources.

Là, le voyageur s'arrête avec étonnement devant l'im-

posant *Mont aux Sources*, plus haut que tous les autres monts voisins, et des larges flancs duquel s'échappent, comme d'un immense réservoir, deux beaux fleuves et trois des plus considérables rivières de ces contrées; savoir, du côté du nord, l'*Orange*, qui arrose la partie occidentale du sud de l'Afrique, depuis le sommet des Maloutis jusque chez les Namaquois; du côté de l'occident, le *Létouélé* et le *Monouénou*, qui baignent les terres de Dingaan, jusqu'à la mer; du côté du sud, le *Namagari*, qui parcourt près de deux cents lieues au nord et à l'ouest avant de retrouver les eaux de l'Orange; du côté de l'est, enfin, le Calédon, qui fructifie le pays des Mantaetis et des Bassoutos. Ce point est vraiment unique dans l'histoire de la géographie.... Mais au reste, sachons nous restreindre à cette rapide description pour le moment; différons également de jeter un coup-d'œil sur la côte orientale des Maloutis; nous n'avons promis présentement qu'un aperçu général du voyage, et il faut nous hâter de remplir notre tâche. C'est assez vous donner à comprendre, messieurs, que nous allons descendre des sommets des pics africains et pousser plus avant notre route.

Départ de Mérabing; première ville des Lighoyas.

Après notre réunion complète à Mérabing, et quelques jours de repos utilement passés dans cet établissement, nous avons repris, avec nos voitures, notre marche dans la direction nord, en suppliant le Seigneur de vouloir bien encore accompagner nos pas et les bénir. Pendant une journée entière, nous avons voyagé à travers la tribu des Mantaétis, peu populeuse, mais très-ramassée, et le lendemain, de bonne heure, nous avons atteint *Racébatane*, première ville des Lighoyas. Le chef de cet endroit, l'un des plus puissans du pays, a fort bien compris le but de notre arrivée, et nous a priés d'écrire

à nos amis d'Europe, « qu'ils lui envoient un blanc pour « l'instruire, lui et ses sujets, dans la crainte de Dieu. » Ces paroles d'un prince païen, ont fortement ému nos cœurs; et pourquoi, nous sommes-nous écriés au-dedans de nous-mêmes, pourquoi la France protestante ne pourrait-elle pas bientôt répondre à ce touchant appel?

Autres villes des Lighoyas.

De Racébatane, poussant huit à dix lieues plus loin, nord-est, nous avons trouvé sur notre route plusieurs nouveaux villages, situés à des distances respectives les uns des autres, et appartenant tous à la tribu des Lighoyas. Les sauvages habitans de ces lieux retirés, prenaient d'abord la fuite à notre approche, puis ils se rassuraient peu à peu, et venaient à nous avec moins de frayeur, et en laissant paraître même un certain air de confiance; de sorte que l'on peut dire, à proprement parler, qu'ils ne se sont pas mépris sur les motifs de notre visite, et qu'ils nous ont reçu, au contraire, pour ce que nous sommes véritablement, c'est-à-dire, comme des hommes de paix, leurs amis et leurs bienfaiteurs.

Contrée entre les Maloutis et les Fransche-Bergen. Rivière Lékoua.

Cependant, nous étions parvenus, sans pouvoir presque en croire nos yeux, *aux premiers chaînons des Maloutis.* Déjà, avant d'arriver à *Sétlopo*, nous avions une fois perdu de vue ces belles montagnes, et de Sétlopo à la jonction du Namagari avec le *Lékoua*, nouvelle et très-considérable source du fleuve Orange, notre fourgon a paisiblement roulé, pendant huit jours de suite, sur un pays plat, monotone et silencieux. Adieu l'agréable variété des pics africains; adieu l'intéressante population

qu'ils récèlent ! Ce n'est plus désormais que plateaux uniformes, que collines fertiles, il est vrai, mais désolées; au lieu de villes épaisses et populeuses, on trouve des ruines; au lieu d'hommes, des crânes humains jonchant le sentier !.... Cependant, même ici, au sein de ces solitudes en deuil, la curiosité du voyageur est satisfaite, et il trouve une compensation à ses fatigues; l'histoire des tribus qu'il a visitées, ou de celles qui en sont voisines, se déroule sous ses yeux; et, d'ailleurs, il conçoit la douce espérance que ces terres qu'il foule aux pieds, à la fois si riches en bons pâturages et si bien arrosées, se repeupleront un jour, alors que l'affreuse guerre aura fait place à d'heureux temps de paix.

Tribu des Lighoyas, traversée du nord au sud.

Parvenus à la jonction du Namagari avec le Lékoua, nous n'étions plus qu'à deux ou trois journées de marche (sud) des avant postes de Moussélékatsi. On apercevait déjà distinctement au nord les premières éminences d'une petite chaîne de montagnes (*les Fransch-Bergen,* dont il sera fait une mention plus particulière dans le journal), dans laquelle vivent les sujets du roi des Zoulas. Nous avons jeté un coup-d'œil curieux sur ces nouveaux monts; mais ne jugeant pas convenable d'en approcher davantage, nous avons dès-lors changé de direction, et suivi la ligne sud-ouest, jusqu'à Taba-Ounchou. De cette manière nous coupions le pays des Lighoyas par le milieu. De nombreux kraals, appartenant à cette tribu, se sont naturellement trouvés sur notre route; nous les avons visités et bien examinés, faisant entendre à leurs habitans la bonne Parole du Dieu qui nous envoie; et, grâces à ce bon Dieu, nous n'avons que des sujets de le

bénir, en considérant comment sa bonté a admirablement bien disposé à l'avance les esprits en notre faveur. Les sauvages nous ont partout bien reçus, malgré la fâcheuse crainte que leur inspirait, au premier abord, l'arrivée d'une nouvelle espèce d'hommes au milieu d'eux. *Makuana*, en particulier, chef principal des Lighoyas, paraît avoir le mieux compris nos intentions, il les approuve; et voilà une nouvelle tribu tout entière qui crie à nos Eglises de France : *Malheur à vous, si vous ne nous évangélisez* (1 Cor. IX, 16).

Rentrée à Morija par Thaba-Ounchou.

Une fois que nous eûmes atteint Thaba-Ounchou, nous touchions presque au terme de notre voyage; aussi nous tardait-il extrêmement de rentrer à Morija; nous n'avons donc passé que très-peu de temps dans l'agréable société de nos chers frères wesleyens; et, prenant congé d'eux au plus tôt, malgré leurs instances, en moins d'une semaine de marche, nous nous reposions déjà sous notre paisible toit de Morija. Alors, que d'actions de grâces n'avons-nous pas rendues au Seigneur, en commun avec notre frère Gosselin! Pendant notre absence, celui-ci avait souvent été dans l'inquiétude à notre sujet, et nous, à son égard. Maintenant nous nous sommes retrouvés, sains et saufs, après avoir été, les uns aussi bien que les autres, les objets de maintes bénédictions de la part de Dieu. Nous avons retrouvé notre station en paix, et marchant toujours son petit train; cela a encore ajouté à notre joie, et il nous serait difficile de dire tout ce que nous avons éprouvé en ce moment-là, de bonheur, d'amour et de reconnaissance envers l'auteur de toute grâce, Christ, notre bien-aimé Sauveur.

Nous sommes avec respect, monsieur le président et

messieurs, vos très humbles et très-obéissans serviteurs et frères,

F. DAUMAS. T. ARBOUSSET.

Note. Il y aurait un mot à dire sur les latitudes de Philippolis, de Kourouman, de Motito et de quelques autres lieux semblables, plus ou moins mal placés dans plusieurs précédentes cartes du sud de l'Afrique, soit-françaises, soit anglaises. A cet égard, nous avons suivi la plus récente et la plus accréditée dans ces contrées, ou de nouveaux renseignemens, plus corrects, d'après lesquels nous avons fait diverses altérations qui nous ont paru nécessaires.

Dans l'orthographe des noms indigènes, nous avons été soigneux de ne pas nous éloigner de leur vraie prononciation, tout en suivant, autant que possible, l'alphabet français.

F. D. T. A.

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue.

Motito, 8 avril 1836.

A monsieur le président et messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Messieurs et très-honorés frères,

Il est certain que l'on n'apprécie jamais mieux les avantages de la paix, que dans des temps sinistres et orageux; chacun a pu en faire l'expérience dans le cours de sa vie; mais ce qui est applicable à tout le monde, en général, l'est surtout à ceux qui vivent au milieu de tribus sauvages. Depuis que les ambassadeurs de Moussélékatsi sont passés ici pour se rendre chez le gouverneur de la colonie, le calme a régné dans ce pays; calme

précieux, dont tout le monde a profité pour vaquer à ses occupations; les femmes ont cultivé leurs jardins; les hommes leur ont préparé des fourrures pour l'hiver; quelques-uns sont allés à la chasse, ou ont fait des voyages; d'autres, enfin, ont charrié des pierres et des matériaux pour bâtir; en même temps des murs, et d'autres ouvrages indispensables se sont élevés dans la station, et, dans ce moment, je rallonge notre école.

Passant rapidement sur ces ouvrages, parce qu'ils ne sont que l'écorce, pour ainsi dire, d'un établissement missionnaire, je voudrais vous donner un léger aperçu de l'état moral et spirituel des habitans de Motito. Ici, les progrès ne sont ni aussi évidens, ni aussi prompts qu'on le désirerait. Je crains de tomber dans une tentation assez naturelle à ceux qui sont à la tête d'une institution, de voir les choses sous un jour trop favorable; c'est pourquoi, me bornant à vous rapporter quelques faits, je vous laisse à juger combien nous avons besoin de la coopération des prières de nos frères dans cette œuvre de foi.

L'Ecole.

L'école que je dirige est fréquentée, en général, par une cinquantaine d'individus, enfans et adultes. Ce nombre varie toutefois d'après les saisons. A l'heure qu'il est, plusieurs étant occupés à garder le blé de leurs parens, nous en avons moins qu'à l'ordinaire; mais dès que la moisson sera faite, ils y assisteront plus régulièrement. Naguère il n'y avait dans cet endroit qu'une seule personne qui connût l'alphabet; aujourd'hui j'en compte vingt qui lisent assez couramment l'Evangile de saint Luc et les extraits de la Bible. J'ai senti la nécessité de consacrer un jour de la semaine à catéchiser cette dernière classe, pour les accoutumer à se rendre raison de

ce qu'ils lisent; leurs réponses me font espérer que l'Ecriture ne sera pas une lettre morte pour plusieurs d'entr'eux.

Système de numération des indigènes.

Leur système de numération est si imparfait, si mal imaginé qu'il n'eût jamais été possible de leur enseigner à compter dans leur propre langue. Chose étrange! on peut à peine trouver un enfant qui puisse compter jusqu'à dix sans se tromper; les adultes eux mêmes n'y parviennent qu'à l'aide de leurs doigts. Il passe pour savant, celui qui parvient à compter jusqu'à cent; puis c'est un travail d'une longueur excessive, qui réclame l'attention la plus soutenue, et qui lasse bientôt ceux qui ne sont pas persévérans. Si, à peine arrivé à huit, il faut se résoudre à dire: *Héra menoana meberi* « dix, hormis deux doigts pliés », qu'on se figure combien le reste doit être ennuyeux. C'est pour remédier à cela, que je leur ai enseigné à compter en hollandais, langue fort usitée dans ce pays. Au bout de fort peu de temps, plusieurs enfans avaient déjà fait de grands progrès; ils enseignaient même à leurs camarades, dans leurs jeux, ce qu'ils avaient appris. Arrivés là, il a été facile de leur faire comprendre ce que c'est qu'une semaine, un mois, une année.

La prédication de l'Evangile et ses fruits.

La prédication de l'Evangile continue, par la grâce de Dieu, à porter quelques fruits. Il va sans dire que les uns y assistent pour faire comme les autres; plusieurs ont même évidemment peur d'une doctrine qui va à abolir la polygamie, et bien d'autres choses; cependant, il y en a aussi qui y prennent goût, et qui, je l'espère,

auront un jour le courage de confesser leur Dieu et Sauveur. J'ai vu des parens donner un libre essor à la violence de leur caractère, et s'emporter contre moi parce que je censurais leur conduite; en vain je les cherchais des yeux dans l'église le dimanche suivant, ils croyaient me punir en s'en absentant; mais j'ai aussi vu leurs enfans, plus sages qu'eux, pleurer sur leur sort, et au sortir de la maison de Dieu me faire part de leur douleur. Que n'aurions-nous pas à espérer de ces jeunes plantes, si elles étaient en de bonnes mains? Une femme qui semblait depuis long-temps avoir reçu de bonnes impressions, manifeste aujourd'hui le désir de devenir candidat au baptême. Parmi les étrangers qui visitent quelquefois la station, un Morolong (le même individu qui m'a donné sur le pays des Kalliharri quelques renseignemens que je vous ai envoyés il y a trois mois (1),) étant venu un jour me voir, je lui demandai s'il ne craignait point de laisser ses os dans ces solitudes affreuses, et de paraître devant Dieu sans y être préparé. « Que « me dites-vous-là, me dit-il, vous m'effrayez; je vous « promets que je recevrai la Parole de Dieu, et que, dès « dimanche prochain, vous me verrez à la prière. » Il a, en effet, tenu sa parole, et quoiqu'il demeure à deux lieues d'ici, depuis quelques semaines, il arrive régulièrement le samedi soir, accompagné de plusieurs de ses amis.

Tout dernièrement un parti de Korannas stationnés à Mamusi, sur les bords de la rivière Hart, non loin des domaines de Moussélékatsi, sont venus me faire une visite dont le but était, disaient-ils, de me demander un missionnaire. Mosheu, leur chef, qui a déjà eu diverses occasions d'entendre l'Évangile, paraît être salutaire-

(1) *Voy.* page 260.

ment touché. J'ai remarqué avec plaisir qu'ils avaient l'habitude de prier matin et soir. Comprenant passablement la langue sichuane, ils ont voulu passer le dimanche avec nous, pour assister à nos réunions. Leur désir d'entendre la Parole de Vie était tel que, dans l'intervalle des services, quelques personnes de la station leur lisaient constamment des portions de l'Écriture (1). La Parole de Christ trouve donc accès dans le cœur de quelques âmes. N'est-ce-pas là une récompense bien douce pour les sacrifices que nos frères s'imposent? Qui sait combien sera grand le nombre de ces fils du désert, qui entonneront un jour l'hymne immortel, le cantique de l'Agneau dans le royaume de notre Père céleste? Je quitte à regret ce sujet; mais, pour être fidèle à ma tache, il faut bien dire la vérité, quelque pénible qu'elle puisse paraître.

Traits de superstitions encore existantes.

A côté de ces manifestations de l'Esprit, on retrouve encore l'antique superstition; je crois devoir vous en citer quelques exemples parmi un grand nombre, ne fût-ce que pour vous porter à exalter la grâce de Dieu, qui nous a délivrés par la Rédemption, de l'esclavage satanique dans lequel gémissent encore tant de tribus. Lorsque, vers le commencement de l'année, le pays était

---

(1) Comme j'écrivais ces lignes, arrive une lettre de M. Moffat, du Kourouman, dans laquelle il me dit: « Mosheu, porteur de cette lettre, nous a donné beaucoup de joie. Les quelques jours qu'il a passés ici ont été pour nous, et pour tous les fidèles, un temps de rafraîchissement. Ceux même qui ne croient pas, semblaient être frappés du zèle et de la piété de Mosheu et de ses gens. Recevez-le comme un frère. »

visité d'une grande sécheresse, ceux qui ne servent Dieu que pour un morceau de pain, ou pour du bétail, voyant que leurs espérances étaient déçues, et que *Morimo* ne les récompensait point à leur gré, se mirent à *faire faire de la pluie.* Mochuana, chef des Barolong, suggéra aux autres cette idée. Il commença par envoyer un bœuf à Mokatla, et se mit à faire lui-même force libations pour attirer les nuages. Les aînés de la station qui n'étaient plus accoutumés à voir pratiquer ces usages païens, lui en surent mauvais gré; et il s'en suivit une controverse dans laquelle on pense bien que le chef aux vieilles idées ne fut pas victorieux; mais le missionnaire souffre toujours, en pareille conjoncture, car il faut bien que la mauvaise humeur se décharge sur quelqu'un; et, ce que Tertullien disait des Romains de son temps dans ce célèbre passage : *Si le Tibre se déborde, si le Nil refuse de fertiliser les terres, s'il survient des famines et des pestes, aussitôt de s'écrier, les Chrétiens aux lions*! peut justement s'appliquer au Mochuana sans culture, de nos jours. Il s'exprime peut-être d'une manière différente, mais, au fond, sa pensée est la même.

Dernièrement encore, je remarquais la femme du vieux chef, une queue de quagga à la main, suivie d'un domestique, qui portait de l'eau dans une jatte, et faisant des aspersions sur chaque plante de son jardin. Je n'eus pas de peine à deviner le but de cette cérémonie, car, peu de jours auparavant, mon interprète, auquel je demandais la signification du mot *Logétsa*, m'avait répondu que les vieux Béchouanas, en temps de sécheresse, prenaient une poignée de blé, et certaines racines qu'ils pilaient ensemble, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en poudre, qu'ensuite, démêlant cette poudre avec de l'eau, ils en aspergeaient leur blé pour le pré-

server de nielle, de brûlure, de brouissure et autres maladies. Cette eau, ajoutait-il, se nomme chez eux *molégécho*, aspersion.

On conçoit que des païens, qui ne connaissent d'autre félicité que celle de manger et de boire, ne se résignent pas volontiers à perdre une récolte; aussi, quand la sécheresse s'est fait long-temps sentir, quel malaise! quelle impatience s'empare alors de tout le monde! Le cœur de l'homme naturel qui croit n'avoir jamais offensé Dieu, regimbe contre les aiguillons. L'esprit est déjà éclairé, que la volonté refuse encore de se soumettre. Ainsi, quand Mahura *faisait* naguère *de la pluie* à Lattakou, il ne faut pas s'imaginer qu'il eût encore foi en ses anciennes superstitions; mais c'était là un moyen comme un autre de s'étourdir, et d'alimenter ses fausses espérances. D'autres fois, c'est la crainte à laquelle ces pauvres gens sont en proie, qui les fait tomber dans la superstition. Je n'ajouterai plus sur ce sujet qu'un seul exemple qui m'a paru intéressant. Les femmes de Motito étaient dans la vallée, gardant leur blé; une pierre se détache d'elle-même du sommet de la colline, et roule avec fracas jusqu'à leurs pieds. Tout étonnées de ce phénomène, elles prennent la fuite, et viennent raconter dans le village ce qu'elles ont vu. Un jour, reprit l'un des assistans, la même chose est arrivée dans l'intérieur, chez un chef nommé Machane; une pierre s'est aussi détachée de la montagne, près de laquelle sa ville était bâtie; et, bientôt après, les Métébélés l'ont tué, lui, et tous ses sujets. Un des membres de notre petit troupeau étant présent, répondit : « Il n'en est rien; quand « un arbre est pourri, qu'arrive-t-il? Ne savez-vous pas « qu'il est renversé par le vent? c'est ici la même chose.»

Un mot sur la mission américaine parmi les Zoulas (1).

J'ai la joie de vous annoncer que MM. Lindley et Vénable, missionnaires envoyés par le conseil américain, après avoir passé quelques jours sous notre toit, sont allés reprendre possession du poste difficile et important de Mosilka, que de lamentables bouleversemens nous ont autrefois forcés d'abandonner. L'un d'eux nous écrivait sous la date du 28 février dernier, que l'emplacement que nous avions choisi, leur ayant paru réunir les plus grands avantages pour un établissement missionnaire, ils s'étaient décidés à reconstruire notre ancienne maison, et que déjà les travaux avançaient rapidement. Le frère Lindley ajoute : « Notre arrivée semble réjouir « les natifs ; ils nous prodiguent les noms pompeux de « rois, de docteurs de Moussélékatsi, et beaucoup « d'autres semblables également flatteurs. Mais nous n'at- « tachons pas grande valeur à leurs protestations d'ami- « tié, persuadés que l'égoïsme en est le principe, et que « les louanges leur coûtent peu, pourvu qu'ils puissent « obtenir un morceau de tabac. Nous n'avons pas encore « pu voir Moussélékatsi ; il est à environ trois journées « d'ici (Mosika) ; il nous fait dire que nous n'avons pas « besoin de nous déranger pour lui rendre visite, avant « que notre maison soit construite. Le bruit se répand « qu'il vient de faire mettre à mort un nombre considé- « rable d'hommes, de femmes et d'enfans, et qu'il est « présentement occupé à prier Dieu, selon sa manière, « pour obtenir du bétail. Il est probable qu'il a peur « qu'en l'allant voir à présent, nous ne le trouvions oc- « cupé de ses superstitions, et exerçant des actes de

(1) *Voyez* p. 17, et 10e année, p. 94.

« cruauté. A n'en point douter, Moussélékatsi est un « tyran, qui n'abuse pas peu de son pouvoir. Il ne fait « aucun cas de la vie de ses sujets. Il lui suffit d'une ba- « gatelle, pour les envoyer à la mort. Il faut qu'ils soient « toujours prêts à exécuter sa volonté, et à remplir ses « ordres ponctuellement; sinon, c'est à eux d'en subir « les conséquences. En un mot, il est tout, hormis ce « qu'il devrait être, et ses sujets qu'il opprime ne sont « point meilleurs. Il n'y a pas peu à faire ici pour nous, « ministres de la religion de notre Seigneur Jésus-Christ; « et, s'il nous est donné de travailler dans ce champ, nous « aurons besoin d'une mesure de grâce peu commune, « pour vaquer à l'œuvre de notre divin Maître avec har- « diesse et persévérance. Cependant, la dégradation de « ceux au milieu desquels nous sommes appelés à tra- « vailler, ne doit point nous décourager, puisque notre « vocation est d'inviter à la repentance, non les justes, « mais les pécheurs.... Sans doute, loin de vos amis et « de votre chère patrie, vous êtes privés de plusieurs « sources de jouissances, dont le souvenir peut quelque- « fois affliger vos cœurs; mais que sont toutes nos pri- « vations et tous nos sacrifices comparés aux travaux et « aux souffrances de notre miséricordieux Sauveur? Et « je pourrais encore ajouter : que sont nos épreuves dans « ce pays comparées aux misères corporelles et spiri- « tuelles de ceux que nous sommes venus secourir?... Le « ciel est aussi près de l'Afrique, qu'il l'est de la France « ou de l'Amérique; et une fois dans le ciel, nous esti- « merons probablement les épreuves supportées en Afri- « que, de plus grandes bénédictions que les jouissances « que nous aurions pu goûter dans nos patries respec- « tives. »

En lisant les lignes qui précèdent, nous avons été édi- fiés, et nous n'avons pu nous empêcher de sympathiser

avec ces chers frères, et de verser quelques larmes. Et vous aussi, chrétiens, nos chers compatriotes, admirez avec nous le dévouement de ceux dont la vie est un martyre continuel; mais surtout, priez pour eux et pour nous, afin que le nom du Seigneur soit glorifié par notre ministère.

Agréez, monsieur le président, monsieur le directeur et messieurs, tant de ma part, que de celle de ma chère compagne et collaboratrice, l'assurance de notre chrétienne affection. Votre tout dévoué frère en Christ,

P. LEMUE.

STATION DE BÉTHULIE. — EXTRAITS DE LETTRES DE MM. PELLISSIER ET LAUGA.

La lettre de M. Pellissier, dont nous allons d'abord donner quelques extraits, est datée de Béthulie, le 1er juin 1836.

Progrès des femmes béchouanas dans la civilisation.

« Depuis le dernier rapport que je vous ai fait sur la marche de l'œuvre de Dieu à Béthulie, le Seigneur nous a accordé de nouveaux sujets d'encouragement et par conséquent d'humiliation. Cette station est dans un état prospère. La population en est toujours la même; la civilisation a fait quelques progrès; les femmes, qui jusqu'à présent avaient méprisé les habillemens européens, commencent à les estimer et à les rehercher. Il y en a plusieurs qui ont mis la main à l'œuvre; mais comme leurs moyens pécuniaires se réduisent à très-peu de chose, et que tout est si cher dans ce pays, nous les avons engagées à se faire des robes en peaux, qu'elles peuvent porter dans les jours sur semaine, et qui leur

vont très-bien. Pour le dimanche, elles ont une ou deux robes de rechange. Ce qui a favorisé cet élan, ce sont les étoffes que le Comité des dames de Paris a eu la bonté de nous envoyer, et que nous donnons comme prix d'encouragement à celles qui se signalent par leur zèle à se faire des robes en peaux. Nous sommes heureux de voir qu'en disposant de la sorte de ces étoffes, nous atteignons deux buts, celui de porter les femmes à se vêtir, et celui par conséquent de donner plus de consistance à l'école journalière de couture, que ma chère compagne dirige. Sous le point de vue de la civilisation, les hommes sont plus avancés que les femmes, comme j'ai déjà eu occasion de vous en entretenir dans plusieurs de mes lettres.

Etat de l'école.

« De ce succès obtenu, il résulte deux avantages; celui de les rendre plus indifférens à l'égard de leurs anciennes pratiques, et celui de leur faire apprécier davantage l'instruction : aussi l'école présente-t-elle un aspect de plus en plus intéressant. Ceux de nos écoliers qui sont parvenus à pouvoir lire et à commencer à écrire, se font remarquer par leur zèle et leur persévérance à suivre avec assiduité toutes les leçons. Les enfans des chefs paraissent se distinguer des autres enfans par leur aptitude à apprendre. Sur dix d'entr'eux qui viennent à l'école, il y en a six qui figurent dans la première classe. Lepui, quoique âgé d'environ cinquante ans, a enfin pris la résolution de venir lui-même s'asseoir sur les bancs de l'école, ce qui serait un stimulant puissant pour bien des gens, si notre local était plus spacieux. Dès que nous aurons reçu, messieurs, votre autorisation pour ériger un sanctuaire au Dieu vivant et que l'église sera bâtie, le besoin

d'une maison d'école assez vaste sera digne de fixer votre attention. Il serait difficile de vous décrire la joie que nous causâmes dernièrement à quelques-uns de nos écoliers, en leur distribuant, comme marque de notre satisfaction, quelques petits livres d'épellation et de lecture en sichuan. Ils passèrent la nuit de ce jour dans des transports de réjouissance; chacun s'efforçait de lire dans son livre à la clarté d'un grand feu. Le dimanche suivant, ils vinrent tous à l'église avec leurs petits volumes, dans l'espoir d'y trouver les nouvelles que je leur annoncerais. Le frère Lauga vous écrivant et se proposant d'entrer dans quelques détails sur l'école, dont il a maintenant la direction, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, vu qu'il me reste encore à vous entretenir de la partie la plus intéressante de l'œuvre. »

Voici, en effet, un passage extrait d'une lettre du frère Lauga, du 10 juin, relatif au même objet :

« En arrivant ici, nous avons trouvé le frère Pellissier dans sa nouvelle demeure; ce qui concerne le matériel était donc, pour le moment, peu de chose; mais l'occupation ne manquait pas et ne manque pas encore aujourd'hui, sous le rapport de l'instruction. Je me suis d'abord mis à étudier le sichuan, tout en continuant le hollandais, qui est aussi d'une grande utilité, parce que le dimanche beaucoup de Bâtards, qui ne parlent que cette dernière langue, arrivent pour assister au service. J'ai suivi l'école pendant plusieurs jours, avec le frère Pellissier, et après avoir appris les mots sichuans les plus usités pour pouvoir la diriger seul, je l'en ai déchargé entièrement. J'ai été extrêmement réjoui de pouvoir au plus tôt être de quelque secours à mon cher compagnon d'œuvre. La lecture de la langue sichuane est très-facile; presque toutes les lettres se font sentir dans la prononciation; de sorte que je puis, sans aucun inconvénient, apprendre

à lire aux enfans, quand même je ne comprends pas encore tout ce qu'ils lisent. Nous avons plusieurs de nos écoliers qui apprennent à lire en hollandais. Un grand nombre de natifs parlent aussi un peu cette langue; c'est en voyageant dans la colonie, parmi les fermiers, qu'ils ont appris ce qu'ils savent. Quand je veux dire quelque chose à nos élèves et que je ne le puis pas en sichuan, je le leur dis en hollandais, et quelqu'un de ceux qui me comprennent le dit aux autres. L'école marche toujours de la manière la plus encourageante, et le nombre des écoliers augmenterait tous les jours, si le local que nous avons présentement était plus grand.

Il est réjouissant de voir qu'enfin Lepui, quoique déjà âgé, s'est décidé à venir à l'école. Ses progrès ne sont pas, il est vrai, très-rapides, mais à supposer même qu'il ne parvînt pas lui-même à apprendre quelque chose, son exemple sera au moins un puissant moyen pour en attirer d'autres. Une quinzaine de personnes tant parmi les enfans que parmi les adultes, et même les personnes âgées, commencent à lire passablement; elles sont à même de pouvoir déchiffrer un traité quelconque en sichuan, sans l'avoir étudié auparavant; d'autres lisent au moyen de tableaux, et un grand nombre en sont encore à l'alphabet. Parmi ceux qui apprennent le hollandais, quatre ou cinq lisent assez bien. Depuis quelques jours nous en faisons écrire une partie; ils ne sont pas, tant s'en faut, aussi maladroits que je m'y attendais. Nous nous servons des ardoises en bois que nous avons apportées de France, et nous en sommes assez contents. Autant que les circonstances présentes le permettent, nous faisons usage de l'enseignement mutuel. Plus tard, on pourra y mettre plus de régularité et plus d'ordre. Il m'est bien avantageux pour cette partie d'avoir suivi pendant quelque temps l'école de monsieur M.***

« Nous avons établi une leçon de chant qui a lieu deux fois par semaine. Nos gens ont beaucoup de goût pour la musique; ils ont en général de bonnes voix, des voix justes. Il apprennent bien un air de cantique après l'avoir entendu répéter trois ou quatre fois; mais il y a beaucoup de difficultés à leur apprendre à chanter avec les notes. Après avoir tenté plusieurs essais presque infructueux, je me suis rappelé la méthode que monsieur M.... suit dans son école. C'est un tableau noir où il trace les lignes de la musique, et par le moyen d'une baguette, il indique la place que chaque note doit occuper. Je trouve que c'est le moyen le plus efficace pour apprendre à lire la musique à plusieurs personnes à la fois. A la seconde leçon que je leur ai donnée de cette manière, ils ont chanté l'air du psaume premier, presque sans faute. Cela m'a beaucoup encouragé, et je remarque aussi que cette méthode intéresse beaucoup les élèves tout en les amusant; à la fin de la leçon ils ne paraissent pas du tout fatigués, et c'est, comme vous savez, un point très-important. Je pensais, l'un de ces jours derniers, qu'un moyen de stimuler et d'encourager les élèves, serait de leur distribuer de petits prix, une fois tous les ans au moins. Mais comment faire ? nous n'avons rien ici qui soit propre à cela. Ne vous serait-il pas possible, messieurs et bien-aimés frères, de nous envoyer quelque chose par une voie quelconque ? Ce que j'aimerais d'avoir, par exemple, ce serait des bonnets grecs rouges, des blouses bleues avec ceinture, de grosses et fortes chemises de couleur, et des mouchoirs pour les femmes. Tout cela acheté en quantité, pourrait peut-être s'obtenir à bon marché. Dans quelque temps d'ici, nous pourrons, j'espère, leur distribuer quelques portions de l'Ecriture, quelques traités religieux et quelques cantiques. Nous devons autant que possible fournir les

écoles. C'est ce que le docteur Philip, toujours abondant en sages conseils, nous a recommandé en quittant sa maison. « Sur toutes choses, pensez aux écoles, » nous a-t-il dit. Vous savez vous aussi, messieurs et bien-aimés frères, que c'est une partie très-essentielle de l'œuvre. Par ce que je viens de vous dire, vous voyez à quoi j'emploie mes journées. »

Nous revenons maintenant à la lettre de M. Pellissier, et d'abord à ce qui concerne

La Prédication de l'Evangile et l'Eglise.

« La prédication de l'Evangile est écoutée avec une attention toujours croissante. Le nombre de ceux qui fréquentent le service, au lieu de diminuer, augmente. La décence qu'ils y apportent, témoigne du respect qu'ils ont pour la Parole de Dieu. Quoique la plus grande partie d'entre eux soient encore étrangers aux douceurs et aux joies du chrétien, ils ne laissent cependant pas d'avoir une certaine déférence pour l'Evangile. Grâces à Dieu, plusieurs commencent à en connaître la valeur, et y trouvent le vrai bonheur qu'on cherche vainement ailleurs. »

« Les trois membres de l'Eglise de Christ à Béthulie, donnent des signes réels de vie chrétienne : leur conduite est en harmonie avec leur vocation. Ils sont en exemple à leurs compatriotes, et leur font beaucoup de bien par les conversations qu'ils ont avec eux. C'est un besoin de leur cœur, de chercher à communiquer à leurs semblables les consolations que l'Evangile offre aux pécheurs. Leina, à ma grande satisfaction, vint un jour pour me demander la permission de réunir, de temps en temps, autour de lui, quelques-uns des enfans de l'école, pour les exhorter à se donner à leur Sauveur. Il

continue cet exercice avec beaucoup de zèle et de dévouement. Corasi, à son exemple, m'a communiqué son intention de visiter tous les dimanches au soir, les gens des extrémités de la station, qui se rendent rarement au service, afin de leur faire part de ce qu'il a entendu à l'Eglise. »

« C'est avec plaisir que j'ai approuvé de si bons sentimens, persuadé que les résultats n'en pourront être qu'heureux. Sani, quoiqu'encore jeune, est très-posée et très-sérieuse. Elle n'est pas moins estimable que les deux autres. Sous le rapport de la connaissance des écritures, elle les devance peut-être. Elle n'est jamais en peine pour répondre aux questions qui lui sont adressées. Je lui demandais, il y a quelque temps, comment elle pensait pouvoir combattre le bon combat de la foi ? Elle me répondit : « Jésus-Christ est mon épée; par elle je transpercerai tous mes ennemis spirituels. » Une autre fois je lui disais : « Pourquoi trouvons-nous dans les psaumes de David tant d'épanchement de cœur ? » « C'est parce qu'il aimait Dieu, répliqua-t-elle. » Elle a une abondance de prière peu commune aux natifs; ensuite son intelligence paraît se développer rapidement : elle est présentement la première de tous nos écoliers. Ce qui est digne de remarque encore, à l'égard de ces trois membres de notre petite Eglise, c'est que chacune de leurs maisons a été convertie en une maison de prière. Ils s'aiment les uns les autres, et s'entretiennent souvent de leurs intérêts spirituels. A leur petit nombre se joignent plusieurs autres personnes qui leur sont unies par les liens d'une même foi et d'une même espérance.

Candidats au baptême.

« Sur une quinzaine d'individus qui donnent des preuves de conversion, et que je vois en particulier deux fois par

semaine depuis plusieurs mois, je viens d'en recevoir six, des plus avancés, comme candidats au baptême, après m'être assuré de la sincérité de leurs sentimens par un examen attentif de leur vie privée et publique (1). Les personnes sur lesquelles s'est fixé mon choix, sont toutes des femmes. Depuis le moment qu'elles ont mis la main à l'œuvre, elles ont fait des progrès marqués dans la grâce et dans la sanctification. Pour elles les choses vieilles sont passées et toutes choses ont été faites nouvelles. Ce en quoi elles faisaient autrefois consister leur bonheur, ne leur apparaît aujourd'hui que sous l'image de la vanité et du tourment d'esprit. Là où elles trouvaient de la jouissance, elles ne voient que de l'ennui; les distractions et les amusemens de leurs compatriotes n'arrêtent plus leurs regards. En pensant à leur ignorance passée, elles découvrent l'abîme d'où le Seigneur les a retirées par un effet de sa miséricorde. Au lieu de s'en enorgueillir, elles s'en humilient; car elles savent que par nature elles n'ont pas plus de droit au salut que ceux qui les entourent, et auxquels le Seigneur ne s'est pas encore révélé. Comme elles trouvent dans la communion de ce divin Sauveur toutes sortes de douceurs, leur désir, à toutes, est que leurs semblables y aient part. Si le sage de ce monde est avare de la science, il n'en est pas ainsi du chrétien; ce qu'il sait, il veut que les autres le sachent; ce qu'il sent, il cherche à le faire passer dans l'âme de tous les hommes; la charité, en un mot, n'a pour bornes que les deux pôles. Telle est la foi de l'apôtre saint Jacques: tous ceux qui la possèdent en ont aussi les œuvres comme conséquence nécessaire.

« La conduite de ces nouveaux candidats, messieurs,

(1) Voici leurs noms: Malemati, Mamonapula, Sébina, Mamanyéri, Mamosi, Maroagari. Tous ces noms doivent être prononcés comme ils sont écrits, excepté la lettre *u*, qui a le son de ou.

nous donne à penser que la plante divine de la foi vient d'être implantée dans leurs cœurs par *Celui* qui en est l'auteur et le consommateur. Prions pour qu'elle y prenne racine et y devienne un grand arbre. Comme de vous parler en détail de chacune de ces personnes, ce serait abuser de votre indulgence, je me bornerai à deux d'entre elles, Mamanyéri et Maroagari, dont la position a quelque ressemblance avec celle de bien des gens en France. L'Evangile produit partout les mêmes effets, et rencontre aussi partout les mêmes oppositions de la part du monde. Au milieu de leurs épreuves, ces deux femmes ont montré une persévérance et un courage admirables. Dès que Mamanyéri commença à s'enquérir du Seigneur, elle eut un sentiment si vif, si profond de sa misère et de ses péchés, qu'elle était incosolable ; chaque parole quelle entendait dans l'église, était comme un foudre qui la terrassait ; elle pleurait, se lamentait, et souvent même elle tombait en défaillance au milieu de l'assemblée. D'un autre côté, elle a un mari qui, au lieu de l'encourager, la décourageait en la persécutant. Il est arrivé plus d'une fois, qu'à son retour des instructions religieuses, ayant trouvé la porte fermée, elle a été obligée de passer la nuit en plein air. Un jour qu'elle était venue pour me faire connaître sa situation et recevoir quelques directions, je lui conseillai de beaucoup prier pour son mari, afin que le Seigneur fléchît son cœur. En effet, ses requêtes sont montées jusqu'au trône de la grâce, et descendues en rosée de bénédiction sur elle et sur son mari ; son cœur est maintenant rempli de la paix de son Sauveur et de joie spirituelle, et son mari, qui était ennemi de la vérité, est à présent plutôt pour elle que contre elle ; non-seulement il ne s'oppose plus à sa femme, mais il assiste lui-même régulièrement à la prédication de la Parole de Dieu.

« La position de Maroagari a été tout aussi difficile que celle de Mamanyéri, et à peu près de la même nature. Comme elle était la concubine ou la seconde femme d'un indigène, elle a senti le besoin de se séparer de lui; mais où aller, encore jeune et sans appui? Elle tourna naturellement les yeux du côté de la maison paternelle, et exposa à ses parens son intention; mais ceux-ci la désapprouvèrent grandement, se moquèrent d'elle, et lui dirent : « Veux-tu donc aussi renoncer aux coutumes de tes ancêtres, pour te faire admettre au nombre des blancs? » Se voyant contrariée dans son dessein et obligée de vivre dans le péché, elle était très-malheureuse en elle-même. Pendant plusieurs mois d'angoisse, elle adressa bien des prières au Seigneur, afin qu'il daignât applanir les obstacles qu'elle rencontrait; et après avoir fait beaucoup de tentatives infructueuses, elle a enfin obtenu la permission de rentrer dans la maison paternelle, où elle est maintenant. C'est ainsi que Dieu vient au secours de ses plus chétifs enfans, pour les rassurer et leur dire : « Me voici, ne craignez point. »

Conclusion.

« Voilà, messieurs, en résumé, les triomphes que le Seigneur nous accorde, et les sujets d'encouragement qu'il nous donne : voilà, en un mot, le beau côté du tableau; mais si vous tirez le rideau, la scène change; tout se présente sous l'image de la mort. On ne voit que des os secs et sans vie. Il y a ici des êtres qui, trop absorbés par les choses de la vie, ne pensent jamais à leur destination future. Là, il s'en trouve qui, plongés dans l'ignorance et la superstition, ne voient de vérité que dans les traditions de leurs aïeux. Plus loin, on en rencontre qui, bercés d'une fausse sécurité, s'imaginent qu'ils seront sauvés par cela seul qu'ils sont fixés auprès

du missionnaire ; erreur grossière qui ne prévaut que trop dans l'esprit des habitans de cette station. Tel est l'état de Béthulie ; ce qui a été fait n'est rien en comparaison de ce qui reste à faire. Priez donc, messieurs, avec nous, ainsi que tous nos frères de la France, afin que le Seigneur souffle son Esprit de vie sur les os secs, et maintienne dans sa crainte ceux qui le connaissent.

« Recevez, messieurs et très-honorés frères, l'expression du dévouement et de la sincère affection de votre humble et obéissant serviteur. »

J. P. Pellissier.

Nombre des élèves de la maison des Missions.

A la rentrée des vacances, qui a eu lieu au commencement d'octobre, la maison des Missions évangéliques de Paris comptait huit élèves, dont trois anciens, parmi lesquels deux heureusement rendus à la santé, et cinq nouveaux, admis depuis l'époque de la dernière assemblée générale. Les études ont recommencé et se poursuivent avec application.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Le docteur Philip et les deux Africains à Londres.

Nous avons promis dans notre dernière livraison de revenir sur l'intéressante réunion tenue à Exeter-Hall, le 10 août dernier, à l'occasion de l'arrivée à Londres du docteur Philip, accompagné de deux indigènes du

sud de l'Afrique (1). Déjà nous connaissons le chef cafre Jean Tzatzoe, par un passage du discours qu'il prononça dans cette occasion solennelle. Il nous reste à faire connaissance avec le Hottentot chrétien, André Stoffles.

« Quand la Bible nous fut apportée, dit-il, nous étions nus; nous vivions dans des cavernes ou au sommet des montagnes; nous n'avions point d'habits, et nous nous peignions le corps avec de la couleur rouge. Dans le premier moment, les vérités de la Bible nous causèrent de la surprise; mais bientôt la Bible nous fit sortir de nos trous et descendre de nos montagnes. La Bible nous fit rejeter loin de nous nos mauvaises pratiques et vivre dans la société des hommes civilisés. Nos mœurs se sont adoucies; nous savons maintenant qu'il y a un Dieu; nous savons que nous sommes des créatures responsables. Mais quel était notre état avant cette époque? Nous ne connaissions rien de ces choses; nous ne connaissions rien de ce qui a rapport au ciel; nous ignorions le créateur du ciel et de la terre. La Bible est la seule lumière qui puisse éclairer l'homme sur la face de la terre. Je rends grâce à Dieu, au nom de tous les Hottentots du sud de l'Afrique, d'avoir vu le visage des Anglais. J'ai cherché à m'informer si, avant moi, un Hottentot avait trouvé le chemin de cette réunion; mais je n'en ai découvert aucun; je suis le seul à qui cela soit arrivé.

« J'ai voyagé avec les missionnaires pour porter la Bible aux Buschmen et autres peuples. Quand la Parole de Dieu lui a été prêchée, le Buschman a jeté loin de lui son arc et ses flèches empoisonnées. J'ai suivi la Bible chez les Cafres, et quand la Bible a parlé, le Cafre s'est défait de son bouclier et de ses vaines coutumes. J'ai été à Lattakou, et là aussi ils ont renoncé à leurs mauvaises œuvres, ils ont abandonné leurs sagaies

(1) *Voyez* page 318.

et sont devenus les enfans de Dieu. La seule manière de réconcilier l'homme avec l'homme, est de l'instruire dans les vérités de la Bible. Je le répète, la Bible est la lumière, et partout où la Bible pénètre, les esprits des hommes sont éclairés; là où la Bible ne se trouve pas, il n'y a que ténèbres, et il est dangereux de voyager au milieu d'une pareille nation; là où la Bible n'est pas, l'homme n'hésite pas à tuer son prochain, et il ne se repent point d'avoir commis un meurtre. Je vous remercie aujourd'hui, je ne puis que vous remercier. Y a-t-il encore parmi vous quelques-uns de ces vieux Anglais qui les premiers nous ont envoyé la Parole de Dieu? Je leur présente mes remercîmens; sinon je les adresse à leurs enfans ».

André Stoffles, ainsi que son compagnon Tzatzoe, a fait un grand éloge du docteur Vanderkemp, du missionnaire Read et du docteur Philip; puis il a poursuivi son discours en ces termes:

« Lorsque vos premiers missionnaires, le docteur Vanderkemp et M. Read, vinrent chez nous et que j'entendis pour la première fois sonner la cloche, je ne savais pas ce que c'était; je m'imaginais que les gens se rendaient à l'Eglise pour y faire un repas ensemble. Quand j'entendis le ministre prêcher, je me dis : Je suppose qu'il fait un calcul. Je prêtai encore l'oreille, et je me dis : Non, il ne fait pas un calcul. Le jour suivant, la cloche sonna encore et je revins à l'Eglise. Cette fois-ci le prédicateur raconta tout ce que j'avais fait depuis mon enfance. Je me dis à moi-même : « C'est bien étrange, il faut que mon cousin soit allé trouver le missionnaire et lui ait tout rapporté. » Mon cousin me dit : « Non, je n'ai jamais parlé de toi au missionnaire; c'est la Bible qui t'a fait connaître ton propre cœur. » Béni soit Dieu de m'avoir ouvert les yeux, et de m'avoir donné de re-

cevoir les vérités de la Bible et de reconnaître qu'elle est la Parole de Dieu. Je suis si convaincu que la Bible est la Parole de Dieu, et que toutes les bénédictions découlent d'elle, qu'il n'est rien que je souhaite plus à mes compatriotes que ce trésor. Déjà cette Parole a assez influé sur ma nation, pour que quand une jeune fille hottentote et une demoiselle anglaise marchent devant moi en me tournant le dos et sans que je voie leur visage, je les prenne toutes deux pour des Anglaises. Instruisez-nous, je vous le répète, instruisez-nous; ne nous abandonnez pas à nous-mêmes; soutenez-nous. Nous avançons, nous faisons des progrès; bientôt nous serons tous un. La Bible unit toutes les nations; elle rapproche l'homme sauvage et l'homme civilisé. La nation hottentote avait presque été exterminée, mais Dieu l'a conservée, et me voici. Vous en avez tout l'honneur, nous n'en réclamons pas pour nous; vous nous avez donné vos sous et vos liards. Me voici; je suis à vous. »

Après plusieurs orateurs, le docteur Philip a pris la parole. Son opinion est que le système de colonisation suivi depuis trois siècles, tant en Afrique qu'en Amérique, est un système d'oppression, de spoliation et d'extermination, qui tend non-seulement à effacer des tribus entières du sol dont elles étaient maîtresses, mais encore à exaspérer celles qui restent, à mettre entre leurs mains les armes de la vengeance et à perpétuer les hostilités. Il est persuadé que, loin d'avoir appris à craindre et à respecter les armes anglaises, les Cafres se sont assuré, dans leur dernier conflit avec elles, qu'ils pouvaient leur tenir tête. Si l'on persévère dans la voie où l'on marche, il faudra garnir de citadelles les limites entières de la colonie du Cap, au nord et à l'est, et les faire occuper par des troupes considérables; il faudra même bientôt convertir chaque ferme en un fort détaché, et encore n'est-il

pas certain qu'avec toutes ces précautions et malgré toutes ces dépenses en hommes et en argent, l'on pût arrêter les invasions des Cafres et des Zoulas, de Dingan et de Moussélekatsi, s'il prenait fantaisie à ces derniers de faire irruption dans la colonie. Qui sait même, si pour venger tant de vols commis et tant de sang répandu par les colons parmi les malheureux indigènes du sud de l'Afrique, Dieu n'employera pas quelqu'un de ces tyrans du nord, comme instrument de sa justice, pour châtier des oppresseurs et des meurtriers? Il est un autre système à suivre, c'est celui que les missionnaires ont adopté, et dont ils ont prouvé l'efficace. Au lieu de l'oppression, que l'on emploie la modération; au lieu de l'injustice, que l'on use de charité; au lieu de la destruction, que l'on apporte la Bible et la civilisation; au lieu du fer, que que l'on envoie des prédicateurs de l'Evangile et que l'on fonde des écoles; et bientôt l'on verra l'influence du christianisme s'étendre jusqu'aux Tropiques. Déjà sur trente mille Hottentots, douze mille ont embrassé le christianisme; ces douze mille méritent le nom de chrétiens tout autant que les habitans de quelque contrée de l'Europe que ce soit. Soixante écoles sont en vigueur dans ce pays, dont douze existent dans l'établissement de la rivière du Chat, et sont tenues par des Hottentots formés à la vocation d'instituteurs dans le séminaire de Philippolis. On peut dire les mêmes choses des Griquas, dont quatre mille profitent des soins et reçoivent l'instruction des missionnaires de la Société de Londres. On compte cinq mille enfans dans les écoles.

« L'Afrique étend ses bras vers vous, s'est écrié, en terminant, le docteur Philip; vous l'avez vu ce matin. Ce n'est plus une vision, comme ce fut le cas pour saint Paul. Deux Africains en personne se sont présentés devant vous, et vous ont dit : « Venez et aidez-nous. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES SANDWICH.

Rapport sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la mission aux îles Sandwich.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que dans l'avant-dernière assemblée générale du Conseil américain pour les Missions étrangères, tenue à Baltimore le 9 septembre 1835, il fut sérieusement question d'aviser aux moyens de faire taire certains bruits qui circulaient depuis quelque temps dans le public et qui étaient de nature à nuire à la Mission entreprise dans les îles Sandwich, aussi bien qu'au caractère de ses missionnaires (1). Une résolution fut même prise à cet égard, ayant pour objet d'engager le comité à examiner à fond cette affaire, et à publier tous les faits qui seraient propres à éclairer l'opinion et à dissiper d'injustes préventions et de fausses accusations. En conséquence de cette décision, une série de questions claires et précises fut envoyée aux missionnaires dans ces îles, avec invitation d'y répondre d'une manière catégorique. C'est le rapport, qu'en conséquence de ces demandes, ceux-ci ont adressé au conseil américain, que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs.

(1) *Voyez* 10e année, p. 374.

Etat moral des habitans des îles Sandwich, à l'arrivée des premiers missionnaires.

« Ceux qu'on pourrait appeler les pionniers de la mission aux îles Sandwich, y arrivèrent au commencement de 1820, pour offrir l'Evangile à une nation à qui Christ n'avait pas encore été prêché. Ces pauvres insulaires étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et ils étaient dans toute la force de l'expression « sans Dieu et sans espérance au monde.» L'idolâtrie avait cependant reçu une atteinte décisive par la singulière résolution d'un jeune chef, dont la conduite était tellement désordonnée, qu'il n'avait pas voulu supporter ce frein quelqu'abominable qu'il fût. Aidé de quelques amis puissans, il était parvenu à abolir les cérémonies publiques, mais ce n'avait pas été sans rencontrer une opposition qui avait ensanglanté le pays et qui avait menacé pendant un temps d'accabler les hardis novateurs, et de rétablir les rites publics de l'ancienne religion qui continuait à exercer une funeste influence sur les esprits et sur les mœurs de la multitude.

« Le système impur, oppressif et sanguinaire des tabous fournissait à d'indignes prêtres le moyen de satisfaire leurs passions qui les poussaient souvent à tremper leurs mains dans le sang de leurs semblables. Ils unissaient leur influence à celle de la puissance civile, pour soutenir ce système d'oppression, et y trouvant ensuite eux-mêmes un appui, ils accomplissaient sans obstacle leur œuvre de désolation. La destruction de créatures humaines était dans bien des cas l'objet direct et principal du culte de ces multitudes de divinités auxquelles l'ignorance et le vice amenaient pour adorateurs des classes et des tribus entières, ou du moins une foule d'individus

zélés. Les insulaires considéraient leurs propres vies comme exposées à un danger continuel par les prières de leurs compatriotes, car ils pensaient qu'ils exerçaient leur malice par la puissance des différens dieux qu'ils invoquaient, aussi bien que par les attaques inspirées par la cupidité ou par des vengeances particulières et par les guerres continuelles qui ravageaient ce malheureux pays.

« Pourrait-on voir autre chose que de belles phrases de roman dans les brillantes descriptions de la félicité d'un tel peuple, qui se trouvent dans les récits des premiers voyageurs qui ont visité ces îles, et dans les spéculations d'une creuse philosophie sur le bonheur de l'état sauvage comparé à l'état des peuples civilisés? Et pour le chrétien en particulier, qu'est-ce qui pourrait sembler plus absurde que de supposer que les habitans des îles de la mer du Sud sont assez heureux et assez en sûreté sans le christianisme?

« En contemplant le tableau fidèle de l'idolâtrie qui régnait dans ces îles, on ne doit pas oublier que ce culte rendu à des reptiles, à des monstres marins, à des oiseaux, à des bêtes à quatre pieds, à des animaux ignobles, à des volcans, à des hommes, à des ossemens humains et à des démons imaginaires, n'avait que peu ou point de rapports avec un état futur, ne portait jamais les pensées vers l'espérance d'une bienheureuse immortalité, et n'excitait ni la délicieuse espérance d'un état meilleur que la vie présente, ni la crainte d'un état plus fâcheux encore. On comprendra alors facilement quel avait dû être, et quel était actuellement l'état moral de ce peuple sur lequel les missionnaires voulaient agir.

« Des multitudes de mères, aidées par leurs maris, leurs amans ou des amis interessés, et poussées tantôt par

l'influence de l'adultère, de la jalousie et de l'inconstance de leurs affections, tantôt par la pauvreté, l'oppression, la paresse, l'imbécillité, ou la manque d'affection naturelle, des *multitudes de mères*, disons-nous, détruisaient elles-mêmes leurs propres enfans. Rien n'était plus commun que les meurtres, les vols, les suicides, et les maléfices de prétendus sorciers. Les chefs donnaient l'exemple de ces crimes, qui se retrouvaient dans toutes les classes du peuple. A l'époque de l'introduction du christianisme dans ces îles, et même trois ans encore après le commencement de la mission, on voyait jusque dans les classes les plus élevées le concubinage, la pluralité des femmes et des maris, la prostitution, le jeu, l'ivrognerie, l'indécence dans les paroles et dans les chansons. Partout les forts arrachaient aux faibles leurs maris, leurs femmes, leurs maisons, leurs terres, leurs vêtemens, etc. Le mariage incestueux d'un frère et d'une sœur du plus haut rang était alors considéré comme la gloire de la nation.

« L'abolition des anciens tabous ne paraissait nullement propre à diminuer ces maux. L'influence des marins étrangers ne tendait certes pas non plus à propager la pureté des mœurs et la piété. Il n'existait donc pour ces insulaires aucun moyen de régénération morale. L'art de lire leur était inconnu. Quand nous nous mîmes à l'œuvre, la nation n'avait pas une seule syllabe de langage écrit avec laquelle nous puissions commencer; il n'y avait ni jour de repos, ni temple, ni culte du vrai Dieu, ni d'autres écoles que celles du vice, où s'apprenaient des chants, des danses et des divertissemens tout païens. Il n'y avait alors parmi eux aucun chrétien pour prier, pour penser aux choses spirituelles ou pour en parler; et si quelqu'un de ces pauvres sauvages avait entendu pro-

noncer le nom de Christ, ce n'avait pu être que dans des juremens et des blasphêmes : tel était le déplorable état de ce peuple à l'arrivée des missionnaires.

Moyens employés pour améliorer ce peuple.

La presse — la prédication. «Pour répondre aux besoins d'une nation placée dans de semblables circonstances, on forma un alphabet de la langue du pays ; on s'appliqua à l'écrire, et l'on ouvrit des écoles dans chaque district ; on prépara des livres d'école, et on les répandit abondamment ainsi que des traités religieux ; on traduisit le Nouveau Testament et d'autres portions de la Bible, et on les distribua à des milliers de personnes. Trois presses sont continuellement occupées à répandre les lumières et l'on ajoute maintenant chaque année mille pages de matières nouvelles au fond qui est déjà en circulation. La prédication de l'Evangile, qui a commencé faiblement et s'est affermie par degrés, se continue maintenant dans quatorze stations différentes par des prédicateurs qui connaissent à fond la langue du pays ; elle a lieu assez régulièrement dans plusieurs stations supplémentaires et s'étend selon l'occasion dans tous les districts où il n'y a pas de missionnaires à demeure. Les insulaires assistent au culte de la manière la plus convenable. Ils suivent toujours avec respect et souvent avec attention et avec intérêt la prédication, les prières, le chant des cantiques et la célébration des sacrements.

Les écoles et leur influence. «Dès le premier moment, l'attention des missionnaires a toujours été plus ou moins dirigée vers les écoles. Moins de cinq mois après l'arrivée des premiers missionnaires un examen de la première école à Honolulu convainquit les chefs et les insulaires

que nous pouvions leur apprendre à lire et à écrire. Une semblable impulsion se communiqua de bonne heure dans les autres îles, et elle n'a pas cessé de se faire sentir depuis. Jusqu'à cette heure, les missionnaires, leurs femmes et leurs aides ont soutenu les écoles comme le moyen le plus efficace pour réformer la nation. Ils ont dirigé eux-mêmes des classes qui, réunies, auraient formé un nombre d'environ mille individus de différens âges. Mais la masse de ceux qui ont essayé d'apprendre dans ces nombreux rassemblemens du peuple formés dans les différentes parties des îles et connus sous le nom d'école, n'ont eu pour maîtres que des instituteurs indigènes qui n'avaient pas généralement la capacité nécessaire pour les fonctions qu'ils exerçaient. Il y a eu dans les îles à certaines époques, cinquante mille individus qui apprenaient à lire. Les quatre cinquièmes étaient déjà parvenus à l'âge mûr, et un assez grand nombre à la vieillesse, et ils étaient pour la plupart obligés de se livrer aux occupations ordinaires de la vie, comme s'il n'avait pas existé d'écoles.

« Tout en nous occupant d'enseigner personnellement quelques centaines d'individus, et de surveiller les efforts qu'ils faisaient pour en enseigner d'autres, notre but constant a été d'exercer une influence morale et religieuse sur la nation tout entière, par le moyen du système général d'écoles. Quels qu'aient été les défauts de ce système, il doit être bien entendu que notre but en cela n'a été ni uniquement ni principalement littéraire. Dans les écoles, et spécialement dans celles d'adultes, notre premier objet n'a pas été la culture de l'esprit ; car, sous ce point de vue, des centaines d'écoles dirigées par des maîtres indigènes, et comprenant des milliers de lecteurs, mériteraient à peine le nom d'écoles, selon le sens que l'on attache à ce mot dans les pays les plus civilisés, où elles sont de vraies institutions scientifiques et littéraires.

Mais ce système général était et est encore destiné à suppléer, jusqu'à un certain point, à ce qui manque à ce pays sous le rapport du gouvernement et de l'éducation de famille, et de remplacer avantageusement, par une douce et salutaire influence, la puissance qu'exerçait jadis une horrible superstition. Le crayon, la plume et les livres ont été substitués aux jeux d'adresse et de hasard où les insulaires jouaient ce qu'ils possédaient; et dans bien des cas, l'instruction donnée par des dictées, et l'exercice des leçons répétées en commun avec une sorte de chant a remplacé les chants et les danses du paganisme, là où l'ignorance des avantages de la culture de l'esprit, le peu d'intérêt pour l'éducation, ou le peu de capacité de l'instituteur ont rendues impraticables des méthodes d'instruction plus graves. Partout où cette méthode plus facile de communiquer et de recevoir quelque connaissance de ce que nous désirions enseigner a servi à attirer des élèves, ils se sont bientôt montrés disposés à apprendre l'art de lire et d'écrire, lorsqu'ils en ont eu les moyens; et comme un grand nombre d'insulaires ont été ainsi amenés à savoir lire et écrire, le désir d'avoir des livres et de se livrer à d'autres études s'est accru à un tel point qu'il nous a été impossible d'y satisfaire.

« Tout en travaillant à fournir à ce peuple les moyens d'apprendre la lecture, l'écriture, la géographie, l'arithmétique, pour discipliner leur esprit, satisfaire aux besoins de la vie, et leur faciliter l'intelligence des Saintes Ecritures, notre but principal dans l'établissement des écoles a pourtant été de mettre constamment ces cœurs plongés dans les ténèbres du paganisme en présence de ces vérités morales et évangéliques, sans la possession desquelles le but de leur existence morale n'aurait pu être atteint. Notre système d'école s'occupe de discipliner les esprits et fournit beaucoup de facilités importantes pour cela,

mais nous avons toujours désiré, avant tout, d'exercer sur le cœur et sur la vie cette influence morale qui devenait encore plus indispensable par le manque de gouvernement civil et domestique, et le petit nombre des prédicateurs de l'Evangile. Nous avons donc inséré dans nos premiers livres les simples préceptes de la science du devoir que tous les lecteurs peuvent comprendre; nous y avons ajouté des traités évangéliques et des portions de l'Ecriture, comme leçons de lecture pour toutes nos écoles; nous nous sommes efforcés de donner à ces livres une influence semblable à celle des écoles du Dimanche, autant que les circonstances l'ont permis; et nous croyons que ce système a été et est encore beaucoup plus indispensable que celui des écoles du Dimanche dans les Etats-Unis et dans la Grande Bretagne.

« Dans le livre le plus généralement employé pour apprendre à lire parmi les indigènes, le premier assemblage de mots qui forme un sens et qui en Anglais contient en cinq monosyllabes la douce réprimande et le charitable appel à la repentence et à l'amendement, donné par le Sauveur à un pécheur, «*va et ne pèche plus*» (go and sin no more) paraît être compris ainsi par bien des élèves dès qu'ils assemblent ces mots pour la première fois. Les paroles du Prophète qui suivent immédiatement, « cessez de mal faire, apprenez à bien faire, » confirment la pensée; et le lecteur commence à sentir, sans interprète, que l'auteur de notre religion s'adresse personnellement à lui. Bien des insulaires ont été amenés par ces simples préceptes, à demander ce qui était encore exigé d'eux, et ils ont vu augmenter la lumière, en continuant à lire, lors même qu'ils ont long-temps épelé leurs phrases. Quelque faible que puisse avoir été cette lumière, nous avons la confiance qu'elle a été salutaire, lors même que les élèves ne sont jamais parvenus à lire couramment; et quand ils

n'ont pas pu comprendre tout ce qu'ils lisaient, cela a pourtant aidé à fixer leur attention, à détourner leurs pensées de la vanité et de la folie, et à leur montrer le chemin du ciel. Les élèves d'une école se sont souvent réunis dans le seul but de lire ensemble un nouveau livre de la Bible qu'on venait de mettre entre leurs mains.

« La plupart de ceux qui ont été réunis dans les écoles se sont montrés disposés à écouter la prédication. Les écoles ont donc fourni aux missionnaires de grandes facilités pour proclamer les saintes vérités de la religion et pour exercer de l'influence sur le peuple par la prédication de l'Evangile. C'est là une chose très-importante parmi des hommes aussi sauvages que l'étaient les habitans des îles Sandwich, lors de l'arrivée des premiers missionnaires. Lorsqu'un de ces missionnaires essaya de prêcher dans la partie septentrionale d'Oahu, à dix milles d'Honolulu, et qu'ayant réuni avec assez de peine quelques individus de l'endroit, il commença, à l'aide d'un interprète indigène, à leur parler du Dieu du ciel et du salut qu'il a préparé pour les hommes, tous ces pauvres insulaires s'enfuirent aussitôt vers leurs maisons, comme saisis d'une terreur panique. Lorsque des instituteurs indigènes eurent rassemblé un grand nombre d'insulaires dans ce qu'on appela des écoles, et qu'après les avoir partagés en bandes de dix, de quarante et de cent, ils leur eurent enseigné quelques-unes des principales vérités du christianisme, en les faisant lire, répéter et chanter mille et mille fois, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues familières à la multitude; on rassembla facilement des milliers de personnes pour entendre prêcher l'Evangile, dans les stations des missionnaires et dans d'autres districts, toutes les fois qu'un missionnaire s'y rendait. Dans beaucoup de lieux, une portion considérable de la congréga-

tion reçoit l'instruction de l'école du Dimanche de la bouche d'un missionnaire ou de sa femme; et dans plusieurs autres endroits, de la part des maîtres indigènes.

» On a enfin mûri et commencé à exécuter avec succès le plan d'une école supérieure ou collége, et trois des missionnaires se dévouent, comme professeurs, presque exclusivement au soin de cet établissement. Le nombre des élèves est de cent dix-huit. Ils étudient à présent la géographie, et en particulier celle de la Bible, l'arithmétique, la trigonométrie, la composition dans leur propre langue, et les élémens du grec sont enseignés à une classe choisie. Encore ici la science du devoir est, et doit être, le premier objet d'étude; et l'on a tout lieu d'espérer que quelques-uns des élèves parviendront à une profonde connaissance de la théologie naturelle et révélée, et qu'ils seront ainsi préparés à prêcher l'Evangile avec succès.

Progrès intellectuels de nos élèves.

» Nous ne parlerons qu'avec réserve des progrès intellectuels de nos meilleurs élèves, dont les uns ont étudié dans notre école supérieure, tandis que les autres ont reçu des leçons particulières des missionnaires. Car d'abord, l'attention que nous avons pu donner à chacun d'eux a été si bornée, ensuite le nombre des livres et les autres moyens d'instruction dont nous avons pu disposer ont été si peu considérables; enfin nous trouvons souvent dans nos écoliers, même chez ceux qui sont parvenus à l'âge mûr, tant d'ignorance, que quelle que soit la différence que l'on remarque entre l'état actuel de ce peuple et son état précédent, son instruction, cependant, comparée à celle des autres nations, doit paraître fort imparfaite, et nos étudians, mis en parallèle avec ceux des pays civilisés, doivent être jugés fort ignorans. Il se-

rait facile pourtant d'en trouver cinquante à soixante, en état de subir un examen sur l'arithmétique et sur la géographie descriptive, aussi bien que quelque étudiant que ce fût dans nos colléges des Etats-Unis, ou aussi bien que ce qu'on entend communément par un homme d'affaire. Notre école supérieure fournirait un plus grand nombre encore d'étudians capables de subir de pareils examens, sans parler de nos instituteurs les plus distingués et des membres les plus anciens de notre Eglise, que nous avons chargés de la direction des écoles élémentaires et qui sont tous en état de faire une exhortation ou une prière en public, avec beaucoup de convenance. Ils ont déjà fait plusieurs compositions assez remarquables, parmi lesquelles se trouvent quelques morceaux de poésie chrétienne composés ou par des hommes d'un certain âge, ou par des femmes âgées, qui ont appris à lire et à écrire au moyen de lunettes. Plusieurs de nos instituteurs concourent à la rédaction d'un journal. Sans interrompre leurs études, et sans le secours de leurs maîtres, les élèves de l'école normale pourraient eux-mêmes fournir chaque semaine à cette publication une page renfermant des articles à la fois simples et intéressans.

« Nous sommes heureux de pouvoir vous dire que nous voyons de beaux fruits de nos travaux dans la conduite de ceux que nous avons instruits; ils sont d'un grand secours à leurs missionnaires, et rendent de grands services à leurs compatriotes.

« Nous estimons que le nombre de ceux qui, dans cette île, pourraient lire couramment, est au moins de vingt-trois mille, que le nombre de ceux qui ont appris à lire passablement, au moyen des traités religieux et des parties de la Bible qui ont été mises à leur portée, est de sept à dix mille, et qu'ainsi le nombre total de ceux

qui out acquis la connaissance des principes de la lecture est de trente à trente-trois mille.

« L'expérience nous a prouvé que la méthode scolaire que nous avons suivie pour développer l'homme, sous les rapports intellectuel, moral et social, était tout-à-fait appropriée à la condition et aux besoins de ce peuple, et qu'elle a produit des effets que nous n'aurions obtenus d'aucun autre système. Nous avons donné, par ce moyen, de la consistance et une meilleure forme à une société qui allait devenir un véritable chaos, ou s'écrouler sous le poids de ses ruines. Les écoles inférieures elles-mêmes, dirigées le plus souvent par des instituteurs indigènes, quoique soumises jusqu'ici à de fâcheuses vicissitudes et fort différentes, pour la forme, des écoles ordinaires des autres contrées, ont eu leurs bons résultats, et ces résultats ne sont pas peu considérables. En un mot, toutes les tentatives que nous avons faites pour répandre l'instruction dans ce pays, ont exercé une influence salutaire sur des multitudes d'hommes qui s'en sont déjà allés par le chemin de toute la terre : elles produisent encore les mêmes résultats pour un grand nombre de leurs descendans, et nous avons tout lieu d'espérer que les générations futures en retireront encore des fruits plus abondans et plus doux.

« L'instruction a déjà fait de si grands progrès, et jeté de si profondes racines dans ce pays, qu'on ne saurait plus la détruire, quand même on fermerait aujourd'hui toutes les écoles, comme, du reste, un grand nombre l'ont déjà été, soit par les missionnaires eux-mêmes, qui voulaient leur donner plus tard une forme meilleure, soit à cause du relâchement des indigènes, des instituteurs ou des chefs. Le bien qu'elles ont produit demeure, et l'on trouve même à présent des milliers de natifs, instruits dans ces

écoles, qui lisent des traités et des portions des Saintes Ecritures, que les missionnaires s'empressent de faire circuler parmi eux. L'on peut même affirmer que la lecture ne pourrait plus s'oublier aux îles Sandwich, parce que chaque indigène qui sait lire se ferait un plaisir de l'enseigner à son ami, comme cela s'est déjà vu plus d'une fois. Dans un pareil état de choses, la presse continuerait toujours à faire sentir son influence, Et, à supposer même que la presse vînt à ralentir ses efforts, l'on peut s'attendre à ce que les natifs, qui ont montré qu'ils sont en état de publier un journal, propageront l'instruction parmi le peuple, au moyen de l'écriture; art presque aussi merveilleux pour eux que s'il leur avait été enseigné par la magie ou par quelque autre moyen extraordinaire. Tel est le goût des indigènes pour la correspondance par lettres, que, n'eussent-ils aucun ouvrage imprimé, nous ne saurions douter qu'ils ne conservassent et même qu'ils ne propageassent toujours plus l'art de la lecture et de l'écriture. Aucun sacrifice ne leur paraîtrait trop grand pour atteindre ce but. Nos gens sont tout étonnés que l'on puisse se communiquer par lettres ses pensées d'une manière aussi sûre et aussi claire que par la parole. Il faut même avouer que dans beaucoup de cas, l'on ajoute plus de confiance aux communications écrites qu'aux communications orales. La facilité que plusieurs milliers d'habitans des îles Sandwich ont acquise de correspondre, autant pour écrire à leurs amis des lettres très-lisibles que pour lire celles qu'ils en reçoivent, lors même que celles-ci ne sont pas trop faciles à déchiffrer, est la plus forte preuve de nos succès, et le fait le plus propre à nous encourager à mettre entre leurs mains tous les ouvrages dont ils peuvent retirer quelque utilité.

(*La suite à un prochain numéro*).

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Mission américaine parmi les Zoulas de Port-Natal.

Les missionnaires américains destinés à la mission parmi les Zoulas se sont, comme nos lecteurs en ont été informés, partagés en deux bandes. L'une dirigée par MM. Lindley et Venable s'est proposée pour but l'évangélisation des Zoulas sur lesquels domine Moussélékatsi, et a pénétré par Lattakou jusqu'à Mosika, poste précédemment occupé par les missionnaires français. L'autre composée de MM. Grout, Champion et Adams a débarqué à Port-Natal, sur la côte orientale, avec le dessein d'aller se fixer parmi les Zoulas que le fier Dingan tient asservis. Comme nous avons fait connaître ailleurs le courage et les espérances des premiers (1), nous devons aux derniers de faire mention des tentatives faites par eux sur un autre point, d'autant plus que la périlleuse mission des uns et des autres se rattache à celle que notre Société a entreprise dans ces contrées.

M. Grout, l'un des missionnaires, a écrit une lettre sous la date du 12 février 1836, où il parle de la population de Port-Natal, d'une visite faite à Dingan, du pays habité par ce chef, du caractère de ses sujets et en général des plans que se proposent de suivre les missionnaires; en voici quelques passages. « Nous avons trouvé à Port-Natal et dans ses environs près de trente blancs et trois femmes dont une mariée. Ils se livrent au commerce ou à la chasse. La chasse aux éléphans, aux buffles et aux hip-

(1) *Voy.* page 336.

popotames, que l'on rencontre en grand nombre, non loin de Natal, est considérée comme très-lucrative. La plupart des hommes blancs ont sous leurs ordres des Zoulas qui les respectent comme leurs chefs. Il se trouve aussi à Natal deux ou trois mille Caffres ou Zoulas, quelques fugitifs échappés à Dingan et les restes des tribus détruites par Chaka et Dingan. Ils se sont placés sous la protection des blancs, qui, quoiqu'en petit nombre, se croient assez forts avec leurs fusils pour repousser des milliers de Zoulas armés de leurs sagaies et de leurs boucliers. Ces gens parlent la même langue que Dingan, et les travaux des missionnaires qui ont pour but de fixer la langue parlée en en faisant une langue écrite, seraient les mêmes que parmi la peuplade de Dingan.

« Le bétail est rare à Natal. Cependant nous avons pu nous procurer un attelage pour le wagon que nous y avons transporté par mer. Quant aux chevaux, les blancs en ont été jusqu'à présent assez bien fournis; mais la plupart d'entre eux sont morts dernièrement.

« Nous avons passé, dans les environs de Natal, tout le mois de janvier, qui, avec une partie de ceux de décembre et de février, est le temps le plus chaud de l'année. Pendant ce mois le thermomètre ne s'est jamais élevé à l'ombre au-dessus de 96 degrés. Je n'ai pas trouvé que l'atmosphère fût accablante, comme elle l'est dans d'autres pays également chauds; et je me rappelle d'avoir pu faire environ trente-cinq milles à pied, le jour où la chaleur était le plus intense. Durant le mois de janvier le thermomètre marque communément 83 degrés à l'ombre et à midi, ce qui, dans un pays complètement couvert de hautes herbes, constitue un climat salubre et agréable.

« Pour aller à Dingan, qui est presque à moitié chemin de la rivière Umtogola, nous longeâmes la côte

pendant près de dix milles. Nous eûmes à traverser le plus beau pays que j'aie jamais vu. Le sol est profond, riche et couvert partout d'herbes épaisses, plus hautes souvent que ma tête. Cette végétation, qui dure toute l'année, est brûlée une fois par an par les chasseurs. On nous a assuré à Natal, qu'on faisait habituellement deux récoltes par an de chaque production de la terre. Il semble qu'on pourrait tout aussi bien récolter chaque mois. Les arbres sont abondans à Natal, et quelques-uns atteignent même une assez grande hauteur; mais sur le chemin de Dingan on ne rencontre pas un seul arbre; c'est à peine si un buisson s'y montre çà et là. Cependant les habitans trouvent moyen de se procurer un peu de bois, ce qui, joint à la bouze de vache séchée qui leur sert de combustible, suffit à alimenter leurs feux. Nous n'avons jamais fait plus de dix milles sans rencontrer un courant d'eau, et souvent même les sources sont beaucoup plus rapprochées. De Natal à Umtogola, il n'y a pas un seul habitant. Il y a quinze ans cependant, ce pays était très-peuplé; mais sa population a été complètement détruite par Chaka. Nous vîmes les ruines de plusieurs kraals: ceux qui nous accompagnaient nous dirent que, si ce n'était les hautes herbes, nous pourrions voir la terre jonchée d'ossemens humains.

« De Togola jusque chez Dingan, que quelques-uns croient être à cent milles de distance (ce qui me paraît exagéré), l'aspect du pays n'est pas aussi agréable. Cela vient sans doute en partie de ce que le bétail mange l'herbe. Cette portion de la route est montagneuse; et ce qui est remarquable, c'est que les montagnes sont plus fertiles et plus peuplées que le reste du pays. Les kraals y sont nombreux. Quelques-uns d'entr'eux sont situés sur les cîmes les plus élevées, où nul wagon ne peut arriver.

Jusqu'à Togala, nous suivîmes une route frayée par les chasseurs; mais au-delà nous ne trouvâmes plus de chemin, et nous ne pûmes avancer qu'avec difficulté.

« Nous arrivâmes auprès du roi, après deux semaines d'un voyage lent et désagréable. Le capitaine Gardiner(1), nous ayant conseillé, avant notre départ, de ne pas aller plus loin, de crainte de détruire tout le bien qu'il avait pu faire, et nous ayant assuré en même temps qu'il y avait pour nous peu d'espérance de succès, nous sentîmes l'importance de n'agir qu'avec prudence et résolution. Cependant nous fûmes reçus avec beaucoup de bonté par Dingan, auprès duquel nous restâmes pendant six jours. Il nous fournit des provisions en abondance, consistant en deux vaches, une chèvre, et matin et soir du lait et de la farine. Quand nous le quittâmes, il nous donna encore cinq buffles pour notre consommation en route. Le roi nous faisait chercher tous les jours pour aller le visiter dans son habitation, où il s'entretenait avec nous sur différens sujets. Quand il apprit que nous avions un tour, il nous demanda de l'apporter et de le mettre en œuvre devant lui. Il en fut si enchanté, qu'il fit venir toutes ses femmes pour le voir aussi, et puis encore ses chefs et ses ouvriers en cuivre. Tous ne manquaient pas d'exprimer beaucoup d'étonnement et d'admiration. Dingan essaya de se servir du tour lui-même, et il le fit avec tant de succès, qu'il nous pria de le lui laisser. Après nous être efforcés, dans plusieurs entrevues, de l'intéresser et de l'éclairer sur plusieurs points qui touchent la civilisation et la religion, nous profitâmes d'un moment favorable pour lui exprimer le désir de lui expliquer plus clairement le but que nous nous étions proposé en le visitant. Il nous dit qu'il avait l'habitude de

(1) *Voyez* page 190.

consulter ses chefs en toutes choses, et qu'il réunirait quelques-uns d'entr'eux le lendemain pour nous écouter. Après nous avoir entendus et nous avoir fait quelques questions, il dit : Je consens à ce que vous me demandez ; mais je consulte mes chefs dans toutes les occasions importantes ; voyons ce qu'ils diront. Les chefs présentèrent quelques objections à notre établissement dans le pays. Ils craignaient que ce que l'interprète de Farewell leur avait dit plusieurs années auparavant, ne vînt à se réaliser ; c'est-à-dire, que les hommes blancs viendraient les uns après les autres leur demander la permission de bâtir une maison et de s'établir dans le pays, et qu'à la fin, une armée entière fondrait sur eux, et s'emparerait de tout le pays. Les Chefs proposèrent, en conséquence, que nous bâtissions notre maison à Natal, que nous y fixassions notre résidence, après quoi, nous pourrions ouvrir une école chez eux. Dingan tomba aussitôt d'accord avec eux. Il ajouta : Si vous réussissez à apprendre à mon peuple à lire et à écrire, vous viendrez aussi me l'enseigner, à moi et à mes Chefs, et alors il faudra des écoles dans tout le pays. Nous acquiesçâmes promptement à cette proposition ; d'autant mieux que nous étions déterminés d'avance à avoir, aussitôt que possible, une station à Natal.

« Nous apprîmes qu'il y avait dans l'intérieur, à la distance d'environ une semaine de voyage en waggon, une colonie de Zoulas, que le temps ne nous permit pas de visiter. Nous fûmes exactement informés de leurs circonstances par des personnes qui les avaient vus de près ; et nous conclûmes de leurs renseignemens, qu'il ne serait pas difficile de pénétrer jusqu'à eux. C'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment. Mais si le Seigneur marche devant nous et avec nous, ainsi qu'il l'a fait d'une manière si signalée jusqu'à présent, nous serons

dans la nécessité d'écrire à nos frères, pour leur demander des compagnons d'œuvre. Nous avons maintenant l'assurance que si nous parvenons à enseigner à lire et à écrire aux sujets de Dingan, il désirera que nous établissions des écoles dans tous ses états; et si jamais il en donne l'ordre, il perdra patience, si l'on tarde tant soit peu à lui obéir. S'il vient à reconnaître l'utilité et la possibilité de la chose, il n'aura point de repos que nous n'ayons aussi enseigné ses Chefs. Il nous faut donc des maîtres d'école. Tout ici semble préparé pour les recevoir. Je crois même, que si, comme tout nous le fait espérer, les circonstances continuent à nous favoriser, vous pourrez, d'ici à peu de mois, nous envoyer des instituteurs. Des maîtres pour les salles d'asile feraient un bien immense ici; car, outre les enfans, je crois que pendant quelques années, les adultes pourraient profiter de l'enseignement qui y est donné, en y faisant quelques modifications. Déjà maintenant, nous n'avons trouvé à Natal aucun obstacle à l'établissement d'écoles de ce genre ou de tout autre. Les nègres et les blancs se réjouissent également de les voir bientôt ouvertes parmi eux.

« Vous pouvez voir par ce récit, combien le Seigneur nous a aidés. Nous ne nous sommes jamais sentis très-entreprenans ni très-hardis dans aucune de nos démarches; mais aussi, jamais notre conviction que nous serions des missionnaires auprès de Dingan, n'a été ébranlée. Nous ne doutons pas que les prières de nos amis du Cap, de Port-Elisabeth et de Betholsdorp ne nous aient accompagnés. Il me semble que je n'ai jamais vu la main du Seigneur nous applanir notre marche, comme dans cette dernière circonstance. Nos retards même ont servi de temps de préparation, et maintenant nous arrivons au moment le plus favorable; notre passage presque miraculeux de la rivière de Togala, l'accueil bienveillant que

nous avons reçu du roi, notre heureux retour de Natal, que nous avons pu opérer en trois jours, par eau, au lieu d'y mettre six ou sept semaines par terre, et le bonheur que nous eûmes d'arriver à temps pour nous embarquer, malgré les cent vingt milles que nous eûmes à parcourir à pied, tout dans notre expédition n'est-il pas de nature à faire dire à chaque chrétien, joyeux de se joindre à nous pour louer le Seigneur : Jusqu'ici l'Eternel nous a conduits ?

« D'après ce que nous avons pu apprendre, le caractère des Zoulas présente deux traits remarquables, chez un peuple idolâtre : la chasteté et la probité. Pendant notre voyage chez Dingan, des centaines d'indigènes entouraient souvent notre waggon, s'amusant à regarder nos plats et autres ustensiles, nous les demandant avec importunité, et les maniant de façon à nous faire craindre qu'il ne nous en manquât plusieurs après leur départ; mais ils n'en ont emporté aucun. Le vol est chez eux puni de mort. Il est rare que nous les ayons surpris à dire une fausseté.— Ces gens considèrent les hommes blancs comme étant d'une race supérieure à la leur, et pour cette raison, ils les craignent et ils les respectent. Dingan lui-même a une sorte de vénération pour eux. D'après la connaissance que j'ai des Zoulas, pour tout ce qui tient à la sûreté personnelle, je serais plus disposé à leur confier ma femme ou ma sœur, qu'à beaucoup de mes compatriotes. Je n'ai jamais eu à redouter la moindre insulte de leur part. Madame Wood, qui est la seule femme blanche résidant à Natal, voyage habituellement parmi les nègres et les blancs, sans éprouver d'inquiétude d'aucun genre; et comme son mari est charpentier, elle se trouve souvent seule chez elle. »

NOUVELLE-ZELANDE.

STATIONS DU NORD.

Les nouvelles les plus réjouissantes continuent à arriver de ce pays : « Béni soit Dieu, écrit M. C. Barker, de la station de Paihia, sous la date du 2 novembre 1835. La cause glorieuse de Christ continue à prospérer dans cette contrée. Il n'est aucune époque antérieure de notre mission, durant laquelle nos espérances aient été aussi favorables qu'elles le sont actuellement : Dieu a scélé sa parole en l'accompagnant de sa bénédiction. Un mouvement remarquable a eu lieu parmi les indigènes de Kauakaua. Un assez grand nombre d'entre eux a reçu la consécration du baptême, et il y en a d'autres qui demandent à le recevoir. La région de Kauakaua présente maintenant l'aspect d'une église bien organisée. L'Evangile a beaucoup fait pour elle. Il a rapproché des personnes jusque-là étrangères les unes aux autres ; il a réhabilité la femme, en faisant de l'épouse la compagne du mari, et a excité en tous deux un puissant intérêt pour le bien-être de leurs enfans. Les services qui ont lieu le jour du Seigneur sont régulièrement suivis; des familles entières assistent au culte. Le service du matin commence à neuf heures ; après quoi, les jeunes gens les mieux disposés se disséminent pour répandre l'instruction dans les villages d'alentour. Une demi-heure environ après le service du matin, la cloche sonne pour le catéchisme, auquel jeunes et vieux assistent. Quand le catéchisme est fini, tous ceux qui savent lire, lisent un ou deux chapitres. L'école se termine par le chant d'une hymne et par la prière : on sort, puis à trois heures, les

indigènes se réunissent de nouveau, pour le service de l'après-midi.

« En ce qui concerne une autre partie de notre champ de travail, Kororarika, nous avons quelque sujet d'espérance. Le temps qu'on a déjà consacré à cette localité est fort étendu, et s'il est vrai qu'aucun bien réel ou apparent n'y ait encore été produit, il ne l'est pas moins assurément, que beaucoup de mal a été évité. Notre nouvelle église est sur le point de pouvoir servir : toutefois, il faudra encore beaucoup de temps et de frais pour la mettre complètement en état. Ses dimensions sont de 50 pieds sur 30; elle comportera une galerie. La population européenne s'accroît à Kororarika, et cette ville, à raison de sa situation, comme port de mer, deviendra vraisemblablement un endroit abondamment peuplé. »

M. G. Clarke, de la station de Waimate, tient le même langage, dans une lettre du 3 novembre 1835 :

« Grâce à l'inépuisable bonté de notre Père céleste, nous nous trouvons bien, et l'œuvre du Seigneur, je le reconnais, avance. Nous employons une très-grande partie de notre temps à répondre aux questions que nous adressent les indigènes, appartenant à nos différentes congrégations. Ma maison est souvent assiégée, avant le point du jour, par des indigènes qui demandent à être instruits. Ils ne comptent pour rien l'obligation de franchir une distance de dix, et même quelquefois de vingt milles. Combien notre œuvre diffère actuellement de ce qu'elle était il y a quelques années, alors que nous étions contraints de nous rendre de maison en maison, en suppliant les gens de nous écouter, et de s'assembler pour recevoir de nous quelque instruction. Euviron quatre-vingts indigènes se présentèrent avec nous à la table du Seigneur, la dernière fois que nous nous réunîmes pour

faire commémoration de la mort de Christ; ils appartenaient aux petites congrégations formées par MM. Davis et Hamlin, ainsi que par moi, et au sein desquelles nous avons répandu la semence de la vie éternelle durant les cinq dernières années. Il nous est, il est vrai, souvent arrivé de marcher avec larmes, et même quelquefois, d'être fortement abattus; mais maintenant le Seigneur, j'en ai l'espoir, nous permettra de voir que notre travail ne peut pas rester stérile en lui.»

Un peu plus tard, le 4 janvier 1836, le même missionnaire écrivait :

«Notre temps est instamment réclamé dans nos diverses congrégations, non seulement par la prédication de l'Evangile, mais par les directions à donner aux personnes qui nous consultent, et par l'instruction à fournir aux candidats pour le baptême. Un assez grand nombre de personnes demandent à être admises dans l'Eglise par la consécration du baptême, et malgré toute notre vigilance et tous nos soins, nous devons nous attendre à découvrir que toutes ne sont pas sincères. Comme chargé d'éclairer les païens, mainte et mainte fois je suis porté à m'écrier : « Qui est suffisant pour ces choses ! » et à trembler sous le poids de la responsabilité attachée à ma position. Je sens néanmoins que le désir de mon cœur est de déclarer pleinement aux pécheurs tout le conseil de Dieu, et de donner de la consistance à mes déclarations par une vie sainte et régulière.»

Voici maintenant quelques extraits du journal du missionnaire Davis :

«14 décembre 1835.—Depuis que notre ami Yate nous a quittés, une grande bénédiction nous a été accordée, et il s'est opéré de grands changemens. La dernière fois que nous nous réunîmes à la table du Seigneur, nous eûmes soixante-quatorze indigènes au nombre des com-

munians. Celui de nos candidats au baptême est considérable, et s'accroît encore. L'aspect de Waimate et de ses environs offre un changement signalé, et il est permis réellement de dire, qu'ici nous vivons dans un pays civilisé. Ceux de nos voisins qui ne sont point en relation avec les ports de mer, sont polis, affables, honnêtes et dociles. On emploie peu de serrures et de verroux, et de fait, on n'en a pas besoin. Les instrumens de travail, bien que placés dans une foule d'endroits accessibles, ne sont pas dérobés. Il y a environ dix ans, à peine quelqu'un aurait-il osé abandonner ainsi un outil, parce qu'il était presque certain qu'il serait volé; et même les poches portées à l'extérieur n'étaient nullement sûres, puisqu'on y volait les objets qu'elles contenaient.

« 16 décembre.—Hier, j'ai eu chez moi cent soixante et une personnes, qui sont venues s'entretenir de l'état de leurs âmes. Nous sommes souvent appelés à ménager des entretiens de ce genre. Le fait est qu'on m'a demandé si fréquemment de donner à ces entretiens une partie de mon temps, que j'ai été obligé de consacrer un jour de la semaine à ces exercices religieux.

« 3 janvier 1836.—Jour du Seigneur. La cène devant avoir lieu dimanche, cent six communians indigènes venus des villages environnans s'y sont présentés. Mardi dernier cent cinquante-quatre personnes assistèrent à la réunion du catéchisme. Dernièrement j'ai résolu d'employer le mardi de chaque semaine à réunir spécialement les candidats appartenant aux congrégations. J'ai trouvé en cela le moyen d'atteindre un but favorable, puisque les personnes converties et celles qui ont reçu des impressions religieuses se trouvent à même d'apprécier la nature des bienfaits de Dieu, en même temps que d'autres personnes placées dans les mêmes circonstances qu'elles ; elles se familiarisent aussi avec la nature des épreuves de chacune d'elles et avec

les procédés que Dieu daigne employer pour opérer leur délivrance. Je joins ici quelques-unes des propres expressions de ces personnes.

« L'une d'elles me disait : « Mon cœur aspire continuel-
« lement après la source de la vie et la désire incessam-
« ment. La connaissance de Dieu produit la paix. Satan
« vient souvent me tenter, mais j'espère qu'il trouvera
« toujours mon cœur fortement attaché à Christ. »

Une autre disait : « Que la porte qui ferme mon cœur
« soit brisée ! Je désire déposer tous mes péchés devant
« Dieu. Le sang de Christ doit nettoyer mon cœur de ses
« péchés. Mon cœur me dit que Christ est mon Sauveur.
« Lorsque mon état de péché m'apparaît, mon cœur
« m'atteste que Christ est mon Sauveur. »

« Une jeune convertie, de laquelle on avait médit, s'exprima de la manière suivante : « Quoique les Juifs aient
« crucifié Christ, on ne leur en a pas moins prêché l'évan-
« gile ; c'est pourquoi, quoiqu'on ait médit de moi, j'es-
« père pouvoir prier et être bienveillante pour ceux qui
« ont si mal agi à mon égard. »

« Une femme fit la remarque qu'elle avait appris à obéir à son mari en voyant dans l'Ecriture qu'Eve avait été la première à transgresser la volonté de Dieu.

« Une autre disait : « C'est du fond de mon âme que je
« désire le pardon de mes péchés, et je recherche avec ar-
« deur la lumière qui descend du ciel. Lorsque je suis chez
« moi, mon esprit est quelquefois élevé par le Saint-Esprit,
« et mon cœur, ainsi que mon âme, prend son essor vers
« l'amour de Dieu. Mon âme se complaît en Dieu et
« le recherche. Lorsque je suis obligée d'entendre des
« paroles humaines, l'amour de Dieu absorbe mon cœur
« et l'emporte loin de celui qui me parle. Satan a assez
« de force pour me persécuter, mais le Saint-Esprit a

« le pouvoir de me rendre capable de fuir loin de Sa-
« tan. »

Nous terminerons ces extraits par quelques mots du missionnaire Puckey, de la station de Kaitaia, sous la date du 27 janvier 1836 :

« Le onze de ce mois, trois ou quatre hommes vinrent me parler au sujet du baptême. Je ferai observer ici que les habitans de la Nouvelle-Zélande emploient un langage tellement figuré qu'il semble bizarre aux Européens. Après que j'eus demandé à l'un d'eux ce qu'il éprouvait, il me répondit : « Le Saint-Esprit a commencé à creu-
« ser à la surface de mon cœur, mais il n'avance que très-
« lentement ; il semble avoir besoin d'une bêche pour
« pouvoir plus efficacement travailler à arracher les nom-
« breuses racines qui s'y trouvent ; mon cœur est par-
« fois couvert d'une enveloppe de poussière. »

« Un autre disait : « Je pense que mon cœur est quelque-
« fois abandonné à lui-même, afin qu'il puisse sentir sa
« propre incapacité ; c'est, j'en suis certain, ce qui m'ar-
« rive souvent. Les voies de l'homme ne sont pas sem-
« blables aux voies du Seigneur : l'homme ne sacrifierait
« pas son fils unique pour les péchés des autres hommes,
« surtout de ceux qui seraient ses ennemis. Je demandai à un troisième individu, s'il avait quelque somme qu'il pût offrir au Seigneur pour ses péchés. Il réfléchit une minute et répondit : » Si j'avais quelque chose à offrir
« de mon propre fonds, Christ n'aurait pas été crucifié. »

VARIÉTÉS.

Un nouvel exemple des dangers auxquels sont exposés les missionnaires dans l'Afrique méridionale.

L'un des missionnaires de Morija a raconté, dans une lettre particulière, le fait suivant, dans le but de montrer que tous les missionnaires destinés pour le sud de l'Afrique sont indispensablement obligés d'apprendre à nager, au risque, s'ils ne connaissent pas l'art de la natation, de se trouver fort souvent en danger de périr. Nous avons cru devoir publier ce récit, qui est de nature à intéresser nos lecteurs, en leur faisant connaître toujours mieux les difficultés attachées à la carrière des missions, dans la partie de l'Afrique où travaillent nos frères :

« Il y a maintenant un an environ, écrit l'un de nos frères, sous la date du 22 février 1835, qu'ayant été appelé à Bossiou, par les fonctions de mon ministère, je m'y rendis tranquillement, un samedi, dans l'après-midi, comme à mon ordinaire. Là, j'entendis beaucoup parler des Koraunas(1). On disait qu'une troupe nombreuse de ces méchans hommes était campée de l'autre côté de Calédon, non loin de Thaba-Ounchou, et se dirigeait de nos côtés. J'ajoutai d'abord peu de foi à ce bruit, accoutumé, comme nous le sommes, à voir souvent nos Bassoutos se mettre fort en peine sans cause, au sujet

(1) Les Koraunas appartiennent à une tribu qui ne vit que de pillage et de brigandages.

(*Rédacteurs.*)

d'ennemis purement imaginaires. Mais ce fut autre chose, quand je rentrai le lundi à Morija. J'y trouvai mes deux collaborateurs dans un grand embarras, et les habitans de la station sérieusement alarmés. Il n'était question de rien moins que de savoir si nous devions, par précaution, envoyer notre bétail sur l'Orange, près des frontières de la Colonie, et chercher notre sûreté personnelle à Bossiou, au sommet de la montagne de Moschesch. Nos chefs demandaient avec instance à connaître notre avis à l'égard de ce parti, et nous n'avions point de réponse satisfaisante à leur faire, car cette mesure était délicate, les conséquences graves; et nous n'avions pas d'ailleurs de renseignemens assez certains sur les vraies intentions des auteurs de nos craintes, et sur la marche qu'ils se proposaient de suivre. Il fut donc résolu que je partirais incessamment à cheval pour Thaba-Ounchou, accompagné de deux de nos gens, afin de prendre des informations exactes sur le véritable état des choses. Ce parti ne fut pas plutôt connu de nos Bassoutos, qu'ils se sentirent un peu rassurés. Mais la nuit ne s'en passa pas moins pour nous dans une très-grande anxiété. Je fis quelques petits préparatifs de voyage, et le lendemain, à l'aube du jour, je montai à cheval, après avoir imploré, avec mes deux frères, la bénédiction du Seigneur sur moi et sur mon projet. En prenant congé de moi, ce que mes amis me recommandèrent surtout fut de bien prendre garde de ne pas tomber prisonnier entre les mains des Koraunas. Ils ignoraient, aussi bien que moi, à combien d'autres dangers je pouvais être exposé dans cette course à travers les déserts; car Dieu, qui seul connaît tous ceux qui nous menacent à tous les momens de notre vie, ne nous les découvre pas toujours à l'avance, dans le but sans doute de mieux signaler sa puissante libération, de nous épargner bien des soucis, et de nous apprendre que nous

devons marcher ici-bas par la foi. Mon voyage de Morija au Calédon fut assez heureux; mais ici mon courage devait être mis à l'épreuve. La rivière était grosse, et le gué, en cet endroit, m'en était inconnu. Cependant, comme elle était divisée en deux branches, nous parvînmes aisément à passer la première, et nous arrivâmes sur un banc de sable qui formait une petite île. L'autre bras de la rivière était tout autrement difficile à traverser. Il se trouvait rapide, très-profond, sans le paraître toutefois; car l'eau qui chariait beaucoup de sable et de terre, était trouble et faussait notre jugement. Comme mes guides ne savaient pas nager, je ne voulus pas qu'ils se hasardassent les premiers dans un pas aussi équivoque. J'attachai donc ma chaussure et mes habits au harçon de la selle de ma monture, afin d'être plus libre en cas de danger, et je lançai mon cheval à l'eau. Celui-ci parvint sans difficulté à atteindre la rive opposée; mais au moment où il voulut prendre pied à terre, il glissa, et le courant l'entraînant, je me trouvai démonté et laissé seul au milieu des ondes. Je m'efforçai à la fin de gagner le bord le plus voisin, livrant mon chapeau, qui m'embarrassait, au gré des flots, et j'étais déjà bien fatigué, quand je parvins heureusement à saisir une branche de saule, qui rasait l'eau, et au moyen de laquelle je parvins, à l'aide d'un tour de gymnastique qui m'était familier, à m'élancer sur l'arbre. Je m'y reposai un moment, pour reprendre mes forces: le point d'où j'étais parti était loin de moi; car j'avais singulièrement dérivé! Les eaux coulaient en bouillonnant sur mes pieds; mon cheval était toujours dans l'eau, ne pouvant s'arrêter nulle part, et mes guides, sur la rive opposée, contemplaient ma position avec effroi. Peu à peu cependant, mon cheval, ayant repris haleine, parvint à rejoindre les autres, et de mon côté, je descendis pesamment de mon

arbre et me prosternai en terre, pour remercier le Seigneur. Les deux jeunes gens qui m'accompagnaient, prenant alors les chevaux par la bride, allèrent chercher un meilleur gué, à une lieue de là. Pour moi, je les suivis lentement, de l'autre côté de la rivière, sans chapeau, sans bas, sans souliers, et mes habits mouillés jetés négligemment autour de mes épaules. De temps en temps, je m'arrêtais, je m'asseyais par terre, et prenant mes pieds dans mes deux mains, je les soulevais en l'air, pour les soustraire au feu d'un sable brûlant. D'autres fois, j'allais les tremper dans l'eau, pour les rafraîchir. C'est ainsi que j'arrivai au lieu où m'attendaient mes guides, d'où je me rendis avec eux droit au kraal voisin des Bassoutos.

« Là, nous prîmes quelques rafraîchissemens, et nous nous reposâmes un quart d'heure à l'ombre d'un vieux chêne; ensuite, je fis une courte prière, en bechuan, pour les quelques païens qui m'entouraient, et nous nous remîmes en route. Nous avions à peine marché trente minutes, que nous fûmes assaillis par un fort orage. Nous le supportâmes un moment, puis apercevant un gros rocher, à quelque distance du chemin, nous nous y rendîmes au galop, et nous parvînmes à nous mettre à l'abri.

« Enfin, à nuit close, après avoir parcouru environ quatre-vingts milles anglais, toujours à travers champ, nous arrivâmes, à pas lents, mes guides traînant par la bride leurs chevaux fatigués, dans la maison de M. et madame Archbell, missionnaires wesleyens, à Thaba Ounchou, qui me prodiguèrent toutes sortes de soins, et qui me rassurèrent complètement sur les craintes qui m'avaient fait entreprendre ce voyage.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

CORRESPONDANCE.

Le Comité a reçu les lettres suivantes :

Bibliothèque Royale.

Paris, le 27 novembre 1836.

MONSIEUR,

L'obligeance qui vous a porté à m'adresser personnellement le Journal des Missions Evangéliques, m'enhardit à vous demander pour la section des cartes géographiques de la Bibliothèque Royale, dont je suis le conservateur, la collection des diverses *cartes* publiées dans cet intéressant Journal, recueil qui s'enrichit tous les jours de nouvelles découvertes, en même temps qu'il témoigne du dévouement et de l'intelligence des Missionnaires.

Connaissant par M. Stapfer tout l'intérêt que vous portez, Monsieur, aux progrès des sciences, je ne crains pas d'être importun en vous adressant cette prière en faveur d'un *dépôt public*. C'est surtout dans les établissemens de cette espèce, ouverts chaque jour aux étrangers comme aux nationaux, qu'on peut espérer de propager la connaissance des travaux de ces pieux voyageurs : travaux qui n'honorent pas moins la Société des Missions que ses courageux députés, et qui seront justement appréciés par toutes les personnes qui fréquentent la Bibliothèque Royale.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

JOMARD,

Membre de l'Institut de France.

Société de Géographie.

Paris, le 25 novembre 1836.

Monsieur,

Le dernier numéro du Journal des Missions Evangéliques, publié sous votre direction, contient une relation très-intéressante du voyage de MM. Arbousset et Daumas, au nord des Bassoutos, avec une carte du pays parcouru par ces intrépides missionnaires.

La Société de Géographie, qui a déjà fait plusieurs emprunts à votre Journal, se propose de reproduire dans son prochain bulletin, qui est sous presse, la relation de MM. Arbousset et Daumas, et elle désirerait y joindre la carte qui l'accompagne.

Si je ne craignais d'être indiscret, je vous prierais, Monsieur, lorsque vous pourrez disposer de la pierre, de vouloir bien m'autoriser à en faire tirer 500 exemplaires par votre lithographe, pour le compte de la Société de Géographie.

Veuillez, Monsieur, me faire connaître vos intentions et agréer l'hommage des sentimens très-distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'agent général et bibliothécaire de la Société,

NOIROT.

ERRATUM.

Les lecteurs du *Journal des Missions* ont pu remarquer page 325 de la dernière livraison quelques indications relatives au cours des fleuves qui prennent leur origine au Mont-aux-Sources, qu'il est difficile de concilier avec le cours de ces fleuves tel qu'il est tracé sur la carte qui accompagne le numéro.

Des éclaircissemens sur ce sujet sont demandés aux missionnaires; nous devons attendre leur réponse pour rectifier l'erreur qui paraît s'être glissée dans leur manuscrit.

TABLE DES MATIÈRES.

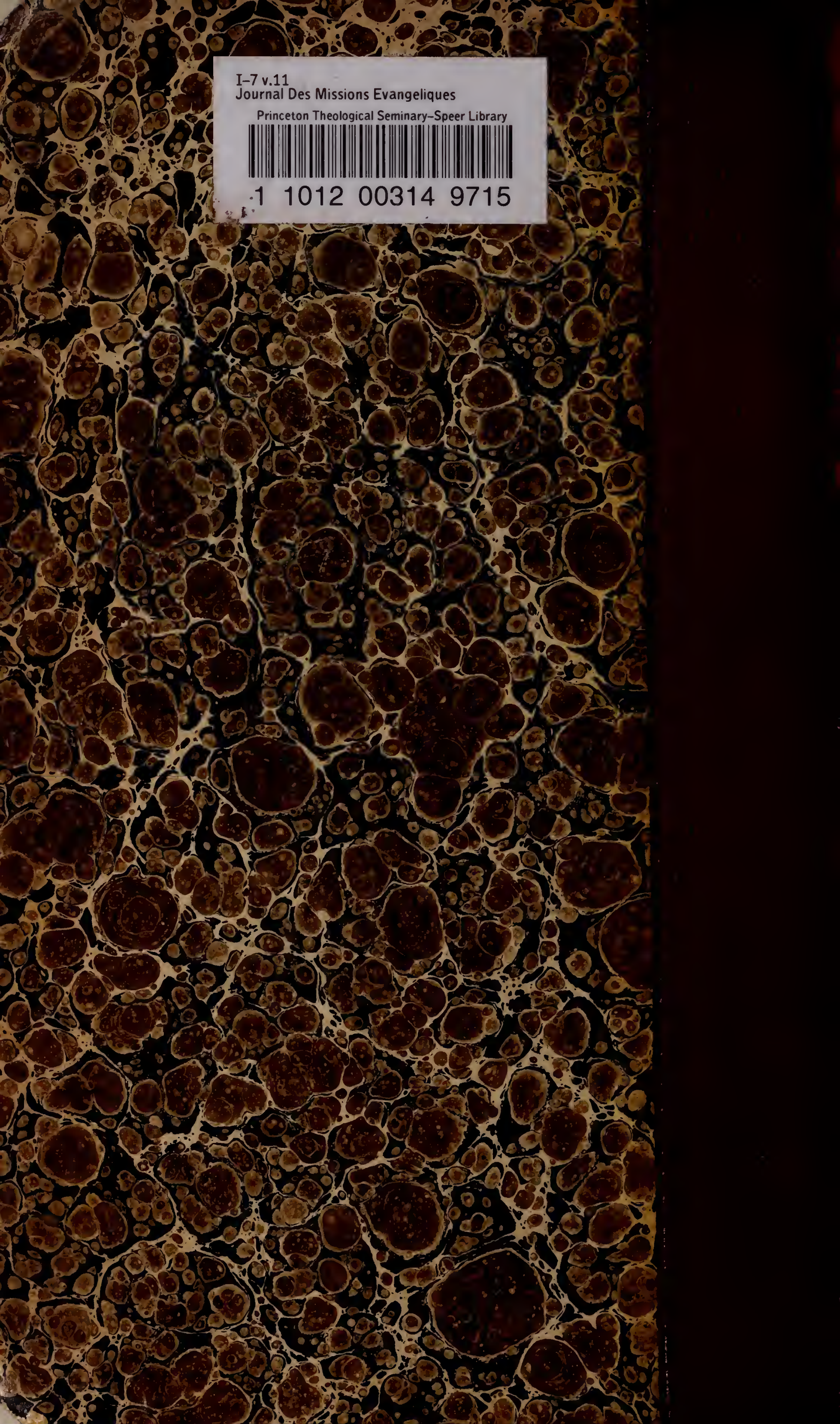
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Afrique Méridionale. Pages.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.


I-7 v.11
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9715